

Université de Montréal

**Analyse de la constitution et de l'effectivité
de deux personnalités publiques au Québec
Éléments d'une problématique du mémoriel**

par

Patricia Clermont

Département de communication

Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de doctorat
en communication

Décembre 2009

© Patricia Clermont, 2009

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée :

Analyse de la constitution et de l'effectivité de deux personnalités publiques au Québec
Éléments d'une problématique du mémoriel

présentée par :
Patricia Clermont

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Dominique Meunier, président-rapporteur
Line Grenier, directrice de recherche
Monika Kin-Gagnon, membre du jury
Roger de la Garde, examinateur externe
Paul Sabourin, représentant du doyen de la FES

Résumé

Cette thèse propose une approche du mémoriel qui interroge la production de la mémoire dans son caractère processuel. Elle comporte trois caractéristiques principales. D'abord, elle met l'accent sur une pluralité des temps qui participe de la production de la mémoire (mais aussi de l'instauration de collectivités et de la production de leurs continuités). Elle place aussi les processus de représentation au cœur de ses questionnements – notamment, elle met l'accent sur les manières par lesquelles la mémoire est constituée par la représentation (au lieu d'examiner les manières par lesquelles la mémoire est représentée). Enfin, elle interroge les manières par lesquelles la production de la mémoire concourt à délimiter, entretenir et faire être des collectivités, et quelles formes de collectivisation sont à cet égard réalisées.

Le premier chapitre expose cette approche de la mémoire en contraste avec une présentation de trois grandes familles d'approches – les approches de la mémoire collective, celles de la mémoire culturelle et les approches présentistes – qui appréhendent la mémoire comme un construit. Il explique aussi comment je mets le mémoriel à profit dans une analyse de surface qui appréhende la constitution des représentations par lesquelles l'ex-hockeyeur Maurice Richard et l'ex-animatrice et auteure Janette Bertrand sont établis comme personnalités publiques, par le biais de technologies et de figures d'individualité publique qui les font être de manières singulières. Dans cette optique, je réalise, dans le deuxième chapitre, une analyse de la constitution de Maurice Richard comme héros, et dans le troisième, un examen de la constitution de Janette Bertrand comme pionnière. Dans le quatrième et dernier chapitre, je constate notamment les effectivités respectives des technologies et des procédés de représentation par lesquels des personnalités publiques sont instaurées. Je mets aussi en lumière que ces technologies et les éléments qu'elles produisent, traversent et mettent en relation, s'appréhendent à chaque fois dans la singularité de leurs rencontres. Je conclus ensuite en mettant en lumière les

manières par lesquelles mon approche du mémoriel contribue aux études de la mémoire, lesquelles sont l'objet d'une disciplinarisation croissante.

Mots-clés : mémoire, mémoriel, personnalités publiques, Maurice Richard, Janette Bertrand, analyse de surface, technologies, figures d'individualité publique, héros, pionnière

Abstract

This thesis proposes an approach of the *mémoriel* which questions the production of memory in its processual character. It has three main features. First, it focuses on a plurality of times involved in the production of memory (but also the establishment of local communities and the production of their continuities). It also places the processes of representation at the heart of its questionings - in particular, it emphasizes the ways in which memory is constituted by representation (instead of examining the ways in which memory is represented). Finally, it questions the ways in which the production of memory contributes to circumscribe, to maintain and to make communities, and what forms of collectivization are realized in this respect.

The first chapter outlines this approach to memory in contrast with a presentation of three major families of approaches - approaches to collective memory, approaches of cultural memory and presentist approaches – which apprehend memory as a construct. It also explains how I put the *mémoriel* to good use in a surface analysis which captures the constitution of representations by which the former hockey player Maurice Richard and the former host and television writer Janette Bertrand are established as public figures, through technologies and figures of public individuality which bring them into being in singular ways. In this perspective, I present, in the second chapter, an analysis of the constitution of Maurice Richard as a hero, and in the third, an analysis of the constitution of Janette Bertrand as a pioneer. In the fourth and final chapter, I notice in particular the effectiveness of the respective technologies and processes of representation by which these public personalities are established. I also bring to light that these technologies and the elements which they produce, run through and put into relation are constantly apprehensible in the singularity of their meetings. I then conclude by outlining the manner in which my approach of the *mémoriel* contributes to memory studies, a field which is the object of an increasing disciplinarization.

Keywords : memory, *mémoriel*, public personalities, Maurice Richard, Janette Bertrand, surface analysis, technologies, figures of public individuality, hero, pioneer.

Table des matières

Introduction.....	1
Chapitre 1 - PROBLÉMATISER LE MÉMORIEL.....	12
1. LA MÉMOIRE DANS LE DISCOURS SOCIAL : PROFUSION ET FOISONNEMENT	12
2. DE LA MÉMOIRE AU MÉMORIEL	35
2.1 La mémoire dans le discours social : prégnance, globalisation et itération	35
2.2 La mémoire-réservoir.....	40
2.2.1 L'approche de la mémoire collective.....	42
2.2.2 L'approche de la mémoire culturelle.....	46
2.2.3 L'approche présentiste.....	51
2.3 Mémoire et mémoriel.....	56
2.3.1 Une pluralité de temps.....	57
2.3.2 Des processus de représentation.....	60
2.3.3 Des formes de collectivisation.....	63

3. VERS UNE ANALYSE DU MÉMORIEL DANS LE DISCOURS MÉDIATIQUE..	65
3.1 Une analyse de surface.....	66
3.2 Des personnalités publiques comme terrains d’analyse.....	74
3.3 Une logique d’archive.....	80
3.4 ... articulée à une logique de corpus.....	86
Chapitre 2 – MAURICE RICHARD OU LA CONSTITUTION D’UN HÉROS.....	90
1. UN APPAREILLAGE DE STATISTIQUES QUI ÉTABLIT L’ÉTOILE DU HOCKEY.....	93
2. UN PHOTOJOURNALISME QUI CONCOURT À PRODUIRE L’ÉTOILE DU HOCKEY COMME VEDETTE POPULAIRE.....	111
3. UNE MISE EN RÉCIT QUI CONTRIBUE À INSTAURER UN HÉROS SPORTIF, POPULAIRE ET NATIONAL.....	134
3.1 Un héros à la fois sportif et populaire.....	140
3.2 Un héros national.....	146

Chapitre 3 - « JANETTE » OU L'ÉTABLISSEMENT D'UNE PIONNIÈRE	153
1. LA REPRÉSENTATION DE JANETTE BERTRAND COMME PIONNIÈRE.....	159
1.1 Des procédés d'énumération et de rappel.....	160
1.2 Un sujet de discours	172
1.3 Un sujet-énonciateur	178
2. LA MOBILISATION D'UN REGISTRE DE L'EXPÉRIENCE QUI PARTICIPE À CONSTITUER UNE « MÉMOIRE VIVANTE ».....	189
Chapitre 4 - DISCUSSION	203
1. DES TECHNOLOGIES DE REPRÉSENTATION DE LA MÉMOIRE QUI COLLECTIVISENT ET TEMPORALISENT	203
2. CONTINUER LA SURFACE.....	214
3. UNE CONTRIBUTION À UN CHAMP DES ÉTUDES DE LA MÉMOIRE EN ÉMERGENCE.....	224
Bibliographie.....	239
Médiagraphie.....	253

Liste des figures

Figure 1	95
Fiche statistique de Maurice Richard. Cahier spécial de <i>La Presse</i> du 28 mai 2000, p.4.	
Figure 2	96
Tableau présentant « [les] victimes des 500 buts » du Rocket, avec une citation de l'un de ces gardiens de buts déjoués. Cahier spécial de <i>La Presse</i> du 28 mai 2000, p.14.	
Figure 3	101
Page 7 du livre « 626 par 9 - Une énumération chronologique des buts marqués par Maurice « Rocket » Richard, en photos, statistiques et récits », intitulés « Comment consulter ces pages »	
Figure 4	114
Photo prise par le photographe Roger Saint-Jean, montrant le <i>Rocket</i> et son coéquipier Elmer Lach se sautant dans les bras après le but compté par ce dernier, sur une passe du <i>Rocket</i> . <i>Le Devoir</i> , 30 mai 2000, p.1.	
Figure 5	101
Bandeau paru en haut des pages de <i>La Presse</i> dans les jours suivant Le décès du <i>Rocket</i> . <i>La Presse</i> , 1 ^{er} juin 2000.	

Figure 6	101
Photo montrant « <i>Maurice Richard fonçant à toute allure pour déjouer le gardien Harry Lumley des Maple Leafs de Toronto en 1955</i> », <i>Le Devoir</i> , 29 mai 2000, p.3.	
Figure 7	101
Photo (par Roger Saint-Jean) montrant <i>Sugar Jim Henry serrant la main du Rocket</i> , après le match du 8 avril 1952. Cahier spécial, <i>La Presse</i> , 28 mai 2000, p.24. Elle fait aussi partie du cahier-souvenir du <i>Journal de Montréal</i> , publié le même jour.	
Figure 8	101
Deux photos du <i>Rocket</i> prenant la pose. Cahier-souvenir, <i>Le Journal de Montréal</i> , 28 mai 2000, p.5.	
Figure 9	101
La première page de la double page (pages 10 et 15) qui présente une mosaïque de photographies montrant Maurice Richard dans diverses situations, souvent entourés de partisans et d'admirateurs. Cahier spécial, <i>La Presse</i> , 28 mai 2000, p.10 et p.15.	
Figure 10	101
Mosaïque de photographies de Maurice Richard lors de divers événements familiaux. Cahier spécial, <i>La Presse</i> , 28 mai 2000, p. 17.	
Figure 11	101
Photo du cortège funèbre de Maurice Richard sur la rue Ste-Catherine à Montréal, le 31 mai 2000. Livre <i>626 par 9</i> , p. 31.	

*À Line, à François,
pour votre patience et votre curiosité
obstinées et confiantes*

Remerciements

Commencer un doctorat, et le poursuivre et le terminer sont deux choses différentes. La décision d'entamer ce projet se fait à la fois dans une vision, à un certain moment, d'un projet à poursuivre dans l'optique de contribuer de manière significative à la production du savoir dans un domaine donné. Mais par la suite, cette décision est maintes et maintes fois éprouvée dans la durée et dans la réalisation concrète de ce projet. Dans ce temps long, il y a la vie, des projets ponctuels et des projets de vie, des épreuves et des difficultés, des rencontres et des relations, des opportunités et des engagements, des bonheurs aussi, qui s'entremêlent à ce projet intellectuel d'envergure. Cela fait, au bout du compte, un projet intellectuel qui fait partie de la vie, mais qui l'informe aussi de manière telle qu'il devient un mode de vie. Mais cela fait aussi en sorte qu'il aurait été impossible – du moins pour moi - de mener à terme une telle aventure seule. Si je suis l'auteure de cette thèse, celle-ci advient aussi par le concours précieux de plusieurs personnes.

J'ai la chance d'avoir trouvé en Line Grenier une directrice de recherche des plus inspirantes qui a constamment incarné les qualités essentielles à un tel travail que sont la persévérance, l'exigence, la rigueur et la créativité. Elle qui m'a suivie tout en me guidant dans cette singulière aventure que constitue un doctorat (après l'avoir précédemment fait pour ma maîtrise), elle m'a aussi énormément appris dans l'enseignement et dans la recherche, d'autant plus qu'elle m'a donné des opportunités à ces chapitres, me donnant ainsi l'occasion de me forger une expérience précieuse. Mais surtout, j'ai trouvé en elle, et depuis combien d'années, une amie inestimable – c'est le seul mot qui conviennent pour décrire la qualité de cette relation qui compte parmi celles qui sont pour moi les plus importantes. Merci, Line, pour ta curiosité, pour ta patience, ta confiance, et ta foi en moi.

J'ai aussi la chance d'être épaulée par un conjoint amoureux qui épouse ce projet en croyant en l'auteure qui doute si souvent d'elle-même. C'est une autre chance dont je bénéficie : un amoureux qui, d'autant plus qu'il connaît bien ce chemin pour l'avoir lui-même parcouru, a su me comprendre, m'épauler, respecter ma façon de mener à bien ce

projet. Merci, François, d'être mon phare essentiel, pour ton amour et ton soutien inconditionnels, pour ta complicité et ton amitié.

Il est parfois difficile de comprendre la poursuite d'un tel projet, mais une famille constitue un puits d'appuis précieux. Merci à Guy, Réjeanne et Stéphane, mes parents et mon frère, qui m'ont aussi, au fil des ans, tant respectée, encouragée et soutenue de quantité de façons. Au sein de cette famille, j'ai appris à finir ce que je commence et à tenir à mes convictions – y compris intellectuelles –, et ce doctorat honore ce principe. Merci aussi à Louise, phare de mon autre famille, qui n'a cessé, elle non plus, de croire en moi et en ce travail, de tant de façons. Tout particulièrement, merci pour l'accès à cet espace de bureau qui m'a permis de réaliser ce travail si souvent solitaire sans être isolée. Merci aussi à Hélène, Sylvie, Michelle, Nathaly, Ginette et Louise, qui travaillent dans ce bureau - votre amitié et votre soutien continu, depuis les trois dernières années, m'a soutenue plus que vous ne pouvez l'imaginer, merci.

Il est impossible de nommer les nombreux amis qui m'ont continuellement encouragée au fil des ans, mais je soulignerai tout particulièrement François Yelle, Tamara Vukov et Mario Di Giglio-Bellemare, Mireille Lalancette, Val Morrison, Martin Lussier, Damien Charrieras, Carole Groleau, Dominique Meunier, Julianne Pidduck, Myriam Suissa Amzallag, Francesca Waltzing, Catherine Robert, Sébastien Simoneau - merci pour ce constant support moral et amical au fil des années. Merci aussi à Serge Lafortune, dont j'ai perdu la trace mais qui m'a tant aidée dans la constitution de l'archive « Maurice ».

Enfin, merci à la vie, qui nous a donné, à François et moi une adorable fille, Amélia, si patiente et si bien portante, qui m'a permis de mener à bien ce projet sans que je ne me culpabilise trop – merci aussi, Amé -, et qui a aussi mis sur notre route des gardiennes formidables, Elisa et Hilda, que je remercie énormément aussi.

Introduction

Les anecdotes semblent souvent être des récits de peu de portée, qui mettent l'accent sur des aspects accessoires, voire banals d'événements ou de personnes, mais qui apparaissent néanmoins comme étant intéressants quant aux détails qu'ils mettraient en lumière. Or l'anecdote constitue surtout une mise en récit efficace qui permet de souligner comment un phénomène se réalise jusque dans le quotidien et comment il affecte les manières d'envisager et de questionner le monde. En cela, l'anecdote effectue une mise en relation du monde par le biais de la mise en récit qu'elle produit. La critique culturelle Meaghan Morris a d'ailleurs mis en évidence le caractère référentiel de l'anecdote, qui participe à produire et mettre en évidence une vision du monde par le biais d'une histoire :

I take anecdotes, or yarns, to be primarily referential. They are orientated futuristically towards the construction of a precise, local and social discursive context, of which the anecdote then functions as a *mise en abyme*. That is to say, anecdotes for me are not expressions of personal experiences but allegorical expositions of a model of the way the world can be said to be working. (Meaghan Morris, 1990, p.15; 2006, p.21).

L'anecdote ne révèle donc pas des détails sur le monde et sur le passé, elle participe plutôt à les faire être, chacun, discursivement. C'est en cela qu'elle peut être considérée comme une exposition allégorique : par le biais de la production d'un récit qui instaure en le racontant un détail comme un élément de contexte utile à la compréhension du monde, l'anecdote consiste en une mise en récit de l'organisation et du fonctionnement du monde. C'est dans cette optique que c'est une anecdote qui m'apparaît comme le meilleur moyen de rendre compte de la manière dont s'est dessinée cette thèse : elle me permet de produire non pas « la petite histoire » de cette thèse, mais bien plutôt de mettre en évidence les questionnements qui ont commencé à prendre forme à partir d'événements qui m'ont particulièrement intriguée.

Au début du mois de juin 2000, alors à l'extérieur du Québec, je prends des nouvelles en téléphonant à mes proches, qui m'apprennent que Maurice Richard vient de mourir¹. Parce que le talent et la détermination de ce joueur sont mythiques, parce qu'il fait l'objet de quantité de récits, d'images, de produits de toutes sortes, parce qu'il est considéré comme une légende de l'équipe de hockey de Montréal – les Canadiens - , mais aussi parce qu'il apparaît, pour beaucoup de gens appartenant aux générations qui précèdent la mienne, comme le héros d'un épisode de l'histoire du Québec, l'ampleur de la couverture médiatique de cet événement doit être impressionnante, me dis-je – ce que me confirment d'ailleurs mes proches. En l'occurrence, à mon retour, je constate que les quotidiens de langue française de Montréal, tout particulièrement, ont produit quantité d'articles, de reportages, de témoignages de tout acabit, qui présentent Maurice Richard tantôt comme le symbole d'une époque ayant participé à définir le Québec d'aujourd'hui, tantôt comme le représentant d'un groupe – les Canadiens-français -, tantôt comme une légende du hockey ayant évolué sur la glace à un âge d'or du hockey... Surtout, ces histoires, ces photos, ces témoignages pullulent en même temps qu'ils me semblent reproduire une certaine représentation - celle du Rocket - qui se décline sur plusieurs plans – sportif, social, politique tout particulièrement – sans qu'ils se distinguent toujours aisément.

Environ trois mois plus tard, le décès d'une autre célébrité – celle-là politique – monopolise en grande partie l'attention des médias. D'abord, à l'annonce de la détérioration de l'état de santé de l'ex-premier ministre du Canada, Pierre Elliot Trudeau, à la fin du mois d'août 2000, il y a une vague « pré-commémorative » de ce personnage politique flamboyant et controversé, particulièrement intense au Canada anglais. Il y en a ensuite une seconde, à la fin du mois de septembre, lors de son décès, plus formelle et à l'échelle du Canada tout entier, cette fois, et qui s'est étendue sur près d'un mois. Au total, de l'annonce

¹ Le fait qu'une telle nouvelle fasse partie de ce que mes proches tiennent alors à partager avec moi me semble indicatif de l'importance que Maurice Richard comme personnalité publique a pris dans les relations sociales au Québec.

de son état de santé déclinant à la fin du mois d'octobre (au cours duquel sont notamment rappelés la Crise d'Octobre 1970 - dont les médias soulignent par ailleurs le 30^{ème} anniversaire, particulièrement au Québec - et le rôle de M. Trudeau dans celle-ci), les remémorations de cet homme qui a marqué et bouleversé son époque et son milieu politique se sont étendues sur près de deux mois.

Pour moi qui entame alors mon doctorat, ces événements apparaissent comme étant des événements générateurs de représentations, de mémoires et d'histoires qui se déploient en quantité et en variété de sens (!), en même temps qu'ils apparaissent aussi comme participant à reproduire du « même ». Mais quel « même » ? Et comment ce « même » me concerne-t-il ? Comment concerne-t-il « tout le monde » qui fréquente et consomme les médias ? Comment la production de la mémoire autour d'individus tels que Maurice Richard et Pierre Elliot Trudeau participe-t-elle de ce même ? Comment ces mémoires, ces histoires m'interpellent-elles ? Comment me positionnent-elles comme membre d'une collectivité – laquelle, d'ailleurs ? - alors qu'elles sont constituées à travers des individus qui sont présentés comme étant exemplaires et symboliques de collectivités auxquelles je suis susceptible (ou peut-être pas ?) d'appartenir ? Les groupes, les histoires et les individus qui sont présentés comme en étant exemplaires sont-ils si « évidemment » de la mémoire ? Représentent-ils de manière si évidente des groupes, des passés et des filiations ? Si ces questionnements ont été reformulés progressivement par la suite au fil de la problématisation, leurs résonances – pour évoquer métaphoriquement les ondes sur la surface dont je parlerai plus loin – les ont clairement alimentés.

Quant au motif qui m'a poussé, il était fort simple. Aux yeux de certains, j'espère qu'il pourrait par lui-même suffire. C'est la curiosité, - la seule espèce de curiosité, en tout cas, qui vaille la peine d'être pratiquée avec un peu d'obstination : non pas cette curiosité qui cherche à s'assimiler ce qu'il convient de connaître, mais celle qui permet de se déprendre de soi-même. Que vaudrait l'acharnement du savoir s'il ne devait assurer que l'acquisition des connaissances, et non pas, d'une certaine façon et autant que faire se peut, l'égarement de celui qui connaît? Il y a des moments dans la vie où la question de savoir si on peut penser autrement qu'on ne pense et percevoir autrement qu'on ne voit est indispensable pour continuer à regarder ou à réfléchir. (Michel Foucault (1984), *L'usage des plaisirs, Histoire de la sexualité, tome II*, p.14.)

Cette citation du philosophe Michel Foucault est pour moi cardinale. Elle exprime ce qui m'a viscéralement animée tout au long de cette longue aventure qu'a constitué cette thèse : une curiosité obstinée, mais aussi déterminée à essayer de penser autrement la production de la mémoire et la mémoire telle que produite. Certes, il m'est souvent arrivé de trouver cette ambition présomptueuse, devant la quantité et la variété des travaux et des recherches autour de la mémoire. D'autant plus que cette dernière apparaît souvent comme un monstre conceptuel – à la fois flou et globalisant, insaisissable et omniprésent, multiforme et pourtant totalisant. Mais toujours, la curiosité obstinée reprenait sa place, refaisait sa place, et reposait des questions qui étaient pour moi maîtresses : tout avait-il donc déjà été dit en regard de la mémoire ? La mémoire ne pouvait-elle donc s'appréhender que comme découlant de l'existence d'un groupe donné et permettant de le mieux connaître ? N'y avait-il pas une façon de remettre en question cette façon de concevoir et de présenter la mémoire ? Comment arriver à l'examiner sans surdéterminer à l'avance les représentations par lesquelles elle est réalisée ? Comment ne pas refaire ce qui a déjà été fait – c'est-à-dire une analyse de représentations de la mémoire *déjà* constituées ?

Cette curiosité « *qui permet de se déprendre de soi-même* », c'est, il me semble, une curiosité qui, sans renier les connaissances qui ont déjà été produites, les remet néanmoins en question afin de déstabiliser celui ou celle qui connaît dans son appréhension même de ce qu'il connaît. Dans cette optique, l'un des défis de cette thèse a consisté pour moi à

essayer de connaître autrement ce que je pensais savoir, ce que je tendais à prendre pour acquis, ce qui était continuellement rendu évident à mes yeux tellement cela est constamment réitéré par et à travers des histoires, des produits médiatiques et culturels, des analyses historiques et politiques. En l'occurrence, penser la mémoire au Québec, l'étudier, l'examiner, est souvent présenté comme une manière particulière et privilégiée, et pourtant insaisissable et totale, de penser, d'analyser et d'examiner l'identité. Plus encore, la mémoire est régulièrement assimilée à une expression d'une identité. Dans le discours social, cela est continuellement mis de l'avant comme une manière de mieux « nous » connaître, de mieux savoir d'où « nous » viendrions, quel(s) passé(s) « nous » a (« nous » ont) façonnés – toute production de la mémoire est présentée comme le reflet d'un groupe. Cela tend à présupposer une subjectivité collective qui est rarement remise en question. Or qui est ce « nous » ? Qui comprend-il, et qui exclut-il ? Qui tait-il ? Qui rend-il visible, et qui laisse-t-il dans l'ombre ? Qui fait-il exister et comment ?

En cela, j'ai longtemps cherché « *l'égarement de [celle] qui connaît* » - ou qui croit connaître. Et cet égarement, je l'ai trouvé dans le renversement de la prémisse de la préexistence d'un groupe sur la mémoire que cette thèse propose, par le biais de la proposition d'une approche de ce que j'appelle le mémoriel : la mémoire non pas comme faisant état du passé d'un groupe donné, mais plutôt la mémoire comme processus, en train d'être faite et en train de faire « quelque chose » - en l'occurrence, comme processus qui concourt à faire exister des collectivités et des temporalités. Ce renversement, c'est une remise en question d'une essence régulièrement présupposée même si ce n'est pas toujours admis de manière explicite, et qui me semble souvent gêner la réflexion autour de l'existence et de la composition d'un « Nous », d'un « Même », mais aussi d'« Autres ». Il me semble que ce renversement peut permettre de réfléchir autrement au monde et aux manières dont il existe. Il me semble que ce renversement peut contribuer à rassembler et à ouvrir autrement les collectivisations et les temporalisations qui se réalisent alors que de la mémoire est produite.

Le premier chapitre de cette thèse présente les éléments de la problématique du mémoriel que je propose. D'abord, j'y fais une esquisse de la mémoire articulée dans le discours social au Québec, tel qu'il est produit par les médias de langue française au Québec. À partir de cette esquisse, je dégage dans un premier temps trois constats – celui de la prégnance des produits, des objets, des institutions, des pratiques et des activités qui participent de la mémoire, celui du caractère flou mais néanmoins globalisant de cette dernière, et celui de son caractère itératif. Ces constats m'apparaissent être non seulement parties prenantes du discours social tel qu'il peut être appréhendé dans les médias, mais aussi du discours académique autour de la mémoire, lorsqu'il envisage celle-ci comme phénomène collectif. Plus précisément, j'expose que dans ce discours académique sur la mémoire se juxtaposent et s'entrecroisent plusieurs approches de la mémoire qui mobilisent non pas différents concepts de mémoire, mais constituent plutôt des approches qui mobilisent un seul et même concept, celui que je nomme la mémoire-réservoir. Ce concept présente la mémoire comme un contenant qui existerait dès lors qu'un groupe existerait, et dans lequel les membres dudit groupe pourraient retirer des représentations du passé et de l'histoire de ce groupe afin de mieux le connaître, le reconstituer, et par le fait même le perpétuer. Je montre dans un deuxième temps comment trois familles d'approches, qui traversent les frontières des disciplines académiques qui prennent la mémoire pour objet – les approches de la mémoire collective, les approches de la mémoire culturelle et les approches présentistes -, mobilisent ce concept. Cela me permet de mettre en lumière des aspects différents des manières par lesquelles elles envisagent la mémoire comme un construit.

Dans le prolongement des questionnements que ces approches m'apparaissent rendre possibles mais qui me semblent être sinon négligés, ou du moins insuffisamment pris en compte, cette deuxième section se termine par ma proposition d'une nouvelle approche de la mémoire : le mémoriel. Cette approche de la mémoire aborde la mémoire-réservoir dans son caractère processuel - en d'autres mots, elle appréhende la mémoire non pas comme un construit donné, mais comme étant en train d'être faite – et elle comporte trois principales caractéristiques. D'abord, elle met un accent sur une pluralité des temps qui participe de la production de la mémoire – plus précisément, il s'agit d'envisager la mémoire en tant qu'étant produite à partir de différents points de vue (le passé, mais aussi le présent et le futur) par lesquels des collectivités sont instaurées de concert avec la production de leurs continuités. Mon approche du mémoriel place aussi les processus de représentation au cœur de ses questionnements – notamment, elle met l'accent sur les manières par lesquelles la mémoire est constituée par la représentation (au lieu d'examiner les manières par lesquelles la mémoire est représentée). Enfin, plutôt que de prendre pour acquise la pré-existence d'un groupe, le mémoriel interroge les manières par lesquelles la production de la mémoire concourt à délimiter, entretenir et faire être des collectivités, et quelles formes de collectivisation sont à cet égard réalisées.

Le premier chapitre de la problématique du mémoriel se conclut par une exposition des choix épistémologiques et méthodologiques qui informent la réalisation des analyses du mémoriel présentées dans le deuxième et le troisième chapitres. J'explique d'emblée que, plutôt que de chercher un fondement qui expliquerait l'organisation d'une représentation, je privilégie plutôt une analyse de surface. J'appréhende en effet la mémoire dans l'hétérogénéité des représentations qui en participent, et dans la continuelle effectivité de leurs connexions, qui font être ces représentations de différentes manières. Dans cette optique, cette posture informe deux principes méthodologiques de ma démarche. D'une part, afin d'aborder les représentations qui sont parties prenantes du mémoriel dans leur surface, j'envisage les représentations telles qu'elles se réalisent de façons singulières selon

les connexions des éléments qui en participent. D'autre part, pour plus précisément examiner l'effectivité de ces éléments et de leurs connexions, je prends pour « points d'entrée » des représentations les technologies² qui concourent à continuellement les faire être, en tenant compte que ces technologies sont historiquement marquées. Ces deux principes me guident dans mon examen des manières par lesquelles des individus sont produits comme personnalités publiques, par le biais de figures d'individualité, mais aussi par le biais d'événements vortextuels³, ce qui contribue à les produire au centre du discours médiatique à travers le temps. Parce qu'ils articulent la vie « privée » des individus qui sont ainsi institués et leur vie publique en tant que personnages publics à la continuité d'une collectivité, j'envisage ces personnalités publiques comme des configurations personnifiées de la mémoire – plus exactement, j'analyse comment des technologies les font être comme des représentations.

Enfin, je termine ce chapitre en exposant comment ma démarche articule une logique d'archive – afin de constituer un ensemble d'éléments hétérogènes qui permettraient de rendre compte de la diversité des technologies et des figures d'individualité dont l'effectivité est en examen - à une logique de corpus, afin de m'assurer que les éléments retenus soient exemplaires des terrains définis et que l'ensemble qu'ils forment soit sinon représentatif de ces derniers, du moins représentatif « théoriquement » de la problématique qu'ils contribuent à explorer. Plus précisément, je montre comment la problématique et les analyses se sont réalisées par de constants allers-retours entre l'une et les autres. En effet, la constitution d'une archive « Maurice » [Richard] et d'une archive « Janette » [Bertrand] ont nourri et réorienté la problématisation qui les avaient informées, et par la suite, alors que s'est stabilisée la problématique, j'ai procédé aux analyses de la constitution de ces deux personnalités publiques à partir de corpus élaborés à même les archives précédemment établies.

² Je définirai plus en détail ce que j'entends par « technologie » dans le premier chapitre, celui qui présente la problématique.

³ Je présenterai aussi la vortextualité plus en détail, dans ce même chapitre de problématisation.

Le deuxième chapitre consiste en une analyse de la production de l'ex-hockeyeur Maurice Richard comme héros. À partir de l'événement de son décès, le 28 mai 2000, qui a été au centre de l'attention des médias pendant une dizaine de jours, mais aussi par le biais d'autres produits médiatiques réalisés en dehors de cette période, je montre comment différentes technologies – un appareillage statistique, un photojournalisme (sportif ou non) et une mise en récit épique – concourent à le produire par le biais de différentes figures d'individualité publique. Ainsi, Maurice Richard apparaît comme une étoile du hockey, comme vedette populaire et comme héros national. Ces figures d'individualité publique sont produites de manière itérative en ce qu'elles apparaissent s'augmenter les unes les autres, par les effets que les technologies qui les établissent et instaurent. Mais la figure du héros apparaît prédominer sur les deux autres figures – plus encore, elle les incorpore de telles manières à mettre de l'avant celui qui est surnommé *le Rocket* à la fois comme un héros sportif et populaire, et un héros national. Je mets aussi de l'avant que la production de Maurice Richard par le biais de ces figures concourt à faire être des collectivités et des temporalités singulières – particulièrement une équipe des Canadiens de Montréal et un âge d'or du hockey et de cette équipe, et respectivement un peuple canadien [parlant] français vivant, de même qu'une nation canadienne-française qui apparaît être constituée des mêmes individus.

Le troisième chapitre, quant à lui, examine la production de l'ex-animatrice et auteure en télévision Janette Bertrand comme pionnière. À travers les articles publiés à la suite de la parution de son autobiographie et son passage à l'émission *Tout le monde en parle*, à l'automne 2004, mais aussi à travers d'autres produits médiatiques, j'expose les différentes technologies qui contribuent à établir sa représentation par le biais de cette figure d'individualité publique. Plus précisément, j'y montre que l'énumération et le rappel constituent des procédés qui sont particulièrement mis à profit dans les mises en récit qui l'instaurent comme pionnière. Mais de plus, l'établissement de Janette Bertrand par le biais de cette figure est co-constitutif de sa production comme sujet de discours – un sujet de

discours dont la capacité d'agir est continuellement soulignée, mettant par le fait même en évidence le projet d'éducation populaire dans les médias qu'elle aurait fondé et développé. Plus encore, Janette Bertrand apparaît comme un sujet-énonciateur du discours qui la présente comme pionnière. La citation constitue à cet égard un procédé crucial, qui permet de la faire intervenir dans les récits qui la produisent comme personnalité publique, par le biais de la remémoration ou par le biais de bilans qu'elle paraît habilitée à faire. À travers cette représentation de Janette Bertrand qui se déploie sur plusieurs plans (plutôt que par le biais de différentes figures d'individualité publique), des collectivisations – tout particulièrement les femmes, les hommes, la famille, la société, et aussi la nation – sont réalisées, de même que des temporalisations – notamment les décennies 1960, 1970, 1980 et 1990, en tant qu'étant marquées par des changements sociaux et une publicisation croissante de la discussion des problèmes sociaux (et dont les réalisations de Janette Bertrand seraient parties prenantes). Mais de plus, la représentation de Janette Bertrand comme pionnière semble mettre à profit un registre de l'expérience, qui contribue à la mettre de l'avant comme une « mémoire vivante ». Plus précisément, ce registre concourt à présenter Janette Bertrand comme détenant des qualités particulières lui permettant de mettre en œuvre son projet d'éducation populaire par les médias, alors qu'il consiste plutôt en des conditions qui rendent possible la réalisation de ce projet. Tout particulièrement, des discours qui participent d'un processus de « genrification » (*gendering*) sont à l'œuvre par ce registre. Et le témoignage et l'autobiographie constituent des technologies qui contribuent à présenter l'expérience comme quelque chose qui pourrait être détenu, rappelé et raconté par Janette Bertrand, alors qu'en fait, ils participent de discours qui construisent la réalité de manières singulières.

Dans le dernier chapitre, enfin, je présente d'abord une récapitulation des analyses de Maurice Richard et de Janette Bertrand comme personnalités publiques réalisées avec mon approche du mémoriel. Je discute ensuite des manières par lesquelles la production des personnalités publiques à l'étude constitue un travail de situation, de (re)configuration d'une pluralité d'éléments hétérogènes par, dans et à travers leurs connexions, qui se réalise

par des collectivisations, des filiations et des temporalisations. Je conclus ensuite cette thèse en mettant en lumière les manières par lesquelles mon approche du mémoriel contribue aux études de la mémoire, lesquelles sont l'objet d'une disciplinarisation croissante.

Chapitre 1 - PROBLÉMATISER LE MÉMORIEL

1. LA MÉMOIRE DANS LE DISCOURS SOCIAL : PROFUSION ET FOISONNEMENT

Soit-elle culturelle, politique, économique, l'actualité telle qu'elle est présentée dans les médias dits de masse commande inlassablement que l'on se souvienne, que l'on revisite, que l'on cultive, que l'on perpétue et même, parfois, que l'on questionne la mémoire. Quotidiennement, des commémorations d'événements locaux, régionaux, nationaux et internationaux sont mises de l'avant. Lors d'anniversaires, nombre de ces commémorations sont particulièrement soulignées par des sections et des publications spéciales dans les journaux, par des émissions spéciales à la télévision et à la radio, sans compter Internet qui est de plus en plus employé comme plateforme de diffusion. Si plusieurs commémorations annuelles ont trait aux domaines militaire et politique (comme le Jour du Souvenir, par exemple, ou les fêtes nationales du Québec, le 24 juin, et du Canada, le 1^{er} juillet), plusieurs autres événements sont aussi marqués. Parmi ceux qui ont été soulignés au Québec depuis l'an 2000, on compte notamment le 30^{ème} anniversaire de la crise d'Octobre 1970, le 300^{ème} de la Grande Paix [entre les Français et les Premières Nations], le 400^{ème} du premier établissement français en Amérique du Nord, le 60^{ème} de la fin de la Deuxième Guerre mondiale, le 25^{ème} du premier référendum sur la souveraineté du Québec et le 10^{ème} du second, le 250^{ème} de la déportation des Acadiens, le 30^{ème} de la première élection du Parti Québécois, le 60^{ème} anniversaire du bombardement d'Hiroshima, le 30^{ème} des Jeux Olympiques de Montréal, le 40^{ème} de l'Expo '67 (l'Exposition universelle tenue à Montréal en 1967) et celui de la visite du général de Gaulle à Montréal (celle du « *Vive le Québec libre!* », du haut du balcon de l'Hôtel de ville), le 20^{ème} anniversaire du décès de l'ex-premier ministre du Québec René Lévesque, le 10^{ème} de celui d'un autre ex-premier ministre du Québec, Robert Bourassa, le 30^{ème} de la loi 101. À elle seule, l'année 2008 a été marquée par le 10^{ème} anniversaire de la crise dite du verglas, le 60^{ème} anniversaire du

fleurdelisé québécois, celui du manifeste artistique Refus global, et celui de la Déclaration universelle des droits de l'homme, le 40^{ème} anniversaire des mouvements de révolte de Mai 1968, le 90^{ème} anniversaire de la fin de la Première guerre mondiale, le 20^{ème} anniversaire de la mort du chansonnier Félix Leclerc, le 25^{ème} anniversaire de carrière de la chanteuse Céline Dion, le 50^{ème} anniversaire de la grève des réalisateurs de Radio-Canada. De plus, tout au long de l'année, le 400^{ème} anniversaire de la fondation de la ville de Québec a donné lieu à une programmation comportant plusieurs spectacles, expositions, parcours interactifs dans la ville, de même qu'une grande variété de célébrations et événements commémoratifs. Au cours de la présente année, 2009, ont aussi été soulignés de diverses manières le 50^{ème} anniversaire de la révolution castriste à Cuba, celui de la mort de l'ancien premier ministre du Québec Maurice Duplessis, le 40^{ème} anniversaire du groupe de musique québécois Beau Dommage, le 30^{ème} anniversaire du Festival international de jazz de Montréal, le 40^{ème} anniversaire du *Bed In* pour la paix (et contre la guerre du Vietnam) de l'ex-Beatles John Lennon et de sa compagne Yoko Ono, celui des premiers pas d'un humain sur la lune et celui du festival de musique de Woodstock, le 70^{ème} anniversaire de l'Office national du film (l'ONF) et celui du déclenchement de la Deuxième guerre mondiale, le 60^{ème} anniversaire de la création de l'État d'Israël, le 25^{ème} anniversaire de la fondation du Cirque du Soleil et celui de la tuerie de l'Assemblée nationale, le 20^{ème} anniversaire de la tuerie de l'École Polytechnique de Montréal, celui de la chute du mur de Berlin et celui des manifestations de la Place Tian'anmen (et de leur répression), le centenaire de l'équipe de hockey des Canadiens de Montréal, de même que le 175^{ème} anniversaire des rébellions des Patriotes, celui de la fête nationale du Québec, le 180^{ème} anniversaire de la Basilique Notre-Dame, le 375^{ème} anniversaire de la fondation de la ville de Trois-Rivières, et le 475^{ème} anniversaire de l'arrivée de l'explorateur Jacques Cartier à Gaspé.

Si plusieurs de ces commémorations et anniversaires sont largement reconnus pour leur importance dans diverses histoires – une histoire du Québec, une histoire mondiale, une histoire de la culture au Québec, par exemple -, certains d'entre eux génèrent cependant des

controverses qui occupent une grande partie de l'attention médiatique. Par exemple, la décision du ministère de l'Éducation du gouvernement du Québec d'octroyer une subvention à l'équipe de hockey du Canadien de Montréal pour la réalisation et la distribution de fascicules pédagogiques dans les écoles du Québec, dans le cadre de son centenaire (qui se déroule essentiellement en 2009), a été largement critiquée⁴. Si certains ont considéré cette initiative comme un moyen valable pour tenter d'intéresser les jeunes à la réussite et la persévérance scolaires, plusieurs ont plutôt décrié la qualité du contenu pédagogique de ces fascicules et identifié la validation d'une intrusion marchande de l'organisation dans le monde scolaire. Ceux-ci ont présenté l'initiative comme étant destinée à recruter de nouveaux consommateurs plutôt qu'à aider à l'acquisition de connaissances par les élèves. Des voix se sont aussi élevées pendant le 400^{ème} anniversaire de la fondation de la ville de Québec, en 2008, pour décrier le peu de place dévolue à l'histoire dans la programmation des festivités et une propension à ne pas la valoriser plus généralement⁵. D'autres ont dénoncé l'implication des gouvernements des paliers fédéral et provincial, qui faisaient privilégier, dans la présentation de l'histoire de Québec, les points de vue canadien et britannique au détriment d'un point de vue québécois⁶. Dans la foulée de

⁴ Voir par exemple : Collard, Nathalie (11 février 2009). « Les Canadiens sont... là! », *La Presse*, éditorial [en ligne], <http://www.cyberpresse.ca/opinions/editorialistes/nathalie-collard/200902/11/01-826154-les-canadiens-sont-la.php>; Tremblay, Réjean (11 février 2009). « C'est indécent! », *La Presse* [en ligne], <http://www.cyberpresse.ca/opinions/chroniqueurs/rejean-tremblay/200902/11/01-826183-cest-indecent.php>; Shields, Alexandre (11 février 2009). « Le Canadien s'invite à l'école - Matériel pédagogique ou publicité cachée ? L'OPC enquêtera », *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2009/02/11/233006.html>; Aubin, Benoît (13 février 2009). « Fausse controverse autour du Canadien », *Le Journal de Montréal* [en ligne], <http://www.canoe.com/infos/chroniques/benoitaubin/archives/2009/02/20090213-065100.html>. (Pages vérifiées le 7 septembre 2009).

⁵ Voir par exemple: Porter, Isabelle (29-30 décembre 2007). « 400^{ème} : la fête d'abord - L'histoire de Québec jouera le second rôle », *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2007/12/29/170269.html>; Radio-Canada (15 mai 2008), *Régions*, « L'histoire en arrière-plan » [en ligne], www.radio-canada.ca/regions/Quebec/2008/05/15/010-histoire_400e_n.shtml; Bazzo, Marie-France (16 mai 2008). « La descendance de Champlain », *Le Journal de Montréal* [en ligne], <http://www.canoe.qc.ca/infos/chroniques/mariefrancebazzo/archives/2008/05/20080516-083801.html>; Porter, Isabelle (16 mai 2008). « Pas de répit pour le 400^{ème} anniversaire de Québec », *Le Devoir* [en ligne], www.ledevoir.com/2008/05/16/189941.html#. (Pages vérifiées le 7 septembre 2009).

⁶ Voir par exemple : Pratte, André (9 mai 2008). « Leçon d'histoire », *La Presse*, éditorial, p.A22; Chartrand, Yves (16 mai 2008). « À boulets rouges sur Harper et Charest », *Le Journal de Montréal* [en ligne], www.canoe.com/infos/dossiers/archives/2008/05/20080516-151308.html; Harvey, Réginald

ces débats, d'autres encore ont discuté le bien-fondé ou la pertinence d'un concert de l'ex-*Beatles* britannique Paul McCartney sur les plaines d'Abraham⁷. Ces controverses ont été d'autant plus importantes que depuis quelques années, plusieurs décrivent la marginalisation croissante d'une histoire dite nationale au profit d'une histoire dite citoyenne, particulièrement au sein de l'enseignement scolaire de l'histoire au niveau secondaire⁸.

Par ailleurs, nombre de pratiques et d'activités reliées au tourisme, aux musées et à divers patrimoines sont généralement valorisées dans et par les médias. En effet, notamment par le biais d'un journalisme dit culturel qui s'effectue tant dans la presse écrite que dans les médias électroniques ou Internet (Nguyên-Duy et Cotte, 2002), les médias présentent et invitent le public à visiter différents musées ayant des vocations variées, et à parcourir les villes et les régions en s'intéressant à leur(s) passé(s) selon différents points de vue. Par exemple, ils les invitent à aller voir une exposition proposée par le Musée de la civilisation à Québec, autour du développement du Québec par le biais d'une chronologie historique (*Le Temps des Québécois - Un parcours historique*), ou encore à visiter le Centre canadien d'architecture (CCA) pour en voir une autre autour des bouleversements survenus à

(27-28 septembre 2008). « Le 400^{ème} de Québec et l'histoire - Une fête célébrée à la sauce Canada », *Le Devoir* [en ligne], www.ledesvoir.com/2008/09/27/207741.html. (Pages vérifiées le 7 septembre 2009).

⁷ Voir par exemple : Olivier, Fannie (17 juillet). « Paul McCartney invite les Québécois à fumer le calumet de paix », *La Presse Canadienne*, section Actualités nationales; Chouinard, Marie-Andrée (19 juillet 2008). « Bienvenue, Sir Paul! », éditorial, *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledesvoir.com/2008/07/19/198380.html> (page vérifiée le 7 septembre 2009); Coutu, Simon (19 juillet 2008). « L' "affaire" McCartney fait le tour du monde », *La Presse*, section Arts et spectacles, p.A21.

⁸ Voir par exemple : Robitaille, Antoine (27 avril 2006). « Cours d'histoire épurés au secondaire », *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledesvoir.com/2006/04/27/107695.html>; Allard, Marie (28 avril 2006). « Le programme d'histoire « moins politique » suscite un tollé », *La Presse*, p.A11; Bourque, Olivier (28 avril 2006). « Une levée de boucliers », *Le Journal de Montréal* [en ligne], <http://www2.canoe.com/infos/quebeccanada/archives/2006/04/20060428-054800.html>; Bisailon, Martin (14 juin 2006). « Une coalition aura l'histoire à l'oeil », *Le Journal de Montréal* [en ligne], <http://www2.canoe.com/infos/quebeccanada/archives/2006/06/20060614-080001.html>; Robitaille, Antoine (16 juin 2006). « Cinquième secondaire - L'Histoire retrouvera toutes ses dates », *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledesvoir.com/2006/06/16/111769.html>; Cauchy, Clairandrée (22 novembre 2007). « L'histoire risque de disparaître du programme », *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledesvoir.com/2007/11/22/165424.html>; Allard, Marie (13 mai 2009). « Le nouveau cours d'histoire critiqué dans une étude », *La Presse*, p.A5; Robitaille, Antoine (14 mai 2009). « Courchesne défend le cours d'histoire », *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledesvoir.com/2009/05/14/250271.html>. (Pages vérifiées le 7 septembre 2009).

Montréal dans les années 1960, ou encore à se rendre au Musée Pointe-à-Callières, pour une exposition qui revisite un événement historique comme les rébellions des Patriotes de 1837-1838⁹. Ils traitent également de plusieurs événements touristiques dont certains tentent de proposer et d'optimiser une expérience « historique », en la faisant vivre par les participants, en leur donnant l'opportunité de manger, de se vêtir, d'entendre de la musique ou de danser dans des contextes recréés d'une époque. Par exemple, *Les Fêtes de la Nouvelle-France* fournissent l'occasion d'une telle expérience à chaque été depuis 1997, alors que pendant quatre jours, le Vieux-Québec - qui compte d'ailleurs parmi les lieux historiques du patrimoine mondial protégés par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO)¹⁰ - est littéralement transformé et mobilisé pour « [célébrer] l'histoire des premiers arrivants européens en terre d'Amérique »¹¹. Le Vieux-Montréal est aussi reconnu comme un lieu emblématique à la fois de l'histoire, de la culture et du tourisme canadien, québécois et montréalais, et d'ailleurs, c'est aussi un arrondissement historique protégé par le gouvernement du Québec¹². Lui aussi considéré comme un véritable musée à ciel ouvert, il constitue régulièrement un théâtre privilégié

⁹ Voir par exemple *Le Soleil* (23 juin 2004). « 400 ans de québécoisité », cahier Arts et Vie, p.B1; Porter, Isabelle (3 juillet 2004). « Qui nous sommes », *Le Devoir*, section Agenda, p.3; Collard, Nathalie (19 octobre 2004). « L'architecture qui fait boum! », *La Presse*, cahier Actuel, p.5; Hellman, Michel (23 octobre 2004). « Le Montréal des années 60 », *Le Devoir*, section Culture, p.E1; Cloutier, Mario (9 novembre 2007). « Les rébellions de 1837-1838 revues et corrigées au Musée Pointe-à-Callières », *La Presse*, cahier Arts et spectacles, p.5; Bouliane, Martine (23 juin 2009). « Visiter les lieux de notre histoire », *La Presse* [en ligne], <http://www.cyberpresse.ca/voyage/quebec/200906/23/01-878166-visiter-les-lieux-de-notre-histoire.php>. (Pages vérifiées le 5 octobre 2009).

¹⁰ Gouvernement du Canada, Parcs Canada. « Sites du patrimoine mondial du Canada – L'Arrondissement historique du Vieux-Québec », « Québec » [en ligne], http://www.pc.gc.ca/progs/spm-whs/itm2-/site9_F.asp (Page vérifiée le 7 septembre 2009).

¹¹ Voir par exemple *Presse canadienne* (6 août 2006). « Les Fêtes de la Nouvelle-France battent leur plein », *La Presse*, cahier Arts et spectacles, section *En bref*, p.6. Voir aussi Fêtes de la Nouvelle France SAQ (Les), site Internet officiel [en ligne], <http://www.nouvellefrance.qc.ca/fr/programmation> (page vérifiée le 7 septembre 2009). Il est à souligner qu'auparavant, en 1993 et en 1995 « les Médiévales de Québec [ont offert] un ensemble d'activités reconstituant des tableaux des événements, des professions ou le mode de vie inspirés du Moyen Âge. » (Courville, Serge, et Robert Garon (2001). *Québec - ville et capitale*, Presses de l'Université Laval : Québec, p.373).

¹² Voir l'hyperlien à ce propos : Gouvernement du Québec, Ministère de la culture, des communications et de la condition féminine [en ligne], [Votre région] Montréal, *Secteurs d'intervention régionaux, Patrimoine, Arrondissement historique de Montréal*, <http://www.mcccf.gouv.qc.ca/index.php?id=1574> (page vérifiée le 5 octobre 2009).

pour des événements à caractère historique, culturel et touristique qui retiennent l'attention des médias. S'y retrouve notamment le Musée d'archéologie et d'histoire Pointe-à-Callières, qui, depuis le milieu des années 1990 et en collaboration avec l'Union des producteurs agricoles (UPA), « *re crée [pendant une] fin de semaine la réplique la plus fidèle possible des tous premiers marchés publics qui avaient lieu à Montréal, au milieu du 18^{ème} siècle* », laquelle inclut aussi

*un campement amérindien (...) et des conteurs et des musiciens [qui circulent] entre les étals [présentant des fruits et légumes frais mais aussi des produits artisanaux]*¹³.

Mais si la reconstitution historique est un mode qui est employé dans l'organisation de nombreux événements touristiques à travers tout le Québec¹⁴, il arrive aussi que des considérations politiques la mettent au centre de controverses. L'année 2009 compte une controverse de cet acabit, alors que la Commission des champs de bataille (CCBN), un organisme fédéral, organisait, pour le début de l'automne 2009, une reconstitution de la bataille tenue sur ces plaines il y a 250 ans lors de la conquête britannique de la Nouvelle-France. Cet événement étant considéré, selon une approche de l'histoire nationale au Québec, comme une défaite saillante qui a marqué la défaite des Français et la conquête de la Nouvelle-France par les Britanniques, il a été l'objet de vives critiques. Certaines voix

¹³ Ballivy, Violaine (23 août 2008). « Faire bombance en Nouvelle-France », *La Presse*, section *Actuel gourmand*, cahier *Mon toit*, p.9. Voir aussi, par exemple : Folie-Boivin, Émilie (22 août 2008). « L'histoire dans votre assiette - Le musée Pointe-à-Callière présente la 15^{ème} édition de son populaire Marché public à saveur du XVIII^{ème} siècle, dans le Vieux-Montréal », *Le Devoir*, cahier *Week-End*, p.B1, et Musée Pointe-à-Callières, Communiqué (21 juin 2007), « Le Marché public de Pointe-à-Callière dans l'ambiance du 18^{ème} siècle - 14^e édition » [en ligne],

http://www.pacmuseum.qc.ca/pages/media/2007/montreal_le_21_juin_2007.aspx?lang=FR-CA (Page vérifiée le 7 septembre 2009). À noter : afin de les distinguer, les citations en retrait tirées de documents qui composent les archives sont présentées en caractères italiques, et leurs caractères sont aussi plus petits que ceux des citations académiques que j'utilise pour présenter mon propos tout au long de la thèse.

¹⁴ Voir par exemple: Laporte, Isabelle (21 juillet 2006). « À l'ombre du moulin - l'île Perrot fait vivre aux visiteurs l'expérience de la vie paysanne d'antan », *Le Devoir* [en ligne],

www.ledevoir.com/2006/07/21/114152.html, ou encore Lavigne, Lucie (23 août 2008). « De retour du Moyen-Âge », *La Presse*, cahier *Vacances/Voyage*, p.11, sur la 13^{ème} Bataille de Bicolline, qui prend place dans « *un village médiéval reconstitué* » lors d'un jeu de rôles auquel participent des centaines de personnes costumées comme au Moyen-Âge. (Page vérifiée le 7 septembre 2009).

ont décrié le projet de célébration d'un tel événement sur un plan politique, alors que d'autres voix ont plutôt dénoncé la réduction du projet à ses dimensions touristiques et économiques pour justifier sa tenue. Finalement, la CCBN a annulé ce projet¹⁵, et des artistes, voulant souligner les dimensions politiques et historiques de cet événement, ont organisé un marathon littéraire de 24 heures commémorant la conquête de 1759, intitulé *Le Moulin à paroles*.¹⁶ À quelques jours de la tenue de cet événement, une nouvelle polémique a éclaté après que les organisateurs eurent annoncé que le Manifeste du Front de libération du Québec (FLQ) ferait partie des textes présentés¹⁷.

Les villes sont aussi fréquemment mises en évidence dans leurs dimensions historiques, économiques, sociales et culturelles, et dans les souvenirs et dans les mémoires qu'elles convoquent. Par exemple, le centenaire du boulevard Saint-Laurent – qui est « *reconnu lieu historique national par le gouvernement du Canada depuis 1996* »¹⁸ - a été l'objet, en 2005, d'un programme de célébrations élaboré par la Société de développement du

¹⁵ Voir par exemple Hébert, Michel (16 février 2009). « La reconstitution abandonnée », *Le Journal de Québec* [en ligne], <http://www2.canoe.com/infos/quebeccanada/archives/2009/02/20090217-151947.html> (page vérifiée le 7 septembre 2009); Gagnon, Katia (21 février 2009). « Le baron est déçu de ne pas incarner Montcalm », *La Presse*, p.A18. Une reconstitution a toutefois été réalisée aux États-Unis, où se sont retrouvés plusieurs centaines d'adeptes de ce genre d'activités - voir Rakobowchuk, Peter (1er juillet 2009).

« Les adeptes de reconstitution historique iront à New York plutôt qu'à Québec », *La Presse Canadienne*.

¹⁶ Voir par exemple Séguin, Marc-André (29 août 2009). « Un Moulin à paroles sur les Plaines », *Le Journal de Québec* [en ligne],

<http://lejournaldequebec.canoe.ca/journaldequebec/artsetspectacles/encoreplus/archives/2009/07/20090731-213757.html> (page vérifiée le 7 septembre 2009); et Porter, Isabelle (5 août 2009). « Appel aux marathoniens littéraires », *Le Devoir*, p.A1 (cet article souligne par ailleurs que « [la] tenue du Moulin à paroles [coïncide] par ailleurs avec une manifestation des Sociétés historiques du Québec visant à rendre hommage aux miliciens de 1759 »; et Lemay, Daniel (2 septembre 2009). « Plaines d'Abraham : au lieu d'une bataille, un Moulin à paroles », *La Presse*, cahier Arts et spectacles, p.3.

¹⁷ Voir par exemple Nadeau, Rémi [Presse Canadienne] (4 septembre 2009). « Québec accuse le *Moulin à paroles* de faire l'apologie du FLQ », *La Presse*, p.A10; Nantel, Marie-Josée (5 septembre 2009). « *Moulin à paroles* : Luck Mervil lira le manifeste du FLQ », *Le Soleil*, p.5; Mathieu, Annie [Presse Canadienne] (5 septembre 2009). « Le manifeste du FLQ est là pour rester », *Le Journal de Montréal* [en ligne], <http://www.canoe.com/infos/quebeccanada/archives/2009/09/20090905-173102.html>; Bélair-Cirino, Marco (8 septembre 2009). « Bernard Landry à la défense du Moulin à paroles », *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2009/09/08/266012.html?fe=7569&fp=182691&fr=166899>. (Pages vérifiées le 8 septembre 2009).

¹⁸ Gouvernement du Canada, Parcs Canada. « Le Boulevard Saint-Laurent - La « Main » de Montréal » [en ligne], http://www.pc.gc.ca/canada/proj/Main/corridor2_f.asp (Page vérifiée le 7 septembre 2009).

boulevard Saint-Laurent, en collaboration avec les commerçants, de nombreux artistes, la Ville de Montréal, le Centre d'histoire de Montréal et les musées McCord et celui de l'Éco-Musée du Fier Monde. Cette programmation se déclinait sous différentes formes (artistiques notamment) et de concert avec un programme de revitalisation urbaine, le tout soulignant le caractère multiculturel historique de Montréal et de cette artère symbolique. En effet, le caractère symbolique du boulevard Saint-Laurent (surnommée *La Main*) est souvent produit non seulement comme une ligne de démarcation entre des communautés linguistiques - la collectivité francophone (à l'est) et la collectivité anglophone (à l'ouest) – mais aussi comme un axe de développement de la ville à travers le temps, à différents niveaux¹⁹. Il faut d'ailleurs noter que la revalorisation urbaine met souvent de l'avant des dimensions de passés concrétisés dans des pratiques, des lieux et des histoires à (re)découvrir, des dimensions et des aspects qui font aussi l'objet de l'attention des médias. Dans cette optique, il est possible d'être informé par les médias d'activités qui concourent à valoriser certains quartiers, comme par exemple des croisières qui permettent de faire connaître les quartiers aux abords du Canal Lachine, réouvert à la navigation de plaisance, depuis 2001, faisant connaître le passé industriel de Montréal²⁰. Certaines activités sont aussi organisées autour du patrimoine et de l'histoire par des organismes à but non lucratif, comme par exemple l'Éco-Musée du Fier Monde (le Musée d'histoire industrielle et ouvrière de Montréal), ou encore l'organisme Héritage Montréal, qui, depuis bientôt 35 ans, « œuvre à promouvoir et à protéger le patrimoine architectural, historique, naturel et culturel du Grand Montréal »²¹.

¹⁹ Voir par exemple Bergeron, Ulysse (1er octobre 2005). « Historique - Au commencement, Montréal créa la "Main" », *Le Devoir*, cahier spécial, p.H2.

²⁰ Voir par exemple Carpentier, J. (4 juillet 2003). « La croisière se souvient », *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2003/07/04/31073.html>; et LCN [Réseau] (21 juillet 2004). « En croisière sur le canal Lachine... » [en ligne], <http://www.cano.com/cgi-bin/imprimer.cgi?id=145890>. (Pages vérifiées le 7 septembre 2009).

²¹ Héritage Montréal, « Notre mission » [en ligne], <http://www.heritagemontreal.org/fr/category/heritage-montreal/mission-et-definition>. Sur le site de cet organisme sans but lucratif, on retrouve aussi un hyperlien vers un autre site qui propose de découvrir « les grands et les petits emblèmes des quartiers montréalais » (<http://www.memorablemontreal.com/swf/?lang=fr>). (Pages vérifiées le 7 septembre 2009.)

Mais si certains projets de revitalisation urbaine voient le jour alors que leurs différentes dimensions - économiques, touristiques, historiques et culturelles - sont relativement harmonieusement conciliées, il arrive aussi que l'incorporation ou l'exclusion de ces dimensions génère ou révèle des confrontations de visions et d'interprétations entre diverses parties préoccupées par le projet, ce qui intéresse aussi les médias. À l'automne 2006 par exemple, la Ville de Montréal a décidé de rebaptiser l'Avenue du Parc (et la rue Bleury qui la prolonge au sud de la rue Sherbrooke) en Avenue Robert-Bourassa, d'une part pour honorer la mémoire du seul Premier ministre du Québec né à Montréal, et d'autre part pour marquer le 10^{ème} anniversaire de son décès. Ce projet a eu l'heur de susciter des luttes, alors que certains ont décrié l'absence de consultation auprès de la population préalablement à cette décision, tandis que d'autres mettaient de l'avant que le nom même de l'artère constitue un patrimoine montréalais significatif et rassembleur, qui met aussi en valeur un autre lieu emblématique de Montréal, le parc du Mont-Royal. Au terme de plusieurs mois et d'une mobilisation qui a mené quelque 18 000 personnes à signer une pétition électronique contre le changement de nom, l'administration municipale a finalement abandonné ce projet²². À la fin de l'année 2007, un promoteur a par ailleurs soumis à l'administration municipale montréalaise un projet de développement immobilier dans le secteur Griffintown, ce qui a suscité de nombreuses critiques quant à la mise en valeur du patrimoine industriel et irlandais qui est proposée. Le projet a depuis été mis sur la glace jusqu'à nouvel ordre, pour des raisons économiques, mais les débats autour de la mise en valeur patrimoniale et les remises en question du projet dans son ensemble n'ont probablement pas été épuisés²³. La démolition du Spectrum, en 2007 - une salle de

²² Voir par exemple: LCN [Réseau] (18 octobre 2006). « L'avenue Robert-Bourassa ? » [en ligne], <http://www2.canoe.com/cgi-bin/imprimer.cgi?id=258779>; Shields, Alexandre (26 octobre 2006).

« L'hommage à Robert Bourassa divise les Montréalais - L'opposition au changement de nom de l'avenue s'organise », *Le Devoir* [en ligne], www.ledevoir.com/2006/10/26/121342.html, Champagne, Sara (7 février 2007). « Le maire Tremblay revient sur ses pas », *La Presse*, p.A1. (Pages vérifiées le 8 septembre 2009.)

²³ Voir par exemple : Beauvais, André (22 novembre 2007). « Un méga-projet », *Le Journal de Montréal* [en ligne], <http://www2.canoe.com/cgi-bin/imprimer.cgi?id=328755>; Champagne, Sara (9 janvier 2008).

« Le 'Village Griffintown' réprouvé », *La Presse*, p.A10; Corriveau, Jeanne (16 avril 2008). « Griffintown : Phyllis Lambert demande à Montréal de refaire ses devoirs », *La Presse*, p.A6; Boisvert, Yves (18 avril

spectacles sise au centre-ville de Montréal qui est considérée comme l'endroit mémorable de plusieurs spectacles - a aussi été décriée, et alors que les constructions dans le futur Quartier des spectacles avancent, l'état d'avancement des travaux prévus à cet endroit en laisse plusieurs dubitatifs²⁴. Ce ne sont là que trois exemples illustrant comment les préoccupations autour des patrimoines sont souvent évoquées dans des perspectives qui mettent de l'avant leur richesse mais aussi parfois leur fragilisation, de même que les opportunités sinon les devoirs de les conserver et de les mettre en valeur, quand ce n'est pas pour faire état de débats autour de patrimoines en danger ou détruits²⁵. De manière plus sporadique, d'autres patrimoines qui sont considérés comme étant en péril font aussi la manchette - comme des patrimoines industriels (comme par exemple l'enseigne *Farine Five Roses* située dans le sud-ouest de Montréal), des patrimoines alimentaires (tels la vache canadienne ou le melon de Montréal notamment) ou encore des patrimoines géographiques (comme les paysages, tout particulièrement)²⁶.

2008). « Qui a peur de Griffintown ? », *La Presse*, chronique, p.A8; Corriveau, Jeanne (29 avril 2008). « Feu vert de Montréal au projet de Griffintown », *Le Devoir*, p.A2; Presse Canadienne (11 novembre 2008). « Un projet immobilier dans le quartier Griffintown à Montréal est repoussé »; Turbide, Mathieu (18 février 2009). « Le mégaprojet se dégonfle », *Le Journal de Montréal* [en ligne], <http://www.canoe.com/archives/infos/quebeccanada/2009/02/20090218-075500.html>. (Pages vérifiées le 25 septembre 2009.)

²⁴ Voir par exemple : Radio-Canada (10 janvier 2007), *Nouvelles*, « La fin du Spectrum ? » [en ligne], <http://www.radio-canada.ca/regions/Montreal/2007/01/10/006-Spectrum-Demolition.shtml>; Rioux Soucy, Louise-Maude (23 janvier 2007). « Plus de 7000 signatures pour sauver le Spectrum », *Le Devoir*, section Culture, p.B8; Presse Canadienne (6 mars 2007). « La coalition Sauvons le Spectrum déposera une pétition de 15 000 noms »; Patry, David (5 août 2007). « Fin du Spectrum – Les lumières vont s'éteindre », *Le Journal de Montréal* [en ligne], <http://www.canoe.com/divertissement/musique/nouvelles/2007/08/05/4395960-jdm.html>; Baillargeon, Stéphane et Jeanne Corriveau (25 février 2009). « Le Spectrum a-t-il été démoli pour rien ? », *Le Devoir*, p.A1; Baillargeon, Stéphane (26 février 2009). « Les fantômes du Spectrum », *Le Devoir*, section Culture, p.B7. (Pages vérifiées le 25 septembre 2009.)

²⁵ Voir par exemple : Laurence, Jean-Christophe (3 juin 2008). « Dix bâtiments menacés à Montréal », *La Presse*, cahier Arts et spectacles, p.6.

²⁶ Voir par exemple : Doyon, Frédérique 7 août 2006). « Une lumière s'éteint sur Montréal – Le néon géant *Farine Five Roses*, fleuron du paysage urbain, sera démantelé », p.A2; Champagne, Sara (10 août 2006). « 'Five Roses' s'illumine de nouveau », *La Presse*, p.A14; Deglise, Fabien (11 octobre 2006). « Le melon de Montréal ne fait plus le poids », *Le Devoir*, p.A1; Deglise, Fabien (7 septembre 2007). « La vache canadienne devant l'ONU », *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2007/09/07/155889.html>; Ouellet, Martin [Presse Canadienne] (11 janvier 2008). « Les paysages bientôt protégés par la loi »,

Par ailleurs, les médias diffusent et commentent quantité de produits et de pratiques médiatiques, artistiques et culturels qui sont développés et présentés en lien avec la mémoire. Notamment, ont été réalisés et promus plusieurs romans et sagas historiques²⁷, des films adaptant des succès littéraires historiques²⁸, d'autres tablant sur la nostalgie²⁹, des CD et des spectacles de musique³⁰, dont plusieurs participent de courants dits traditionnels ou encore néo-trad³¹. Des anniversaires constituent, sur ce plan aussi, des opportunités privilégiées pour (re)mettre à l'avant-plan médiatique certaines oeuvres et produits jugés marquants. Par exemple, pendant l'année 2008 a été souligné le 40^{ème} anniversaire de la pièce de théâtre *Les Belles-Soeurs* (qui marque l'intégration du joual dans le théâtre québécois), et 2009 a aussi été marqué par le 30^{ème} anniversaire de la création de l'opéra-rock *Starmania* et la sortie du film *Polytechnique*, qui relate la tuerie survenue à l'école du même nom, survenue en 1989. Par ailleurs, créé à l'occasion du 400^{ème} anniversaire de la fondation de la ville de Québec, en 2008, le Moulin à images - une projection multimédia sur l'histoire de Québec créée par le metteur en scène, comédien cinéaste et scénographe

La Presse, cahier Arts et spectacles, section Actuel, p.10; Corbeil, Michel (24 septembre 2008).

« Les opposants à Rabaska s'adressent à l'UNESCO », *Le Soleil*, p.14. (Pages vérifiées le 25 septembre 2009.)

²⁷ Comme par exemple la trilogie romanesque de la romancière Marie Laberge, *Le Goût du bonheur* (*Gabrielle* (2000); *Adélaïde* (2001); *Florent* (2001)); celle du romancier Pierre Caron (*La Naissance d'une nation : Thérèse et Marie* (2004) et *Émilienne* (2006)); celle de l'historienne Anne-Marie Sicotte, *Les Accoucheuses* (*La fierté* (2006), *La révolte* (2007) et *La déroute* (2008)); les romans Mistouk (2002), Pikauba (2005) et Uashat (2009), de l'historien et sociologue Gérard Bouchard.

²⁸ Comme *Séraphin*, *Le Survenant* (2005), *Aurore* (2005).

²⁹ Comme les films, *1981* (2009), *Maman est partie chez le coiffeur* (2008), *Un été sans point ni coup sûr* (2008), et *C.R.A.Z.Y.* (2005).

³⁰ Comme par exemple le spectacle Poussières d'étoiles, présenté en hommage au groupe Les Colocs dans le cadre des Francofolies de Montréal à l'été 2009, réunissant des membres du groupe des Colocs et plusieurs artistes, neuf ans après le décès du chanteur, Dédé Fortin - voir par exemple Radio-Canada (6 août 2009), *Nouvelles*, « Hommage aux Colocs », section Arts et spectacles [en ligne], http://www.radio-canada.ca/nouvelles/arts_et_spectacles/2009/08/03/003-spectacle-colocs.shtml. (Page vérifiée le 8 septembre 2009).

³¹ Depuis une quinzaine d'années, notamment, le Festival Mémoire et Racines se présente comme une vitrine de ces musiques - voir par exemple le site du festival [en ligne]: <http://www.memoireracines.qc.ca> et l'article de Bernard, Yves (18 juillet 2009). « Perpétuer la tradition en toute convivialité », *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2009/07/18/259486.html>. (Page vérifiée le 8 septembre 2009).

Robert Lepage – est présenté jusqu'en 2013 sur les silos à grains de la compagnie Bungee, au Bassin Louise du Port de Québec³².

Non seulement les médias relaient, discutent, analysent et présentent ces anniversaires, commémorations, débats et événements réputés importants, historiques et symboliques, mais ils se constituent parfois eux-mêmes comme des dépositaires privilégiés de la mémoire, qu'ils permettraient de transmettre et de faire connaître au fil du temps. Cela est patent, par exemple, lorsque des médias célèbrent des anniversaires marquant leur propre existence, ce qui leur permet de mettre en valeur la couverture qu'ils ont faite d'une variété d'événements à travers le temps. Ainsi, le journal *Le Devoir* a souligné ses 90 ans en 2000 (et il prépare les célébrations de son 100^{ème} anniversaire en 2010), la télévision et la radio publiques du Canada, Radio-Canada (aussi régulièrement appelée la SRC), a marqué son 50^{ème} anniversaire tout au long de la saison télévisuelle 2002-2003, le *Journal de Montréal* et la télévision publique du Québec (Télé-Québec) ont respectivement fait de même pour leurs 40 ans d'existence en 2004³³.

Les grilles de programmation télévisuelle de plusieurs stations et réseaux participent d'une manière particulièrement marquée à cette profusion mémorielle, en intégrant quantité d'émissions qui mettent en valeur des archives, des représentations de différents passés et différentes perspectives sur l'histoire (ou des histoires). La télévision de Radio-Canada est une institution qui met beaucoup de l'avant cette fonction de dépositaire de la mémoire. De plus, comme plusieurs institutions publiques mais aussi comme plusieurs individus qui prennent des initiatives à titre privé, la SRC mise indéniablement sur le volet Internet de ses

³² Voir par exemple une émission sur le Moulin à images, dans le cadre de la série *400 en grand*, présentée sur le Canal Vox, le 30 juin 2008 [en ligne], <http://fr.video.canoe.tv/video/art-et-culture/400-ans-en-grand/1906868895/le-moulin-a-images/2683866001>. Voir aussi : Radio-Canada (3 avril 2009), *Régions*, « Le Moulin à images revivra pendant cinq ans » [en ligne], http://www.radio-canada.ca/regions/Quebec/2009/04/03/003-Moulin-images_retour.shtml. (Pages vérifiées le 25 septembre 2009).

³³ Quant au journal *La Presse*, l'éditeur ayant réclamé de ses employés d'importants changements dans les conditions salariales et de travail avant le 1^{er} décembre 2009, à défaut de quoi le journal pourrait cesser d'être publié, aucune des deux parties n'a souligné, pendant l'automne 2009, ses 125 ans d'existence.

nombreuses archives, qu'elle peaufine et entretient continuellement³⁴. Elle les met notamment à profit dans certaines émissions télévisuelles, comme par exemple *Ici Louis José Houde*, présentée au printemps et à l'été 2008 pour une deuxième série d'émissions, et qui proposait de

*[revisiter], d'une manière truculente et spirituelle, [le] patrimoine télévisuel [de Radio-Canada] à travers un assemblage inattendu d'animations et de prestations conçues et traitées sur mesure par l'animateur [l'humoriste Louis-José Houde] avec le concours d'une équipe formidable (...).*³⁵

Pendant la diffusion de cette émission en 2008 notamment, les téléspectateurs ont pu remarquer une publicité les invitant à consulter la *Zone Archives* de Radio-Canada. Cette publicité montrait des vignettes contenant des extraits vidéos et des dates circulant sur un fond aérien, et elle s'amorçait par l'exclamation d'une voix d'enfant :

C'est super! J'ai vu tous les manèges du parc Belmont. Le Rocket, je l'ai vu compter son 325^{ème} but. Sais-tu que c'est un robot qui fait bouger le Bras canadien dans l'espace?

*[Une voix d'homme poursuivait ensuite :] Pour savoir où l'on va, il faut savoir d'où l'on vient. Revivez le passé grâce aux archives de Radio-Canada.ca. Une des plus grandes collections de contenu radio et télé du monde. (...)*³⁶

Une invitation à visiter la *Zone Archives* est également lancée dans la section *La radio en profondeur* du site Internet de la SRC, qui exploite d'ailleurs aussi des archives sonores qui permettent de retrouver « *les émissions spéciales, les grandes séries et les documentaires*

³⁴ Voir par exemple *Le Devoir* (17 mars 2008). « En bref: Radio-Canada: refonte des archives », *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2008/03/17/180855.html>. (Page vérifiée le 25 septembre 2009.)

³⁵ Voir le site Internet de l'émission sur Radio-Canada, *Télévision*, site de l'émission *Ici Louis José Houde* [en ligne] http://www.radio-canada.ca/television/ici_louis_jose_houde/emission/index.asp. La première série d'émissions avait été diffusée à l'hiver 2006 - voir *Le Devoir* (12 avril 2006). « En bref : *Ici Louis José Houde* revient l'an prochain à la SRC » [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2006/04/12/106576.html>. (Pages vérifiées le 25 septembre 2009.)

³⁶ [Tel qu'enregistré en format DVD le lundi 20 octobre 2008.] Quant à la *Zone Archives* de Radio-Canada, il est possible de la consulter en ligne à : <http://archives.radio-canada.ca/>. (Page vérifiée le 25 septembre 2009.)

de la radio »³⁷. Il est notamment possible de réécouter l'émission spéciale *Le Canada se souvient*, enregistrée en novembre 2008, lors de la cérémonie nationale du jour du Souvenir, alors qu'était aussi commémoré le 90^{ème} anniversaire de l'Armistice de la Première guerre mondiale; de grandes séries, comme les séries documentaires sur deux ex-premiers ministres du Québec, *Point de mire sur René Lévesque* et *Robert Bourassa: Le Premier ministre*.³⁸ De plus, la Première chaîne de la SRC a récemment mis à profit ses archives sur le hockey, dans une série radiophonique diffusée pendant l'automne 2009, intitulée *L'époque des héros*, « [un] récit en huit épisodes qui rend hommage aux légendes du Canadien »³⁹, En outre, sa programmation radiophonique compte aussi des émissions qui traitent d'histoire, comme par exemple *De remarquables oubliés*, dans laquelle, depuis environ cinq ans, une version de l'histoire qui « prend ses distances quant à la version officielle qui reflète souvent le point de vue des vainqueurs » et qui « explore la vision des vaincus [qui] ne sont pas toujours Français et catholiques » est présentée⁴⁰.

La télévision publique du Québec - Télé-Québec - contribue aussi à alimenter, chez les téléspectateurs, un intérêt pour la mémoire sous différentes formes. Par exemple, pendant l'hiver 2007, elle a rediffusé des épisodes de la série documentaire *La Boîte noire*, laquelle

*raconte ce qui se passe lorsque l'Histoire passe à la télévision [et] montre comment ont été construites des images qui meublent aujourd'hui notre mémoire historique*⁴¹.

³⁷ Radio-Canada, *Radio, La radio en profondeur* [en ligne], <http://www.radio-canada.ca/radio/profondeur.html>. (Page vérifiée le 25 septembre 2009).

³⁸ Idem (page consultée le 3 avril 2009). Ces deux dernières séries ont originalement été diffusées en 2002 (pour *Point de Mire sur René Lévesque*) et en 2003 (pour *Robert Bourassa: Le premier ministre*).

³⁹ Publicité de Radio-Canada parue dans *Le Devoir* du xx. Voir aussi le site de l'émission : http://www.radio-canada.ca/emissions/lepoque_des_heros/2009-2010/speciale.asp (page vérifiée le 27 novembre 2009).

⁴⁰ Radio-Canada, *Radio, La radio en profondeur*, site de l'émission *De remarquables oubliés*, [en ligne]. <http://www.radio-canada.ca/radio/profondeur/RemarquablesOublies/accueil.html> (Page vérifiée le 25 septembre 2009).

⁴¹ Téléfilm Canada, *Catalogue Télévision 2002, Documentaires* [en ligne], http://www.telefilm.gc.ca/data/production/prod_499.asp?cat=TV&g=DOC&y=2002. Voir aussi Téléfilm Canada, *Catalogue Télévision 2004, Documentaires, Boîte noire II (La)* [dans le tableau déroulant] [en ligne], <http://www.telefilm.gc.ca/06/621.asp?cat=TV&y=2004&g=DOC> (Pages vérifiées le 25 septembre 2009).

Au printemps et à l'été 2007, Télé-Québec a aussi présenté la série documentaire *24 heures pour l'histoire*, qui offrait de « [faire] revivre des journées phares de l'histoire du Québec moderne en les sortant des manuels et en reconstituant leur captivant déroulement »⁴². Également au printemps 2007, Télé-Québec a aussi offert aux téléspectateurs la série *Les p'tites vues*, concoctée à partir de films de famille « recueillis un peu partout à travers la province » et « [datant] de la fin des années 1920 jusqu'aux années 1970 » afin de mieux faire connaître « [les quotidiens de ces époques et de] révéler des anecdotes vécues par des personnalités connues »⁴³. Cette série d'émissions n'est d'ailleurs pas la seule à utiliser des documents d'archives recueillis auprès du public. En juin 2005, notamment, Radio-Canada a fait appel au public afin de recueillir des archives personnelles et familiales pour les intégrer à un « grand documentaire soulignant le 90^{ème} anniversaire de l'importante victoire de la crête de Vimy et la participation canadienne à la Première Guerre mondiale »⁴⁴. En 2007, la SRC a aussi travaillé alors à la production d'un docudrame – un documentaire entremêlé d'une dramatisation/reconstitution –, pour laquelle étaient recherchés « 300 descendants de vétérans [canadiens] de la Première guerre mondiale » afin qu'ils participent à titre de figurants à cette émission commémorative qui a été diffusée sur les deux réseaux en avril 2007⁴⁵. Plus récemment, à l'automne 2009, TV5 [Québec Canada]⁴⁶ a aussi diffusé *Apocalypse*, « une série documentaire en six épisodes sur la

⁴² Société GRICS, *Catalogue, 24 heures pour l'histoire, Description* [en ligne], http://video.collectionvideo.qc.ca/catalogue/affiche_info_serie.asp?codeSerie=2416. (Page vérifiée le 25 septembre 2009).

⁴³ Télé-Québec, *Émissions*, fiche de l'émission *Les p'tites vues*, <http://www.telequebec.tv/emissions/ptitesvues/episodes.aspx> (page consultée le 28 janvier 2009).

⁴⁴ Radio-Canada, communiqué (21 juillet 2005) [en ligne], http://www.radio-canada.ca/regions/greg/fichiers/20050721GrandeGuerre_juul05.pdf (page vérifiée le 3 octobre 2009).

⁴⁵ Radio-Canada, *Nouvelles*, site de l'émission *La Grande guerre* [en ligne], <http://www.radio-canada.ca/nouvelles/special/grandeguerre/> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

⁴⁶ Créée en 1988, TV5 Québec Canada est une chaîne de télévision généraliste dédiée « à promouvoir et à faire rayonner la diversité culturelle, sociale et linguistique de la francophonie canadienne et internationale » (TV5 Québec Canada, *Profil de la société*, <http://www.tv5.ca/tv5.html> (page vérifiée le 4 novembre 2009)). Elle fait partie de TV5 Monde, et la part canadienne (TV5 Québec Canada) est assurée par la SRC, Télé-Québec et TFO (la télévision éducative et culturelle de l'Ontario français).

Deuxième Guerre mondiale basée sur des archives inédites et des images restaurées et colorisées »⁴⁷.

Un autre exemple d'utilisation d'archives réside dans la minisérie *Une histoire de famille*, qui a d'abord été présentée dans une version adaptée sur les écrans de cinéma du Québec, à l'hiver 2006, puis programmée dans son format original – c'est-à-dire pour la télévision - à Télé-Québec, à l'automne 2007 (elle a aussi été rediffusée, à l'hiver 2008, à l'antenne de Radio-Canada)⁴⁸. Cette fiction, qui raconte l'histoire des membres du « *clan Gagné dans ses joies et ses peines de 1960 à 1976, alors que le Québec traverse sa Révolution tranquille* »⁴⁹, intègre plusieurs images d'archives ayant trait à des événements considérés comme étant historiques (comme l'Expo 67 ou encore l'élection du Parti Québécois à la tête du gouvernement du Québec en 1976). Dans une publicité parue notamment dans *La Presse* du 11 janvier 2007, la station de télévision publique du Québec invitait les téléspectateurs à suivre « *[l']histoire [de cette famille qui] est aussi la nôtre* »⁵⁰. Télé-Québec a aussi présenté, à l'automne 2007, la minisérie *Octobre 70*, (d'abord mise en ondes en 2006 en version anglaise sur le réseau anglais de Radio-Canada – CBC), autour des événements tragiques survenus à cette époque⁵¹. Mi-fiction, mi-reconstitution, cette télé-série intègre aussi des documents d'archives.

⁴⁷ Presse canadienne [Montréal] (3 novembre 2009). «TV5 : TV5 présentera *Apocalypse : la 2^{ème} Guerre mondiale* », *La Presse*, <http://www.cyberpresse.ca/arts/television-et-radio/200911/03/01-918017-tv5-presentera-apocalypse-la-2e-guerre-mondiale.php> (page vérifiée le 4 novembre 2009). Voir aussi le site de la série [en ligne] : http://tv5.ca/public_html/apocalypse-site (page vérifiée le 27 novembre 2009).

⁴⁸ *Histoire de famille*, site internet du film [en ligne], <http://www.histoiresdefamillefilm.com/> (page consultée le 28 janvier 2009). Pour la diffusion originale de la version télévisuelle, voir Télé-Québec, *Émissions*, fiche de la série *Histoire de famille*, <http://www.telequebec.tv/emissions/histoiredefamille/presentation.aspx> (page consultée le 28 janvier 2009). Voir aussi Radio-Canada, *Télévision, Émissions*, site de la série *Histoire de famille* [en ligne], <http://www.radio-canada.ca/television/histoire%5Fde%5Ffamille/> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

⁴⁹ Laforest, K. (26 janvier 2006). « Crise familiale » [en ligne], hebdomadaire *Voir*, <http://www.voir.ca/publishing/article.aspx?article=40031§ion=7> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

⁵⁰ Publicité de Télé-Québec pour la série *Histoire de famille*, dans *La Presse* (11 janvier 2007), p.A14-A15.

⁵¹ Voir Cole, S. (12 octobre 2006). « Homeland Insecurity - *October 1970* revisits the terror of Canada's FLQ crisis » [en ligne], <http://www.cbc.ca/arts/tv/oct1970.html>. Cette série a généré de nombreux débats dans la presse de langue française – voir par exemple sur le site de Vigile.net [en ligne]: <http://www.vigile.net/-October-70>. (Pages vérifiées le 3 octobre 2009.)

D'autres téléseries tiennent davantage de la fiction et de la transposition sur une trame dite historique. Dans ce créneau, Radio-Canada a notamment présenté à l'hiver 2008 la série *Les Lavigreur, la vraie histoire*, qui revenait sur l'histoire de cette famille qui avait gagné le gros lot de Loto-Québec, dans les années 1980, et dont les médias avaient abondamment narré les déconvenues⁵². Pour sa part, sur un registre fictionnel, le réseau TVA a diffusé, à l'hiver 2008, la quatrième et dernière saison de la téléserie historique *Nos étés*, qui a été présentée non seulement comme une fiction mais aussi comme un moyen d'appréhender le passé. Cela est manifeste, par exemple, dans un article du *Devoir*, qui envisage cette saga comme « [une] série [qui trace] un portrait social de l'évolution du Québec, et [dont] toute l'histoire est organisée autour [de] six générations de femmes, de 1900 aux années 2000 ».⁵³ La promotion de cette téléserie s'est accompagnée de celle d'un livre, « *Nos étés - L'esprit des vacances dans le bas du fleuve (1900-1930)* », qui a été présenté comme « un complément documentaire à la saga romantique » et de celle de coffrets DVD comprenant les trois premières saisons de la téléserie⁵⁴. De plus, la région de Kamouraska a tiré profit du tournage de cette téléserie⁵⁵. Par le passé, d'autres lieux de tournage ont aussi été mis en valeur : *Le Village de Séraphin* à Sainte-Adèle, les lieux de tournage du téléroman *Le Temps d'une paix* à Charlevoix, *Le Village d'Émilie* à Saint-Tite, où a été tournée la téléserie *Les Filles de Caleb*⁵⁶. De plus, d'autres régions qui ont accueilli des tournages de

⁵² Voir par exemple Radio-Canada, *Télévision*, site de la série *La vraie histoire des Lavigreur* [en ligne], www.radio-canada.ca/television/les_lavigueur_la_vraie_histoire/emission/index.shtml et Lévesque, Pascale (5 janvier 2008). « Pierre Verville gravit la montagne », *Le Journal de Montréal* [en ligne], www.canoe.com/divertissement/tele-medias/nouvelles/2008/01/03/4751275-jdm.html. (Pages vérifiées le 3 octobre 2009.)

⁵³ Cauchon, Paul (9 et 10 février 2008). « [Nos Étés] La saga d'un siècle », *L'Agenda Le Devoir*, p. 30.

⁵⁴ Voir Quebecor Média, TVA, Émissions, site la téléserie *Nos étés* [en ligne], <http://tva.canoe.com/emissions/nosetes/>. (Page vérifiée le 3 octobre 2009.)

⁵⁵ Des agents immobiliers rappellent aussi le tournage de la série *Nos étés* dans leur voisinage pour mettre en valeur les terrains résidentiels qu'ils cherchent à vendre : « *Le tournage du téléroman « Nos étés » sur le terrain voisin du Domaine et le magnifique de Kamouraska à quelques centaines de mètres ne font qu'ajouter au charme et à l'attrait de notre emplacement.* » (Remax Avantages, Inc., Courtier immobilier agréé, *Domaine Kamouraska* [en ligne], www.domainekamouraska.com (page vérifiée le 3 octobre 2009).

⁵⁶ La professeure en communication Véronique Nguyễn-Duy a d'ailleurs exposé comment « [un] réseau téléromanesque, qui s'articule surtout à partir d'un processus de transtextualité, convoque et engendre un univers référentiel particulier [qui] brouille la frontière entre réalité et fiction - et d'une façon plus

téléseries à caractère historique ont développé des activités et des lieux touristiques pour mettre en valeur le cadre dans lequel ces récits ont pris place. Par exemple, la région des Basques a intégré dans ses circuits touristiques les lieux de tournage des téléseries *Bouscotte* et *L'Héritage* qui ont été diffusées à Radio-Canada il y a plusieurs années⁵⁷.

Sur un registre différent, le Réseau TVA a aussi diffusé, au printemps 2009, une deuxième édition de l'émission *Destination Nor'Ouest*. Présentée une première fois à l'été 2007, cette émission pourrait s'apparenter à « une mixture de télé réalité et de documentaire historique »⁵⁸, montrant « neuf hommes et femmes [parcourant] la célèbre route des fourrures, de Montréal à Winnipeg, tel qu'on le faisait il y a 200 ans »⁵⁹. Plus précisément, il s'agit de suivre une dizaine de candidats et candidates, « habillés et équipés comme l'étaient jadis les explorateurs de l'époque d'Alexander Mackenzie », qui « [tentent] de reproduire son périple de 1793 »⁶⁰.

Par ailleurs, certains événements - comme des anniversaires et des commémorations, notamment - constituent des occasions privilégiées pour la production d'émissions qui traitent d'histoire. Par exemple, dans la foulée du 400^{ème} anniversaire de la ville de Québec,

particulière entre objet culturel et objet marchand » (Nguyên-Duy, V. (1995). « Le téléroman québécois de 1980 à 1993 : vers un décloisonnement des univers de discours », note de recherche dans *Communication - information, médias, théories, pratiques* 14 (2), Sainte-Foy : Université Laval).

⁵⁷ Voir par exemple : Communication Faucon, *Guide touristique 2007 Trois-Pistoles et Les Basques – L'Isle verte et l'Île Verte*, « Les lieux à visiter » [en ligne], <http://www.faucon.qc.ca/guide/places2go.php#03> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

⁵⁸ Cousineau, Louise (3 juin 2006). « Voyage dans le passé en canot qui prend l'eau », *La Presse*, cahier Arts et spectacles, p.5. Voir aussi Dumas, Hugo (8 avril 2009). « Un "Survivor" sauce Nouvelle-France », *La Presse*, cahier Arts et spectacles, p.1.

⁵⁹ Cauchon, Paul (10 juin 2006). « La route est longue jusqu'à Winnipeg », chronique Télévision, *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2006/06/10/111265.html> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

⁶⁰ Voir la fiche de l'émission, sur le site du Réseau TVA [en ligne]: <http://tva.canoe.com/emissions/destinationnorouest2009>. (Page consultée le 19 mai 2008.) Voir aussi *Le Devoir* (28 février 2008). « En bref - *Destination Nor'Ouest* jusqu'au Pacifique » [en ligne]. <http://www.ledevoir.com/2008/02/28/178060.html>; Roy, Caroline (25 février 2008). « Les coureurs des bois se font rares » [en ligne], <http://www.canoe.com/divertissement/tele-medias/nouvelles/2008/02/25/4875245-jdm.html> (pages vérifiées le 3 octobre 2009); et Cousineau, Louise (5 février 2008). « Le *Super Bowl* a compté dans les buts du *Banquier* », *La Presse*, chronique Télévision, section Arts et spectacles, p.2.

la télévision de Radio-Canada a proposé, de janvier à juin 2008, avec l'émission *400 fois Québec*, d'explorer

*les mille et une facettes de la vieille capitale, berceau de la francophonie en Amérique du Nord, tout en nous en (sic) faisant vivre l'effervescence unique [y régnant] tout au long de l'année.*⁶¹

Des personnalités publiques sont aussi fréquemment mises de l'avant pour témoigner, dévoiler ou expliquer des événements ou encore des périodes réputées historiques. Par exemple, des séries radiophoniques et télévisuelles ont été élaborées autour d'événements dits marquants, en mettant à profit les souvenirs et les témoignages d'individus qui ont joué un rôle déterminant dans leur déroulement. À la télévision, au cours du printemps et de l'été 2009, pour une quatrième année consécutive, le Réseau de l'information (RDI) offre à son antenne l'émission *Tout le monde en parlait*, qui proposait « un retour sur des débats qui ont passionné l'opinion publique en compagnie des personnalités qui les ont incarnés »⁶². Au début de l'automne 2009, la radio de Radio-Canada a aussi offert sur ses ondes la série *Révolution tranquille, 50 ans après*, dans laquelle, « [pour] souligner le 50^{ème} anniversaire de la mise en chantier du Québec moderne, les acteurs et les témoins racontent (...) les principaux événements de la Révolution tranquille. »⁶³ À la fin du même

⁶¹ Radio-Canada, *Régions*, site de l'émission *400 fois Québec* [en ligne] <http://www.radio-canada.ca/regions/400foisquebec/> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

⁶² Radio-Canada, communiqué (12 octobre 2007), « Lancement du DVD *Tout le monde en parlait* - Les événements chocs qui ont changé la face du Québec » [en ligne] <http://www.newswire.ca/fr/releases/archive/October2007/12/c3395.html>. Voir aussi Cauchon, Paul (15 mai 2007). « La série *Tout le monde en parlait* revient sur la crise linguistique des années 60 et 70 » [en ligne], chronique Télévision, *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2007/05/15/143581.html> (pages vérifiées le 3 octobre 2009).

⁶³ Radio-Canada, site de la série radiophonique *Révolution tranquille, 50 ans après* [en ligne], <http://www.radio-Canada.ca/nouvelles/societe/2009/08/27/003-rev-tranq-accueil.shtml>. Sur ce site, il est possible de réécouter la série en baladodiffusion (c'est-à-dire en téléchargeant des fichiers informatiques contenant les épisodes, que l'on peut écouter en différé à partir d'un ordinateur ou d'un baladeur numérique). À propos de l'émission, voir aussi, par exemple : Baillargeon, Stéphane (5 septembre 2009). « Ils l'ont tant aimée, la Révolution tranquille... », *Le Devoir*, <http://www.ledevoir.com/culture/actualites-culturelles/265669/ils-l-ont-tant-aimée-la-revolution-tranquille>. Comme cela est souligné dans cet article, la Révolution a aussi été l'objet d'une série télévisuelle en quatre volets, diffusée à Télé-Québec, intitulée *Une révolution tranquille*, disponible depuis 2007 en coffret DVD (voir Imavision [distributeur québécois de vidéocassettes et DVD de langue française], fiche du coffret DVD *Une révolution tranquille*,

automne, Radio-Canada a aussi présenté quatre émissions consécutives hebdomadaires, intitulées *Les années Derome* et animées par l'ex-chef d'antenne Bernard Derome. Proposant de « [faire] revivre l'actualité des quatre dernières décennies en y posant un regard intimiste », celui-ci discutait avec des acteurs de certains événements marquants de chaque décennie, lesquels étaient « illustrés par des séquences d'archives, les témoignages et les confidences des invités. »⁶⁴ La Première chaîne [radio] de Radio-Canada a aussi présenté, toujours à l'été 2009, une quatrième mouture de la série *Attendez qu'on se souvienne*, qui revient sur des événements culturels, environnementaux, sociaux et politiques⁶⁵. Pendant l'hiver 2007 et le printemps 2008, la radio de la SRC a aussi diffusé la série *J'avais 20 ans*, qui s'articulait autour des souvenirs d'hommes et de femmes politiques, de comédiennes et comédiens, notamment, proposant ainsi

*[une] autre façon de comprendre l'histoire - On n'a pas 20 ans de la même façon en 1959, 1970 ou 1980. Qui étaient Lucien Bouchard, Marie Laberge et Guy A. Lepage à 20 ans? Quels étaient leurs rêves, leurs engagements, leurs espoirs? Dans quelle société vivaient-ils? Que voulaient-ils devenir? Chaque émission présente aussi les souvenirs de deux de leurs proches. Les événements importants et l'atmosphère de l'époque sont évoqués par des documents d'archives, des chansons et des musiques.*⁶⁶

Certaines émissions radiophoniques ont aussi présenté la vie publique et privée de plusieurs individus qui sont reconnus comme ayant marqué différents domaines de la vie sociale. Ainsi, de 2002 à 2008, Radio-Canada a notamment présenté la vie et la carrière des ex-Premiers ministres du Québec René Lévesque et Robert Bourassa dans des séries

<http://www.imavision.com/fr/estore.wcicatalogue.type-p.id-3738.loadcat-1.html>. (Pages vérifiées le 27 novembre 2009.)

⁶⁴ Radio-Canada, site de l'émission *Les Années Derome* [en ligne], http://www.radio-canada.ca/emissions/les_annees_derome/2009-2010/. Voir aussi Therrien, Richard (17 novembre 2009). « *Les années Derome : souvenirs d'un colosse de l'information* », *Le Soleil*, <http://www.cyberpresse.ca/le-soleil/arts-et-spectacles/television-et-radio/200911/16/01-922279-les-annees-derome-souvenirs-dun-colosse-de-linformation.php>. (Pages vérifiées le 27 novembre 2009).

⁶⁵ Voir Dumas, Hugo (4 juin 2009). « Vous écoutez Dominique Poirier », chronique Télévision, cahier Arts et spectacles, *La Presse*, p.5 : « *Les thèmes abordés ? Le yé-yé, [le concert rock tenu à] Woodstock, la chute du mur de Berlin, les 30 ans de Starmania.* » Voir aussi : Radio-Canada, *Radio, Émissions* [en ligne] <http://www.radio-canada.ca/radio/emissions/emission.asp?numero=1825> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

⁶⁶ Radio-Canada, *Radio, La radio en profondeur*, page de l'émission *J'avais 20 ans* [en ligne], <http://www.radio-canada.ca/radio/profondeur/20ans.html> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

documentaires radiophoniques, de même que celles d'artistes comme la chanteuse Diane Dufresne, les auteurs-compositeurs-interprètes Gilles Vigneault et Raymond Lévesque, Richard Desjardins, Sylvain Lelièvre, Claude Gauthier, et l'auteur-compositeur Luc Plamondon⁶⁷.

Des individus réputés importants ont aussi été les objets d'émissions portant sur leur vie et leur carrière (comme celles portant sur la chanteuse Céline Dion, en 2007, à l'occasion de ses 25 ans de carrière par exemple⁶⁸) ou encore de téléséries qui comportaient un aspect documentaire tout en mettant à profit la fiction et qui ont été présentées à l'antenne des télévisions publiques canadienne et québécoise. En 2000, la télésérie *Chartrand et Simonne* a été présentée à Télé-Québec, réalisée autour de la vie de l'ex-syndicaliste Michel Chartrand et de sa femme Simonne Monnet-Chartrand. Rediffusée à l'automne 2003, cette télésérie a immédiatement été suivie du deuxième volet, intitulé *Simonne et Chartrand*⁶⁹, qui lors de sa sortie, a par ailleurs fait l'objet d'un guide pédagogique et d'un site Internet qui ont été au centre d'une campagne promotionnelle de Télé-Québec « *pour convaincre les enseignants d'utiliser cette oeuvre télévisuelle dans leurs classes* »⁷⁰. Radio-Canada et CBC ont pour leur part diffusé en 2002 la minisérie *Trudeau*, sur l'ex-premier ministre du Canada Pierre Elliot Trudeau⁷¹, tandis que Télé-Québec proposait cette année-

⁶⁷ Il est possible de réécouter ces séries, sur le site « La radio en profondeur » [en ligne] op.cit.

⁶⁸ Voir par exemple Quebecor Media (date inconnue). « Céline Dion : 25 ans d'amour » [en ligne], <http://www.canoe.com/celinedion/>, et Hogue, Annie (date inconnue). « Céline : 25 ans de carrière » [en ligne], *TV Hebdo* [télé-horaire], http://www.tvhebdo.com/contenu_pub/reportage.html?i=178. (Pages vérifiées le 3 octobre 2009).

⁶⁹ Canoë, Nouvelles, Télé et Médias, « *Chartrand et [Simonne]* reprennent l'antenne » [en ligne], <http://www.canoe.com/divertissement/tele-medias/nouvelles/2003/08/26/1744756-ca.html> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

⁷⁰ Cauchon, Paul (21 octobre 2003). « *Simonne et Chartrand*, l'Histoire en marche » [en ligne], chronique Télévision, *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2003/10/21/38724.html> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

⁷¹ Voir [*The*] *Internet Movie DataBase* (IMDB) [en ligne], « Trudeau », <http://www.imdb.com/title/tt0299404/>. Une deuxième minisérie a aussi été diffusée en 2005, sur le réseau anglais de Radio-Canada, CBC, se concentrant sur la vie de Trudeau au Québec avant qu'il ne s'engage en politique - voir CBC, *Television*, [en ligne], site de la série « *Trudeau II : Maverick on the Making* », <http://www.cbc.ca/trudeau/>. (Pages vérifiées le 3 octobre 2009.)

là une téléserie sur l'homme de théâtre Jean Duceppe⁷². De plus, en 2005, une téléserie sur Maurice Duplessis, réalisée en 1978 et qui, « [lors] de sa première diffusion[, avait] été vue par 1,7 million de téléspectateurs », a été rediffusée sur la chaîne spécialisée ARTV⁷³. Le plus souvent, ces téléseries sont produites avec un souci de marier l'exactitude historique générale tant des contextes que des situations sociales et politiques dans lesquelles ces personnalités ont été impliquées d'une part, et la dramatisation de leurs trajectoires personnelles de vie d'autre part. Il arrive cependant qu'elles suscitent des commentaires des plus négatifs. Ce fut le cas, par exemple, pour la téléserie *Félix Leclerc* portant sur la vie du chansonnier du même nom, présentée par la SRC à l'hiver 2005⁷⁴, de même que pour le deuxième volet de la série biographique *René – Le destin d'un chef*, lors de sa diffusion originale par la SRC au cours de l'hiver 2008⁷⁵.

⁷² Compagnie de théâtre Jean-Duceppe, *À propos, Le fondateur de la compagnie, Jean Duceppe* [en ligne], <http://www.duceppe.com/apropos/fondateur.asp>. Cette téléserie a été rediffusée par le même télédiffuseur, au printemps 2005 (page vérifiée le 3 octobre 2009).

⁷³ Proulx, Steve (3 novembre 2005). « Duplessis, J'veux pas aller à Saint-Charles-Borromée, Les villes sont-elles vraiment conçues pour y vivre?, Branchez-Vous!, CinéPop » [en ligne], hebdomadaire *Voir*, http://www.voir.ca/blogs/steve_proulx/archive/2005/11/03/duplessis-j-veux-pas-aller-224-saint-charles-borrom-233-e-les-villes-sont-elles-vraiment-con-231-ues-pour-y-vivre-branchez-vous-cin-233-pop.aspx (page vérifiée le 3 octobre 2009).

⁷⁴ Voir par exemple Lévesque, Solange (26 février 2005). « Pâle reconstitution », *Le Devoir, L'Agenda* [guide culturel et télévision], p.30; Therrien, Richard (28 février 2005). « Téléserie sur Félix Leclerc – « C'est une « horreur » », dit sa fille », *La Presse*, p.A1; Cousineau, Louise (1^{er} mars 2005). « *Félix Leclerc* – Comment la SRC a fait un bide de la téléserie », p.A1; Cauchon, Paul (3 mars 2005). « Radio-Canada fait son mea culpa », *Le Devoir*, p.A1; Presse canadienne (3 mars 2005). « Radio-Canada reconnaît que la série sur Félix Leclerc est mauvaise », *Le Journal de Montréal* [en ligne], <http://www.canoe.com/divertissement/tele-medias/nouvelles/2005/03/03/1735677-pc.html>. (Page vérifiée le 3 octobre 2009).

⁷⁵ Voir par exemple Tremblay, Martine [ex-directrice de cabinet de René Lévesque] (28 mars 2008). « Un produit bas de gamme », *La Presse*, section Forum p.A19; Presse canadienne (28 mars 2008). « Une ex-directrice de cabinet de René Lévesque démolit la téléserie », section Arts et Culture; Meilleur, Philippe (29 mars 2005). « Une téléserie « ridicule et loufoque » », *Le Journal de Montréal* [en ligne], <http://www.canoe.com/divertissement/tele-medias/nouvelles/2008/03/29/5139536-jdm.html> (page vérifiée le 3 octobre 2009); Lessard, Lucien [« *L'auteur a occupé différents portefeuilles de ministre sous René Lévesque, de 1976 à 1982.* »] (4 avril 2008). « Il faut arrêter la série - Comme elle l'a déjà fait avec la série sur Félix Leclerc, Radio-Canada doit cesser immédiatement la diffusion de celle sur René Lévesque », *La Presse*, p.A19. Cette dernière téléserie a ensuite été rediffusée à la SRC à l'hiver 2009, sans commentaires dans les médias.

En plus de cette offre surabondante à la télévision généraliste, des chaînes spécialisées misent aussi sur l'intérêt du public pour l'histoire ou encore sur les plaisirs de la nostalgie, alors qu'histoire et nostalgie sont elles-mêmes amalgamées de manière récurrente avec la mémoire. Par exemple, le canal *Historia* propose des documentaires, des docu-fictions, des biographies relatives à l'histoire québécoise, canadienne et internationale⁷⁶. À l'automne 2009, elle propose notamment l'émission *J'ai la mémoire qui tourne*, une émission qui utilise aussi des films d'archives provenant du public (« [des] milliers de films de famille québécois tournés entre 1920 et 1989 »⁷⁷) et qui invite les téléspectateurs et internautes à devenir membre du site de l'émission afin de pouvoir aussi y contribuer et ainsi « enrichir l'histoire telle que vue à travers les yeux de nos pères, grands-pères et même arrière-grands-pères »⁷⁸. La chaîne *Prise 2* mise plutôt sur la nostalgie, avec « une programmation composée des grands classiques [québécois et américains, majoritairement] de la télévision et du cinéma »⁷⁹. À l'automne 2008, la chaîne spécialisée en dessins animés *Teletoon* a aussi lancé, au Québec, *Téletoon rétro*, dont la programmation est destinée à présenter les émissions « qui ont bercé l'enfance des jeunes adultes »⁸⁰. De plus, plusieurs coffrets DVD contenant des séries d'émissions pour enfants sont commercialisés – comme par exemple la série *Passe-Partout*, présentée dans les années 1970 et 1980 à Télé-Québec (à l'époque, Radio-Québec)⁸¹. Par ailleurs, à l'automne 2008, Télé-Québec a présenté une première fois la série *Cinéma québécois*, qui « raconte en 13 émissions et autant de thèmes

⁷⁶ Astral Média, site du canal *Historia* [en ligne] <http://www.historiatv.com/> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

⁷⁷ *Historia*, site de l'émission *J'ai la mémoire qui tourne* [en ligne], <http://jailamemoirequitourne.historiatv.com/accueil> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

⁷⁸ Ibid, section « Devenez membre » [en ligne], <http://jailamemoirequitourne.historiatv.com/maj-page/connexion>. Voir aussi Montpetit, Caroline 4 août 2009). « Programmation automnale – Une petite histoire de la faille québécoise à *Historia* » [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2009/08/04/261560.html>. (Pages vérifiées le 3 octobre 2009.)

⁷⁹ Quebecor Média, site du canal *Prise 2* [en ligne], <http://prise2.canoe.com/infos.html> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

⁸⁰ *Le Devoir* (25 juillet 2008). « En bref - Lancement de *Téletoon rétro* », *Le Devoir*, section Week-end - Culture, p.B2.

⁸¹ Cauchon, Paul (15 novembre 2006). « Un cadeau pour la génération *Passe-Partout* – Le coffret le plus attendu de l'année », *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2006/11/15/122889.html> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

le parcours de notre cinéma »⁸², et la société (privée) Quebecor a lancé le projet *Éléphant – Mémoire du cinéma québécois*, un service de vidéo sur demande disponible sur Illico télé numérique doublé d'un site Internet, une initiative qui vise à « *assurer (...) la pérennité et la diffusion du patrimoine cinématographique* »⁸³, notamment en entreprenant de « *restaurer, numériser et rendre accessible au fur et à mesure de leur numérisation l'ensemble des longs métrages québécois produits à ce jour* ».

2. DE LA MÉMOIRE AU MÉMORIEL

2.1 La mémoire dans le discours social : prégance, globalisation et itération

L'esquisse que je viens de brosser montre la mémoire - dans son articulation à l'histoire, au patrimoine, au passé, à la culture, notamment - comme objet du discours social. Elle ne prétend pas être un portrait exhaustif, loin s'en faut, du discours social sur la mémoire au Québec. Elle se veut plutôt comme ayant trait à « *tout ce qui se dit et s'écrit dans un état de société; tout ce qui s'imprime, tout ce qui se parle publiquement ou se représente aujourd'hui dans les [médias] électroniques* » (Angenot, 1989, p.13). Cherchant à explorer et mieux comprendre la mémoire, je dégage de cette esquisse trois principaux constats étroitement liés. Le premier met en évidence que d'emblée, cette esquisse atteste de la prégance, de l'importance, de l'abondance et de la multiplicité des produits, institutions,

⁸² Télé-Québec, site Internet de l'émission *Cinéma québécois* [en ligne], *À propos de l'émission* [en ligne] <http://cinemaquebecois.telequebec.tv/#/a-propos-emission/9/Default.aspx> (page vérifiée le 3 octobre 2009). Une rediffusion de la série a eu lieu au printemps 2009.

⁸³ Elephant [Quebecor] (18 novembre 2008). « Quebecor annonce le lancement officiel de *Éléphant*: mémoire du cinéma québécois sur la vidéo sur demande et le Web » [en ligne], http://elephant.canoe.ca/nouvelles/quebecor-annonce-le-lancement-officiel-de-i-elephant-memoire-du-cinema-quebecois-i-sur-la-vidéo-sur-demande-et-le-web_86/ (page vérifiée le 3 octobre 2009).

objets, discours, activités et pratiques qui participent de la mémoire au Québec. Le deuxième, c'est qu'elle rend aussi manifeste que souvent, la mémoire paraît avoir des contours plus ou moins précis. Plus encore, dans la foulée de l'anthropologue Joël Candau (1998), mon esquisse laisse voir qu'il est possible de considérer la mémoire produite au Québec comme comptant parmi ce qu'il appelle les rhétoriques holistes, lesquelles désignent

[des] totalisations auxquelles nous procédons en employant des termes, des expressions, des figures visant à désigner des ensembles supposés à peu près stables, durables et homogènes, ensembles qui sont conceptualisés comme autre chose que la simple somme de leurs parties et qui sont censés agréger des éléments considérés, par nature ou par convention, comme isomorphes. On nomme ainsi aussi bien un regroupement d'individus (e.g. [i.e.] la communauté, la société, le peuple) que de représentations, de croyances, de souvenirs (e.g. l'idéologie x ou y, la religion populaire ou la mémoire collective) ou encore de caractères réels ou imaginaires (e.g. l'identité ethnique, l'identité culturelle) (Candau, 1998, p.21-22).

Les rhétoriques holistes sont traitées comme si elles avaient un caractère globalisant, « *comme des termes renvoyant plus ou moins à une réalité mais sans avoir une idée précise de ce qu'ils impliquent* » (idem). Ce caractère globalisant me semble être d'autant plus marqué que des liens sont constamment établis entre mémoire, histoire et culture (ces deux derniers ne peuvent-ils d'ailleurs pas être aussi considérés comme des rhétoriques holistes ?). Plus précisément, il me semble que les questions de mémoire sont si souvent entrelacées à des enjeux de culture et d'histoire qu'elles paraissent même les recouvrir ou pouvoir les contenir, en quelque sorte. Les deux termes recouvriraient-ils les mêmes réalités ? Soulèvent-ils les mêmes enjeux ? En produisant la mémoire, certaines expositions muséales (comme celles dont j'ai parlé dans l'esquisse, qui ont été présentées par le Musée de la civilisation à Québec, par exemple) mettent de l'avant tantôt la culture en tant qu'ensemble de moyens variés qui permettent de l'appréhender (*Mémoires*), tantôt l'histoire en tant que discipline qui permet de l'organiser (*Le Temps des Québécois*). S'il

est possible de remarquer un contraste entre ces deux expositions⁸⁴, dans les deux cas - comme ce l'est souvent dans le discours social dans le Québec contemporain -, mémoire, culture et histoire ne sont pas clairement définies mais plutôt posées comme allant de soi, ce qui concourt à faire paraître chacune comme des domaines dont les contours et les frontières sont floues et qui peuvent s'interpénétrer jusqu'à presque se fondre ensemble.

Cette incorporation de la mémoire, de l'histoire et de la culture me semble généralement entraîner deux ordres d'effets sur et dans le discours social. Le premier consiste en la production discursive de la mémoire comme si, d'une part, elle était toujours « déjà là », et d'autre part, elle avait un référent - en l'occurrence un groupe - qui est nécessairement stable à travers le temps et l'espace. Le deuxième est la production d'un champ de la mémoire qui est toujours un champ du *même*, du déjà constitué. Ce champ peut souvent paraître fermé, limité et même statique, ne se renouvelant que dans les limites de ce qui a été précédemment produit, réalisé, présenté, discuté, comme mû par une sorte de matrice qui la ferait toujours rester identique et fidèle à elle-même, en fin de compte.

Cela participe d'ailleurs d'un troisième et dernier grand constat que je fais à partir de cette esquisse : la mémoire semble avoir un caractère itératif, plus encore, elle semble faire une constante répétition d'elle-même. Cela est efficace d'autant plus qu'elle est souvent discutée comme étant l'objet et au coeur d'enjeux autour de l'importance de sa transmission et que ces enjeux sont eux-mêmes posés comme ayant trait à la pérennité d'un groupe. Dans cette optique, la perpétuation de la mémoire d'un groupe est souvent posée comme pouvant assurer celle de l'existence même de ce groupe à travers le temps et l'espace. Par exemple, plusieurs émissions télévisuelles qui utilisent des archives se présentent comme des manières de faire connaître le passé, la tradition, les souvenirs d'un

⁸⁴ La commissaire de l'exposition *Le Temps des Québécois* distinguait ainsi les deux expositions : « L'exposition Mémoires ne porte pas sur l'histoire du Québec mais sur la culture. C'est une exposition sur la mémoire au sens nostalgique du terme. Elle montre comment on se souvient de notre passé. Avec l'exposition *Le Temps des Québécois*, on donne une synthèse chronologique. » (Porter, I. (3-4 juillet 2004). « Exposition – Qui nous sommes », *Le Devoir*, section Agenda, p.3.

groupe, et, ce faisant, de les transmettre aux membres de ce groupe. L'invitation de Radio-Canada à consulter ses archives sur Internet en invoquant l'importance de « *savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on va* » me semble d'ailleurs à cet égard exemplaire d'une façon de présenter la mémoire comme un moyen de transmission dont un groupe disposerait pour durer à travers le temps.

Si ces constats de la prégnance de la mémoire, de son caractère globalisant et de son caractère itératif - me semblent pouvoir être établis à la lumière du discours social « en général », ils peuvent aussi être envisagés en regard du discours académique, qui, de quelque manière, en participe en particulier. Au sein du discours académique, la mémoire est l'objet de travaux chez des chercheurs d'horizons variés⁸⁵. Et au sein de ces travaux, comme le remarque la chercheuse en communication Carole Blair (2006), différents concepts ont été élaborés, comme par exemple la mémoire culturelle, la mémoire sociale, la mémoire collective. Si les différents noms qu'ils ont indiquent que leurs points de vue, leurs postulats et leurs suppositions particulières se distinguent les uns par rapport aux autres, ces concepts partagent néanmoins le fait de prendre pour objet la mémoire en tant que phénomène collectif plutôt qu'en tant que phénomène individuel idiosyncratique :

what the perspectives represented by these different names have in common is their focus on memory as a collective or communal phenomenon, rather than as an individual, cognitive function (Blair, 2006, p.52).

De plus, ces concepts partagent le fait de considérer « *one of the most basic predicates of communication - representation - to be at the heart of how groups of people remember* » (idem). Toutefois, à mon avis, plusieurs de ces concepts permettent surtout d'examiner des représentations établies de la mémoire, et ce faisant, ils portent moins attention aux

⁸⁵ Henry L. Roediger III et James V. Wertsch (janvier 2008) identifient l'histoire, la littérature, la philosophie, la psychologie, l'éducation comme les principaux champs disciplinaires qui prennent la mémoire pour objet, mais ils notent aussi que les domaines de la politique, de l'architecture, du droit, de la sociologie, des études sur les médias, de la communication, des affaires, des neuro-sciences et de l'anthropologie s'intéressent aussi grandement à cet objet.

processus de représentation qui constituent la mémoire - je reviendrai plus en détail à cela dans les prochaines sections.

Au sein de ces travaux également, la diversité des approches sur la mémoire me semble souvent aller de pair avec le caractère holistique qu'aurait la mémoire. Comme le souligne la politologue Marie-Claire Lavabre, la mémoire semble difficilement être délimitée, étant donné qu'elle paraît toujours excéder et échapper à ces préoccupations et questionnements : « la « mémoire » embrasse décidément trop et signale par là même le caractère métaphorique de son usage » (Lavabre, 2000, p.48). Ce qui est désigné comme « la mémoire » est en effet l'objet de préoccupations et de questionnements diversifiés qui peuvent toutefois apparaître comme les facettes de quelque chose de global qui a des contours imprécis – ce qui fait d'ailleurs écho à l'esquisse que j'ai présentée en début de chapitre et au statut de la mémoire comme rhétorique holiste que j'ai constaté à partir de cette esquisse :

...l'intuition partagée qui préside à l'usage de la notion [de mémoire] ne résiste guère à la complexité et à l'hétérogénéité des phénomènes qu'on nomme tout uniment « mémoire ». Souvenirs de l'expérience vécue, commémorations, archives et musées, mobilisations politiques de l'histoire ou « invention de la tradition », monuments et historiographies, conflits d'interprétations, mais aussi oublis, symptômes, traces incorporées du passé, occultations et falsifications de l'histoire (idem).

Enfin, ces travaux envisagent souvent aussi la mémoire comme faisant l'objet d'une construction orientée aux fins d'une transmission qui serait cruciale dans la vie et la perpétuation des groupes - je reviendrai également, dans la prochaine section, à ce point de vue qui est régulièrement posé comme un trait de la mémoire.

À travers ces constats que je dresse en regard du discours académique en particulier, il me semble possible de dégager un concept principal qui fait de la mémoire un bassin dans lequel les individus n'auraient qu'à puiser pour en ressortir une multiplicité d'éléments caractérisant un groupe et par le fait même, perpétuer ce même groupe : j'appelle ce

concept la mémoire-réservoir. Plus précisément, le discours académique en sciences sociales⁸⁶ ne m'apparaît pas tant produire différents concepts de mémoire qu'un même concept de mémoire-réservoir configuré et mobilisé dans et par différentes *approches* traversant à bien des égards les frontières disciplinaires qui recourent à des notions comme la mémoire culturelle, la mémoire collective et l'invention des traditions, par exemple, afin d'examiner des aspects variés de la mémoire. Dans la prochaine section, je cerne les caractéristiques fondamentales de ce concept et j'expose ce que la mémoire-réservoir⁸⁷ permet aux analystes s'inscrivant dans ces approches d'identifier comme propriétés et définitions de la mémoire, et de produire comme problématiques afférentes. Cet exercice m'apparaît important car il me permettra ensuite de proposer une approche qui, tout en mobilisant aussi la mémoire-réservoir, vise à attirer l'attention vers certains aspects de la mémoire qui me semblent être négligés par les autres approches, mais qui participent néanmoins de sa production.

2.2 La mémoire-réservoir

Les quatre principales caractéristiques du concept de mémoire-réservoir sont qu'il tend à présenter la mémoire (1) comme un contenant (2) qui serait en lien direct et automatique avec un groupe donné, (3) qui lui préexisterait. Un groupe donné disposerait donc de « sa » mémoire, qui serait le dépôt, voire la consigne (au sens de *repository*) de son passé et de son histoire. Plus précisément, au sein de ce contenant, il serait possible de répertorier et de déchiffrer des éléments *du* passé et de *l'*histoire de ce groupe - particulièrement des représentations du passé - qui se donneraient tels quels, comme des traces de ce qui se serait passé. Dès lors qu'ils seraient « récupérés », « réactivés », en quelque sorte, dès lors

⁸⁶ Puisque je ne parle pas d'un concept de mémoire tel qu'entendu en psychologie et dans les sciences cognitives.

⁸⁷ Désormais, j'utiliserai cette expression pour marquer qu'il est spécifiquement question de ce concept.

qu'ils seraient déconstruits et analysés, ces éléments permettraient de mieux connaître et même de reconstituer - d'exprimer - ce groupe. Enfin, le concept tend à (4) prendre pour acquis que ce contenant et son contenu seraient nécessairement voués à perpétuer le groupe auquel ils auraient trait. Dans cette optique, la transmission des éléments d'une mémoire assurerait par le fait même la continuité d'un groupe dans le temps et dans l'espace.

En envisageant la mémoire comme un contenant en lien avec un groupe qu'elle permettrait de connaître, la mémoire-réservoir propose d'examiner la construction d'une mémoire sous plusieurs aspects. Mobilisée dans une approche de mémoire collective, elle permet de prendre en compte les manières par lesquelles l'appartenance des individus à des groupes sociaux contribue à façonner la mémoire, selon les intérêts et les enjeux qui participent des rapports sociaux entre ces groupes. Dans une approche présentiste, elle permet d'examiner les moyens par lesquels certains groupes parviennent à produire de la mémoire de façon telle à instaurer et maintenir un certain ordre social. Dans une approche de mémoire culturelle, elle permet d'envisager les manières par lesquelles un ensemble d'objets et de récits peuvent être interprétés et produire des éléments qui alimentent cet ensemble. Les trois prochaines sections mettent en évidence comment la mémoire-réservoir est partie prenante de ces trois approches, très influentes dans les études de la mémoire en sciences sociales, tout en soulignant les ouvertures analytiques qu'elles permettent mais aussi leurs limites.

2.2.1 L'approche de la mémoire collective

Différentes études de la mémoire se nourrissent de la perspective du sociologue Maurice Halbwachs⁸⁸ sur la mémoire collective, qui considère celle-ci comme un phénomène fondamentalement social dont l'existence serait tributaire de celle d'un groupe :

...on peut parler de mémoire collective quand nous évoquons un événement qui tenait une place dans la vie de notre groupe et que nous avons envisagé, que nous envisageons maintenant encore au moment où nous nous le rappelons, du point de vue de ce groupe. (...) Il suffit que nous ne puissions penser à tel objet parce que nous nous comportons comme membre d'un groupe, pour que la condition de cette pensée soit évidemment l'existence du groupe. (Halbwachs, 1968 [1950], p.15)

La mémoire d'un individu serait donc marquée au sceau de la mémoire du ou des groupe(s) social (sociaux) dont il fait partie - de sa ou de ses mémoire(s) collective(s). Celle(s)-ci constituerai(en)t même des assises fondant les mémoires individuelles de ses membres. Comme le souligne le sociologue Paul Sabourin, selon Halbwachs, il n'y aurait pas de mémoire individuelle sans

la filiation continue des souvenirs [qui seraient] sans cesse reproduits successivement par des systèmes de notions collectives socialement différenciées (...) à travers les différents moments de notre vie et en fonction de notre appartenance à des groupes sociaux. (Sabourin, 1997, p.148)

⁸⁸ Généralement considéré comme un pionnier des travaux sur la mémoire des groupes et d'une sociologie de la mémoire, la réflexion de Maurice Halbwachs, bien qu'inachevée, a influencé et été l'objet du travail de nombreux auteurs, dans différentes disciplines, comme par exemple en sociologie (voir les travaux de Gérard Namer (1987, 2000), de Paul Sabourin (1997) et de Barbara A. Misztal (2003)) et en science politique (voir les travaux de Marie-Claude Lavabre (2001)).

Autrement dit, une mémoire collective découlerait de l'existence d'un groupe. De plus, en postulant qu'une société est composée de plusieurs groupes sociaux, la mémoire collective aurait aussi un caractère pluriel, désignant *des* mémoires de groupes, et non pas une mémoire universelle – *la* mémoire.

Il arrive cependant que le concept de mémoire collective soit utilisé tantôt pour traiter des mémoires distinctes de groupes sociaux, tantôt pour plutôt désigner un agrégat unique des mémoires de groupes sociaux. D'ailleurs, bien que les travaux qui aient fait connaître Halbwachs soient très souvent associés à la mémoire collective, certains auteurs considèrent plutôt qu'il pourrait être plus approprié de parler en termes de mémoire sociale. Selon George Namer (2000) et Sabourin (op.cit.) par exemple, Halbwachs aurait envisagé la mémoire sociale comme regroupant des mémoires collectives - et des mémoires individuelles aussi, puisque si le développement de celles-ci est conditionné par des mémoires collectives, ce sont elles qui réalisent ces dernières. Certains autres auteurs - comme Misztal (op.cit.) par exemple - utilisent quant à eux un concept de mémoire dont ils estiment la dénomination de collective ou de sociale peu importante. Ces usages participent néanmoins à produire la mémoire-réservoir comme étant générale et à tout moment disponible à l'appropriation des individus ou des groupes pour qu'ils la réactualisent, la réinterprètent ou la réactivent. Autrement dit, la mémoire collective paraît alors consister en l'ensemble des expériences passées des membres d'un groupe, comme un grand « tout » les surplombant et qu'il leur appartiendrait d'en évoquer et d'en utiliser les éléments au besoin.

Par ailleurs, la perspective d'Halbwachs considère une mémoire collective comme étant à la fois l'objet et le fruit d'une construction qui serait effectuée par les membres d'un groupe, à travers différents contextes sociaux, ce qui ferait en sorte qu'elle durerait tant que le groupe auquel elle réfère existerait. Le temps, l'espace et le langage seraient des cadres sociaux qui participeraient à « *recomposer une image du passé qui s'accorde à chaque époque avec les pensées dominantes de la société* » (Halbwachs, 1968 [1950], p.7) et à alimenter cette construction. De plus, cette dernière se réaliserait par une sélection effectuée

par les membres d'un groupe de ce dont ils devraient se souvenir, des manières par lesquelles ils devraient le faire, selon les moyens dont ils disposeraient. Par le fait même, pour un individu, une mémoire collective contribuerait à constituer un groupe dont il fait partie comme une référence, dans l'espace et le temps, tout en assurant la cohésion sociale et la pérennité de ce groupe. Dans cette optique, les questionnements dans les travaux qui utilisent une approche de mémoire collective s'articulent souvent ainsi : comment une mémoire collective spécifique est-elle construite ? Comment rend-elle compte du groupe auquel elle a trait ? Quels enjeux d'un groupe ont présidé à la formation de sa mémoire collective ? Comment évolue-t-elle au cours du temps ?

La sociologue Barbara A. Misztal a développé une approche intersubjective de la mémoire qui rejoint en partie la perspective d'Halbwachs. Notamment, elle considère toute mémoire comme un phénomène intrinsèquement social, en ce sens qu'il repose sur la communalité et le partage : « *every memory exists through its relation with what has been shared with others: language, symbols, events, and social and cultural contexts* » (Misztal, 2003, p.11). À son sens, les individus qui la façonnent sont à considérer en tant que membres de groupes sociaux : « *We remember as members of social groups, and this means assuming and internalizing the common traditions and social representation shared by our collectivities.* » (ibid, p.12)

Toutefois, si elle considère aussi toute mémoire comme une construction, Misztal trouve cependant que la perspective d'Halbwachs ne permet pas de mettre en lumière les manières par lesquelles cette construction s'effectue - *comment* elle s'effectue *alors* qu'elle s'effectue :

While Halbwachs was right to say that social groups construct their own images of the world by establishing an agreed version of the past, he failed to explain how the dynamics of collective memory work. (ibid, p.54)

Pour sa part, Misztal établit son concept de mémoire collective en soulignant que la mémoire n'est pas *le* passé et qu'elle ne découle pas de l'existence du groupe. Elle argue plutôt que sa constitution même participerait à l'instauration du groupe et du passé qui le définit aussi comme collectivité : « *Collective memory is not only what people really remember through their own experience, it also incorporates the constructed past which is constitutive of the collectivity.* » (ibid, p.13)

Misztal n'envisage donc pas la mémoire collective comme n'étant fondée que sur l'expérience vécue ou transmise des membres d'un groupe qui, dès lors qu'ils seraient mis en présence les uns des autres, pourraient la reconstituer. Elle ne considère pas non plus qu'elle pourrait être traversée par des courants de pensée qui existeraient dans une société à une époque donnée, comme la perspective d'Halbwachs peut en donner l'impression. Elle envisage plutôt la mémoire collective dans une approche intersubjectiviste qui tient compte à la fois de la dimension sociale des mémoires personnelles et des conditions qui participent à rendre possible de se souvenir en commun :

The intersubjectivist approach (...) advocates the study of social contexts in which even the most personal memories are embedded, and the investigation of the social formation of memory by exploring the conditions and factors that make remembering in common possible, such as language, rituals, commemorations practices and sites of memories. (ibid, p.6)

Cela l'amène à cerner la construction de la mémoire collective comme un processus relatif à la représentation d'un passé établi comme étant celui du groupe et exprimé dans diverses pratiques culturelles, et notamment dans celles qu'elle désigne comme relevant du symbolisme commémoratif. Plus précisément, l'approche de Misztal propose d'examiner

the social aspects of remembering and the results of this social experience – that is, the representation of the past as a whole set of ideas, knowledges, cultural practices, rituals and monuments through which people express their attitudes to the past and which construct their relations to the past. (ibid, p.5)

Aux fins de ma problématisation, je retiens particulièrement de cette approche de la mémoire collective son accent sur le caractère constitutif de la mémoire. En effet, en évitant de poser la mémoire comme le reflet ou le condensé, en quelque sorte, d'un groupe donné, elle en souligne le caractère processuel et effectif sur le groupe. Celui-ci apparaît dès lors moins figé dans le temps que dans la perspective d'Halbwachs. Cependant, à mon avis, elle n'en campe pas moins la mémoire collective comme un ensemble de représentations du passé qu'il est certes possible d'analyser et de déconstruire, mais seulement alors qu'elles sont *déjà* réalisées. Le caractère processuel même de la représentation n'est ainsi pas mis de l'avant et, en cela, même l'approche intersubjective ne me paraît pas totalement satisfaisante pour l'examiner. En effet, si cette approche permet d'analyser « *[the] conditions and factors that make remembering in common possible* » (op.cit.), elle ne permet pas de mettre en lumière *comment* cet ensemble d'idées, de savoirs, de pratiques culturelles, de rituels et de monuments est institué en représentations du passé et, dès lors, en mémoire.

2.2.2 L'approche de la mémoire culturelle

La mémoire culturelle me semble être une autre approche qui met en évidence l'isomorphie qui existerait entre la mémoire comme contenant et les éléments qu'il contiendrait. Tel qu'élaborée par la critique culturelle Marita Sturken (1997), il s'agirait d'un ensemble de significations et de formes culturelles dont se serviraient les individus et les sociétés pour représenter le passé d'un groupe - un ensemble qu'elle distingue de la mémoire personnelle (*personal memory*⁸⁹) et d'un discours historique formel qui, lui, aurait trait à des faits établis. Plus précisément, la mémoire culturelle désignerait « *memory that is*

⁸⁹ La mémoire qui serait accessible par le biais d'un individu, que celle-ci lui soit propre (en suivant Freud) ou qu'elle soit socialement produite.

shared outside the avenues of formal historical discourse yet is entangled with cultural products and imbued with cultural meaning » (Sturken, 1997, p.3). En effet, estime Sturken, la constitution des éléments de ce qu'elle appelle la mémoire culturelle - des objets de mémoire et des récits - s'abreuve du domaine que constitue l'histoire, et inversement, les processus qui président à la production de celle-ci empruntent au domaine de la mémoire culturelle. C'est dans cette perspective que Sturken propose de considérer la mémoire culturelle et l'histoire comme des formes d'interprétation enchevêtrées (*entangled*), ce qui nourrit son travail des questionnements suivants :

how histories are told through popular culture, the media, public images, and public memorials - how cultural memory engages with historical narratives in this public sphere ? (ibid, p.5) [How] cultural memories are constructed as they are recollected (ibid, p.7) ?

La vérisimilitude ou l'exactitude des mémoires en regard de l'histoire n'est pas au coeur des préoccupations de Sturken. Il s'agit plutôt pour elle d'examiner les manières par lesquelles ces mémoires sont racontées et les effets du passé sur le présent que ces récits mettent en lumière : « *We need to ask not whether a memory is true but rather what its telling reveals about how the past affects the present* » (ibid, p.2). Dans cette optique, Sturken examine par exemple les manières par lesquelles le *Vietnam Veterans Memorial*, construit aux États-Unis en 1982, est partie prenante d'une « rehistorisation » de cette guerre. Plus précisément, il s'agit pour elle de mettre en évidence que cette structure génère deux façons de se souvenir de la guerre du Vietnam :

one a retrenched historical narrative that attempts to rewrite the Vietnam War in a way that reinscribes U.S. imperialism and the masculinity of the American soldier, the other a textured and complex remembrance that allows the American affected by this war - the veterans, their families, and the families and friends of the war dead - to speak of loss, pain, and futility. The memorial thus stands in a precarious space between these opposing interpretations of the war. (ibid, p.84)

L'originalité principale de l'approche de Sturken, à mon avis, réside en ce qu'elle permet d'éviter l'opposition qui est souvent établie entre mémoire et histoire, comme cela l'a été notamment par l'influent historien Pierre Nora (1997). Selon ce dernier, la mémoire d'un groupe irait de pair avec l'existence de celui-ci et elle durerait tant qu'il existerait (« *la mémoire sourd d'un groupe qu'elle soude* » (Nora, 1997, p.25) et elle « *s'enracine[rait] dans le concret, dans l'espace, l'image et l'objet.* » (idem). En cela, la mémoire serait toujours « déjà là », elle serait « *un lien vécu au présent éternel* » (idem). En revanche, l'histoire consisterait plutôt en un travail d'organisation des traces qu'un groupe aurait laissées (alors même qu'il pourrait avoir cessé d'exister) afin d'en faire ressortir les continuités et les relations. En cela, elle constituerait « *une représentation du passé* » (idem), et comme activité, elle « *ne [s'attacherait] qu'aux continuités temporelles, aux évolutions et aux rapports des choses* » (idem). Dans cette optique, Nora a élaboré la notion de lieux de mémoire, qui désigne des lieux où la mémoire est l'objet d'un travail : « *...les lieux de mémoire ne sont pas ce dont on se souvient, mais là où la mémoire travaille; non la tradition, mais son laboratoire.* » (ibid, p.17-18). Dans un premier temps, cela a permis d'examiner des lieux physiques et géographiques construits et chargés d'histoire, qui tiennent lieu de mémoire collective immédiate et « authentique ». Une articulation particulièrement prégnante de cette notion consiste en une essentialisation de ce qui est désigné comme un lieu de mémoire, qui fait qu'un tel lieu peut être conçu par exemple comme encapsulant un ou des passés et être associé à des sentiments de nostalgie. Progressivement, cette notion a évolué, dans le travail de Nora, vers une définition plus large, pour plutôt désigner

toute unité significative, d'ordre matériel ou idéal, dont la volonté des hommes ou le travail du temps a fait un élément symbolique du patrimoine mémoriel d'une quelconque communauté. (Nora, 1997, p.2226)

Néanmoins, l'idée prégnante des lieux de mémoire reste celle de localisations qui contiendraient des mémoires entendues en tant que représentations du passé.

L'approche de Sturken permet pour sa part d'envisager que la mémoire est aussi au coeur d'un processus de représentation (et non pas seulement du passé), et qu'il est possible de l'examiner non pas telle qu'elle résiderait dans des objets et des récits, mais telle qu'elle serait interprétée et façonnée dans et par ces objets et ces récits. Par ailleurs, plutôt que de faire apparaître la mémoire comme quelque chose qui découlerait de l'existence d'un groupe et qui permettrait de reconstituer ce dernier, cette approche permet de dégager les enjeux qui ont présidé aux interprétations du passé par un groupe : « *What memories tell us, more than anything, is the stakes held by individuals and institutions in attributing meaning to the past* » (Sturken, op.cit., p.9). Cependant, même si Sturken admet que les frontières de l'histoire et de la mémoire culturelle (et de la mémoire personnelle) sont difficiles à délimiter clairement, il me semble qu'en les établissant néanmoins comme des domaines propres, elle en vient à prendre pour acquis leur constitution, sinon leur contenu et leurs limites. Elle me semble aussi renforcer une tendance à les considérer comme des bassins qui seraient propres à un groupe donné, et qui seraient toujours déjà constitués et disponibles pour interpréter des objets et des récits. Dans cette optique, les objets et les récits seraient façonnés par les interprétations qu'il serait possible d'effectuer de l'un et l'autre point de vue : « *memory objects and narratives move from the realm of cultural memory to that of history and back* » (ibid, p.5). Cela amène Sturken à considérer, par exemple, que les films et les émissions télévisuelles qui ont été réalisés autour de la guerre du Vietnam font partie de la mémoire culturelle états-unienne et sont dès lors disponibles à l'interprétation des individus ayant vécu cette guerre. En racontant des souvenirs, notamment, ces individus démontreraient par le fait même l'importance de ce passé tout en contribuant à cette mémoire culturelle. Cependant, cela suppose que dès lors qu'ils appartiendraient à un groupe donné, tous les individus auraient, du moins en principe, un accès égal à un réservoir qui serait nécessairement le même pour tous, et qui serait utilisé des mêmes façons. Or l'accès inégal et parfois inexistant des membres d'un groupe participe justement des arguments de certaines voix qui décrivent par exemple l'oubli généralisé de passés par certains autres groupes, ou encore qui mettent de l'avant que

certains passés ont été oubliés. Par ailleurs, la (re)mise en avant de tels passés est tantôt partie prenante de l'affirmation ou de revendications de certains groupes au sein d'une nation, d'un État ou encore au sein d'un mouvement (des femmes, par exemple), tantôt elle participe à la production de produits médiatiques qui mettent la mémoire de l'avant dans une optique de culture et même de loisir.

En bref, cette approche permet d'envisager les manières par lesquelles la mémoire culturelle se distingue de l'histoire tout en y étant enchevêtrée à travers des produits culturels et des significations, et ainsi de sortir de la dichotomisation qui est souvent établie entre mémoire et histoire. De plus, en les considérant toutes deux comme des formes d'interprétation qui se nourrissent mutuellement, Sturken évite de présupposer que la mémoire résiderait dans des objets et des récits. Ce faisant, elle insiste sur le caractère d'activité de la mémoire, ce dont je m'inspire pour développer ma propre problématisation. Plus encore, Sturken propose d'examiner comment la mémoire est produite à travers la représentation : « *[cultural] memory is produced through representation - in contemporary culture, often through photographic images, cinema, and television* » (ibid, p.8). Toutefois, elle me semble assimiler processus et résultat : en considérant que la mémoire est une forme d'interprétation, le processus de représentation m'apparaît être déduit, en quelque sorte, de la représentation « finie » : « *[cultural] memory is produced through objects, images and representations* » (ibid, p.9). En d'autres mots, ce serait en remontant le fil des interprétations, tantôt du point de vue de la mémoire culturelle, tantôt du point de vue de l'histoire, que le processus pourrait être reconstitué.

2.2.3 L'approche présentiste⁹⁰

Cette approche appréhende quant à elle plus directement la mémoire comme une construction informée par des rapports sociaux de pouvoir. Les chercheurs qui travaillent dans cette perspective proposent notamment d'examiner les manières par lesquelles certaines institutions et pratiques - comme les médias ou les systèmes d'éducation, par exemple - sont mis à profit par certains groupes ou secteurs dominants d'une société pour fabriquer des rituels publics et un certain passé, ce qui leur permet par le fait même d'assurer un contrôle social qui sert leurs intérêts présents. La mémoire aurait donc un caractère idéologique, dans le sens marxiste du terme, étant façonnée et utilisée par certains groupes dominants pour naturaliser un ordre social, légitimer leur position au sein de cette société et faire accepter cette domination par d'autres groupes qui seraient dominés. Les membres des groupes se souviendraient donc - ou oublieraient - dans la mesure où des groupes en contrôle dans une société (ou l'État, en ce qu'il serait mené par certains groupes sociaux en contrôle ou en tenant compte d'eux) présideraient à l'organisation sociale de la mémoire, tantôt en favorisant certaines célébrations et commémorations, tantôt en censurant d'autres.

Les historiens Hobsbawm et Ranger ont particulièrement marqué cette approche avec leur ouvrage *The Invention of Tradition* (1983), dans lequel ils montrent comment des phénomènes comme l'industrialisation, la démocratisation et l'électoralisme ont favorisé et marqué le développement de traditions singulières en Europe, aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, mais aussi en Afrique et en Inde, des continents marqués par la colonisation. Selon eux, de nombreuses traditions (comme celles qui ont trait à l'apparat de la monarchie britannique, par exemple, ou encore à la pratique du cricket comme sport national indien) apparaissent comme étant authentiques et anciennes alors qu'elles seraient relativement récentes et

⁹⁰ Comme le souligne Misztal (2003), cette approche est aussi parfois appelée l'approche de l'invention des traditions, ou encore la théorie des politiques de la mémoire.

inventées. Car dès lors qu'il fallait acquérir l'adhésion des individus d'une société pour légitimement prendre et exercer le pouvoir, il devenait important pour les groupes qui se voulaient dominants dans ces sociétés d'établir et de contrôler des représentations du passé et des pratiques symboliques leur permettant d'installer rapidement un certain ordre social. C'est à ces fins que certaines traditions auraient été inventées - d'où l'expression *invented tradition*, qui désigne un ensemble d'outils façonnés par des groupes qui contrôlent une société afin d'inscrire un certain ordre social en continuité avec un certain passé :

a set of practices, normally governed by overtly or tacitly accepted rules and of a ritual of a symbolic nature, which seek to inculcate certain values and norms of behaviour by repetition, which automatically implies continuity with the past (Hobsbawm and Ranger, 1983, p.1).

Particulièrement lorsque de nouvelles situations surviennent, afin d'assurer une certaine continuité, ces outils mettraient de l'avant la répétition d'anciennes situations (politiques, notamment) et constitueraient ainsi « *[an] attempt to structure at least some parts of the social life within it as unchanging and invariant* » (ibid, p.2). Plus encore, ils seraient parties prenantes d'un processus idéologique de formalisation et de ritualisation du passé, qui ferait la légitimation d'un certain passé historique garant de l'ordre social. En cela, les traditions inventées serviraient à établir et consolider des rapports sociaux de pouvoir tant au plan collectif qu'au plan individuel : « *invented traditions are used as a means of exercising power, to establish or legitimize institutions, to symbolize social cohesion and to socialize individuals to the existing order.* » (Misztal, op. cit., p.57)

Cette approche me semble utile pour souligner que l'établissement de certaines représentations du passé constituent des enjeux de pouvoir et peuvent contribuer à façonner un groupe de certaines manières plutôt que d'autres. Elle me semble néanmoins laisser dans l'ombre les manières par lesquelles le processus même de représentation opère. Tout particulièrement, le fait de concevoir l'idéologie comme étant fondamentalement une manipulation semble fortement influencer cette conception de la mémoire collective. Celle-ci est d'ailleurs posée comme une forme de l'idéologie, voire comme une « fausse

conscience », ce qui mène à réduire l'effectivité de la mémoire à une fonction de reproduction et de cohésion sociale. Cependant, comme le souligne Misztal, toutes les traditions ne sont pas aussi prégnantes et effectives les unes que les autres, tant au plan de leur intégration dans les mémoires individuelles qu'à celui des idéologies qu'elles véhiculeraient : « *What is remarkable about traditions is not that they are invented, as almost all of them, at least to some degree, are, but why so many of them work and are accepted as 'real'.* » (Misztal, 2003, p.60 - c'est l'auteure qui souligne)

Par ailleurs, le postulat de cette approche - les traditions et la mémoire des sociétés modernes sont forcément fabriquées - se confond parfois avec un autre postulat, selon lequel toute fabrication est forcément le gage d'une manipulation et dès lors, l'indice d'un caractère « faux » :

It is clear that plenty of political institutions, ideological movements and groups - not least in nationalism - were so unprecedented that even historic continuity had to be invented, for example by creating an ancient past beyond effective historical continuity, either by semi-fiction (Boadica, Vercingetorix, Arminius the Cheruscan) or by forgery (Ossian, the Czech mediaval manuscripts). (Hobsbawn et Ranger, op.cit., p.7)

Or l'invention n'a pas nécessairement à être conçue comme synonyme de manipulation. Comme le remarque l'historien Benedict Anderson, loin de subir l'imposition de certaines mémoires et traditions, des communautés font plutôt preuve de créativité et d'imagination dans leur constitution. La nation, par exemple, s'envisage selon lui comme une communauté politique imaginée (*an imagined political community*), puisque, notamment, il est impossible pour chacun des membres d'une nation d'en connaître tous les membres, et pourtant, ils ressentent souvent avec eux une communion :

It is *imagined* because the members of even the smallest nation will never know most of their fellow-members, meet them, or even hear of them, yet in the minds of each lives the image of their communion⁹¹. (Anderson, 1996 [1983], p.6) - c'est l'auteur qui souligne)

Plus encore, l'imagination qui concourt à établir une communauté en tant que nation participe aussi à définir cette dernière sous l'égide de la fraternité : « *regardless of the actual inequality and exploitation that may prevail in each, the nation is always conceived as a deep horizontal comradeship* » (ibid, p.7). Cela participe d'ailleurs aux sacrifices de tant d'individus au cours des quelques siècles depuis lesquels la notion de nation a été établie. Plus largement, Anderson estime que « *all communities larger than primordial villages of face-to-face contact (and perhaps even these) are imagined* » (ibid, p.6), et qu'il s'agit d'analyser comment des communautés s'imaginent plutôt que de chercher ce que serait une « vraie » communauté, à l'aulne de laquelle il serait possible d'évaluer un degré de fabrication et de fausseté d'un groupe qui s'imaginerait ou serait imaginé comme une nation. En cela, « *[communities] are to be distinguished, not by their falsity/genuineness, but by the style in which they are imagined* » (idem).

Par ailleurs, la mémoire n'est pas toujours imposée par des groupes « dominants », elle est aussi parfois formée par et dans des groupes « subordonnés » même marginaux qui peuvent éventuellement la faire prévaloir, de manière telle, d'ailleurs, à diviser et déranger un ordre social établi. Le philosophe Michel Foucault a d'ailleurs développé une conception du pouvoir selon laquelle celui-ci n'est pas une substance qui peut être possédée par quelqu'un ou une entité, et qui pourrait dès lors être localisée - en tout cas, pas en un seul endroit (par exemple, l'État ou un souverain). Il le conçoit plutôt comme un ensemble de relations qui sont diffuses et par et à travers lesquelles le pouvoir s'exerce. Dès lors, il est possible d'analyser *des* lieux où et à travers lesquels le pouvoir s'exerce :

⁹¹ Note de bas de page 9 dans le livre: « Cf. Seton-Watson, *Nations and States*, p.5 : “All that I can find to say is that a nation exists when a significant number of people consider themselves to form a nation, or behave as if they formed one.” We may translate ‘consider themselves’ as ‘imagine themselves.’ »

le pouvoir, ce n'est pas une structure, ce n'est pas une certaine puissance dont certains seraient dotés: c'est le nom qu'on prête à une situation stratégique complexe dans une société donnée (...) le pouvoir n'est pas quelque chose qui s'acquiert, s'arrache ou se partage, quelque chose qu'on garde ou qu'on laisse échapper; le pouvoir s'exerce à partir de points innombrables, et dans le jeu de relations inégalitaires et mobiles. (Foucault, 1976, p.123)

Considérer que le pouvoir ne se possède pas, c'est aussi considérer que tous les individus - « *peu importe leur position par rapport aux effets du pouvoir (dominés ou dominants, gouvernés ou gouvernants)* » (Gagnon, 1999, p.7) - peuvent faire partie de ces points innombrables par lesquels le pouvoir passe, et par conséquent, peuvent l'exercer. Dans cette optique, l'exercice du pouvoir peut se réaliser de plusieurs façons: « *[le pouvoir] incite, il induit, il détourne, il facilite ou rend plus difficile, il élargit ou il limite, il rend plus ou moins probable; à la limite, il contraint ou empêche absolument* » (Foucault, 1984, p.313). Mais il peut aussi « *répartir dans l'espace, ordonner dans le temps et composer dans l'espace-temps* » par exemple (Gagnon, op.cit., p.6).

Foucault a aussi développé, avec cette conception du pouvoir, une notion de pouvoir-savoir, qui présente les formes de savoir et les exercices du pouvoir en tant qu'étant articulées. Plus précisément, plutôt que de concevoir le savoir comme étant subordonné et conditionné par le pouvoir (qui déciderait de l'existence et délimiterait certains domaines, et favoriserait - ou empêcherait - la production de certains savoirs), le pouvoir-savoir met en évidence que les rapports de pouvoir et la production de savoirs sont co-constitutifs :

Il faut plutôt admettre que le pouvoir produit du savoir (et pas simplement en le favorisant parce qu'il le sert ou en l'appliquant parce qu'il est utile); que pouvoir et savoir s'impliquent directement l'un l'autre; qu'il n'y a pas de relation de pouvoir sans constitution corrélatrice d'un champ de savoir, ni de savoir qui ne suppose et constitue en même temps des relations de pouvoir. (Foucault, 1975, p.32)

Dans cette optique, le pouvoir et le savoir ne s'envisagent pas d'une manière extérieure à un sujet connaissant dont on pourrait déterminer la position par rapport à un système de pouvoir, le pouvoir-savoir participe plutôt à la constitution même (et aux transformations historiques) de ce sujet, de même qu'à celle des objets et des façons de connaître.

En bref, ce n'est pas l'activité du sujet de connaissance qui produirait un savoir utile ou rétif au pouvoir, mais le pouvoir-savoir, les processus et les luttes qui le traversent et dont il est constitué, qui déterminent les formes et les domaines possibles de la connaissance. (idem)

Dans la foulée de cette conception, il est possible de mettre en doute que la mémoire soit strictement déterminée par les intérêts et les visées de groupes détenteurs du pouvoir, et instrumentalisée de manière à servir leurs fins. En cela, je ne la considère pas comme une manifestation idéologique ou une fausse conscience, par laquelle certains groupes imposeraient et maintiendraient un contrôle social sur d'autres groupes, assurant ainsi leur position dominante. La mémoire m'apparaît plutôt comme étant produite par et à travers des relations de pouvoir qui présentent des jeux stratégiques et tactiques complexes et réversibles, participant ainsi à la définir, à en rendre possibles certaines formes et à privilégier certains domaines de connaissance.

2.3 Mémoire et mémoriel

Comme je l'ai fait ressortir tout au long de la section précédente, si elles permettent certains examens de la mémoire comme un construit, certaines des approches qui utilisent un concept de mémoire-réservoir ont tendance à laisser certains questionnements dans l'ombre. Par exemple : si la mémoire est un réservoir dont il est possible de connaître le contenu, celui-ci ne consiste-t-il qu'en des représentations du passé, qui seraient toujours un point de passage obligé pour envisager le présent et le futur ? Comment ce réservoir lui-même est-il constitué et stabilisé ? Et n'existe-t-il que pour connaître un groupe et en

perpétuer l'existence ? N'en affecte-t-il pas de quelque manière la constitution, et n'en module-t-il pas l'existence et l'histoire ? Dans le prolongement des questionnements rendus possibles par la mémoire-réservoir, il me semble possible de tenir compte de ces questionnements que plusieurs approches me semblent négliger ou du moins ne pas assez prendre en compte. Pour cela, je propose non pas de façonner un autre concept de mémoire, mais plutôt d'aborder la mémoire-réservoir dans et par une approche qui met l'accent sur son caractère processuel. Je dénomme cette approche le mémoriel - un nom qui permet d'emblée de souligner le caractère dynamique, processuel et jamais définitivement établi de ce qui est désigné comme « de la mémoire », tant au plan du réservoir qu'elle constitue et désigne qu'à celui de son « contenu ». Les prochaines pages en présentent les caractéristiques principales.

2.3.1 Une pluralité de temps

Souvent, la mémoire est d'autant plus posée comme un ensemble fini d'éléments qu'elle est présupposée n'avoir trait qu'au passé. Or il m'apparaît pertinent de l'envisager, comme le fait l'historien Michel de Certeau (1990), « *au sens ancien du terme, [comme désignant] une présence à la pluralité des temps et [comme] ne se [limitant] donc pas au passé* » (de Certeau, 1990, p.125⁹²). Le critique culturel Martin Allor (1997) a aussi mis de l'avant l'idée que des objets, des monuments et des pratiques actuels puissent garder mais aussi rendre actuels des traces de passés précédents qui les ont façonnés - d'où l'expression '*present' pasts* pour souligner que ces objets et pratiques font exister des passés dans l'actualisation du présent. Autrement dit, les passés qui sont « présents » par des traces qui sont sédimentées - dans des édifices, par exemple, mais aussi dans des discours et des pratiques - contribuent à organiser et articuler les façons par lesquelles, dans le présent, ces édifices, ces discours et ces pratiques sont présentés et mis en valeur.

⁹² Plus précisément, la note 7 du chapitre 6, qui se trouve à la p.320.

Pour bâtir cette dimension temporelle élargie du mémoriel, je me nourris en partie d'une proposition formulée par Joël Candau (1998, op.cit.) autour d'une notion de travail de mémoire, qui met l'accent sur la mobilisation de différentes directions temporelles dans la production de la mémoire. Plus précisément, Candau identifie trois formes de mémoire, en quelque sorte - une mémoire du passé, une mémoire d'action et une mémoire d'attente (ces deux dernières pouvant vraisemblablement être assimilées, respectivement, à une mémoire du présent et une mémoire du futur) -, qui aurait chacune des stratégies et des projets différents, tout en contribuant, chacune, à ce qu'un individu puisse revenir sur lui-même :

[les] rapports de soi à soi, le travail de soi sur soi, le souci, la formation et l'expression de soi supposent tout un travail de la mémoire qui s'applique dans trois directions différentes : une mémoire du passé, celle des bilans, des évaluations, des regrets, des fondations et des ressourcements; une mémoire d'action, absorbée dans un présent toujours évanescent; une mémoire d'attente, celle des projets, des résolutions, des promesses, des espoirs et des engagements, tournée vers le futur. (Candau, 1998, p.50)

Candau n'insiste pas tant sur les différences entre ces formes de mémoire que sur le fait qu'elles seraient continuellement en interaction, ce qui concourrait à produire une continuité et à y inscrire un individu ou un groupe : « *[seule] l'action unifiante de ces différentes mémoires peut nous aider à conceptualiser, pour l'accepter, notre inscription dans un temps* » (idem). Mais par ailleurs, la notion de travail de mémoire semble aussi être imprégnée de celle de mémoire de travail, utilisée en psychologie. Dans ce domaine, cette forme de mémoire est considérée comme faisant partie de la mémoire à court terme, qui en comprendrait deux autres, par ailleurs :

[il y aurait] une mémoire iconique, à très court terme (une seconde environ), une mémoire immédiate de quelques secondes - qui est facilement identifiée à la conscience (Edelman et Tononi, 2000 : 37) - et, enfin, une troisième forme de mémoire brève, la mémoire de travail, « *qui désigne le stockage temporaire d'informations en vue de réaliser des tâches cognitives diverses* » (Buser, 1998 : 170-171). » ([dans] Candau, 2005, p.25)

De cela, Candau me semble surtout garder l'idée que la mémoire de travail est « *une mémoire en train de se faire, labile, [qui] sert soit de transition vers une fixation à long terme de l'information, soit [d]'intermédiaire dans la préparation d'une action* » (Candau, 2005, p.25), et que son rôle consiste à

préparer l'action future, non pas en étant simplement agi par le passé mais en étant capable d'en tirer des leçons, de prendre appui sur un répertoire d'actions pour décider d'une stratégie appropriée. (ibid, p.26)

En cela, Candau considère que la mémoire est « *à la fois rétrospective et prospective, retour sur le passé et projection dans le futur, bilan et projet, origine et horizon d'attente* » (idem). Dans cette perspective, la mémoire est donc mise de l'avant comme une activité qui n'exprime pas le passé, mais le constitue, plutôt, par le biais de stratégies et de projets - comme une rétrospective, par exemple, ou encore le retraçage d'une origine⁹³. De plus, cette activité est posée comme constituant d'autres temporalités - nommément, le présent et le futur -, par lesquelles elle se réalise simultanément, selon plusieurs orientations. Toutefois, la production de ces mémoires peut apparaître comme se réalisant dans une linéarité passé-présent-futur, d'autant plus que la mémoire du passé peut sembler être un réservoir à partir duquel les autres mémoires - du présent et du futur - seraient effectuées.

Pour ma part, ce n'est pas tant la dynamique combinatoire de différentes mémoires que je retiens de cette notion de travail de mémoire. J'intègre plutôt au mémoriel son accent sur une continuelle mobilisation de différentes orientations temporelles dans la production de la mémoire. Cela me permet de souligner que la production de la mémoire est aussi concomitante de la production de temporalités plurielles qui constituent autant de points de vue à partir desquels un groupe se constitue et se considère. Plus précisément, cela permet

⁹³ Si la critique culturelle Annette Kuhn souligne aussi le caractère d'activité du travail de mémoire : « *[memory work is] an active practice of remembering which takes an inquiring attitude toward the past and the activity of its (re)construction through memory. [It] undercuts assumptions about the transparency or the authenticity of what is remembered* » (Kuhn, 2000, p.186), pour sa part, Candau n'envisage pas seulement le passé, et pas relativement à des personnes qui font du travail de mémoire.

et incite à examiner comment, alors qu'un groupe s'envisage de ces différents points de vue temporels simultanément, une continuité se trouve établie et stabilisée de manières singulières. Parfois, cela peut faire en sorte qu'une dominante temporelle est ce qui est stabilisé - par exemple, le passé peut être mis de l'avant de telle manière qu'il soit posé comme un bassin d'éléments à partir duquel le présent et le futur sont façonnés. C'est ce que la mémoire-réservoir et les approches que j'ai présentées dans la section précédente permettent de distinguer. Mais à mon avis, il est possible que ce soit le présent ou le futur qui soit accentué dans la production de la mémoire, ou encore que plusieurs temporalités à la fois soient mises de l'avant. Et il m'apparaît que si cela peut varier dans et à travers le temps, c'est parce que des conjonctures et des rapports sociaux favorisent la production de certains points de vue temporels. En cela, le mémoriel se veut une approche qui met l'accent sur le fait que les processus qui concourent à constituer la mémoire comme un réservoir convoquent et modulent des visées et des objectifs « temporalisés », c'est-à-dire qui participent de ces différents points de vue par lesquels des collectivités sont instaurées de concert avec la production de leurs continuités.

2.3.2 Des processus de représentation

J'ai souligné plus haut que l'approche de la mémoire collective de Misztal et celle de la mémoire culturelle de Sturken cernent un processus de représentation dans la production de la mémoire mais que les examens qu'elles en proposent ne m'apparaissent pouvoir se faire qu'en regard de représentations qui sont *déjà* effectuées. En ne mettant pas en lumière les processus par lesquels ces représentations sont formées, celles-ci apparaissent comme les résultats d'un processus qu'il serait possible de déduire à partir d'elles, en quelque sorte, et elles semblent dès lors réifiées plutôt qu'examinées dans leur constitution *pendant* qu'elles sont effectuées. En cela, ces approches me semblent comporter le même genre de limite qu'il est possible de retrouver dans la perspective d'Halbwachs : la mémoire est posée

comme une construction mais elle est abordée comme un *déjà construit* dont les membres d'un groupe social hériteraient et qu'ils pourraient aussi alimenter, et comme résultant de sélections conscientes, stratégiques et réfléchies qui seraient effectuées par ce groupe.

Afin d'approfondir le caractère de processus de la représentation, je me sers de l'approche développée par le critique culturel Stuart Hall (1997). Dans certaines approches, explique-t-il,

meaning is thought to lie in the object, person, idea or event in the real world, and language functions like a mirror, to *reflect* the true meaning as it already exists in the world [en italique dans le texte] (Hall, 1997, p.24).

Dans cette optique, la représentation se conçoit en termes de vérisimilitude : il s'agit alors de dégager les significations qui résideraient dans les représentations, qu'il serait possible d'analyser afin de déterminer comment et à quel point cela parvient à dépeindre adéquatement ce qui est posé comme étant la réalité. Or ce qui est posé comme étant la réalité n'est pas donné, souligne Hall, cela est constamment établi par un système de significations qui se trouve au coeur d'enjeux de politiques de représentation, de rapports sociaux de pouvoir et de conjonctures. Plus précisément, l'approche constructionniste de la représentation qu'il met de l'avant ne cherche pas à examiner une représentation afin d'en révéler ou exprimer ce qui serait sa « vraie » signification. Elle examine plutôt comment la représentation est établie par un système symbolique, et comment elle signifie ainsi de façons singulières. Cette approche envisage aussi la représentation comme une activité qui s'effectue à partir de pratiques qui mobilisent des cadres d'intelligibilité et de significations qui participent aux définitions et aux conceptions de la réalité par les individus et les groupes : « *it is not the material world which conveys meaning; it is the language system or whatever system we are using to represent our concepts* » (ibid, p.25). Dans cette optique, Hall considère que le discours est ce par quoi le monde matériel est construit dans et par la signification :

My own view is that events, relations, structures do have conditions of existence and real effects, outside the sphere of the discursive; but that it is only within the discursive, and subject to its specific conditions, limits and modalities, do they have or can they be constructed with meaning. (Hall, 1996, p.443)

De plus, il considère que, dans et par le discours, la représentation est constitutive et a elle-même des effets sur le monde qu'elle représente, participant notamment à stabiliser ou encore à transformer certains cadres d'intelligibilité et définitions de la réalité : « *how things are represented and the 'machineries' and regimes of representation in a culture do play a constitutive, and not merely a reflexive, after-the-event, role.* » (idem).

Cette façon de penser la représentation me semble utile pour éviter de prendre pour acquise la constitution de la mémoire comme réservoir, et interroger plutôt comment certains processus concourent à rendre patente une conception de la mémoire comme étant déjà constituée, disponible et évidente, tant dans le discours social « en général » que dans le discours académique en particulier. Serait-il possible de la concevoir autrement que comme un réservoir ? Par ailleurs, cela rend dès lors plus incertaine la « nature » du contenu que la mémoire aurait, et surtout la fonction que ce réservoir aurait : comment certains processus participent-ils à réaliser la mémoire ? Comment une pluralité d'objets, de pratiques, de discours, d'activités et d'institutions sont-ils continuellement produits et établis en tant que participant d'un réservoir, et comment contribuent-ils par le fait même à représenter la mémoire comme un contenant qui les comprendrait ? En somme, plutôt que de se demander quelles sont les représentations de la mémoire - comment est-elle représentée ? -, avec le mémoriel, il s'agit plutôt de se demander : comment la mémoire est-elle constituée par et à travers la représentation ?

2.3.3 Des formes de collectivisation

J'aimerais ajouter une dernière dimension du mémoriel, en partie évoquée, soit que cette approche considère la constitution de la mémoire comme partie prenante de celle d'un groupe. Ce qui inspire cette dimension, c'est une autre des propriétés du concept de mémoire collective de Misztal, qui met l'accent sur le fait qu'en représentant le passé, un groupe contribue à se représenter lui-même, et dès lors à se constituer comme groupe : « *Collective memory (...) incorporates the constructed past which is constitutive of the collectivity* » (Misztal, op.cit., p.13). Cependant, pour l'articuler, je m'inspire plutôt de la « nouvelle sociologie » développée par Bruno Latour.

La réflexion de ce sociologue s'est effectuée en réaction - en provocation, même - envers une sociologie « première version » qui envisagerait toujours le « social » comme une propriété fondamentale et primordiale de certaines choses, comme « *une catégorie de choses qui seraient visibles ou qu'il faudrait supposer derrière le visible* » (Latour, 2005, p.17), ou encore comme une sorte de colle, en quelque sorte, qui tiendrait de facto certaines choses ensemble. Par exemple, un groupe serait social presque par essence, en quelque sorte, et il s'agirait de l'analyser en tant qu'assemblage *déjà* formé, et d'envisager tout partage qui s'y effectue comme étant social. Selon Latour, toutefois, cela revient à « *[confondre] ce [qui devait être expliqué] avec l'explication elle-même* » (idem) et à interrompre le mouvement par lequel des assemblages sont réalisés.

Sa proposition d'une « nouvelle » sociologie (ou d'une sociologie « seconde version ») propose de remédier à cela en définissant le social « *non comme un domaine très spécifique, mais comme un mouvement très particulier de réassociation ou de réassemblage.* » (ibid, p.14) Il s'agit d'éviter de poser le « social » - et « la société » - comme un donné « déjà là » qu'il s'agirait d'analyser pour plutôt l'envisager en tant qu'étant toujours en train d'être constitué. Dans cette optique, Latour propose d'examiner comment des regroupements sont faits plutôt que de supposer qu'existent d'emblée des

groupes qu'il ne s'agirait que de désigner et d'analyser. Plus précisément, selon son approche :

les agrégats sociaux ne sont pas l'objet d'une définition *ostensive* - comme le sont par exemple les tasses, les chats ou les chaises, que l'on peut pointer du doigt - mais seulement d'une définition *performative* : ils existeraient en vertu des différentes façons dont on affirme qu'ils existent. (ibid, p.52-53)

Aucune primordialité n'est donc accordée au groupe selon cette approche - au contraire, il serait constamment en train d'être établi, et il cesserait même d'exister dès lors qu'il ne serait plus performé comme tel. La sociologie de Latour propose ainsi une inversion de l'explication sociologique « première version » : au lieu de présumer que certaines choses sont sociales de manière stable, il s'agit d'expliquer *comment* elles sont sociales et *comment* un caractère de stabilité est produit en regard de leur constitution. De plus, puisque le social est envisagé comme un mouvement, il s'agit, pour le retracer et le suivre, de « *rechercher des véhicules, des outils, des instruments et des matériaux capables de produire une telle stabilité* » (ibid, p.53). Or Latour insiste pour que « *les "moyens" ou les "outils" employés dans la "construction" [soient] traités comme des médiateurs et non plus comme de simples intermédiaires.* » (ibid, p.59). Cela signifie qu'il ne s'agit pas d'examiner des outils ou des moyens en tant qu'ils pourraient exprimer ou refléter le caractère social de quelque chose mais plutôt en tant qu'ils contribuent à le produire comme étant social. Il ne s'agit donc plus de reconstituer un groupe qui serait social par essence, mais bien d'analyser comment une variété d'outils et de moyens participent à continuellement le délimiter et l'entretenir. En cela, selon Latour, un groupe, c'est non « *pas une construction en attente d'être restaurée, mais un mouvement qui a besoin d'être continué* » (ibid, p.58).

Cette perspective me paraît utile pour éviter de présupposer le caractère social de la mémoire et mieux permettre d'examiner comment ce caractère est établi comme tel. Cela me semble compléter de manière pertinente les autres aspects du mémoriel, en interrogeant : qu'est-ce qui fait être la mémoire ? Qu'est-ce que certains processus font être alors qu'ils réalisent de la mémoire ? Serait-il possible d'envisager la mémoire comme

étant partie prenante de l'établissement d'un groupe plutôt que comme moyen de transmission et de perpétuation d'un groupe posé comme étant préexistant ? À mon avis, il devient ainsi possible d'examiner comment un groupe est établi par l'entremise des moyens qui concourent à produire des objets, des institutions, des activités, des discours comme de la mémoire. Plus précisément, à l'envers d'une supposition de la préexistence du groupe, dont la mémoire ne ferait « que » rendre compte, le mémoriel permet ainsi de mettre en lumière les manières par lesquelles la constitution de la mémoire comme un réservoir participe à et affecte la constitution d'un groupe.

3. VERS UNE ANALYSE DU MÉMORIEL DANS LE DISCOURS MÉDIATIQUE

Dans l'optique de la problématisation/conceptualisation que j'ai esquissée au cours des précédentes sections, je propose donc de désigner le mémoriel par une approche qui met en valeur que la production de la mémoire(-réservoir) dans le discours social procède de la mobilisation de plusieurs points de vue temporels - non pas seulement le passé, mais aussi le présent et le futur -, qui contribuent à établir la continuité de collectivités, et ce, en mettant un accent sur les processus de représentation qui participent à faire être certaines collectivités. Mais plus exactement, je propose dans cette thèse une analyse du mémoriel qui met de l'avant les questionnements suivants :

- Comment des produits, des institutions, des objets, des discours, des activités et des pratiques sont-ils constitués comme de la mémoire, et comment sont-ils mis de l'avant comme en étant partie prenante d'un réservoir ?
- Comment participent-ils à établir et « entretenir » des collectivités de manières singulières ?

- Comment, par le fait même, ces collectivités s'envisagent-elles à partir de différents points de vue temporels – du passé, du présent et du futur – et (se) produisent-elles une continuité ?

Les prochaines sections présentent la posture que j'adopte dans ce travail, ainsi que les terrains et la démarche analytiques que je privilégie pour réaliser une analyse du mémoriel dans le discours médiatique.

3.1 Une analyse de surface

Comme la problématisation que j'ai développée jusqu'ici devrait l'avoir établi, il n'est aucunement question, dans cette thèse, d'adopter une posture qui envisage la mémoire en espérant mettre en lumière un fondement ou une essence qui se déploierait selon diverses formes, ou encore de découvrir les invariants historiques ou les structures profondes de la mémoire au Québec. Autrement dit, il ne s'agit pas pour moi d'effectuer l'analyse d'une profondeur qu'aurait la réalité sociale - en l'occurrence celle de la mémoire -, laquelle analyse, comme le souligne le géographe Chris Philo (1992), mettrait de l'avant la réalité comme comportant des niveaux dont certains seraient plus déterminants que d'autres qui leur seraient dès lors subordonnés :

what might be termed depth accounts of social life, where more fundamental levels of social reality (whether these be conceived of as economic, psychological or whatever) are called upon to explain less fundamental ones[.] (Philo, 1992, p.231)

Une telle analyse se réalise à partir d'une posture qui qualifie et hiérarchise d'emblée les éléments constitutifs de la réalité, et cherche à établir une dimension d'analyse privilégiée pour l'appréhender. Dans cette optique, un phénomène aurait une profondeur dont il s'agirait de déchiffrer et de mettre en lumière les éléments fondamentaux et les règles qui président à les structurer et à les faire signifier. Il s'agirait alors d'identifier et d'examiner

les éléments fondamentaux d'un phénomène, de même que les règles déterminant leur (petit) nombre de combinaisons possibles, pour atteindre son essence. Ce type de posture me semble être celle qui anime une part significative des travaux sur la mémoire collective et, dans une moindre mesure, certaines des analyses mues par le concept de mémoire culturelle qui tendent, selon moi, à privilégier une approche plus proprement historique et contingente de la mémoire-réservoir. En effet, étant donné que celui-ci présente la mémoire comme un contenant dans lequel se trouveraient des représentations par lesquelles se reconnaît et se perpétue un groupe, la mémoire apparaît ainsi comme un ensemble de représentations qu'il faudrait creuser pour en extirper les fondements organisants. L'approche présentiste, par exemple, tend à envisager la mémoire comme un ensemble d'objets et de pratiques dont il serait possible de dégager une dimension organisante de la production et qui aurait trait à des objectifs poursuivis par des groupes afin de définir, d'établir et de maintenir un certain ordre social. Pour reprendre un exemple d'analyse que j'ai déjà évoqué plus haut, les historiens Hobsbawm et Ranger envisagent les traditions qui ont trait à l'apparat de la monarchie britannique, notamment, comme des ensembles de pratiques, d'objets et d'institutions qui sont produits avec des visées d'hégémonie et des objectifs de promotion des valeurs monarchiques, d'un passé impérial et d'un ordre social et colonial qui s'articule autour de ces valeurs et de ce passé. L'approche de la mémoire culturelle, quant à elle, appréhende la mémoire comme un ensemble de produits et d'objets culturels et médiatiques dont les significations seraient accessibles par le biais des souvenirs et des interprétations des individus qui auraient vécu un événement à partir duquel ces produits et objets auraient été élaborés. C'est en ce sens que Sturken – dont j'ai déjà évoqué le travail plus tôt - analyse un monument commémoratif de la guerre du Vietnam. Son analyse montre qu'il participe à mettre en évidence des souvenirs et des témoignages contribuant à convoquer des interprétations contrastées de la guerre, par le biais d'interprétations individuelles et de significations continuellement mises de l'avant. Ces significations et interprétations mettent de l'avant tantôt l'impérialisme américain et la masculinité, tantôt la fragilité et la perte telles que vécues par des vétérans et leurs proches.

Je préconise plutôt une posture qui envisage la réalité comme une surface texturée et qui appréhende les éléments hétérogènes qui en sont parties prenantes en leur attribuant a priori, dans le mouvement heuristique, des statuts comparables, voire symétriques⁹⁴. En cela, je préconise une analyse de surface, telle que la met de l'avant Philo :

[to] move instead to what might be termed a *surface* account, where the things of the world – the phenomena, events, people, ideas and institutions – are all imagined on the same level (whether they be advanced capitalism or the toy rabbit) in a manner that strives to do away with hierarchical thinking. (idem)

Plus précisément, une analyse de surface permet d'appréhender la réalité comme une étendue plane, dans la pluralité et l'hétérogénéité des éléments et des dimensions, en se penchant sur leur proximité, sur leur positionnement singulier, de même que sur les manières de parfois les considérer différemment selon que l'on se place sur un plan particulier ou sur un autre. Ainsi, au lieu d'envisager la réalité comme une étendue qu'il s'agirait de creuser afin d'en ressortir des éléments à analyser par rapport à une certaine essence présumée mais cachée qu'ils exprimeraient, ou comme étant a priori plus importants ou déterminants « en dernière instance » que les autres, il s'agit plutôt de prendre cette étendue telle qu'elle se présente, dans sa pluralité hétérogène - avec ses saillies, ses crêtes et ses pics, pour faire image -, sans chercher à y déceler un ordre latent ou un unique principe latent d'organisation.

En outre, cette posture incite à examiner comment, en étant connectés les uns aux autres, des éléments produisent des effets qui font en sorte que la réalité est continuellement en train d'être instaurée d'une manière singulière. Comme le met de l'avant la chercheuse féministe Elspeth Probyn (1996), l'analyse de surface cherche à trouver

⁹⁴ Même si je le prends en un sens moins formalisé et surtout sans tout le développement conceptuel et méthodologique que celui que lui ont accordé ces auteurs, il importe de souligner que ce principe de symétrie a notamment été décrit par le sociologue Michel Callon (1986), mais aussi par le sociologue et philosophe David Bloor (1976) dans le programme fort de la sociologie des sciences et des techniques.

[some] ways of connecting or of entering into things, becoming-things rather than seeking their deep, discrete, inherent meaning. The thing itself is to be found on the surface along with other things, their meaning only to be found in how they may or may not intersect. (Probyn, 1996, p.44-45)

Autrement dit, il s'agit d'appréhender la réalité comme un agencement, pour prendre la terminologie développée par le philosophe Gilles Deleuze (1980), c'est-à-dire comme une pluralité d'éléments hétérogènes pris dans leurs connexions et l'effectivité de ces connexions - des connexions par et à travers lesquelles des éléments s'affectent les uns les autres, les uns par rapport aux autres, les uns à travers les autres, les uns par-dessus les autres⁹⁵. Dans cette optique, il ne s'agit pas de discriminer à l'avance quelles représentations de la mémoire seraient (les plus) adéquates et pertinentes à être analysées selon une dimension qu'il s'agirait de déterminer et qui se présenterait comme un principe explicatif de l'organisation de cette représentation. Je propose plutôt de réaliser une analyse de surface dans l'hétérogénéité des représentations qui participent de la mémoire et dans l'effectivité toujours actuelle et agissante de leurs continuelles connexions, qui, par le fait même, les font être de plusieurs façons.

La posture que j'adopte se traduit par une analyse guidée par deux principes méthodologiques clés. Le premier principe réside dans l'appréhension des représentations qui informent le mémoriel par leur surface. Cela consiste à constamment prendre en compte qu'elles sont constituées de configurations d'éléments hétérogènes dont l'effectivité se

⁹⁵ Par exemple, Deleuze considère qu'un livre constitue un agencement en ce qu'il « *est fait de matières diversement formées, de dates et de vitesses très différentes* », dans lequel « *il y a des lignes d'articulation ou de segmentarité, des strates, des territorialités; mais aussi des lignes de fuite, des mouvements de déterritorialisation et de déstratification. Les vitesses comparées d'écoulement d'après ces lignes entraînent des phénomènes de retard relatif, de viscosité, ou au contraire de précipitation et de rupture. Tout cela, les lignes et les vitesses mesurables, constitue un agencement [c'est l'auteur qui souligne]. (...) En tant qu'agencement, il est seulement lui-même en connexion avec d'autres agencements, par rapport à d'autres corps sans organes. On ne demandera jamais ce que veut dire un livre, signifié ou signifiant, on ne cherchera rien à comprendre dans un livre, on se demandera avec quoi il fonctionne, en connexion de quoi il fait ou non passer des intensités, dans quelles multiplicités il introduit et métamorphose la sienne, avec quels corps sans organes il fait lui-même converger le sien* » (Deleuze 1980, p.9-10).

réalise continuellement par et à travers des connexions qui participent à les faire être des représentations spécifiques de manières singulières. Parmi les défis que pose l'analyse de surface, se pose celui d'éviter de n'appréhender la représentation que comme une cartographie intemporalisée, en quelque sorte, des éléments et des connexions qui contribuent à la faire être. La géographe féministe Doreen Massey peut être d'un certain secours pour faire face à ce problème. Comme elle le souligne, l'espace est souvent conceptualisé d'une façon binaire par rapport au temps, ce qui fait en sorte de les cristalliser tous deux comme les deux faces d'une chose et finit d'enlever tout dynamisme à tout ce qui concerne l'espace. Dans cette optique, l'espace tend à faire apparaître la surface comme un contenant qui renfermerait non pas tant le temps que la temporalité :

Through many twentieth-century debates in philosophy and social theory runs the idea that spatial framing is a way of containing the temporal. For a moment, you hold the world still. And in this moment you can analyse its structure. (Massey, 2005, p.36)

Massey illustre cette idée de l'espace par l'exemple de la carte d'un voyage qui ne devient alors que la « plate » représentation des déplacements une fois réalisés, vidés de toute temporalité : la représentation du voyage « enferme » alors dans l'espace le mouvement impliqué par ce voyage à travers l'espace. C'est ainsi l'un ou l'autre : le mouvement ou le résultat du mouvement, mais pas le déplacement pris dans le mouvement, en train d'être fait. Dans les études de la mémoire qui sont réalisées dans une approche de la mémoire collective, comme je l'ai souligné dans le présent chapitre, cela fait souvent en sorte de favoriser un examen des représentations alors qu'elles sont déjà établies plutôt qu'en tant qu'étant continuellement produites. Par exemple, la mémoire collective d'un groupe national serait identifiable à partir de représentations déjà construites et établies par les membres d'un groupe, dont des enjeux préexistants qui ont concouru à leur formation au cours de l'histoire de ce groupe, notamment.

Afin d'éviter cette fermeture et de prendre en compte le dynamisme de la production des représentations constitutives du réservoir qu'est la mémoire, je prends pour point de départ la posture par laquelle Probyn réalise une analyse de surface : « *translating across planes* » (Probyn, op.cit., p.35). Traduire à travers les plans consiste à appréhender les éléments en tant qu'étant constitués de différentes strates qui seraient imbriquées, et à continuellement traduire ces strates les unes par rapport et à travers les autres⁹⁶. Cela m'amène à envisager que la production d'une représentation peut s'effectuer de manières singulières selon que des éléments qui en participent en rencontrent d'autres, se superposent, se recouvrent. Il s'agit donc pour moi d'examiner l'effectivité des éléments qui concourent à établir des représentations, mais aussi l'effectivité des connexions entre ces éléments qui fait en sorte qu'ils agissent les uns sur, par et à travers les autres.

Pour appréhender les manières par lesquelles des représentations sont développées et instaurées, en tenant compte de ces effectivités – m'inspirant du chercheur en études culturelles et en culture populaire Lawrence Grossberg (1992), je désigne par là la capacité des éléments qui participent de représentations à affecter d'autres représentations, à les instaurer et à les transformer⁹⁷ -, mon second principe méthodologique est de choisir comme « points d'entrée » de l'analyse des technologies. En cela, je m'inspire de Foucault (1984) qui, dans son projet d'étudier les conditions de production de la connaissance et des manières par lesquelles elles participent de la constitution des Lumières comme limites historiques de cette connaissance, propose « *de prendre en compte comme domaine homogène de référence non pas les représentations que les hommes se donnent d'eux-mêmes, non pas les conditions qui les déterminent sans qu'ils le sachent[, mais] ce qu'ils*

⁹⁶ Il importe de souligner que Probyn s'inspire de la philosophie de Deleuze avec laquelle elle compose sa propre démarche analytique. Je m'inspire pour ma part plutôt de celle de Probyn que je recomposerai aussi à ma manière.

⁹⁷ Plus exactement, en considérant qu'une représentation participe d'une pratique et que « *[a] practice is a mode by which effects are produced and reality transformed* » (Grossberg, 1992, p.51), l'effectivité désigne la capacité à affecter des pratiques (« *every practice transforms the world in some way* » (ibid, p.398)).

font et la façon dont ils le font. » (Foucault, 1984, p.576). Plus précisément, dans cette optique, il s'agit pour moi d'examiner des ensembles d'éléments – lesquels peuvent être des objets, des textes, des images, par exemple – dont l'effectivité participe de la mise en œuvre de techniques et de méthodes dans la poursuite d'un but qui les articule de manière cohérente. Mais il s'agit aussi de considérer ces technologies avec et par l'effectivité de certains procédés – c'est-à-dire des méthodes et des techniques qui sont mises en œuvre dans un but spécifique - qui en participent sur et à travers divers plans tantôt philosophiques, tantôt sociologiques, tantôt littéraires, notamment -, et par des connexions qui font apparaître, tantôt dans leurs intersections, tantôt dans leurs combinaisons, ces représentations.

Dans la mesure où il s'appuie sur Foucault mais aussi qu'il lie faire, façons de faire et savoir, mon usage du concept de technologie n'est pas sans parenté avec celui qu'en fait Toby Miller dans son ouvrage *Technologies of Truth* (1998). Ce dernier y précise que « *[a] technology is a popular held logic, and a truth is an accepted fact* », ajoutant que « *[without] technology, there is no truth: it has no verb. People may "lie," but they cannot "true."* » (Miller, op.cit. p. 4). Or je considère qu'il n'y a pas de mémoire, de souvenir possible sans technologie – les technologies, en tant qu'elles informent les objets, les pratiques et institutions notamment, sont ce qui donne corps à la mémoire et ce qui concourt à la présenter comme étant « vraie »⁹⁸. Dans cette optique, pour penser en termes de technologie, je m'inspire aussi de Sturken (op.cit.) qui considère que la production de la mémoire (culturelle, en l'occurrence) s'effectue notamment à travers des objets, des images, des monuments, des corps. En cela, « *[these] are technologies of memory, not vessels of memory in which memory passively resides so much as objects through which memories are shared, produced, and given meaning.* » (Sturken, op.cit., p.9) Je m'inspire

⁹⁸ La philosophe Isabelle Stengers montre bien l'efficacité au plan de la représentation des technologies dans son analyse d'un dispositif scientifique inventé par Galilée. Elle écrit : « *Et si, après trois siècles et demi, on enseigne encore les lois du mouvement galiléen et les dispositifs qui permettent de le mettre en scène, plan incliné et pendule, c'est que jusqu'ici aucune interprétation n'a réussi à défaire l'association inventée par Galilée entre le plan incliné et le comportement des corps graves.* » (Stengers, 1995, p.100),

aussi de John Frow (1997), qui envisage la mémoire en tant que *tecknè*, en insistant sur le fait que la mémoire ne traduit pas, en quelque sorte, une expérience dont elle découlerait, mais qu'elle est plutôt produite par et à travers des technologies et des institutions qui la réalisent :

By 'technological' I mean on the one hand storage-and-retrieval devices and sites such as books, calendars, computers, shrines, or museums; and on the other hand particular practices of recall-techniques of learning acquired in school, structured confession or reminiscence, the writing of autobiography or history, the giving of evidence in court, the telling of stories related to an artefact or a photograph, and even such apparently immediate forms of recollection as the epiphanic flash of involuntary memory or the obsessive insistence of the symptom. (Frow, 1997, p.230)

Dans cette optique, j'appréhende les produits, les institutions, les objets, les discours, les activités et les pratiques qui participent à établir une représentation en tant qu'ils constituent des technologies qui articulent notamment des techniques et des méthodes de divers ordres qui sont réalisées afin d'arriver à un résultat. À cet égard, par exemple, comme je le montrerai dans le prochain chapitre, l'appareillage statistique constitue une technologie qui concourt à produire Maurice Richard comme une étoile du hockey – une technologie qui articule quantité de calculs qui participent notamment à un système de valorisation des joueurs, par et à travers lequel Maurice Richard est distingué et mis en valeur. La mobilisation de technologies de cet ordre n'est certes pas spécifique au mémoriel. Mais penser en termes de technologies me permet de « découper » des processus (de représentation, en l'occurrence) - c'est-à-dire des enchaînements d'opérations qui sont constamment en cours de réalisation - sans arrêter leur mouvement. Cela me permet aussi d'examiner comment différentes technologies en rencontrent d'autres, se combinent à elles ou s'y superposent, notamment, ce qui, par le fait même, contribue à instaurer des représentations. Par ailleurs, pour qu'il soit pertinent, cet examen des technologies qui concourent à établir des personnalités publiques commande qu'elles soient définies dans l'historicité qui module l'effectivité qu'elles ont dans leurs connexions avec d'autres

technologies. Mais cette attention ne « creuse » pas, elle reste en surface et considère les discours, les pratiques, les objets en tant qu'étant disponibles à une analyse qui ne cherche pas plus à déceler une origine que ces représentations auraient qu'un non-dit, ou encore à nier ou chercher à prouver que ces représentations sont adéquates ou non. Dans cette optique, mon analyse vise donc à permettre un examen des conditions qui permettent l'instauration de ces représentations, en examinant comment des technologies historiquement marquées participent à continuellement les constituer.

3.2 Des personnalités publiques comme terrains d'analyse

De l'esquisse qui présentait en début de chapitre un aperçu du discours social prenant la mémoire pour objet, j'ai tiré trois grands constats : la mémoire apparaît être un phénomène prégnant qui a un caractère holistique et aussi un caractère itératif. Mais par ailleurs, j'aurais pu aisément souligner combien il est frappant que des individus aient une place privilégiée au cœur de produits médiatiques, discours, débats et controverses qui traitent de la mémoire dans ses articulations à l'histoire et à la culture. Plus précisément, j'aurais pu insister sur le fait que certains individus soient présentés comme s'ils étaient de manière évidente des incarnations de la mémoire d'un groupe dont ils seraient les représentants. Par exemple, j'aurais pu insister sur le fait que l'ex-premier ministre du Québec René Lévesque est souvent mis de l'avant comme incarnant la nation québécoise s'affirmant par et à travers la Révolution tranquille et l'émergence du Parti Québécois, ou encore que la chanteuse Céline Dion incarne une collectivité québécoise innovatrice et qui réussit à une échelle internationale. Or loin d'être évidente, cette incarnation me semble être partie prenante d'un processus qui mérite un examen attentif, notamment en raison de ses résonances politiques et sociales et de ce qu'elle rend possible (ou non) en termes de temporalisation et de collectivisation au Québec. Toutefois, cette analyse accorde une attention particulière à considérer les individus comme des configurations personnifiées de la mémoire qui sont

continuellement (re)faites, continuellement (re)constituées et qui ne sont donc jamais données d'avance, telles qu'elles seraient déjà prêtes à analyser. Il ne s'agit donc pas de considérer a priori qu'une personnalité publique « représenterait » d'emblée le groupe ou l'époque auxquels elle serait liée. Le caractère « allant de soi » des personnalités publiques et de leur interpellation comme « incarnations mémorielles » mérite justement d'être interrogé. Il ne s'agit ainsi pas plus de considérer une personnalité publique comme un lieu de mémoire⁹⁹, c'est-à-dire comme une personnalité qui incarnerait et par le fait même, contiendrait, de facto, des représentations du passé : « *un homme-mémoire, (...) en sa personne même, un lieu de mémoire* » (Nora, op.cit., p.37)¹⁰⁰. Plutôt, je fais l'hypothèse que le passé, le présent et le futur sont conjugués dans et par des processus de représentation qui établissent la continuité de la vie d'un groupe par le biais de la constitution d'individus en personnalités publiques significatives pour le groupe par le fait même instauré.

Afin de me guider dans cet examen, et parce que les personnalités publiques qui sont au cœur du processus mémoriel peuvent être considérées comme des célébrités, je tire notamment profit des travaux de David Marshall sur la célébrité (1997). Selon cet analyste des médias, depuis le XVIII^{ème} siècle (celui des Lumières), la célébrité a été au centre de la pensée occidentale et, avec l'émergence et le développement, au XIX^{ème} siècle, du capitalisme démocratique et de la notion d'auditoire de masse, il est devenu un mode de représentation privilégié pour mettre de l'avant des valeurs très précises. La célébrité contemporaine constitue un mode de représentation qui articule à travers des individus des valeurs particulières qui sont célébrées publiquement : « *it describes a type of value that can be articulated through an individual and celebrated publicly as important*

⁹⁹ Lieu au sens matériel, symbolique et fonctionnel constitué d'un jeu de l'histoire et de la mémoire : « *Basculement du mémoriel à l'historique, d'un monde où l'on avait des ancêtres à un monde du rapport contingent à ce qui nous a faits, passage d'une histoire totémique à une histoire critique; c'est le moment des lieux de mémoire. On ne célèbre plus la nation, on étudie ses célébrations.* » (Nora, 1997a, p.29)

¹⁰⁰ Cela ne signifie pas que les personnalités publiques ne peuvent être appréhendées et analysées comme des lieux de mémoire. Devant des « monuments » et des « icônes » publiques de la trempe de celle de Maurice Richard – on pourrait s'intéresser aux jeux de mémoire et d'histoire qui se nouent en ce « lieu ». Mais telle n'est pas l'objet de mon analyse, pas plus, on l'aura compris, que la conception de la mémoire qui l'anime.

and significant » (Marshall, 1997, p.7). Dans cette perspective, la célébrité s'envisage non pas comme un statut qui serait conféré d'emblée à certains individus, mais plutôt comme un ensemble de formes d'individualité publiques. Comme l'énoncent de manière concise l'analyste en études culturelles et sur le sport David L. Andrews et le sociologue du sport Steven J. Jackson, la célébrité consiste donc en un « *descriptor incorporating various forms of public individuality (the hero, star, famous, leader, renowned, notorious) existant and operational within popular culture* » (Andrews and Jackson, 2001, p.2). Ainsi, au plan de leur représentation publique, certaines personnes deviennent des meneurs (des *leaders*) ayant, par exemple, présidé aux destinées d'un groupe ou d'une collectivité – au Québec et au Canada, René Lévesque et Pierre Elliot Trudeau sont fréquemment considérés de la sorte. D'autres acquièrent de la notoriété en vertu des réussites singulières ou, plus exactement, comme le souligne le chercheur en études anglaises James E. English (2005), de systèmes de valorisation qui instaurent certaines activités en accomplissements ou en réussites. De telles célébrités notoires sont régulièrement instituées par leur filiation à des familles prestigieuses. Au Québec, par exemple, le coureur automobile Jacques Villeneuve apparaît comme une telle célébrité : les analyses et les commentaires le concernant le comparent constamment à son père, feu Gilles Villeneuve qui s'était aussi illustré dans ce sport et qui a connu une fin tragique, (ce qui a par ailleurs contribué à en faire une légende sportive) et son oncle, Jacques Villeneuve, qui a aussi fait une carrière comme pilote de course professionnel.

Mais de plus, les personnalités publiques qui sont produites par le biais de certaines figures d'individualité publique m'apparaissent être régulièrement au centre du discours médiatique et présentées, dès lors, comme concernant tout le monde. En effet, dans la foulée des thèses développées par l'analyste en études des médias, des communications et de la culture Nick Couldry, il me semble pertinent d'envisager la presse écrite, la télévision, la radio et l'Internet comme des médias centraux en ce sens qu'ils sont couramment constitués comme des moyens fondamentaux par lesquels les individus et les groupes

s'imaginent en relation avec le monde social : « *those central media (...) through which we imagine ourselves to be connected to the social world.* » (Couldry, 2003, p.2 – c'est l'auteur qui souligne). En d'autres mots, les médias se présentent et sont abordés comme des témoins de « ce qui se passe » dans plusieurs dimensions de la vie sociale, et sont réputés faire découvrir des réalités auxquelles les activités de la vie quotidienne ne permettraient pas d'avoir accès autrement. Ils contribuent aussi à mettre en forme et à mettre en lumière « sur la place publique » des enjeux, des débats et des controverses, tout en participant de la promotion de toutes sortes d'objets, événements, pratiques, activités et institutions. Ils constituent ainsi un espace discursif des plus significatifs.

Cet espace discursif est souvent considéré comme étant sinon ouvert à tous et toutes, du moins concernant « tout le monde ». Couldry soutient que le pouvoir des médias tient surtout du fait que les individus et les groupes sociaux considèrent que c'est par et dans les médias qu'ils peuvent le mieux participer à définir ce qui est conçu comme étant « la réalité ». En conséquence, ils accordent aux médias un pouvoir qu'ils n'estiment pas avoir ou pouvoir exercer sans eux – le pouvoir de parler « au nom de tous » :

By 'media power', I do not mean the power (ideological or otherwise) exercised upon us by specific media texts; I mean more generally media 'institutions' differential symbolic power, the concentration of symbolic power in media institutions : that is, the fact that we take for granted that the media have the power to speak 'for us all' – indeed to define the social 'reality' that we share – a power which individuals, corporations, pressure groups, professional bodies and even perhaps the state do not have. (Couldry, 2001, p,157)

Plus encore, toujours selon Couldry, la propension des individus à se tourner vers – et à constituer - les médias comme les relais légitimes de la réalité sociale relèverait d'un mythe :

... ‘the myth of the mediated centre’ : the belief, or assumption, that there is a centre to the social world, and that, in some sense, the media speaks ‘for’ that centre. This myth underlies our orientation to television, radio and the press (and increasingly the Internet) as social centre, and our acceptance of that centre’s position in our lives as legitimate. (idem)

Les institutions médiatiques, elles, leurs agents et leurs produits, tendent en effet à se mettre de l’avant comme des points de passage privilégiés, sinon obligés, pour la connaissance et l’ouverture sur le monde contemporain. En l’occurrence, lorsqu’il est question de personnalités publiques dans les médias, elles sont continuellement mises de l’avant en tant qu’étant importantes pour tout le monde en même temps que les médias se présentent eux-mêmes comme les meilleurs moyens de les mieux connaître. Or ils ne sont certainement pas les seuls relais à partir desquels les individus appréhendent et évaluent ces informations – que l’on pense par exemple à l’efficacité du bouche-à-oreille et à celle de personnes de confiance, sur lesquelles s’appuient souvent les individus pour prendre des décisions et former leurs opinions. Mais ce mythe a une grande efficacité, d’autant plus la vitesse croissante à laquelle l’information circule par et à travers les médias.

Gary Whannel (2002) désigne d’ailleurs le tourbillon qui semble résulter de la combinaison de la croissance de l’éventail des médias avec cette vitesse toujours plus grande de l’information à travers et entre eux par le terme de vortextualité :

The growth in the range of media outlets, and the vastly increased speed of circulation of information have combined to create the phenomenon of a ‘vortex’ effect, which I term here, ‘vortextuality’. The various media constantly feed off each other and, in an era of electronic and digital information exchange, the speed at which this happens has become very rapid. (Whannel, 2002, p.206)

Plus précisément, Whannel considère qu’il arrive que certains événements soient présentés, dans et à travers les médias, d’une manière telle qu’ils deviennent incontournables – plus encore, il en viennent à occuper, par le tourbillon d’informations qui en traitent, pratiquement tout l’espace médiatique. C’est ce qu’il appelle le vortex :

Certain super-major events come to dominate the headlines to such an extent that it becomes temporarily difficult for columnists and commentators to discuss anything else. They are drawn in, as if by a vortex. (...) The vortextual effect produces a short-term compression of the media agenda in which other topics either disappear or have to be connected to the vortextual event. In the midst of a vortextual moment, cartoons, radio phoneins, celebrity columnists, news magazines, cultural commentators and letter pages are all drawn into the central topic. (idem)

Une analyse du mémoriel vise donc à examiner comment certaines personnalités publiques sont constituées, par le biais d'événements vortextuels qui les produisent au centre du discours médiatique non seulement à ces moments mais aussi à travers le temps. Elle me permet aussi de les considérer comme des configurations personnifiées de la mémoire qui sont inscrites dans des récits « collectivisés », c'est-à-dire des histoires dans lesquelles la vie « privée » de ces individus et leur vie publique comme personnages publics sont articulées par rapport à la continuité d'une collectivité. Enfin, elle me permet aussi de les appréhender en tant qu'étant instaurées par des technologies qui les font être comme représentations.

Aux fins de la présente thèse, l'ex-hockeyeur Maurice Richard et l'animatrice et auteure en télévision Janette Bertrand constituent les terrains de mon analyse, en tant que célébrités qui sont régulièrement produites à travers le discours médiatique, tout particulièrement lors d'événements vortextuels qui concourent à les présenter comme des incarnations de la mémoire du Québec. Pourquoi ces deux célébrités ? Pour Maurice Richard, tout particulièrement au moment de sa mort, il m'apparaît comme une célébrité qui n'a pas d'équivalent au plan de l'ampleur et de l'intensité du traitement médiatique et donc, potentiellement, de son effectivité sociale, culturelle et politique. Et pour Janette Bertrand, sa récurrence et la durée de sa présence sur la scène culturelle et médiatique me semblent à la fois intrigante et digne d'intérêt. De plus, elle me permet d'examiner et de mettre en lumière une figure féminine qui est potentiellement productive, un peu en contrepoint des figures masculines qui sont souvent invoquées ou étudiées comme incarnations de

collectivités nationales, d'autres formes de collectivisation et de temporalisation effectives dans le Québec contemporain. En outre, cela me permet de souligner que le mémoriel ne concerne pas que des personnalités publiques qui sont décédées.

En tant que moment particulièrement générateur de documents, d'objets et d'images, notamment, la mort de Maurice Richard m'est apparue comme un événement déclencheur, vortextuel, qui m'a amenée à le considérer comme un critère de constitution de l'archive « Maurice ». Cela m'a permis de repérer une variété d'éléments médiatiques (notamment des articles de journaux, des magazines, des émissions de télévision) autour de Maurice Richard, et aussi d'examiner les manières par lesquelles il est constitué comme héros à la fois sportif, populaire et national. J'examine aussi comment, ce faisant, des collectivités – tels un peuple canadien-français et une nation canadienne-française, notamment – sont mises en évidence par le biais d'histoires dans lesquelles la vie « privée » et la vie publique de Maurice Richard sont mises de l'avant de façon exemplaire. En ce qui concerne Janette Bertrand, l'événement déclencheur réside en la parution de son autobiographie, à l'automne 2004, et cette analyse se concentre sur les manières par lesquelles elle est établie comme une pionnière, ce qui concourt par le fait même à mettre en évidence d'autres collectivités – telles que les femmes et les hommes, et une société québécoise notamment –, par le biais d'histoires dans lesquelles sa vie « privée » et sa carrière sont aussi mises de l'avant.

3.3 Une logique d'archive...

La démarche de recherche qui a informé ces analyses en est une d'allers-retours entre problématisation et analyse. En effet, plutôt que d'établir a priori une problématique qui oriente unilatéralement une analyse qui en découle, j'ai effectué ces deux types de travail d'une manière qui les faisaient se nourrir mutuellement. Un premier travail de problématisation a certes orienté de premières analyses, mais celles-ci ont en retour ouvert

de nouvelles avenues conceptuelles, qui ont éventuellement réorienté et redéfini partiellement la problématique.

Cette démarche itérative d'allers-retours entre problématisation et analyse a aussi fait en sorte qu'il est aussi devenu de plus en plus clair, au fil de l'exploration du terrain médiatique, que je travaillerais à mi-chemin entre la logique de l'archive et celle du corpus. En effet, afin de constituer le matériau de ces analyses – qui concernent particulièrement le discours médiatique produit aux deux moments vortextuels que je viens d'exposer mais qui ne s'y résume pas -, j'ai suivi des règles qui relèvent de l'archive, dans laquelle j'ai ensuite défini un corpus, qui ne se comprend pas en-dehors de cette archive. En cela, le travail concret de recherche m'a amenée à bricoler (au sens auquel l'entend de Certeau (op.cit.)) à partir d'éléments associés à chacune d'elles afin de pouvoir mener à bien mon entreprise.

J'ai d'abord constitué une archive – en tant que consistant, comme le souligne la professeure en communication Line Grenier (2008), en « *[un] ensemble relativement important de documents souvent hétérogènes qui, réunis, rendent compte de la diversité des manifestations concrètes d'un phénomène donné dans ses diverses dimensions* » (Grenier, 2008) - d'une taille considérable quant au nombre et à la variété des documents qu'elle regroupe autour de Maurice Richard et de Janette Bertrand. Par la suite, il s'est agi pour moi d'effectuer un examen des procédés et technologies qui organisent les régularités et des irrégularités dans les représentations de Maurice Richard et de Janette Bertrand par le biais de figures d'individualité publiques. En ce sens, les documents que j'ai regroupés dans le processus de constitution de mon archive peuvent être compris comme les manifestations concrètes des technologies et des procédés que je veux analyser, et doivent me permettre de rendre compte de leur effectivité et des relations entre eux. Autrement dit, comme le souligne la chercheuse en communication Josephine Mills, « *the documents are neither proof of something « real » that exists separate from the archive nor are they examples – i.e. representative of something else.* » (Mills, 1999, p.12)

Il faut comprendre que dans l'approche de l'analyse de discours que je mobilise, les documents d'une archive ne sont pas considérés comme rendant compte d'une réalité qu'ils rendraient accessible en mettant en évidence les discours qui en participent. Au contraire, comme le souligne Grenier, l'analyse ne découle pas d'une archive qu'il s'agirait de mettre au jour, c'est plutôt elle qui produit l'archive : « *the archive to be constituted is [not] the starting point of the research[, rather], it [is the] product of (...) research.* » (Grenier, 2001, p.282). Il ne s'agit donc pas d'établir d'abord une archive qui s'offre ensuite à l'analyse; il s'agit plutôt de la considérer comme étant partie prenante de l'analyse en train de se faire. Dans cette optique, elle a évolué au fil de l'élaboration de la problématisation et s'est stabilisée alors même que celle-ci s'est définie et établie.

Prenant appui sur la familiarisation qui est partie prenante de la constitution des célébrités que sont Maurice Richard et Janette Bertrand, les archives « Maurice » et « Janette » comprennent surtout des articles publiés dans les quotidiens de langue française publiés dans la région de Montréal, c'est-à-dire *La Presse*, *Le Devoir* et *Le Journal de Montréal*¹⁰¹. Pourquoi privilégier les quotidiens ? Parce qu'ils représentent une source quotidienne d'information – d'autant plus qu'ils sont institués et s'instituent eux-mêmes comme des relais légitimes de la réalité sociale (Couldry, op.cit.) - et qu'ils consacrent une bonne part de leur production à la critique, au commentaire, à la promotion parfois de ce qui est présenté dans les autres médias (tout particulièrement à la télévision et à la radio, et de plus en plus, sur Internet), les rendant particulièrement importants dans la production des discours sociaux. Enfin, pour des raisons d'ordre pratique, les articles de quotidiens se sont avérés plus facilement retraçables et plus stables que d'autres types de matériaux

¹⁰¹ À l'automne 2001, un étudiant de maîtrise en bibliothéconomie à l'Université de Montréal, Serge Lafortune, a plus systématiquement effectué cette recension pour l'année 2000 entière, dans le cadre d'un cours qui visait à faire travailler les étudiants en « situation réelle » pour un membre de la communauté universitaire de l'Université de Montréal. À cette époque, le projet de thèse que j'élaborais s'articulait non seulement autour de Maurice Richard, mais aussi autour de l'ex-premier ministre du Canada, Pierre Elliot Trudeau, lui aussi décédé en 2000, à l'automne.

médiatiques¹⁰². Il me faut toutefois souligner que s'il a été relativement aisé de retracer les articles parus dans les quotidiens *La Presse* et *Le Devoir*¹⁰³, la recension des articles du *Journal de Montréal* est nettement plus difficile en n'ayant pas accès, le jour même, à une édition du journal¹⁰⁴.

Outre la revue de presse des quotidiens sus-nommés pendant la dizaine de jours qui ont suivi le décès de Maurice Richard (du 28 mai 2000 au 3 juin 2000), l'archive « Maurice » inclut aussi des livres qui sont parus cette année-là autour de lui, de même que des articles qui le concernaient et qui ont été publiés après sa mort. Plus précisément, particulièrement au cours de l'année 2002, la délimitation de cette archive a en quelque sorte été élargie, alors que d'autres événements sont survenus et sont autant d'« échos » ou de répercussions du décès de Maurice Richard. À l'hiver 2002, les funérailles nationales du peintre Jean-Claude Riopelle ont non seulement rappelé une rencontre du peintre avec le *Rocket* Richard – une rencontre considérée comme étant historique entre deux « héros » - mais aussi la marque même du hockeyeur dans une œuvre « testamentaire » du peintre (*Rosa Luxembourg*). Presque au même moment, un débat public fut soulevé par la mise aux enchères imminente (sur Internet) d'objets ayant appartenu au *Rocket* Richard (dont plusieurs étaient exposés à l'Aréna Maurice-Richard, dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, à Montréal). Devant la controverse, après avoir été directement interpellé, le gouvernement québécois a décidé, d'une part, de soustraire certains items jugés

¹⁰² À moins d'avoir enregistré des émissions de télévision ou de radio, il était ardu d'y avoir accès, et parfois, les supports sur lesquels elles auraient été enregistrées devenaient difficiles d'accès (notamment depuis l'adoption croissante des technologies DVD qui ont graduellement remplacé les technologies VHS, ou encore en raison de problèmes de transferts entre des appareils enregistreurs). De plus, sur Internet, il arrive somme toute fréquemment que des hyperliens soient redirigés, deviennent inaccessibles ou voient leur contenu changé au gré de différentes pratiques qui mènent à leur élaboration.

¹⁰³ Des archives des quotidiens *La Presse* et *Le Devoir* sont accessibles sur microfilms, notamment à la Grande Bibliothèque du Québec, mais aussi par le biais de la base de données *Eureka*, disponible par Internet.

¹⁰⁴ En effet, l'éditeur de ce journal ne participe à aucune pratique d'archivage citée, et s'il est possible de commander des exemplaires des éditions remontant aux deux mois précédant une demande, il est autrement ardu sinon impossible d'avoir accès à des éditions antérieures. Si, depuis relativement peu de temps, il est désormais possible de retracer plusieurs archives par Internet - par le biais du site de Canoë [en ligne] <http://www.canoë.com> -, elles sont néanmoins d'une étendue plutôt partielle et limitée pour les fins de cette thèse.

particulièrement significatifs à cette vente, (par une loi déclarant ces objets « patrimoine national ») et, d'autre part, de faire organiser une exposition temporaire de l'ensemble des objets (avant leur dispersion par encan) au Musée d'histoire canadienne McCord (au centre-ville de Montréal). Par ailleurs, en 2004, le Musée de la civilisation d'Ottawa a présenté une exposition consacrée à Maurice Richard (« *Rocket Richard – Une légende, un héritage* »). De plus, en 2005, plusieurs médias ont souligné aussi le 50^{ème} anniversaire de ladite émeute du Forum¹⁰⁵, et à la fin de la même année, le film *Maurice Richard* sortit dans les salles de cinéma du Québec (et éventuellement du Canada anglais), en prenant pour objet la vie de l'ex-hockeyeur, de ses débuts sur la glace jusqu'à l'émeute du Forum¹⁰⁶.

En regard de l'archive « Janette », dès l'automne 2001, c'est une édition de la *Revue de la Cinémathèque québécoise* qui présentait une rétrospective de sa carrière à la télévision – lequel événement n'a toutefois pas acquis les propriétés d'un vortex – qui m'a fait amorcer la constitution d'une archive « Janette ». Après avoir commencé à problématiser « [*le*] *personnage public comme corps national [et] la mort publique comme lieu de mémoire nationale* »¹⁰⁷, et à analyser Maurice Richard comme « *corps national de mémoire* »¹⁰⁸, je cherchais alors à « sortir » définitivement la problématisation de l'optique d'une analyse de personnalités publiques décédées, considérant que de n'appréhender que des décès comme événements déclencheurs pour aborder la constitution d'une personnalité publique pouvait réduire la portée de la problématique. Plus précisément, si l'examen de l'établissement de

¹⁰⁵ Je reviendrai plus en détail sur cette émeute, dans le prochain chapitre, qui analyse la constitution de Maurice Richard comme héros national.

¹⁰⁶ En fait, à partir de 2003, les médias ont périodiquement fait état de différentes étapes de la réalisation de ce film (la soumission des demandes de financements auprès des organismes de financement dans le milieu cinématographique - Téléfilm Canada et la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) -, l'attente et leur obtention éventuelle, le tournage, la promotion).

¹⁰⁷ Voir Clermont, Patricia (2001a). « *Le personnage public comme corps national, la mort publique comme lieu de mémoire nationale* », communication présentée dans le cadre du congrès de l'Association francophone pour le savoir (ACFAS), Trois-Rivières, Québec.

¹⁰⁸ Voir Clermont, Patricia (2001b). « *Maurice Richard, corps national de mémoire* », communication présentée dans le cadre du congrès de l'Association canadienne de communication (ACC), Québec, Québec.

personnalités publiques pouvait certes se faire par le fait et au moment de leur décès, il me semblait opportun d'examiner aussi comment, du vivant des personnes instaurées comme figures d'individualité publiques, ce processus pouvait aussi s'appréhender. Dans cette optique, la publication de l'autobiographie de Janette Bertrand, *Ma vie en trois actes*, à l'automne 2004, constitue l'événement déclencheur à partir duquel ont été élaborés les critères de constitution de l'archive qui la concerne – un événement déclencheur qui, lui, est devenu tellement vortextuel qu'il permet de recenser des articles jusqu'à l'automne 2005. Mais cette archive comprend aussi des publications écrites qui m'apparaissent particulièrement probantes pour effectuer l'analyse des technologies et des procédés qui participent de sa constitution comme personnalité publique. Plus précisément, la délimitation de cette archive s'est aussi élargie à partir de cet événement déclencheur, et ce, dans deux orientations temporelles. D'une part, les documents médiatiques écrits à partir de l'automne 2005 ont été inclus dans l'archive, parce que le vortex du passage de Janette Bertrand à l'émission *Tout le monde en parle* a généré des articles sur cet événement mais aussi sur ce qui est présenté comme ses suites, c'est-à-dire son éventuel retour comme animatrice à la télévision. D'autre part, j'ai aussi « remonté » vers l'article publié en 2001 par la Cinémathèque québécoise que j'ai mentionné plus haut, et aussi vers l'exposition et le livre réalisés par le Musée de la civilisation à Québec, en 1996, parce que tous trois me semblaient caractéristiques d'une production de la carrière de Janette Bertrand comme étant partie prenante d'une histoire de la télévision. Par ailleurs, parmi plusieurs documents médiatiques qui ont été produits en 1999 en regard du XX^{ème} siècle qui se terminait, j'ai remarqué l'un d'entre eux en particulier, « *Les 100 Québécois qui ont fait le 20^{ème} siècle* », proposé par le magazine *L'Actualité*, qui comprenait des articles sur Maurice Richard et Janette Bertrand. Au total, l'archive « Maurice » comprend donc des documents médiatiques publiés entre 1999 et 2008, et l'archive « Janette » s'étend de 1996 à 2008. Par ailleurs, tout au long de l'élaboration de la problématique mais aussi des analyses, une archive d'exploration a aussi été constituée. Ses éléments sont parties prenantes de l'esquisse présentée au début du chapitre, laquelle esquisse participe d'ailleurs de la

problématique établie. Pour sa part, cette archive comprend des extraits de documents médiatiques publiés entre 2000 et 2009.

3.4 ... articulée à une logique de corpus

Au fil de la constitution continue de ces archives, de premières analyses - particulièrement à partir de l'archive « Maurice » - ont participé à réorienter le travail de problématisation en cours. Notamment, j'y remarquais des régularités représentationnelles en regard des figures d'individualité constitutives de Maurice Richard. Plus précisément, le joueur de hockey exceptionnel, la vedette populaire (à la fois au sens de vedette « issue du peuple » et au sens de vedette jouissant d'une grande popularité) et le héros national étaient constamment mis de l'avant. De plus, le matériel médiatique par et à travers lequel ces représentations étaient articulées mobilisait sensiblement les mêmes éléments et les mêmes modes de production : des statistiques, des photographies, des témoignages et les récits vantant les louanges et mérites de Maurice Richard. Voulant m'éloigner d'une analyse des significations de la représentation de Maurice Richard – d'autres que moi s'y sont attachés de belle façon (Benoît Melançon, 2006, 2008, tout particulièrement) -, et cherchant à en produire une qui rendrait plutôt compte des manières par lesquelles ces représentations étaient produites en tant que travail de mémoire, j'ai plus pleinement envisagé les statistiques, les photographies et les récits comme des « moyens » qui concouraient à établir ces représentations. Ces « moyens » ont été progressivement conceptualisés en termes de « technologies », un prolongement analytique de la problématique qui m'a incitée à revoir sous un autre angle l'archive « Janette ». C'est ainsi que j'ai pu non seulement repérer la régularité de la pionnière comme figure d'individualité publique récurrente mais aussi et surtout considérer comment des énumérations et des mises en récit singulières dans lesquelles les propos de Janette Bertrand étaient mis de l'avant, tout particulièrement, contribuaient à produire cette représentation.

Par ailleurs, la problématique évoluait aussi de concert avec le raffinement et le déploiement dans le travail même d'analyse d'une méthodologie permettant de mettre en œuvre une analyse de surface. Plus précisément, afin d'arriver à appréhender la représentation en train d'être faite - et non pas comme le résultat d'un processus qu'il s'agirait de retracer ou de reconstituer -, j'ai progressivement délimité, à l'intérieur de l'archive jusque-là constituée, des fragments d'archives relatifs à chacune des deux personnalités publiques en examen. Dans la réalisation de mon analyse du mémoriel, j'ai ainsi procédé en m'inspirant partiellement de la logique de corpus, c'est-à-dire que, malgré l'hétérogénéité des éléments effectivement retenus – ce qui est caractéristique de la logique d'archive -, j'ai visé à ce qu'ils soient exemplaires des « terrains » définis (« Maurice » et « Janette ») et que les ensembles qu'ils forment puissent ainsi être dits représentatifs sinon de ces terrains, à tout le moins de la problématique qu'ils concourent à explorer¹⁰⁹ – une représentativité que l'on peut dès lors qualifier de « théorique » (Miles et Huberman, 2003, p.59)¹¹⁰.

Ce faisant, la problématisation et l'analyse se sont de plus en plus peaufinées pour considérer des textes médiatiques, tout particulièrement, comme des technologies (dont participent certains procédés, comme des statistiques, des énumérations, par exemple) comme points d'entrée des représentations par lesquelles des personnalités publiques sont instaurées. Plus précisément, mon analyse a consisté à appréhender l'établissement des figures d'individualité publique par le biais des technologies qui les font être¹¹¹ : quels éléments contribuent aux représentations de Maurice Richard et de Janette Bertrand par le biais de ces figures ? Comment sont-ils articulés ? Et quels sont leurs effets en regard des collectivisations et des temporalisations qui sont par le fait même opérées ?

¹⁰⁹ Si l'on suit Bardin (2003), les trois traits caractéristiques du corpus sont l'exhaustivité, la représentativité (réelle ou phénoménale,...) et l'homogénéité des documents.

¹¹⁰ Miles et Huberman en parlent comme étant l'une des caractéristiques de l'échantillonnage qualitatif.

¹¹¹ Précisons que quelques analyses textuelles sont parties prenantes de l'analyse de la constitution de Janette Bertrand comme personnalité publique, tout en étant conséquentes avec les technologies à l'étude.

Dès lors, à l'intérieur des deux archives, j'ai plus clairement délimité des corpus qui comprennent des articles des trois quotidiens de langue française que j'ai identifiés plus haut, mais aussi d'autres documents médiatiques produits par la presse écrite. Plus précisément, le corpus qui concerne Maurice Richard comprend les articles parus entre le 28 mai 2000 (au lendemain de la mort de Maurice Richard) jusque vers le 3 juin 2000, mais il comprend aussi quelques livres publiés la même année, des sites internet relatifs à des institutions du monde du hockey, l'édition sur les *100 Québécois* du magazine *L'Actualité* (1999), le livre « 626 par 9. Une énumération chronologique des buts marqués par Maurice « Rocket » Richard, en photos, statistiques et récits » - qui a été réalisé à partir de l'exposition sur Maurice Richard originalement présentée à Gatineau en 2004 et 2005. Et celui sur Janette Bertrand comprend des articles publiés dans les quotidiens entre l'automne 2004 et l'automne 2005, mais aussi l'article paru dans la *Revue de la Cinémathèque québécoise* en 2001, un autre article (« *La révolution du divorce* ») paru en 2004 dans *Le Journal de Montréal* à l'occasion du 40ème anniversaire de sa fondation, et l'autobiographie de Janette Bertrand, *Ma vie en trois actes*. Ainsi, si les événements vortextuels sont au cœur des analyses de la constitution de ces deux personnalités publiques, les documents médiatiques dont la production n'a pas été réalisée pendant cette période (des livres, tout particulièrement) permettent notamment de montrer comment les technologies oeuvrent au-delà des conjonctures dont participent des effets de vortex – en l'occurrence la mort d'une personne ou encore la publication d'un récit de la vie d'une personne -, mais dont « les effets », en quelque sorte, perdurent et traversent le temps.

C'est donc comme chercheure qui examine la production du discours social que je fréquente et consomme moi-même par le biais des médias québécois de langue française - lesquels sont historiquement marqués et informés par des relations sociales de pouvoir -, que je propose dans cette thèse une problématique du mémoriel et des analyses de la constitution de Maurice Richard et de Janette Bertrand comme personnalités publiques. Plus précisément, dans les termes de la typologie développée par le sociologue de la culture

Chris Rojek autour des positionnements adoptés dans les études culturelles, le mien combine la situation (*location*), l'emplacement et le contexte. Plus précisément, mon positionnement est celui d'une individu qui participe d'une collectivité – en l'occurrence dite québécoise - qui se constitue par et à travers le discours social qui est produit dans et par les médias (*location* désigne « *where culture is directly made as individuals interact, help, represent, struggle, conflict and co-operate with each other, in relation to scarce economic, social, political and cultural resources* » (Rojek, 2007, p.70). Mais il est aussi celui d'une individu qui appréhende ces ressources que sont les médias tels qu'objectivés par diverses traditions académiques (« *[emplacement] simply means the position that individuals and groups occupy in relation to resources* » (ibid, p.85). En prenant en compte en même temps que ces médias, mais aussi son propre positionnement, sont historiquement et structurellement constitués (« *[context] refers to the general power structure that allocates resources through institutions designed to achieve normative coercion [and also] to the historical and structural dimensions behind location [and] emplacement* » (ibid, p.92¹¹²).

En envisageant les représentations de Maurice Richard et de Janette Bertrand par leur surface – et donc, par le fait même, par les saillies et les reliefs qui participent de leur représentation -, cette problématique (ou plus précisément les éléments de problématique que je mets en évidence) et ces analyses me permettent d'explorer plus avant le travail de mémoire réalisé à travers des technologies singulières. Ceci afin d'illustrer comment des formes d'individualité publiques incarnées par ces personnalités participent de ce travail de mémoire, et des collectivisations et temporalisations qu'elles effectuent.

¹¹² Les accents dans les citations sont ceux de l'auteur.

Chapitre 2 – MAURICE RICHARD OU LA CONSTITUTION D’UN HÉROS

Le 17 mai 2000, *Le Journal de Montréal* annonçait l’hospitalisation de Maurice Richard¹¹³. Dans les jours qui ont suivi cette annonce, l’état de santé du célèbre hockeyeur - surnommé le *Rocket* – a été l’objet d’une attention soutenue de la part des médias. Cette attention est en quelque sorte devenue une veille populaire, notamment suite à l’invitation faite au public, le 20 mai, par *Le Journal de Montréal*, à faire parvenir au *Rocket* des messages d’encouragement alors « [qu’il affrontait] son adversaire le plus coriace » [le retour d’un cancer traité quelques années auparavant]¹¹⁴. La réponse à cet appel a été si imposante que le quotidien publiait, du 23 au 27 mai, des dizaines de ces messages¹¹⁵. Cependant, le 27 mai en soirée, le décès du *Rocket* fut annoncé pendant *La Soirée du hockey*, l’émission par laquelle Radio-Canada rediffusait alors les matches du Canadien de Montréal en direct, chaque samedi soir¹¹⁶.

Dès le lendemain et pendant au moins une semaine au Québec, les journaux et les réseaux de télévision de langue française ont été partie prenante d’une immense commémoration qui a mis en valeur les exploits et les moments marquants de la carrière et de la vie publique du *Rocket*¹¹⁷. En effet, nombre d’éditions spéciales des journaux sont alors parues,

¹¹³ *Le Journal de Montréal* (17 mai 2000). « Sa santé se détériore – Le *Rocket* hospitalisé », p.1.

¹¹⁴ *Le Journal de Montréal* (22 mai 2000). « Nos lecteurs sont avec le *Rocket* », p.14.

¹¹⁵ Voir par exemple *Le Journal de Montréal* (23 mai 2000). « Un héros, ça ne meurt jamais ! [Les témoignages d’affection pour Maurice *Rocket* Richard] », section Sports, p.99.

¹¹⁶ Voir par exemple Lagacé, Patrick (28 mai 2000). « Le *Rocket* nous a quittés – Il aura choisi un samedi, un « soir de hockey » pour tirer discrètement sa révérence », *Le Journal de Montréal*, p.3, et Cousineau, Louise (28 mai 2000). Le dernier samedi soir de Maurice Richard, *La Presse*, p.A2. *La Soirée du hockey* a cessé d’être diffusée en 2004, après une existence de 52 ans - voir Radio-Canada (2 juin 2004), *Nouvelles*, « La Soirée du hockey disparaît » [en ligne], www.radio-canada.ca/nouvelles/index/nouvelles/200406/02/009-SRC-Soiree-Hockey.shtml [page vérifiée le 29 septembre 2009].

¹¹⁷ Les médias anglophones se sont aussi intéressés à la mort de Maurice Richard, de même que plusieurs médias étrangers et sites Internet, ce qui a d’ailleurs été souligné dans les médias québécois de langue française - voir par exemple : Duchesne, André (29 mai 2000). « En couverture du prochain *Paris Match* », *La Presse*, p. A7; Duchesne, André (29 mai 2000). « Un site hollandais sur le *Rocket* », *La Presse*, p. A7; Leduc, Louise (30 mai 2000). « La presse française parle du "saint de glace" », *Le Devoir*, p. A2.

et les programmations des radios et télévisions ont été modifiées¹¹⁸, présentant d'innombrables témoignages d'ex-coéquipiers, de joueurs et d'autres personnes évoluant dans le monde du hockey, de partisans de l'équipe des Canadiens de Montréal et d'admirateurs du *Rocket*, de politiciens, d'artistes et de gens ayant vécu l'époque à laquelle il a fait carrière. Non seulement était-il considéré comme quelqu'un d'important sur le plan du hockey et plus généralement du sport mais aussi plus largement, sur les plans social et politique, à Montréal, au Québec, au Canada et même ailleurs dans le monde¹¹⁹. Dans l'impressionnante revue de presse qu'il est possible d'effectuer autour de sa mort, les innombrables produits médiatiques et culturels, et même de nombreux discours académiques qui le prennent pour objet, Maurice Richard est présenté de nombreuses façons. Cet extrait de l'éditorial du *Devoir* du 30 mai 2000 l'illustre :

Maurice Richard fut un grand joueur de hockey et l'idole d'une génération. Même après avoir accroché ses patins, le Rocket est resté le modèle parfait de l'athlète professionnel qui a consacré toute sa vie et sa passion au hockey. Mais plus que cela, Maurice Richard était en quelque sorte « l'archétype de l'homme québécois » de la première moitié du siècle, selon l'expression de l'anthropologue Serge Bouchard : l'exemple du père de famille muet mais fidèle, courageux, droit et travaillant. Et c'est aussi de cela que les Québécois ont voulu se souvenir en honorant la mémoire de leur idole.¹²⁰

Le grand joueur de hockey, l'idole d'une génération, le modèle parfait de l'athlète professionnel, l'archétype de l'homme québécois de la première moitié du [XX^{ème}] siècle, l'idole : ces représentations du *Rocket* - qui ne concernent pas exclusivement le sport - ne s'excluent pas les unes des autres. Elles constituent au contraire autant de façons d'établir sa célébrité. Elles sont en fait des dimensions importantes de l'effectivité de cette célébrité, étant notamment produites et reproduites à travers une multiplicité de produits, de discours et de pratiques promotionnels et publicitaires. Parmi ces représentations, à mon avis,

¹¹⁸ Voir par exemple Roux, M. (29 mai 2000). « Une attention spéciale au *Rocket* sur tous les grands réseaux de télé », *La Presse*, p. A5.

¹¹⁹ Voir par exemple Duchesne, André (28 mai 2000). « Un leader, un ambassadeur pour les Québécois », *La Presse*, p.A12; Presse canadienne (30 mai 2000). « Un hommage à l'unisson de la Chambre des communes », *La Presse*, p.A8.

¹²⁰ Sansfaçon, Jean-Robert (1er juin 2000). « Un mouvement populaire », éditorial, *Le Devoir*, p.A6.

certaines se distinguent dans l'établissement de Maurice Richard comme personnalité publique marquante au Québec.

Dans les prochaines sections, par et à travers un corpus médiatique qui concerne notamment le décès de Maurice Richard mais aussi sa vie et sa carrière, et qui comprend aussi plusieurs autres produits culturels et médiatiques (tels des livres, des films, des documentaires, des émissions de télévision, des produits-souvenirs, par exemple), je veux mettre en évidence que le mémoriel permet de montrer que certains des procédés concourent particulièrement à constituer le *Rocket* comme une personnalité publique importante à la fois sur un plan sportif, sur un plan social et sur un plan politique. Plus précisément, le mémoriel permet de mettre de l'avant que des technologies et des procédés concourent à produire Maurice Richard comme une personnalité publique qui articule, tout en les incarnant, certains éléments qui participent à le faire être comme joueur de hockey, comme membre d'un peuple canadien-français et comme membre d'une nation canadienne-française – des éléments qui sont mis de l'avant par et à travers différentes histoires et récits.

Dans cette optique, mon analyse montre comment, spécifiquement, un appareillage statistique, du photojournalisme et de la mise en récit sont utilisés comme des moyens privilégiés pour représenter le *Rocket*. À mon avis, tous les trois participent à produire les diverses représentations de Maurice Richard et à les établir comme des formes d'individualité publique. Dans cette optique, j'analyse d'abord comment un appareillage de statistiques participe à établir le *Rocket* comme une étoile du hockey. J'examine ensuite comment le photojournalisme y concourt aussi, en plus de contribuer à présenter Maurice Richard comme une vedette populaire. Enfin, j'analyse comment la mise en récit contribue aussi à instaurer Maurice Richard comme un héros - une forme d'individualité publique qui me semble être d'autant plus souvent considérée comme étant incontournable qu'elle paraît souvent recouvrir les deux autres. Plus précisément, cela est effectué d'une manière itérative, en enchevêtrant ces formes d'individualité publique les unes avec et à travers les

autres, en les structurant matériellement et institutionnellement, et en les mobilisant dans et à travers différentes temporalités.

L'enjeu de cette démonstration n'est pas de souligner que Maurice Richard représente en lui-même des valeurs, ou une époque, par exemple, pas plus qu'il consiste à examiner comment et à quel point Maurice Richard représente un groupe donné. L'enjeu est plutôt de mettre de l'avant les manières par lesquelles certaines représentations de cet individu sont instaurées et comment elles contribuent à faire paraître comme allant de soi non seulement ces représentations, mais aussi certaines temporalités et certaines collectivités qui sont parfois assimilées les unes aux autres. Tout particulièrement, par et à travers la production de cette personnalité publique par le biais des représentations de l'étoile du hockey, de la vedette populaire et du héros national, une continuité est établie entre un passé, un présent et un futur d'une communauté nationale. Cela s'effectue par et à travers l'établissement d'une collectivité qui est le plus souvent présentée comme ayant été pour un temps déterminée par sa langue et des rapports socio-économiques et politiques qui la mettaient dans une position inférieure, et étant devenue, à travers le temps mais surtout à travers une affirmation sur ces mêmes plans, une collectivité davantage maîtresse d'elle-même.

1. UN APPAREILLAGE DE STATISTIQUES QUI ÉTABLIT L'ÉTOILE DU HOCKEY

De nombreux chiffres, nombres et calculs statistiques sont cruciaux dans la production et la différenciation des joueurs de hockey, et en l'occurrence dans l'établissement de la renommée de Maurice Richard comme joueur de hockey exceptionnel. Plus précisément, les records dont Maurice Richard et plusieurs sportifs, plus généralement, sont réputés être les détenteurs sont les fruits de ces nombres et de ces calculs. Le cahier spécial sur Maurice Richard publié par *La Presse* le 28 mai 2000 - au lendemain de son décès - illustre bien leur

utilisation extensive. La page 4 de ce cahier, par exemple, souligne que le *Rocket* « détient toujours quatre records des éliminatoires » :

Au terme de sa carrière, en 1960, Maurice Richard détenait plus de 30 records de la Ligue nationale. Il a disputé 978 matches en 18 saisons régulières et 133 en 15 participations aux séries éliminatoires. Avant la saison 1999-2000, il en détenait toujours quatre des séries éliminatoires: le plus de points en une période, partagé avec plusieurs joueurs; le plus de buts en prolongation en une saison, partagé avec Mel Hill; le plus de buts en un match, partagé avec plusieurs joueurs; et le plus de buts en prolongation en carrière qui était toujours le sien propre.¹²¹

Seize records établis en saisons régulières sont aussi énumérés, de même que 16 autres établis en séries éliminatoires, et le résumé statistique des points saillants de sa carrière, communément appelé fiche (voir la Figure 1, à la page suivante). À la page 9, ses 33 tours du chapeau¹²² sont énumérés, selon les saisons régulières et les séries éliminatoires, en sections les distinguant, les matchs de trois, quatre et cinq buts. À la page 14 figure une énumération des 1^{er}, 50^{ème}, 100^{ème}, 200^{ème}, 300^{ème}, 325^{ème}, 400^{ème}, 500^{ème} et 544^{ème} buts (« Étape par étape »), de même qu'une liste des gardiens déjoués par le *Rocket* (« Les victimes des 500 buts ») publiée dans *La Presse* du 21 octobre 1957, au surlendemain du 500^{ème} but du *Rocket*. Y est adjointe une déclaration d'un de ces gardiens, recueillie le soir de ce but, qui liait l'exploit au style qui a valu au *Rocket* son surnom : « *Quelle tactique voulez-vous utiliser contre un adversaire qui change la sienne à tout moment, qui vous arrive comme un bolide du côté droit, du côté gauche ou du centre?* »¹²³ (voir la Figure 2, à la page 90).

¹²¹ *La Presse*, (28 mai 2000). « Il détient toujours quatre records des éliminatoires », *La Presse*, cahier spécial, p.4.

¹²² Un tour du chapeau est réalisé lorsqu'un joueur compte trois buts (ou plus) au cours d'un même match.

¹²³ *La Presse* (28 mai 2000). « Les victimes des 500 buts », cahier spécial sur la mort de Maurice Richard, p.14.

Sa fiche

Né à Montréal le 4 août 1921. Ailier droit. Lancer de la gauche. Poids et taille: 5'10, 195 lb. Dernier club amateur: Canadien sénior de Montréal. Vainqueur du trophée Hart (joueur par excellence) en 1946-47. Huit fois membre de l'équipe championne de la Coupe Stanley: 1943-44, 45-46, 52-53, 55-56, 56-57, 57-58, 58-59, 59-60. Huit fois membre de la première équipe d'Étoiles: 1944-45, 45-46, 46-47, 47-48, 48-49, 49-50, 54-55, 55-56. Six fois membre de la deuxième équipe d'Étoiles: 1943-44, 50-51, 51-52, 52-53, 53-54, 56-57. Capitaine du Canadien de 1956 à 1960. Élu au Temple de la Renommée en 1961. Entraîneur des Nordiques de Québec (AMH) au début de la saison 1972-73; fiche de l'équipe: une victoire et une défaite.

Année	Club	Ligue	Saison régulière				Séries éliminatoires					
			MJ	B	A	Pts	Pun.	MJ	B	A	Pts	Pun.
1942-43	Canadien	LNH	16	5	6	11	4	—	—	—	—	—
1943-44	Canadien	LNH	46	32	22	54	45	9	*12	5	17	10
1944-45	Canadien	LNH	50	*50	23	73	46	6	6	2	8	10
1945-46	Canadien	LNH	50	27	21	48	50	9	*7	4	11	15
1946-47	Canadien	LNH	60	*45	26	71	69	10	*6	5	*11	*44
1947-48	Canadien	LNH	53	28	25	53	89	—	—	—	—	—
1948-49	Canadien	LNH	59	20	18	38	110	7	2	1	3	14
1949-50	Canadien	LNH	70	*43	22	65	114	5	1	1	2	6
1950-51	Canadien	LNH	65	42	24	66	97	11	*9	4	*13	13
1951-52	Canadien	LNH	48	27	17	44	44	11	4	2	6	6
1952-53	Canadien	LNH	70	28	33	61	*112	12	7	1	8	2
1953-54	Canadien	LNH	70	*37	30	67	112	11	3	0	3	22
1954-55	Canadien	LNH	67	*38	36	74	125	**	—	—	—	—
1955-56	Canadien	LNH	70	38	33	71	89	10	5	9	14	*24
1956-57	Canadien	LNH	63	33	29	62	74	10	8	3	11	8
1957-58	Canadien	LNH	28	15	19	34	28	10	*11	4	15	10
1958-59	Canadien	LNH	42	17	21	38	27	4	0	0	0	2
1959-60	Canadien	LNH	51	19	16	35	50	8	1	3	4	2
Totaux (LNH)			978	544	421	965	1285	133	62	44	126	188

* Meneur de la ligue
** Suspendu, il n'a pas pris part aux séries éliminatoires en 1954-55.

Infographie La Presse

Figure 1

Fiche statistique de Maurice Richard. Cahier spécial de La Presse du 28 mai 2000, p.4.

Les victimes des 500 buts

Après que le Rocket eût atteint le cap de 500 buts, *La Presse* avait publié dans son édition du 21 octobre 1957, cette liste des 30 gardiens qu'il avait déjoués. Un de ceux-ci, Glenn Hall, avait dit le soir du 500e : « Quelle tactique voulez-vous utiliser contre un adversaire qui change la sienne à tout moment, qui vous arrive comme un bolide du côté droit, du côté gauche ou du centre? »

	À Montréal	À l'étranger	Total
Harry Lumley, Det., Chic, Tor.	52	29	81
Al Rollins, Toronto, Chicago	31	23	54
Chuck Rayner, Rangers de NY	27	15	42
Terry Sawchuk, Detroit, Boston	19	17	36
Turk Broda, Toronto	16	18	34
Lorne Worsley, Rangers	18	13	31
Frank Brimsek, Boston	20	11	31
Jim Henry, Chicago, Boston	13	16	29
Mike Karakas, Chicago	12	10	22
Paul Bibeault, Tor., Bost., Chic.	11	11	22
Jack Gelineau, Boston	13	6	19
Emile Francis, Chic., Rangers	11	5	16
Glenn Hall, Det., Chic.	6	5	11
Johnny Bower, Rangers, Tor.	6	5	11
Ken McCauley, Rangers	6	4	10
Frank McCool, Toronto	7	1	8
Ed Chadwick, Toronto	7	1	8
Connie Dion, Detroit	0	6	6
Bert Gardiner, Chic, Bost.	5	0	5
Harvey Bennett, Boston	3	2	5
Jim Franks, Rang., Det.	3	1	4
John Mowers, Detroit	3	0	3
John Henderson, Boston	2	0	2
Hank Bassen, Chicago	1	2	3
Hugh Highton, Chicago	1	1	2
Don Simmons, Boston	0	1	1
Steve Buzinsky, Rangers	1	0	1
Doug Stevenson, Chicago	1	0	1
Jean Marois, Chicago	0	1	1
Norm Defelice, Boston	1	0	1
Totaux	296	204	500

Infographie La Presse

Figure 2

Tableau présentant « [les] victimes des 500 buts » du Rocket, avec une citation de l'un de ces gardiens de buts déjoués. Cahier spécial de *La Presse* du 28 mai 2000, p.14.

Tous ces nombres, ces statistiques et ces calculs (appuyés de témoignages et de photographies, des procédés auxquels je reviendrai plus loin) contribuent à poser les balises par lesquelles sont mesurées et évaluées les performances sportives du *Rocket* – et celles des autres joueurs, d’ailleurs -, en permettant de le présenter dans un rapport aux autres joueurs, que ce soit par des records, des trophées, ou d’autres distinctions. Cela est d’ailleurs central dans la valorisation du *Rocket* effectuée par diverses institutions sportives. Par exemple, l’équipe de hockey du Canadien de Montréal souligne sur son site Internet que celui dont le chandail a été retiré en 1960 avait gagné le trophée Hart en 1947, en plus d’avoir été le Meilleur marqueur de l’histoire des Canadiens (544 buts) et élu 14 fois au sein des équipes d’étoiles de la Ligue nationale de hockey (LNH¹²⁴), en plus d’être admis au Temple de la renommée en 1961¹²⁵. Cette dernière institution présente également le *Rocket* comme une des « *legends of the game whose distinguished contributions have been recognized through their election into Honored Membership of the Hockey Hall of Fame.* »¹²⁶ Elle souligne aussi son record des 50 buts en 50 matchs en saison régulière : « *Richard became the NHL's first 50-goals shooter in 1944-45. This feat was accomplished in 50 games, a performance that wouldn't be equaled until Mike Bossy did it in 1980-81.* »¹²⁷ Quant à la LHN, elle attribue chaque année un Trophée Maurice-Richard au meilleur compteur de la ligue en saison régulière : « *The Maurice Richard Trophy, officially unveiled on Jan. 24, 1999, was a gift to the NHL from the Canadiens to*

¹²⁴ NHL en anglais, pour *National Hockey League*.

¹²⁵ Canadien de Montréal, site historique (sic) officiel [« *Notre histoire* »] [en ligne], *Joueurs, Joueurs notables, Chandails retirés, 9 - Maurice Richard*, <http://notrehistoire.canadiens.com/home#/dashboard/players/> (page vérifiée le 29 septembre 2009).

¹²⁶ Hockey Hall of Fame [HHOF] [en ligne], *Legendsofhockey.net, The Legends, Players* <http://www.legendsofhockey.net/html/legendsplayer.htm>, (page vérifiée le 29 septembre 2009).

¹²⁷ Ibid, *Joseph Henri Maurice (The Rocket) Richard* <http://www.legendsofhockey.net/LegendsOfHockey/jsp/LegendsMembersByName.jsp?type=Player#R> (page vérifiée le 29 septembre 2009).

*honor the first player in League history to score 50 goals in 50 games, 50 goals in a season and 500 in a career. »*¹²⁸

Cet appareillage statistique est aussi central dans nombre de produits relatifs au *Rocket*. Plus encore, c'est par lui que sont présentés les exploits du *Rocket*. Par exemple, dans un album souvenir intitulé « 9 », publié par Guérin en 2000, les statistiques sont mises à profit dans plusieurs sections. Elles sont cruciales dans le chapitre « *Les dix-huit saisons* », dans lequel chacune des saisons, présentées chronologiquement, commence par un encadré statistique, lequel mentionne le nombre de parties auquel le *Rocket* a participé, le nombre de buts qu'il a comptés et le nombre de passes qu'il a méritées, de même que le nombre de minutes de punition dont il a écopé. De plus, les éliminatoires de la Coupe Stanley sont résumées, de même que les buts, les aides, les points et les minutes de punition qu'il a récoltées lorsque le Canadien de Montréal l'a compté dans ses rangs. À cette partie du livre succède une partie explicitement dédiée aux statistiques, dans laquelle les fiches et les records de Maurice Richard sont présentés sous forme de tableaux¹²⁹. Y figurent aussi « *la petite histoire du club Canadien* » (racontée sous forme de dates marquantes, de la formation de l'équipe fondée par un amateur de hockey d'Ottawa à la mise en vente du club et du Centre Molson, en juin 2000¹³⁰) et « *la valeur nette des six grandes équipes d'antan en 2000* »¹³¹. « *Les championnats du club Canadien au temps de Maurice Richard* » sont aussi présentés sous formes de tableaux et de statistiques, énumérant les membres de

¹²⁸ National Hockey League [en ligne], *Trophies, Maurice Richard Trophy*, <http://www.nhl.com/trophies/richard.html> (page vérifiée le 29 septembre 2009).

¹²⁹ « Fiche de Maurice Richard en saisons régulières » (p.52), « Fiche de Maurice Richard en séries éliminatoires » (p.53), « 33 tours du chapeau » (p.54), « 50 buts en 50 parties » (p.55-56), « Les 30 gardiens de buts qui ont vu (ou pas) filer la rondelle dans leurs buts (“Victimes des 500 buts de Maurice Richard”) » (p.57), « De... 1 à 544 buts (en saisons régulières) » (p.58). [Plusieurs de ces statistiques proviennent du livre de Jean-Marie Pellerin, *Maurice Richard, l'idole d'un peuple*, 1998, pp.507-511). Aussi: « Records non dépassés... 40 ans plus tard!; Records détenus jusqu'à sa retraite, le 15 septembre 1960 » (p.59) ; « Des maximums inégalés, 169 joutes “ratées” à cause de blessures [différentes blessures survenues lors des saisons], Pour les férus de précision » (p.60); « Pour les férus de comparaison [comparaisons des statistiques de Maurice Richard avec celles de différents joueurs étoiles], Rapport (buts/joutes) de 7 autres joueurs de 500 buts et plus » (p.61).

¹³⁰ Source identifiée : *The Globe and Mail*, 28 juin 2000.

¹³¹ Source identifiée : *Forbes Magazine* (1999).

chaque équipe de chaque saison, de même que les résultats des joutes des finales de la Coupe Stanley (p.63-67). Enfin, « *la grande histoire de la coupe Stanley et du club Canadien* » est aussi racontée à l'aide de chiffres¹³².

Un dernier exemple éloquent de mobilisation d'un appareillage statistique réside dans le livre « *626 par 9 – Une énumération chronologique des buts marqués par Maurice « Rocket » Richard, en photos, statistiques et récits* ». Réalisé à partir d'une section de l'exposition « *Rocket Richard – Une légende, un héritage* »¹³³, cet ouvrage contribue aussi à mettre en chiffres la carrière de Maurice Richard. En effet, il l'expose en l'organisant autour d'une série de 626 rondelles numérotées qui représentent les buts qu'il a marqués pendant sa carrière :

Pendant 18 ans, de 1942 à 1960, l'ailier droit du Canadien de Montréal au célèbre chandail n°9 domine le hockey, électrisant les foules et totalisant 626 buts en carrière, un précédent. Tous les coéquipiers et rivaux du Rocket sont unanimes : « De la ligne bleue au but, il n'y en a pas deux comme lui. » (Posen, 2004, p.5)

Pour comprendre ce livre et surtout comment il est structuré, il faut d'abord porter attention à la page 7, intitulée « *Comment consulter ces pages* » (voir la Figure 3, à la page 100), qui explique ce que signifient les chiffres que l'on retrouve ensuite, jusqu'à la page 27, en haut de chaque page et pour chaque saison. Cette clé est importante parce qu'en la négligeant, le lecteur est plutôt porté à penser qu'une ligne chronologique chapeaute chaque page. Or ces chiffres ne sont pas des dates, ils constituent plutôt un système assez sophistiqué qui identifie à la fois :

¹³² Ces chiffres concernent « *[les] neuf finales sans trophée* » et « *[les] 23 Coupes Stanley du club Canadien* », les deux tableaux découpés en sections « *avant l'arrivée de Maurice Richard* », « *pendant [sa] carrière* » et « *après [son] départ* » (Guérin, op.cit., p.68-69).

¹³³ Cette exposition a d'abord été présentée au Musée canadien des civilisations à Gatineau, du 9 février 2004 au 20 février 2005, et elle a ensuite été présentée au Musée Exporail de Saint-Constant, du 11 octobre au 18 novembre 2007. Il a aussi été possible de la visiter au Musée du Château Ramezay, dans le Vieux-Montréal, du 18 décembre 2007 au 20 avril 2008.

1. « *le total des buts marqués en saison régulière et en séries* » (ibid, p.7), sur une ligne horizontale centrale;
2. « *le décompte des buts marqués en saison régulière et en séries* » (idem), sur une ligne au-dessus;
3. « *les buts marqués durant telle ou telle saison OU telle ou telle série* » (idem), sur une ligne en-dessous de la ligne centrale, en lien avec page/saison en question, et en distinguant aussi les buts pour telle saison ou telle série par une coloration différente;
4. les parties à buts multiples, avec des crochets de couleurs différentes qui regroupent les parties pendant lesquelles le *Rocket* a compté trois, quatre ou cinq buts.
5. De plus, « *[les] buts marqués par le Rocket* » selon les saisons ou les séries « *sont aussi affichés sur un graphique à chaque page; ceux de l'année dont il est question sont mis en relief. Ce graphique indique la performance annuelle du Rocket par rapport aux buts marqués sur l'ensemble de sa carrière* » (idem);
6. et l'image d'une Coupe Stanley identifie les années au cours desquelles elle a été gagnée par le Canadien¹³⁴.

¹³⁴ En outre, des carrés gris ponctuent ces pages, faisant état de « *buts légendaires* ». Je reviendrai d'ailleurs plus loin sur la mise en récits de buts qui sont considérés comme marquants.

LA CLÉ

Comment consulter ces pages

1. Total en saison régulière / Total en séries :

2. Total en carrière

3. Telle saison / Telle série

4. Parties à buts multiples

Les buts marqués par le Rocket pour Telle saison ou Telle série tout au long de sa carrière sont aussi affichés sur un graphique à chaque page; ceux de l'année dont il est question sont mis en relief. Ce graphique indique la performance annuelle du Rocket par rapport aux buts marqués sur l'ensemble de sa carrière.

Mis en relief régulière et en séries

Année où le Canadien a gagné la Coupe Stanley

Buts légendaires. Le Rocket a battu un nombre effrayant de records au fil de sa carrière: série consécutive de buts, première saison de 32 buts, 626 buts en carrière. Mais il a aussi réalisé de nombreux exploits qui ont eu même l'impagination des amateurs, de la presse et même de ses pairs. Certains faits rapportés, plus intéressants de ces faits faits sont cités dans la légende et ont le raconté en outre, quand il venait à nous parler de hockey.

1. Total en carrière : le total des buts marqués par le Rocket en saison régulière et en séries. Le décompte commence au début de la carrière du Rocket, en 1942-1943, et se termine à son dernier match, en 1959-1960. Ces buts sont numérotés de 1 à 626.

2. Total en saison régulière / Total en séries : Le décompte des buts marqués en saison régulière et en séries. Le total en saison régulière comprend la plupart des buts-jalons du Rocket : les n° 271, 325, 400, 500. Ces buts sont numérotés de 1 à 544. Le total en séries est numéroté de 1 à 82.

3. Telle saison / Telle série : les buts marqués durant telle ou telle saison OU telle ou telle série. La numérotation commence avec le premier but de la saison ou des séries et se termine avec le dernier. Voilà le décompte qui a tenu le public en haleine quand le Rocket a marqué 50 buts en une saison de 50 parties.

Les buts pour Telle saison sont ainsi colorés :

1 2 3 4 5 6

Les buts pour Telle série sont ainsi colorés :

1 2 3 4 5 6

4. Parties à buts multiples :

Trois buts

Quatre buts

Cinq buts

626 / 9

Figure 3

Page 7 du livre « 626 par 9 – Une énumération chronologique des buts marqués par Maurice « Rocket » Richard, en photos, statistiques et récits », intitulée « Comment consulter ces pages » (Posen, 2004, p.5).

Chaque page est ensuite organisée en fonction de ces buts, dont certains renvoient à des bulles qui racontent des exploits ou encore présentent différentes photos, soit du *Rocket* ou encore d'objets qui le concernent. À la page 27, une page semblable à celles que j'ai décrites précédemment (aux pages 6, 7 et 8) présente « *quelques records détenus par le Rocket à sa retraite* », de même que le nombre de parties ratées à cause de blessures et le nombre de parties pendant lesquelles il a marqué de un à cinq buts, sous la rubrique « *Séries et statistiques au superlatif* ».

Il m'apparaît pertinent de considérer ces divers nombres, calculs, mesures et reconnaissances comme un appareillage qui, sans qu'il ne se résume à cela, constitue un important ensemble de techniques de mémorialisation qui participent de deux des caractéristiques du sport professionnel moderne : la quantification et son corollaire, les records. La quantification consiste en la traduction continue de tout événement sportif en nombres et en mesures. Elle implique également leur enregistrement, qui devient une preuve de leur réalisation, comme le soulignent les chercheurs en sociologie du sport Jay Coakley et Peter Donnelly :

Everything that can be reduced to a time, distance, or score is measured and recorded. Standards of achievements are discussed in measurable terms, and statistics are used as a proof of achievements (Coakley & Donnelly, 2004, p.70).

Cette mesure continue fait en sorte que des événements sportifs sont présentés sous forme de tableaux, de statistiques, de comparaisons ou encore d'énumérations. Elle donne également lieu à une valorisation particulière des records, qu'ils soient établis ou encore brisés :

Performances are compared from one event to another, and records are published for individuals, teams, leagues, events, communities, states, provinces, and continents (idem).

De plus, présentés comme ils le sont dans les médias et dans le monde du hockey, ces jalons, records, marques et statistiques sont le plus souvent investis d'un caractère d'objectivité. Ils permettent de mettre en évidence, en l'occurrence, la supériorité du *Rocket*, son caractère exceptionnel et extraordinaire, d'autant plus qu'ils sont établis comme rendant compte d'événements factuels, « au-delà des récits ». Cela est manifeste, par exemple, dans le livre *Les yeux de Maurice Richard* publié par le chercheur en littérature française Benoît Melançon. La présentation du premier chapitre, intitulé « *Portrait du Rocket en joueur de hockey* », débute ainsi :

Pour qui ne connaîtrait pas Maurice Richard, dégager des dates et des faits d'armes est nécessaire. Ces dates et faits d'armes sont des événements dont l'objectivité ne devrait pas faire de doute. (Melançon, 2006, p.17; 2008, p.19)

Or, comme l'a montré avec force le philosophe Ian Hacking (1991), les statistiques sont loin d'être des outils intemporels de transcription neutre d'une réalité qui existerait en dehors d'elles. Au contraire, ce sont des outils analytiques qui ont une histoire, qui permettent de comprendre, de classer et d'organiser le réel d'une façon bien spécifique, et qui sont liés au développement de rapports de pouvoir singuliers. En effet, le développement des statistiques a contribué à faire être une foule de « choses » d'une manière telle qu'elles ont eu, et ont encore des effets sur l'organisation et le fonctionnement des sociétés contemporaines :

Statistics has helped determine the forms of laws about society and the character of social facts. It has engendered concepts and classifications within the human sciences. Moreover the collection of statistics has created, at the least, a great bureaucratic machinery. It may think of itself as providing only information, but it is itself part of the technology of power in a modern state. (Hacking, 1991, p.181)

Tel que l'argumente Hacking dans un autre ouvrage (1990), le développement de la forme même des statistiques a longtemps pris des directions très diverses. Pendant un certain temps, par exemple, les tables statistiques ont pris plusieurs autres formes que celle que

l'on connaît aujourd'hui. Notamment, l'une d'elles consiste en une compilation de données qualitatives ne se prêtant nullement à des calculs tels la moyenne - elle nous apparaîtrait aujourd'hui quelque peu insensée. Par ailleurs, c'est le développement - tâtonnant et tortueux - de bureaucraties administratives qui a permis, à travers de multiples controverses et incertitudes (sur leur pertinence et leur financement, notamment), de « découvrir » des régularités dans certains phénomènes de population tels le nombre de naissances et de morts, de mariages, la densité de la population, les réseaux de communication, etc. Ce sont ces développements administratifs et leur adoption des statistiques quantitatives qui ont permis la découverte de phénomènes de population «normaux» et, de manière corollaire, anormaux. Et, comme le note Hacking, ces compilations et formes d'analyses de statistiques ont rendu en retour possible le développement d'appareils bureaucratiques imposants pour les gérer.

Les tribulations qui ont permis à la stabilisation des statistiques telles que nous les connaissons aujourd'hui dépassent le cadre de cette thèse, mais elles sont significatives pour son propos parce qu'elles permettent de mettre en évidence que les procédés par lesquels Maurice Richard est établi comme un joueur de hockey exceptionnel ne vont pas de soi. Mais en faire état, ne serait-ce que brièvement, permet de souligner que l'appareillage statistique est historiquement marqué, et qu'il est tributaire du développement corollaire de façons de savoir et d'organisations pour les développer, les prendre en charge, les accumuler, etc. Bref, il participe d'un régime de pouvoir-savoir qui permet, en l'occurrence, de conférer de l'objectivité, voire un caractère évident, difficilement contestable du passé qu'il enregistre et rend accessible à la mémoire. Le dénombrement généralisé - qui est fréquemment mis de l'avant par des analystes et des amateurs sportifs comme une science appliquée - fait plus que constater ce qu'il compte. Or il est mis de l'avant comme mesure neutre du monde, et incontestable parce que neutre. Pour emprunter des concepts bien établis en sciences sociales aujourd'hui, mon argument est ici qu'il octroie à l'appareillage statistique un caractère de point de passage obligé (Latour, 2001) qui fait en sorte de le constituer en régime de vérité (Foucault, 1994),

c'est-à-dire comme un ensemble régulier de principes et de critères qui balisent ce qui peut être posé comme étant vrai ou faux¹³⁵. Il permet aussi de constituer l'appareillage statistique comme une *mémoire* qui contiendrait des événements et des performances objectivés et discrétisés. Dans cette optique, les statistiques apparaissent rendre compte du passé de manière transparente, mais elles se posent aussi elles-mêmes, par leur constante réitération, comme des moyens irréfutables pour présenter et évaluer ce passé.

En cela, les nombreux commentaires et discussions qui ont eu lieu au début des années 1980 pour évaluer qui était le meilleur joueur de hockey entre le *Rocket* et Wayne Gretzky m'apparaissent significatifs en regard de l'effectivité des statistiques car ces dernières constituaient le cadre par et dans lequel ce débat était justifié et organisé¹³⁶. En effet, elles ont à l'époque fonctionné comme l'étalon de comparaison entre les deux joueurs, éludant pratiquement tous les rapports différenciés et différenciants aux autres joueurs dans lesquels étaient pris ces deux joueurs (nombre de parties différentes, règles de jeu différentes, équipements différents, préparations physique et mentale différentes, etc.). Ces débats ont certes parfois inclus des considérations sur ces éléments de contexte différents, permettant à l'un ou l'autre des protagonistes de proposer que la comparaison entre les deux joueurs est difficile, voire impossible à faire. Arguments que d'autres protagonistes pouvaient concéder en tout ou en partie. Reste que la justification même du débat était

¹³⁵ « *Chaque société a son régime de vérité* », argue Foucault, « *sa politique générale de la vérité : c'est-à-dire les types de discours qu'elle accueille et fait fonctionner comme « vrais »; les mécanismes et les instances qui permettent de distinguer les énoncés vrais ou faux; la manière dont on sanctionne les uns et les autres; les techniques et les procédures qui sont valorisées pour l'obtention de la vérité; le statut de ceux qui ont la charge de dire ce qui fonctionne comme vrai* » (Foucault, [1977] 1994, p. 158).

¹³⁶ En décembre 1981, Wayne Gretzky a brisé le record de Maurice Richard qui avait compté, au cours de la saison 1944-1945, 50 buts en 50 parties, en comptant 50 buts en 39 parties. Ce faisant, il devenait aussi « *le plus jeune joueur de l'histoire de la LNH à compter 50 buts dans une saison* » (fiche de Wayne Gretzky sur le site du concours *The Greatest Canadian* [en ligne], tenu par CBC à l'automne 2004, afin de déterminer la personnalité canadienne la plus déterminante de tous les temps (http://www.cbc.ca/grandscanadiens/top_ten/nominee/gretzky-wayne.html). Voir aussi, par exemple, les Archives de Radio-Canada, *Sports, Hockey*, « 25 février 1982 - 92 buts en une saison » [en ligne], <http://archives.radio-canada.ca/sports/hockey/clips/5408>, et sur le site Daily Motion [en ligne], « NHL Hockey - Wayne Gretzky 50 buts in 39 parties (sic) », http://www.dailymotion.com/video/x37az8_nhl-hockey-wayne-gretzky-50-buts-in_events.) (Pages vérifiées le 29 septembre 2009.)

l'étalon de mesure l'ayant permis, soit l'appareillage statistique. Le fait que les participants aux débats aient dû déconstruire l'appareillage et les critères justifiant le débat illustre très bien l'efficacité avec laquelle les statistiques participent à conditionner le régime de vérité permettant au *Rocket* d'opérer. De plus, au nom de cette continuelle comptabilisation, des joueurs sont constitués en rivaux, des styles de jeu sont identifiés. Non seulement les hauts faits des parties et les exploits sont examinés, mais moult gestes et détails sont aussi pris en compte. Une autre comparaison qui a prêté à maints débats afin de déterminer quel était le meilleur joueur entre Maurice Richard et Gordie Howe, s'alimente de l'appareillage statistique, comme l'illustre un extrait du livre « *Maurice Richard - Héros malgré lui* », publié par le journaliste Chrystian Goyens et le vétéran du hockey Frank Orr en 2000 :

Il fallait épier les moindres gestes de Howe et faire le compte de tous les petits aspects du jeu qu'il maîtrisait si bien - par exemple voler la rondelle, faire un petite passe astucieuse, appliquer une mise en échec solide dans sa propre zone ou retenir la rondelle longtemps sur son bâton pendant une pénalité. À la fin de la soirée, le bilan était décidément positif.

Au cours du même match, le Rocket pouvait passer inaperçu, mais il fallait toujours l'avoir à l'oeil pour ne pas rater l'explosion. Tout à coup, d'un geste brusque, il contournait le défenseur en le repoussant d'une main et en ramenant de l'autre la rondelle sur le bâton avant de couper vers le filet et de marquer un but. Le match terminé, on ne parlait plus que du Rocket. (Goyens & Orr, 2000, p.60)

Enregistrer des marques et former un système de comptabilisation des records relèvent donc de techniques qui participent d'un processus d'autant plus crucial qu'il contribue à la fois à ce que ces nombres et mesures soient établis comme des preuves des événements sportifs, à ce que des performances sportives leur soient continuellement comparées et à ce que des athlètes soient reconnus d'une manière particulière parce qu'ils dépassent ces marques. En cela, ce qui concourt à produire un record comme étant historique, c'est qu'il n'a pas *encore* été dépassé, ce qui est établi par une comparaison constante des performances sportives avec des marques qui ont déjà été établies comme des records. Dès lors que l'un d'eux est égalé ou dépassé, une reconnaissance et même un statut en regard de la postérité sont rendus possibles - une reconnaissance qui fait accéder celui ou celle qui l'accomplit à une « scène des grands », une scène des étoiles de son sport ou du sport en

général. Dans et par le présent sont ainsi continuellement réactualisés des records du passé pour les produire et les inscrire dans une histoire qui est en train de se faire, une histoire qui continue, qui programme pour le futur les jalons à atteindre et à dépasser.

L'appareillage statistique participe aussi à la constitution d'un système de valorisation qui, en l'occurrence, établit certains joueurs comme des figures marquantes de l'histoire de l'équipe des Canadiens de Montréal par l'accomplissement de certains records. Plus précisément, il contribue à hiérarchiser les joueurs et à en distinguer certains de manière telle que leur constitution même en tant que joueur exceptionnel à certains égards établit par le fait une histoire des joueurs qui ont fait gagner l'équipe du Canadien depuis sa création. Ce faisant, cette constitution contribue aussi à faire exister le Canadien en tant qu'étant porteur et symbole de tradition. Or comme le souligne l'anthropologue Gérard Lenclud, la tradition peut être envisagée de trois façons : « *outre l'idée d'une inscription et d'une circulation dans le temps, outre celle d'un message culturel lourd de sens, la notion de tradition évoque l'idée d'un certain mode de transmission.* » (Lenclud, 1987, p.3)

Plus encore, « *[ce] qui caractériserait [la tradition] n'est pas seulement le fait qu'elle soit transmise mais le moyen par lequel elle a été transmise.* » (idem) Dans cette optique, la tradition est produite par le fait de constamment juger des performances par et à travers un appareillage statistique, mais elle constitue elle-même un mode particulier de transmission, qui permet d'instaurer l'équipe des Canadiens de Montréal comme un ensemble de joueurs qui se sont illustrés et s'illustrent par leurs performances et leurs victoires. L'enregistrement de la 425^{ème} assistance¹³⁷ du capitaine de l'équipe du Canadien, Saku Koivu, en 2008 - ce qui l'a fait égaler et surpasser le record établi par Maurice Richard au terme de sa carrière, en 1960 - m'apparaît particulièrement bien illustrer ce constant travail de mise en mémoire :

¹³⁷ Une assistance est une mention d'aide à l'accomplissement, par un autre joueur, d'un but.

La question était quand. La réponse est le 18 octobre 2008. Saku Koivu a finalement rejoint puis dépassé le « Rocket ». Accusant cinq passes de retard sur Maurice Richard au septième rang dans l'histoire des Canadiens au chapitre des passes, Koivu allait assurément rejoindre le légendaire numéro 9 au cours de la campagne. (...).

Disputant sa 732e rencontre dans l'uniforme des Canadiens ce samedi, Koivu a sauté sur la glace du Centre Bell contre les Coyotes avec 420 passes en carrière, une de moins que Richard. Dès la sixième minute de jeu, après avoir servi une passe parfaite à Tanguay dans l'enclave qui n'a pas raté pareille chance pour déjouer Ilja Brizgalov, Koivu a rejoint Richard qui avait eu besoin de 978 matchs pour récolter autant de mentions d'aide. (...)

Prochain objectif pour Koivu: le sixième rang détenu par Yvan Cournoyer et ses 435 mentions d'aide. Au rythme où vont les choses, l'ancien numéro 12 doit déjà sentir le souffle de Koivu dans son cou.¹³⁸

D'entrée de jeu, le dépassement, par Saku Koivu, de la marque établie par Maurice Richard est présenté comme étant prévisible par la continuelle comparaison des performances qui sont comptabilisées par l'appareillage statistique. Mais cette comparaison n'est pas effectuée sans qu'un certain nombre d'ajustements soient faits. En effet, le nombre de passes est mis en relation avec le nombre de parties jouées, ce qui permet de mettre en évidence que Koivu a surpassé le record de Richard en moins de parties.

Par ailleurs, l'atteinte des records est posée comme une série d'objectifs, lesquels permettent l'inscription du joueur qui les réalise dans un système de classement des meilleurs joueurs. Au début de la saison 2008-2009, à cet égard, l'appareillage de statistiques était d'ores et déjà mobilisé pour comparer les performances du capitaine du Canadien avec les records historiques établis précédemment, comme il est possible de le voir dans l'extrait d'un autre article tiré du site de l'équipe :

¹³⁸ Harvey, Alexandre (18 octobre 2008). « Sur les traces du "Rocket" », site officiel du Canadien de Montréal, *Nouvelles* [en ligne], http://canadiens.nhl.com/team/app/l_fr/?service=page&page=NewsPage&articleid=387433. (Page vérifiée le 29 septembre 2009).

Koivu aura la chance tout au long de la saison 2008-2009 d'être associé à tout au jamais aux plus grands noms ayant porté l'uniforme du Tricolore.

Capitaine depuis 1999-2000, le deuxième plus long règne chez les Canadiens après Jean Béliveau, Koivu continue de laisser des traces indélébiles dans les annales de la plus glorieuse franchise dans l'histoire de la LNH. Après avoir amassé 56 points la saison dernière, le centre finlandais de 34 ans a poursuivi son ascension dans la colonne des pointeurs en dépassant des joueurs comme Claude Provost et Mario Tremblay.

En quête d'une sixième saison consécutive de 50 points ou plus, Koivu ne fait que commencer à reléguer derrière lui des grands noms de l'organisation. Avec 591 points en carrière, le numéro 11 du Tricolore ne devrait pas tarder à dépasser Dickie Moore (594), Mats Naslund (612) et Elmer Lach (623) et ainsi se hisser dans le Top 10 des meilleurs pointeurs dans l'histoire de l'équipe.

Comme si ce n'était pas déjà suffisant, Koivu n'a besoin que de cinq mentions d'aide de rejoindre Maurice Richard au septième rang avec 421 avant de s'attaquer au sixième rang détenu par Yvan Cournoyer et ses 435 passes dans l'uniforme du Tricolore.¹³⁹

Les performances de Koivu sont ainsi présentées non seulement comme un effet du système de comptabilisation des records, mais aussi comme une quête relative à son inscription dans des systèmes de valorisation particuliers, afin qu'il puisse être considéré comme l'un des meilleurs pointeurs et aussi comme l'un des meilleurs passeurs de l'histoire des Canadiens. Par le fait même, l'appareillage statistique produit une filiation entre des joueurs importants du passé et ceux du présent (qui les surpassent éventuellement), dans un mouvement toujours effectif vers un futur. Cela met de l'avant comme une tradition la quête pour égaler ou dépasser des records, mais cela fait aussi en sorte de constamment réactualiser un passé qui est orienté vers un présent qui, lui, se réalise dans l'optique de l'assurance de la pérennité de cette tradition : lorsque les joueurs

¹³⁹ Harvey, Alexandre (27 août 2008). « Vers la 100e saison : Saku Koivu », site officiel du Canadien de Montréal [en ligne], *Nouvelles*, http://canadiens.nhl.com/team/app/l_fr/?service=page&page=NewsPage&articleid=380018. Voir aussi : Filosa, Jeremy (16 octobre 2008). « Koivu à quelques points du top 10 chez le CH », site de la station de radio Corus Sports [en ligne], *Hockey, Nouvelles*, http://www.corussports.com/canadiens/koivu_quelques_points_top-20081016-1228253.html. (Pages vérifiées le 29 septembre 2009).

continuent de se démarquer et de faire gagner l'équipe, alors, ils font en sorte que la tradition *se perpétue*¹⁴⁰.

Cette quête - dont l'appareillage statistique est indissociable - m'apparaît être partie prenante de la constitution du *Rocket* comme étoile sportive, et elle permet de mettre en évidence la temporalisation qui en est partie prenante. Car souvent, la mise en valeur des exploits de la carrière du *Rocket* produit un bilan de son passé comme joueur qui l'établit comme étant exceptionnel. Tout particulièrement, sa retraite a fourni l'occasion de la production d'un tel bilan, lequel a été maintes fois refait depuis. Un livre comme celui qui est intitulé « 9 » (dont j'ai parlé plus haut), par exemple, souligne, dans la section « *Les dix-huit saisons* » et pour chacune d'entre elles, le nombre de participations du *Rocket* à des parties est mis en évidence, de même que ses contributions (nombres de buts, de passes, de points et de minutes de punition), pour la saison régulière mais aussi pour les séries de la coupe Stanley. Mais le déroulement même de la carrière du *Rocket* se fait à l'enseigne de la quête - une double quête, en fait, puisque, individuellement, il a constamment dépassé et établi de nouveaux records, et en tant que membre puis capitaine des Canadiens, il a fait gagner à son équipe la coupe Stanley. Cette double quête s'est donc continuellement actualisée dans le présent des saisons et des séries, mais aussi par rapport à un futur dans lequel il s'agissait d'inscrire, pour la postérité, les records d'un joueur des plus talentueux, mais aussi d'un joueur qui a contribué à faire se démarquer son équipe. Dans plusieurs récits qui relatent des records établis par Maurice Richard, l'appareillage statistique est d'ailleurs mis en évidence. Par exemple, dans le livre « *Maurice Richard - Héros malgré*

¹⁴⁰ Pour la 100^{ème} saison du Canadien de Montréal (2008-2009), la page d'accueil du site internet de l'équipe (<http://canadiens.nhl.com>) a, pendant un moment, exhibé un photomontage montrant le capitaine d'alors, Saku Koivu (en couleurs), au jeu « dans » une image en noir et blanc, comme s'il participait à une partie du passé; des hyperliens « *L'histoire se joue ici* » et « *Where History is Played* » invitent à poursuivre vers la version française ou la version anglaise du site (page visitée en janvier 2009). Cette page a changé d'apparence et arbore désormais un logo « 1909-2009 » (avec le logo du Canadien (« CH »)) à la place du trait d'union). Cliquer sur l'hyperlien « Français » fait accéder à la version française du site internet [en ligne] (<http://canadiens.nhl.com/fr/index.html>), sur lequel il est possible de trouver, dans la barre bleue au-dessus de la page, un hyperlien qui redirige vers un autre site - vraisemblablement celui du centenaire de l'équipe - « *Notre histoire* » (<http://notrehistoire.canadiens.com/home>). (Pages vérifiées le 3 octobre 2009).

lui » (dont j'ai parlé plus haut), l'encadré « *À la poursuite d'un record* » (celui du 325^{ème} but) débute ainsi :

Il y a de l'électricité dans l'air quand démarre la nouvelle saison de la Ligue nationale de hockey, tard en octobre 1952. Le record des buts - 324 - établi par l'ancien capitaine des Maroons, Nels Old Poison Stewart, est à la portée de Maurice Richard qui, lui, en revendique, 319. Dès la première mise en jeu de la saison, les médias montréalais entreprennent le compte à rebours. (Goyens & Orr, op.cit., p.63)

Plus loin, dans le même livre, un autre encadré souligne « *[deux] autres jalons : [les] 400^{ème} et 500^{ème} buts* » (ibid, p.69). Par ailleurs, tout document qui prend Maurice Richard pour objet souligne qu'il a contribué à la conquête de la Coupe Stanley par le Canadien de Montréal cinq ans d'affilée, entre 1955 et 1960. Cela permet de mettre l'accent sur le fait qu'il a mené l'équipe à la victoire lors de quatre de ces conquêtes, et que son style et ses exploits ont participé de ce qui est considéré comme un âge d'or pour le Canadien. Ainsi donc, la constitution de Maurice Richard comme étoile du hockey concourt à l'inscrire dans une histoire de l'équipe du Canadien, et à établir cette histoire comme une tradition de victoires qui se réalise par et à travers les exploits et les victoires des joueurs de l'équipe.

2. UN PHOTOJOURNALISME QUI CONCOURT À PRODUIRE L'ÉTOILE DU HOCKEY COMME VEDETTE POPULAIRE

Si les cahiers spéciaux que *La Presse* (le 28 mai et le 3 juin 2000) et du *Journal de Montréal* (le 28 mai 2000) ont offerts à leurs lecteurs pour souligner la mort du *Rocket* mettent grandement en valeur et à profit l'appareillage statistique, ils comportent également

de nombreux clichés qui montrent le *Rocket* dans diverses situations¹⁴¹. En effet, de nombreuses photos ont accompagné moult textes journalistiques dans les jours qui ont suivi son décès, le montrant dans différentes situations, tantôt en pleine action sur la glace, tantôt accompagné d'admirateurs ou recevant des prix ou des distinctions. Elles sont aussi généralement une constante dans les ouvrages, les documents électroniques et audiovisuels, et les expositions qui traitent du *Rocket*.

Ces photos ne constituent pas qu'une plus-value illustratrice des exploits et événements auxquels a pris part Maurice Richard, une plus-value qui n'interviendrait que « secondairement » en appui des récits et textes qu'elles accompagnent. Comme le souligne le critique culturel John Hartley, au sein du journalisme contemporain, les photos garantissent la vérité de l'événement, attestent et prouvent sa réalité :

it is the pictorial content of journalism, in both print and screen media, that is said to be the most imperative guarantor of its truth, of its realism, or at the least of its reference to something outside of itself. (Hartley, 1996, p.202)

Or, poursuit-il, le réalisme semble aller de soi parce qu'il préconise une appréhension directe du monde tel qu'il serait, indépendamment de la conscience des sujets, ce qui pourrait être reflété et présenté sans biais interprétatif :

accepting that realism is a product of the relation between texts and readers, rather than being a property of the world, is made more difficult because realism's basic tenet is precisely that it does refer to a reality outside of itself. (ibid, p.204)

¹⁴¹ Le quotidien *Le Devoir*, bien qu'il n'ait pas produit de cahier spécial, a aussi dévolu les pages titres de ses éditions à la mort du *Rocket*, du 29 mai au 1er juin 2000, de même que plusieurs pages dont le haut comportait un bandeau « *Maurice Richard - 1921-2000* ».

Plus précisément, le réalisme est un discours qui se met de l'avant comme étant évident parce que présumément transparent : « *It effaces its own textuality, its own status as discourse* » (idem). Plus encore, il est possible de considérer le réalisme comme un régime de vérité par lequel l'interprétation des textes et des photos est continuellement orientée de manière à faire oublier qu'ils résultent de procédés qui représentent les événements de certaines manières qui sont supposées montrer le réel :

Realism (...) is not so much a textual property as a cultural propaganda campaign designed to persuade readerships (no matter what the evidence) that what they see is so. [it] is a *code of reading* [en italique dans le texte], a regime of truth, not a technical rendition of reality. (idem)

La pratique de la photographie de capture (*still photography* ou *action shot*) - dont les photos qui en sont le produit montrent si souvent le *Rocket* en pleine action - peut être envisagée sous l'angle d'un tel régime réaliste, qui contribue d'ailleurs à établir la représentation de Maurice Richard comme étoile du hockey. En effet, cette pratique se pose alors comme une forme de photographie qui permet de révéler des détails et des informations qui ne seraient pas accessibles à un autre moment, à une autre fraction de seconde, comme le souligne le critique culturel David Rowe : « *Still photography is [...] a form of communication that relies on the notion of 'capture' – frozen all time is a gesture, an expression, incident or landscape* » (Rowe, 1999, p.121). Elle immortalise souvent des athlètes, autour desquels s'articule la (re)production du prestige sportif :

it is the action shot that is the staple of sports photography, reinforcing and conferring status on the elite sporting body by showing it doing the extraordinary things that so many people admire and envy. (ibid, p.123)

Dans une tradition de photojournalisme dite documentaire, cette pratique concourt à poser les photojournalistes comme des témoins privilégiés parce qu'ils étaient présents et assistaient à certains événements et exploits. Plus exactement, elle est considérée comme un moyen qui permettrait aux photojournalistes de montrer et même de dévoiler des aspects de

ces événements et de certaines figures publiques connues, et également d'attester certains récits d'exploits ou d'événements. Ainsi, comme le souligne le sociologue Peter Hamilton, les photographies produites par cette pratique « *are [...] assumed to have some 'truth-value' in the sense that they allow the viewer privileged insight into the events they depict.* » (Hamilton, 1997, p.85) La photo prise par le photographe de *La Presse* Roger Saint-Jean pendant la cinquième et dernière partie de la série finale de la saison, le 16 avril 1953, montrant Maurice Richard et son coéquipier Elmer Lach se sautant dans les bras, après que ce dernier eut compté le seul but du match, à la suite d'une passe du *Rocket*, illustre bien cette opportunité unique qui est mise de l'avant comme étant permise par la photographie de capturer (voir Figure 4, ci-dessous).



Figure 4

Photo prise par le photographe Roger Saint-Jean, montrant le *Rocket* et son coéquipier Elmer Lach se sautant dans les bras après le but compté par ce dernier, sur une passe du *Rocket*. *Le Devoir*, 30 mai 2000, p.1.

Si *La Presse* l'a présentée dans le cahier spécial publié le lendemain de la mort du Rocket comme représentation exemplaire de sa carrière - à titre de « *photo la plus spectaculaire illustrant la carrière de Maurice Richard* »¹⁴² -, l'article présenté à la une du *Devoir*, le 30 mai 2000, la met plutôt de l'avant comme étant partie prenante d'une histoire du Québec mais aussi d'une histoire du photojournalisme sportif. Ce jour-là, ce quotidien republiait un reportage prenant cette photo pour objet, présenté une première fois à l'automne 1999, à l'intérieur « [d'une] série de huit reportages sur des photos qui ont marqué l'histoire contemporaine du Québec. »¹⁴³ Plus précisément, le reportage lui fait raconter comment¹⁴⁴, ayant manqué le but gagnant, le photographe St-Jean a toutefois saisi ce cliché du moment « immédiatement » après : « *En entendant l'ovation de la foule, je me suis retourné pour voir Richard qui regardait comme s'il cherchait quelque chose ou quelqu'un. Je l'ai suivi avec ma caméra, et lorsque je l'ai vu bondir : « clic ! »* »¹⁴⁵. Ainsi, la présence du photographe, mais surtout l'emphase sur cette présence fait en sorte de donner un surplus de véridiction au témoignage du photographe, contribuant à rendre évidente l'inscription qui est faite de cet événement dans une histoire du photojournalisme sportif, mais aussi dans une histoire du Québec.

Par ailleurs, la photographie de capture ne s'intéresse pas aux gestes et aux émotions de tous les athlètes, mais bien à certains d'entre eux qui sont associés à des exploits, mais aussi, parfois, à des controverses. Elle contribue aussi à mettre de l'avant des récits qu'elle

¹⁴² *La Presse*, 28 mai 2000, cahier spécial, p.12-13, photo de Roger St-Jean. Plus précisément, la photo prend les trois quarts de la double page, et une plus petite photo montre les deux joueurs regardant la photo quelques jours plus tard : « *Ci-haut, cinq jours plus tard, les deux hommes revivaient cette scène magique au cours d'une réception organisée par la direction de l'équipe.* » (idem)

¹⁴³ Desrosiers, Éric (30 mai 2000). « Le bon vieux temps [pour une photo, dans la partie supérieure du journal, montrant deux partisans du Rocket, portant chacun un chandail arborant le numéro 9 (l'un blanc et l'autre rouge et étant identifiés comme étant respectivement anglophone et francophone) – Une malchance transformée en bénédiction », *Le Devoir*, p.A1.

¹⁴⁴ Je reviendrai au chapitre suivant sur le procédé de citation qui participe d'une telle mise en récit.

¹⁴⁵ Desrosiers, Éric (30 mai 2000), op.cit.

informe et auxquels elle participe. Comme le souligne Rowe (op. cit.), cet intérêt sélectif relève de l'effectivité et de l'articulation de certaines idéologies, relations de pouvoir et représentations médiatiques, qui font en sorte que certaines photographies sont produites comme étant plus significatives. Que l'on pense, entre autres, parmi de multiples exemples, à la photo montrant les deux athlètes afro-américains John Carlos et Tommie Smith sur le podium, lors des Jeux Olympiques d'été de Mexico, en 1968¹⁴⁶, régulièrement présentée comme une représentation de la politisation des Jeux olympiques, alors que le comité organisateur de cet événement le considérait plutôt comme un événement sportif apolitique. Plus précisément, cette photo montre ces deux athlètes brandissant chacun un poing ganté de noir, ce qui a été considéré comme un geste se revendiquant du *Black Panther Party*¹⁴⁷, ce qui leur a valu d'être suspendus de l'équipe olympique américaine, puis bannis à vie des Jeux olympiques¹⁴⁸. Or d'autres façons de présenter cette représentation médiatique mettent plutôt en évidence que si Carlos et Smith voulaient effectivement, en faisant ce geste, protester contre les discriminations et la ségrégation raciales faites envers les Noirs aux États-Unis, les deux athlètes se sont plutôt réclamés du *Olympic project for human rights* (OPHR) – sur leur veste, ils arboraient aussi d'ailleurs le macaron de ce projet, de concert avec de nombreux athlètes blancs qui, eux, n'ont subi aucune remontrance¹⁴⁹.

¹⁴⁶ Voir cette photo par exemple sur le blogue charlie kennedy (18 octobre 2009). « October 18, 1968 [-] Two Olympians Suspended by IOC for Black Power Salute », <http://charliekennedy.wordpress.com/2009/10/18/october-18-1968-two-olympians-suspended-by-ioc-for-black-power-salute/>. La *Zone Archives* de Radio-Canada présente aussi une séquence d'archives audiovisuelles qui présente cet événement comme étant prenante de la politisation des Jeux Olympiques – voir Radio-Canada, *Zones Archives, Sports, Olympisme*, « Mexico 1968, la tribune politique » [en ligne], <http://archives.radio-Canada.ca/spots/olympisme/clips/7679>. (Pages vérifiées le 27 novembre 2009).

¹⁴⁷ Le *Black Panther Party* était une organisation révolutionnaire afro-américaine, fondée dans les années 1960 et active jusque pendant les années 1970, et qui était dédiée à la promotion de la fierté noire et à la défense des droits des Noirs américains.

¹⁴⁸ Bien qu'ils ne soient pas bien visibles sur cette photo, chacun des deux athlètes porte aussi des chaussettes noires – qui auraient ainsi dénoncé la pauvreté des Noirs américains –, et respectivement un collier et un foulard – pour rappeler la pratique du lynchage des Noirs, longtemps répandue dans le sud des États-Unis.

¹⁴⁹ D'ailleurs, sur la même photo, l'athlète australien Peter Norman ne lève pas lui aussi le poing, mais il porte aussi le macaron de l'OPH.

En regard de la représentation de Maurice Richard, la photographie de capture met souvent l'accent sur ses yeux, de manière telle à continuellement constituer ce regard comme en étant un qui exprime de la détermination, de la passion et de la ténacité. Elle privilégie aussi des angles et des postures qui semblent être captés dans l'action, ce qui renforce cette constitution. Elle fait même en sorte d'établir son regard comme un emblème corporel du Rocket, en quelque sorte, mais aussi, par extension, par association, elle instaure son corps comme une incarnation de l'âge d'or de l'équipe des Canadiens de Montréal. Le journal *La Presse* a beaucoup mis en évidence ce regard, dans les jours suivant le décès du *Rocket*, alors qu'en haut des pages y étant consacrées, figurait un bandeau « *Maurice Richard 1921-2000* » comprenant une photo de son regard (voir la Figure 5, ci-dessous).

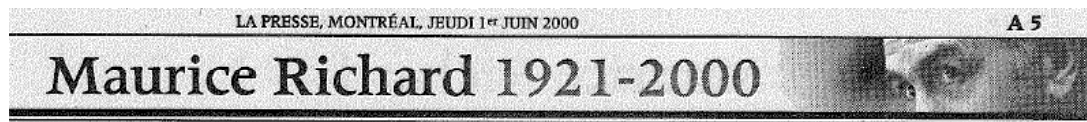


Figure 5

Bandeau paru en haut des pages de *La Presse* dans les jours suivant le décès du *Rocket*.

La Presse, 1^{er} juin 2000, p.24.

Le regard du *Rocket* a aussi été mis en valeur par des photos qui accompagnent des textes qui le prennent pour objet. Par exemple, en haut de la page 3 du *Devoir* du 29 mai 2000, dans laquelle il est possible de lire les articles « *Pèlerinage à voix basse devant*

l'aréna »¹⁵⁰, « *Une pluie de records* »¹⁵¹, « *Une ovation permanente* »¹⁵² et « *L'émeute du Forum [Richard n'a jamais oublié]* »¹⁵³, une photo montre « *Maurice Richard fonçant à toute allure pour déjouer le gardien Harry Lumley des Maple Leafs de Toronto en 1955* »¹⁵⁴ (voir la Figure 6, ci-dessous). Comme pour plusieurs des photos qui mettent en valeur son regard - et qui semblent permettre de le remarquer en tant que regard déterminé -, le texte qui accompagne la photo fait plus que commenter la photo, il en oriente l'interprétation, en établissant le regard de Maurice Richard comme un élément déterminant - une preuve - de sa puissance de jeu.

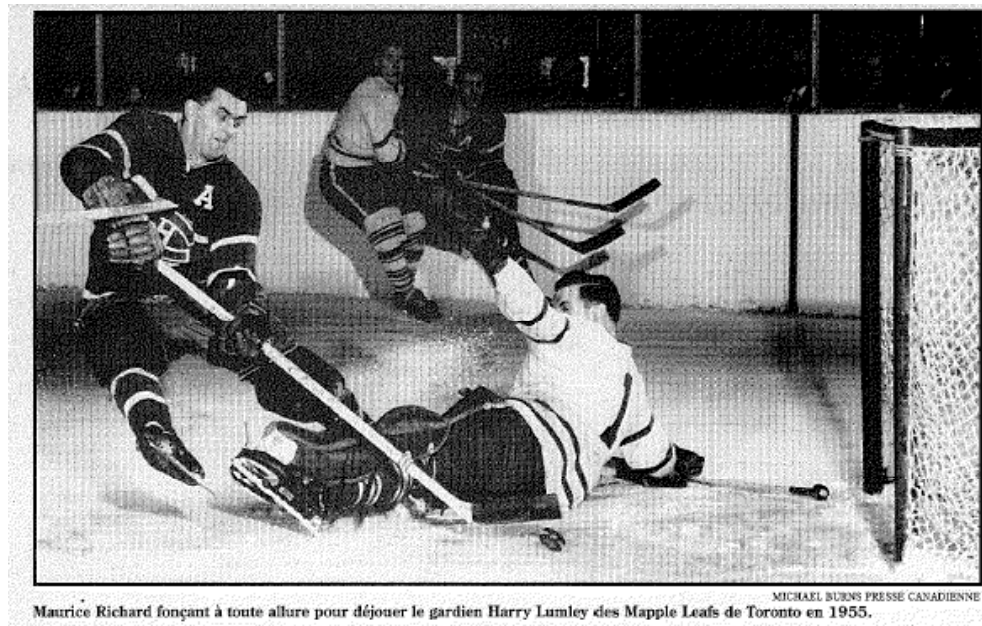


Figure 6

Photo montrant « *Maurice Richard fonçant à toute allure pour déjouer le gardien Harry Lumley des Maple Leafs de Toronto en 1955* ». *Le Devoir*, 29 mai 2000, p.3.

¹⁵⁰ Leduc, Louise (29 mai 2000). « Pèlerinage à voix basse devant l'aréna », *Le Devoir*, p.A3.

¹⁵¹ Presse canadienne (29 mai 2000). « Une pluie de records », *Le Devoir*, p.A3.

¹⁵² Presse canadienne (29 mai 2000). « Une ovation permanente », *Le Devoir*, p.A3.

¹⁵³ Presse canadienne (29 mai 2000). « L'émeute du Forum [Richard n'a jamais oublié] », *Le Devoir*, p.A3.

¹⁵⁴ Photo de Michael Burns, Presse Canadienne; texte du *Devoir*.

À l'endos du cahier spécial de *La Presse* (op.cit.), à l'intérieur du cahier-souvenir du *Journal de Montréal*¹⁵⁵ - tous deux publiés au lendemain de son décès - et à la page 17 du livre 626, une autre photo illustre la constitution du corps entier de Maurice Richard en incarnation de la ténacité. Cette photo semble avoir capté un moment pendant lequel le *Rocket* - sur le visage duquel il est possible de voir que du sang coule de son sourcil gauche, malgré un pansement posé dessus - voit un de ses adversaires lui témoigner du respect (voir la Figure 7, ci-dessous).



Figure 7

Photo (par Roger Saint-Jean) montrant *Sugar Jim Henry* serrant la main du *Rocket*, après le match du 8 avril 1952. Cahier spécial, *La Presse*, 28 mai 2000, p.24. Elle fait aussi partie du cahier-souvenir du *Journal de Montréal*, publié le même jour.

¹⁵⁵ Sur la même page que l'article de Durocher, Pierre (28 mai 2000). « Cinq buts... le jour même du déménagement ! », cahier-souvenir *Maurice Richard*, *Le Journal de Montréal*, p.2.

Le texte qui accompagne cette photo présente le but décisif de la partie qui a précédé cette prise de vue comme étant sinon « *le but le plus spectaculaire de Maurice Richard [à tout le moins] celui qui démontrait le mieux sa ténacité* » (*La Presse*, 28 mai 2000, cahier spécial, p.24). Il relate ensuite en détail ce match du 8 avril 1952, au cours duquel le *Rocket* s'est illustré malgré de nombreuses blessures, mais aussi ce qui a suivi cette photo, c'est-à-dire sa réaction nerveuse et les convulsions qui ont nécessité l'administration d'un sédatif. Il se termine ensuite en « *[complétant] l'histoire* » (idem) de cette photo, instaurant par le fait même la photo comme un condensé à la fois de cette partie mais aussi de la saison 1951-1952.

Ce regard et ce corps ont d'ailleurs été très souvent explicitement mis de l'avant comme des caractéristiques de Maurice Richard. En témoignent de très nombreuses photos qui le montrent prenant la pose pour mettre en valeur ce regard et des postures de jeu, comme l'illustre cette photo du *Rocket* qui figure aussi dans le cahier-souvenir du *Journal de Montréal* du 28 mai 2000, accompagnée d'une légende qui s'envisage dans la même optique : « *Les yeux perçants du Rocket mystifiaient l'adversaire...* »¹⁵⁶ (voir la Figure 8, à la page suivante).

¹⁵⁶ Idem.

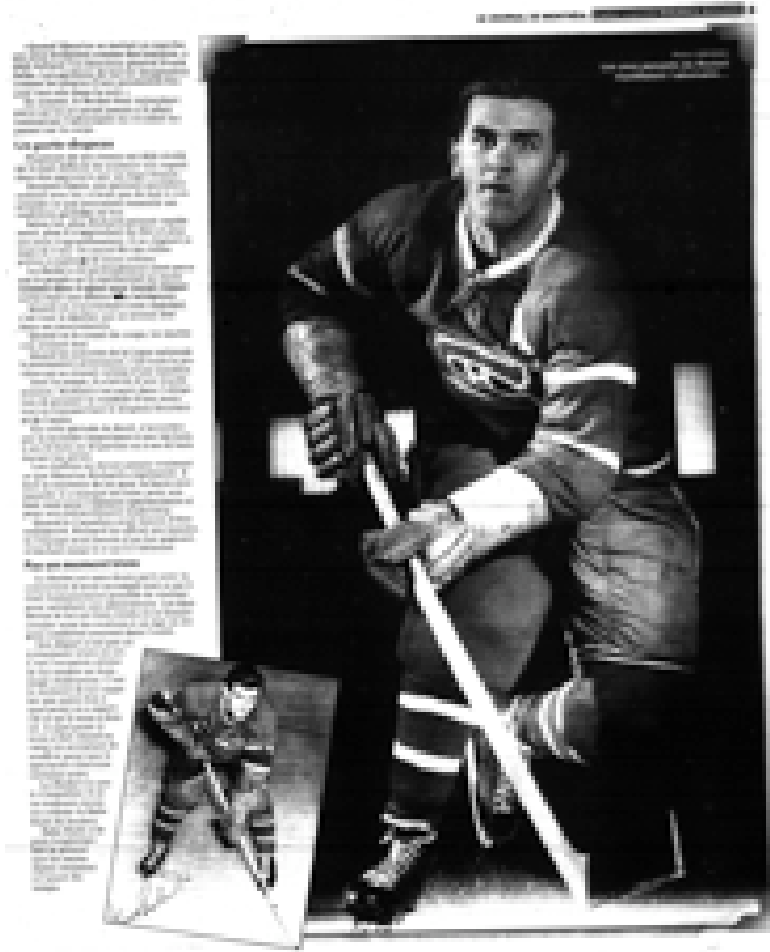


Figure 8

Deux photos du *Rocket* prenant la pose.

Cahier-souvenir, *Le Journal de Montréal*, 28 mai 2000, p.5.

Mais plus généralement, le photojournalisme me semble participer à produire Maurice Richard à la fois comme une étoile de hockey et comme une vedette populaire. Plus précisément, si l'établissement de Maurice Richard comme vedette populaire me semble être effectué en partie par l'appareillage statistique qui institue sa renommée sportive, cette figure m'apparaît aussi être produite par le photojournalisme qui établit la popularité du *Rocket* en instaurant une collectivité qui est présentée comme étant « le peuple ». De

nombreuses photos m'apparaissent contribuer à la production concomitante de ces formes d'individualité publique du *Rocket*, notamment dans les sections et cahiers spéciaux des jours suivant son décès. Par exemple, le cahier spécial de *La Presse* du 28 mai 2000 (dont j'ai parlé plus haut) présente, dans une double page (les pages 10 et 15 - voir la Figure 9, à la page suivante), une mosaïque présentant plusieurs photos de Maurice Richard, dans diverses situations. Y sont entremêlées divers types, en quelque sorte, de photos : certaines sont relatives à sa carrière (le montrant notamment en 1953, à la signature de son 12^{ème} contrat avec le directeur général du *Canadien*, ou encore tenant la Coupe Stanley aux côtés de Jean Béliveau, après l'avoir gagnée). Certaines le montrent jouant au hockey après sa retraite, lors d'événements spéciaux soulignant sa carrière (comme cette photographie qui le montre en uniforme, sur la glace, aux côtés des joueurs eux aussi étoiles Bernard Geoffrion et Guy Lafleur, en 1975, ou encore à un match des Anciens, en 1968, avec l'ancien entraîneur Toe Blake). D'autres encore le montrent entourés d'admirateurs et de partisans (en 1986, signant des autographes pour de jeunes Ontariens, par exemple, ou encore en 1953, photographié en compagnie de deux coéquipiers et des dizaines d'enfants de l'orphelinat St-Arsène, où c'était alors jour de fête pour célébrer cette grande visite). Dans les pages 16 et 17, d'autres photos montrent le Rocket dans des situations plus familiales (voir la Figure 10, à la page 123), avec des textes qui les commentent. Notamment, le texte suivant est entouré de telles photographies :

Maurice Richard tenait à sa famille plus qu'à tout. Il a veillé aux premiers coups de patin de son fils Normand, aux préparatifs entourant la première communion de sa fille Suzanne et assisté au baptême de sa petite-fille Claudia. Sa famille lui rendait bien son amour. Que ce soit lors de son 70^{ème} anniversaire ou son 50^{ème} anniversaire de mariage avec Lucille Norchet. En juillet 1994, la mort de son épouse l'a catastrophé. (La Presse, 28 mai 2000, cahier spécial, p.17.)



Figure 9

La première page de la double page (pages 10 et 15) qui présente une mosaïque de photographies montrant Maurice Richard dans diverses situations, souvent entourés de partisans et d'admirateurs. Cahier spécial, *La Presse*, 28 mai 2000, p.10 et p.15.



Figure 10

Mosaïque de photographies de Maurice Richard lors de divers événements familiaux.

Cahier spécial, *La Presse*, 28 mai 2000, p. 17.

De tels assemblages de photographies permettent de présenter le *Rocket* comme un joueur de hockey des plus reconnus pour ses mérites, ses performances et ses exploits, mais aussi apprécié pour sa disponibilité et son amabilité pour ceux et celles qui l'admiraient et le côtoyaient. Ils permettent aussi de l'établir comme un joueur certes passionné par le hockey, mais également entièrement dévoué et attaché à sa famille. Le mode réaliste sous

lequel le photojournalisme opère donne à la représentation du *Rocket* comme homme de famille et homme « près des gens » une force d'authenticité qui participe à l'établir comme vedette populaire. De plus, présenter des photos de plusieurs époques concourt à établir une constance dans la représentation du *Rocket*, ce qui l'établit comme un joueur-étoile qui a manifesté ces qualités tout au long de sa carrière et de sa vie. Ainsi, alors qu'elles sont continuellement mises de l'avant comme des preuves de la popularité de Maurice Richard, de telles photos participent à instaurer sa popularité comme un phénomène qui s'est réalisé tout au long de sa carrière et de sa vie. De plus, alors qu'elles constituent constamment son regard et son corps tout entier comme des symboles de la fougue et du dynamisme et même comme des caractéristiques de son style de jeu, ces photos paraissent révéler une dimension dite plus émotive de sa personnalité. Mais plus exactement, elles l'établissent en même temps qu'elles la constituent comme participant aussi de ce qui rendait le *Rocket* populaire. En outre, ces photos – qui sont mises de l'avant en tant que montrant Maurice Richard tantôt avec ses partisans et ses admirateurs, tantôt avec sa famille – m'apparaissent en fait contribuer à faire être ces collectivisations, c'est-à-dire qu'elles participent à instaurer ce que sont « ses partisans et admirateurs » et « la famille Richard », en les montrant dans diverses situations.

Par ailleurs, tout au long de sa vie, l'image - c'est-à-dire la représentation visuelle - du *Rocket*, sur et hors de la patinoire, a grandement été mise à profit commercialement, culturellement et socialement, alors qu'elle était utilisée et démultipliée dans d'innombrables produits (de consommation, médiatiques et culturels) que nombre de gens ont fréquentés, consommés et côtoyés de manière quotidienne. Melançon (op.cit.) a d'ailleurs montré, de manière détaillée et fouillée, l'ampleur non seulement de la quantité de produits culturels élaborés à son sujet (par exemple, des romans, des films, des chansons, des émissions de télévision, des livres pour enfants, des sculptures et des peintures), mais aussi des manières par lesquelles plusieurs produits dits de consommation courante participent à constituer une culture matérielle fortement marquée par son image (par exemple, des vêtements *Maurice Richard* vendus chez *Dupuis Frères*, du pain

Suprême Maurice “Rocket” Richard, du vin rouge de cépage Merlot (*Maurice Rocket Richard Vin de pays d’Oc Guibaud 1999*), des cartes de hockey, des patins “*The Rocket*” et “*Maurice Richard*”). Cette image - qui est partie prenante de la popularité de Maurice Richard - l’a d’ailleurs servi pendant et après sa retraite, de même que pendant une éclipse de plusieurs années de l’avant-scène publique (mais pendant lesquelles plusieurs produits culturels ont continué à le représenter et le discuter), alors que sa notoriété profitait à plusieurs entreprises et causes hors du sport, tantôt à titre d’homme d’affaires, tantôt à titre de publiciste. Ainsi, comme le répertorie Melançon, l’image de Maurice Richard a contribué à faire la promotion d’une variété de produits - comme par exemple les bières *Molson* et *Dow*, les fils de canne à pêche *Clipper*, du Club de pêche *La Barrière*, du mazout *S. Albert & Cie.* puis d’*Ultramar*, des produits d’assurance-vie *Equitable Life* et *Prudential Life*, les véhicules *Jarry Automobile*, la lotion capillaire *Grecian Formula 16*, la boisson gazeuse *Coca-Cola*, la compagnie aérienne *Air Canada*, la *Banque Nationale du Canada*. Mais à mon avis, ces représentations visuelles de Maurice Richard ne font pas que rendre compte des habitudes d’un groupe d’individus ou d’un type d’individus qui composeraient ce qui est fréquemment appelé « le peuple ». Elles me semblent plutôt participer à délimiter et à entretenir une certaine forme de collectivisation - en d’autres mots, elles contribuent à établir ce qu’est « le peuple », en montrant ce qu’il achète, ce avec quoi il se distingue, ce qu’il utilise, ce qu’il fréquente, ce qu’il consomme.

Ce double aspect de renommée et de familiarité qui est instauré par le photojournalisme - pas que de capture - et qui participe à établir Maurice Richard comme une vedette populaire est aussi présent dans le livre intitulé *626* dont j’ai parlé plus haut (Posen, op.cit.). Vers la fin du livre, quatre sections sont présentées comme autant de « prolongations¹⁵⁷ » qui représentent, en images et en photos, des périodes de la vie du *Rocket* après qu’il ait pris sa retraite du hockey professionnel. La première prolongation, « *Les honneurs du hockey* »

¹⁵⁷ Une prolongation est une période de jeu supplémentaire qui se déroule après une partie jouée dans les temps réglementaires sans qu’il n’y ait eu de vainqueur; la prolongation a pour but de permettre d’en désigner un.

(ibid, p.28), montre des photos de divers objets qui lui ont été offerts pour souligner sa carrière professionnelle. À la page suivante, la deuxième prolongation - « *Gagner sa vie* » - expose plutôt des photos qui montrent comment, « *[après] sa retraite du hockey, le Rocket [a gagné] sa vie dans diverses entreprises, certaines plus fructueuses que d'autres* » (ibid, p.29). Sur cette page, les photos - dont certaines sont prises dans un mode de « capture » et d'autres dans un mode où le *Rocket* et les autres sujets de la photo regardent sciemment l'objectif photographique - exposent le *Rocket* dans différentes « fonctions » qu'il a occupées après sa retraite du hockey professionnel : propriétaire d'une taverne, d'un commerce de lignes à pêche, premier entraîneur des Nordiques de Québec, porte-parole d'une compagnie de distribution de mazout et de produits Kellog's (notamment), ambassadeur de la Ligue nationale de hockey. Ces deux pages - qui contiennent aussi des photos d'objets qui lui sont associés - établissent ainsi Maurice Richard comme un sportif qui, tout en étant célèbre, a cependant gagné sa vie en occupant une diversité de métiers moins prestigieux que celui de joueur de hockey professionnel. Ce faisant, non seulement Maurice Richard est-il représenté comme un homme « ordinaire », mais de plus, ce type de photo concourt à instaurer cette représentation en écho, en quelque sorte, à la diversité de tant de ses admirateurs et partisans, et même à constituer les individus qui exercent de tels métiers comme des admirateurs du *Rocket* qui peuvent s'identifier à lui.

La troisième prolongation insiste pour sa part sur les manières par lesquelles Maurice Richard est considéré comme « *[une] célébrité, [un] héros national, [un] symbole* » (p.30) - c'est d'ailleurs le titre de cette section. Sur cette page, les photos rappellent les rencontres du *Rocket* avec « *le grand poète québécois* » Félix Leclerc (en 1983) et avec « *l'artiste québécois Jean-Paul Riopelle* » (également dans les années 1980)¹⁵⁸, et l'Ordre du Canada qu'il a reçu en 1998. Y figurent aussi des photos de divers objets qui participent à constituer Maurice Richard comme quelqu'un d'important non seulement dans le sport mais aussi dans et par le domaine culturel – « *une médaille d'or [décernée] lors d'un gala*

¹⁵⁸ Ibid, p.30. Aussi reprise dans le cahier spécial de *La Presse*, paru le 28 mai 2000, et dans le livre 9.

organisé à l'occasion de la sortie d'un film sur sa vie, conçu pour la télévision », des sculptures et une toile, des livres, des pièces de théâtre, et un billet de cinq dollars, sur lequel « *[il] est immortalisé (...) avec [une] citation de [l'écrivain] Roch Carrier et le n°9 sur le chandail de l'un des joueurs [représentés]* ». La « *[dernière] prolongation* » - c'est le titre de cette section - présente quant à elle des photos qui évoquent l'importante popularité que le *Rocket* a conservés jusqu'à la toute fin de sa vie (p.31). Certaines de ces photos rappellent « *l'émouvante ovation de 11 minutes [qu'il a reçue] lors des cérémonies de fermeture du Forum de Montréal, en 1996* » (idem), et les hommages que les chanteuses vedettes canadiennes Céline Dion et Shania Twain lui ont respectivement rendus, en portant des chandails arborant le numéro 9 au cours ou après des spectacles. Deux autres photos soulignent l'ampleur de l'hommage populaire qui lui a été rendu à sa mort. Sur l'une, un partisan, vêtu lui aussi d'un chandail orné d'un numéro 9, lui touche la main (« *À sa mort, 15 000 personnes défilent devant le cercueil exposé en chapelle ardente* » [au Centre Molson¹⁵⁹]). Sur l'autre, le cortège funèbre entouré d'une foule nombreuse lors des funérailles nationales organisées en son honneur (« *Des milliers d'admirateurs en deuil applaudissent au passage du cortège funèbre dans les rues de Montréal* »¹⁶⁰) (voir la Figure 11, à la page suivante).

¹⁵⁹ Le Centre Bell (alors nommé Centre Molson) est un édifice « *[inauguré] en 1996, [qui] abrite une immense salle de 21 000 sièges, [et] accueille aussi bien les performances des Canadiens, équipe de hockey locale, que des spectacles rock, des concerts classiques ou des divertissements familiaux.* » Tourisme Montréal [en ligne], « Quoi faire », « Attractions touristiques » [cocher « Édifices » dans *Architecture et patrimoine* et « Centre-ville » dans *Quartier*, Centre Bell, <http://www.tourisme-montreal.org/Accueil> (page vérifiée le 29 septembre 2009).

¹⁶⁰ Posen, op.cit., p.31 (photo de Robert J. Galbraith).



Figure 11

Photo du cortège funèbre de Maurice Richard sur la rue Ste-Catherine à Montréal,
le 31 mai 2000. Livre *626 par 9*, p. 31.

Ces funérailles ont fait l'objet d'une couverture exceptionnelle par les médias électroniques et imprimés francophones, rendant public, en direct¹⁶¹ et en différé, un événement qualifié d'historique par de nombreux médias, personnes et institutions¹⁶², et des photos semblables (dans la prise de vue) à celle de la Figure 11 sont d'ailleurs particulièrement souvent mobilisées pour en témoigner. Par exemple, une telle photo, présentée dans *La Presse* du 1er juin 2000, constitue cette foule comme étant composée de gens « ordinaires », qui prennent tous les moyens pour voir le cortège funèbre du *Rocket* :

L'adieu de l'homme de la rue

Tout le long de la rue Sainte-Catherine, le cortège funèbre a lentement roulé entre deux haies d'admirateurs disciplinés qui applaudissaient respectueusement leur idole une dernière fois, à mesure que la bière passait à leur hauteur. Des centaines de spectateurs s'étaient également agglutinés dans les fenêtres des édifices à bureaux et des commerces et même sur les toits. Derrière le cortège, quelques centaines d'inconditionnels ont emboîté le pas et suivi le cortège jusqu'à la basilique Notre-Dame.¹⁶³

De tels agencements de photos et de textes me paraissent particulièrement effectifs dans la production de Maurice Richard comme vedette populaire. Alors que les statistiques l'établissent comme un joueur exceptionnel dans le domaine du sport, la photographie, elle, participe à constituer Maurice Richard comme une personnalité publique significative à travers plusieurs domaines. Mais elle ne le fait pas seule : les textes qui

¹⁶¹ Voir par exemple Colpron, Suzanne (31 mai 2000). « À la télé, du direct sur quatre chaînes : RC, TVA, TQS et CBC », *La Presse*, p. A2; Colpron, Suzanne (31 mai 2000). « Les spéciales à la radio », *La Presse*, p. A3.

¹⁶² Voir par exemple : Girard, Marie-Claude (1^{er} juin 2000). « Merci, Maurice – Des obsèques empreintes de dignité, d'émotion et de respect », *La Presse*, p.A1-2; le cahier souvenir de *La Presse*, le 3 juin; Dion, Jean (1^{er} juin 2000). « Une dernière manifestation d'amour – Des milliers d'admirateurs accompagnent le *Rocket* », *Le Devoir*, p.A1 et A8; Soumis, Laurent (1^{er} juin 2000). « Digne et simple comme le *Rocket* », *Journal de Montréal*, p.2; Beauvais, André (1^{er} juin 2000). « Un dernier défilé, une dernière ovation », *Journal de Montréal*, p.4 (la première page du *Journal de Montréal* titrait par ailleurs « Adieu, *Rocket* ! » et annonçait 29 pages consacrées aux funérailles du *Rocket*).

¹⁶³ Photo de Bernard Brault, dans *La Presse* du 1er juin 2000, p.A5. Le cahier spécial de *La Presse* du 3 juin 2000 comporte aussi « [des] vues générales qui témoignent de l'ampleur des cérémonies qui ont entouré les funérailles de Maurice Richard » (p.4-5). La page 11 du même cahier spécial contient par ailleurs des photos qui collectivisent la foule qui s'est déplacée à la chapelle ardente qui a été organisée tout juste avant les funérailles nationales, afin que les partisans et admirateurs du *Rocket* puissent rendre un dernier hommage à sa dépouille.

les accompagnent en orientent les interprétations de telle manière à établir non seulement la représentation d'un sportif des plus respectés et adulés, mais aussi celle d'un homme « ordinaire » qui s'est tant distingué qu'il en est venu à être reconnu comme étant exceptionnel au-delà de son domaine professionnel. Tout particulièrement, le texte qui accompagne la photo « *L'adieu de l'homme de la rue* » insiste sur la composition de la foule qui assiste au cortège, en identifiant d'abord « *[des admirateurs] disciplinés* », puis « *des centaines de spectateurs* » et « *des inconditionnels* ». Ce faisant, le texte présente cette foule comme un regroupement d'individus a priori anonymes mais néanmoins d'abord formé des admirateurs (sportifs ou non) du *Rocket*, mais il la constitue aussi comme un regroupement qui s'effectue comme une contamination, en quelque sorte, qui affecte potentiellement tous les individus se trouvant (plus ou moins volontairement) au centre-ville ce jour-là. En cela, le texte met cette photo de l'avant comme une métaphore de la popularité du *Rocket*, c'est-à-dire la métaphore de la popularité et du respect d'un joueur qui déborde son domaine d'activité. C'est un discours de la réussite qui est mis en mots et en images à travers ces photographies mobilisées dans et par les médias.

Une photo du cortège funèbre bordé d'une foule impressionnante est aussi centrale dans l'exposition « *Rocket Richard – Une légende, un héritage* » (que j'ai aussi présentée plus haut). De concert avec les photos avec lesquelles elle est présentée, elle me semble aussi opérer une double instauration de Maurice Richard, tout en mettant plutôt l'accent sur une représentation de Maurice Richard comme un homme à première vue « ordinaire » mais dont le caractère exceptionnel de son talent et de sa renommée est révélé, en quelque sorte, tout au long de l'exposition. Plus précisément, à l'entrée de cette exposition se trouvait un grand panneau intitulé : « *Rien qu'un joueur de hockey* », en-dessous duquel étaient disposées cinq photos - dont une très grande du cortège funèbre -, chacune accompagnée d'un court texte¹⁶⁴. À gauche, une photo montrait le *Rocket* vêtu du chandail du Canadien,

¹⁶⁴ La description des photos et des textes a été établie lors de la visite de l'exposition originale présentée par le Musée canadien des civilisations, à Gatineau, en 2005.

lors de la fermeture du Forum, en 1996, accompagné du texte suivant : « *En 1996, un vieux monsieur se présente devant une foule de 15 000 personnes sur les lieux de son ancien travail. Le public l’acclame pendant plus de huit minutes.* »¹⁶⁵ Maurice Richard est présenté d’emblée comme quelqu’un d’ordinaire, en somme (« *un vieux monsieur* »), mais qui est toutefois reconnu et acclamé par une foule qui est instaurée comme étant composée de partisans et d’amateurs de hockey. De plus, 1996 est aussi instaurée comme une année importante pour ces partisans et amateurs et pour le monde du hockey qui est mis en évidence. Le texte qui commentait la grande photo du cortège, pour sa part, atteste que la popularité et la reconnaissance publique de cet homme « ordinaire » dépasse les frontières du sport et même des lieux géographiques des gens qui l’honorent ainsi (notamment Montréal et le Canada) :

Le 27 mai 2000, cet homme meurt. Les médias du monde entier relatent l’événement, 115 000 personnes viennent rendre hommage à la dépouille exposée en chapelle ardente, des milliers d’autres bordent les rues de Montréal pour saluer le cortège funèbre et de nombreux personnages politiques et célébrités canadiennes assistent aux funérailles.

Ce faisant, cette photo instaure une articulation des collectivités qu’elle établit - l’une (celle qui l’acclame au Forum) comme étant amatrice de hockey, et l’autre, comme étant composée d’individus de toutes sortes, dont des individus qui sont reconnus publiquement, mais aussi d’une multitude de gens qui assistent à ces funérailles par médias (« *du monde entier* ») interposés. Plus précisément, cela tend à présenter la foule du Forum comme étant composée d’individus montréalais et canadiens. Mais de plus, cela participe à établir « la société » comme un ensemble de domaines d’activités qui regroupent différents individus (dont des « *personnages politiques* » et des « *célébrités canadiennes* »).

¹⁶⁵ Comme le souligne Melançon (op.cit.), « *la durée [de cette ovation] varie considérablement selon les sources : sept minutes, huit, neuf, dix, onze, voire une quinzaine.* » (Melançon, 2006, p.28 ; 2008, p.31).

À la droite de cette photo figurait ensuite une photo d'un partisan portant un chandail exhibant un numéro 9, touchant la dépouille de Maurice Richard, interrogeant celui ou celle qui regarde la photo : « *Cet homme est-il un poète ? Un homme d'État ? Un soldat ? Un bienfaiteur ? D'une certaine façon, il est tout cela à la fois* ». Toujours vers la droite, une troisième photo - d'un homme vêtu d'un chandail « 9 » touchant la dépouille mortelle - établit le caractère « ordinaire » des gens qui composent la foule. Mais elle établit aussi que ces gens sont réunis dans et par le fait de reconnaître et considérer Maurice Richard comme une personnalité publique importante. Une quatrième photo, elle, établit une linéarité temporelle passé-présent, alors qu'elle constitue vraisemblablement une photo d'époque montrant Maurice Richard en uniforme, assis sur un banc de patinoire. Elle établit ainsi explicitement Maurice Richard comme un joueur de hockey du passé : « *Cet homme, c'est Maurice Richard, « le Rocket » de son surnom. Il est le plus grand hockeyeur de son époque.* » Et cette séquence de photos se termine avec un autre grand panneau présentant une page d'un quotidien de Toronto, le *Toronto Star*, publiée le 28 mai 2000, dans le cahier des sports, titrant « *Maurice « Rocket » Richard : 1921-2000 - Most popular Hab ever - "Growing up in Quebec, Rocket was our idol"* »). Quant à elle, cette photo constitue un regroupement de partisans souvent absents des récits qui constituent Maurice Richard dans les médias de langue française, notamment les partisans anglophones de Maurice Richard.

L'assemblage de ces photos et textes participe ainsi à constituer différentes collectivités comme pouvant converger : la foule sportive, tout particulièrement, est en quelque sorte assimilée à la foule « sociale » - toutefois, la page de journal de langue anglaise s'envisage à la fois comme étant partie de cette collectivité et distincte. C'est que, bien souvent, « les partisans » du *Rocket* et « le peuple » dont il est considéré être issu sont d'emblée présumés être composés d'individus qui parlent français - par extension, une collectivité des « Canadiens- français » est constituée, mais par ailleurs, aucun de ces textes ne parle d'une collectivité de Québécois. En outre, cet assemblage contribue à étroitement lier différents événements au passé - la fermeture du Forum et l'acclamation du *Rocket*, les funérailles

nationales et la chapelle ardente organisées en son honneur, mais aussi sa carrière et sa renommée - de concert avec la production d'un récit qui met en scène un discours de la réussite - celle d'un homme soi-disant ordinaire parvenu aux plus grands honneurs, à la fois au plan sportif et au plan social. Plus exactement, les textes qui interprètent les photos mettent de l'avant l'histoire d'un vieux monsieur a priori possiblement anonyme - du moins pour certaines générations - dont le visiteur est invité à découvrir l'ampleur de la renommée, l'importance qu'il a pour bien des gens (le monsieur portant le chandail numéro neuf est plutôt âgé), et surtout pourquoi il est si reconnu. Mais en même temps, l'orientation des prises de vue de ces photos est tournée vers le futur de ces passés, ce qui souligne la mise en valeur des photos qui sont très fréquemment présentées comme étant des preuves et des témoignages d'événements qui sont par le fait même considérés comme étant historiques. Cet agencement de photos et de textes concourt ainsi à articuler la production de ce qui est présenté comme étant « une » collectivité - en l'occurrence vraisemblablement une collectivité canadienne. De plus, il contribue à articuler l'histoire de ce joueur de hockey comme celle de la collectivité dont il est réputé faire partie - une collectivité qui paraît ainsi pouvoir presque indifféremment être à la fois montréalaise, québécoise et canadienne.

3. UNE MISE EN RÉCIT QUI CONTRIBUE À INSTAURER UN HÉROS SPORTIF, POPULAIRE ET NATIONAL

Si les nombreux produits médiatiques et culturels qui participent à représenter Maurice Richard comme étoile du hockey et comme vedette populaire regorgent de statistiques de toutes sortes et de photos qui prennent Maurice Richard pour objet de diverses manières, ils regorgent aussi de nombreux récits. Ce sont souvent eux qui appuient la mise en valeur des exploits sportifs du *Rocket*, qui mettent de l'avant certaines photos pour faire constater à la fois sa détermination et son talent sur la glace ainsi que sa disponibilité et sa popularité hors

de la glace. Plus encore, à mon avis, ils paraissent souvent organiser une grande partie de la production de la représentation de Maurice Richard comme un héros. Si certaines analyses de ces récits (comme celles de Melançon, op.cit.) permettent de dégager plusieurs significations et d'expliquer, en quelque sorte, les manières par lesquelles et les raisons pour lesquelles Maurice Richard est ainsi considéré, pour ma part, je mobilise une analyse qui examine plutôt les procédés qui concourent à instaurer ces récits. Ce ne sont donc pas tant des récits d'événements que j'examine, mais plutôt comment certains d'entre eux sont mis en récit. Plus précisément, il s'agit pour moi d'analyser comment certains procédés qui participent à cette mise en récit contribuent - souvent en mettant d'ailleurs à contribution l'appareillage statistique et le photojournalisme analysés précédemment - à produire Maurice Richard comme héros.

Afin de réaliser cette analyse, je m'inspire de certains arguments développés dans les travaux de l'historien Hayden White sur le récit historique. L'un de ces arguments réside dans le fait que souvent, explique-t-il, dans l'analyse de récits historiques du moins,

the two levels conventionally distinguished are those of the facts (data or information) on the one side and the interpretation (explanation or story told about the facts) on the other. (White, 1978, p.107)

Or, souligne-t-il, il n'est pas si clair que ce sont là deux niveaux qui se distinguent si aisément. D'abord, insiste-t-il, « les faits » n'existent pas en dehors des manières par lesquelles ils sont présentés, et les manières par lesquelles ils sont expliqués participent toujours d'un encodage figuratif progressif – c'est-à-dire d'une mise en forme à l'aide de figures de style qui s'articulent les unes aux autres - qui les fait apparaître comme n'étant « que » (« simplement », et « objectivement ») décrits et analysés. Plus encore, ces descriptions mêmes participent à consacrer des façons particulières de les expliquer. Plus précisément, « les faits » et leurs interprétations s'appréhendent dans et par des discours, qui les combinent à la fois étroitement et spécifiquement, et qui sont constitués comme des structures de significations historiquement produites et situées :

The fact is presented where and how it is in the discourse in order to sanction the interpretation to which it is meant to contribute. And the interpretation derives its force of plausibility from the order and manner in which the facts are presented in the discourse. The discourse itself is the actual combination of facts and meaning which gives to it the aspect of a specific structure of meaning that permits us to identify it as a product of one kind of historical consciousness rather than another. (idem)

Dans cette optique, un récit historique ne constitue pas une représentation déjà donnée d'un événement ou d'événements qui se seraient déroulés et dont il ne ferait que rendre compte. Il constitue plutôt un système de signes qui combine deux plans à la fois : celui des événements qu'il dit décrire d'une part, et celui d'une forme d'histoire organisatrice de la cohérence formelle, en tant que structure ou processus d'autre part. Or, souligne White, ce système s'accomplit par le langage, lequel est partie prenante de la culture dans et par laquelle un récit est produit. Plus précisément, le fait que le langage même réalise l'établissement du récit tend à faire oublier que celui-ci est effectué à partir de caractérisations figuratives du ou des événements qu'il semble représenter ou expliquer. Ce mode de mise en discours figuratif implique l'utilisation de stratégies et de techniques d'encodage avec et par lesquelles ces événements sont mis en récit. Par exemple, le mythe, la fable, mais aussi la science, la religion et l'art littéraire constituent des modes de discours distincts qui font en sorte de produire des récits qui établissent des relations entre des événements et des structures de significations reconnaissables. En soulignant ce niveau figuratif, White met en évidence que le récit historique est une forme de représentation et que ce n'est donc pas quelque chose qui permettrait à des faits de s'exprimer à travers lui :

facts do not speak for themselves, [...] the historian speaks for them, speaks on their behalf, and fashions the fragments of the past into a whole whose integrity is – in its representation – a purely discursive one. (ibid, p.125).

Cela lui permet d'accentuer le caractère d'illusion d'une description neutre d'un événement avant son interprétation - une illusion pourtant souvent présente dans la discipline historique mais aussi dans plusieurs autres domaines -, et d'insister donc sur le fait que ce

sont certaines stratégies de représentation qui permettent de mettre de l'avant certaines interprétations plutôt que d'autres : « *What is at issue here is not, [what] are the facts? But rather, [how] are the facts to be described in order to sanction one mode of explaining them rather than another?* » (ibid, p.134)

Par ailleurs, le témoignage participe de manière importante à la production de la représentation de Maurice Richard comme héros. Comme le souligne Line Grenier, dans une analyse des activités de commémoration entourant les 30 ans de carrière de Céline Dion où il s'avère particulièrement productif, le témoignage consiste en une « *technique de rappel [qui présente] l'expérience d'un individu dans et à travers l'évocation d'un moment avec, en l'occurrence, Céline Dion [mais on pourrait lui substituer Maurice Richard] ou encore d'un incident ou d'une anecdote l'impliquant de quelque manière.* » (Grenier, 2006, p.16) – qui participe de manière importante à la production de la représentation de Maurice Richard comme héros. Comme en font foi les cahiers spéciaux de *La Presse* et du *Journal de Montréal* par exemple, qui présentent quantité de témoignages d'anciens coéquipiers, de personnalités du monde du hockey mais aussi de celui de la politique ou des arts, de partisans, de gens « ordinaires », de journalistes sportifs, ce procédé contribue à mettre de l'avant les expériences de ces individus comme des possessions qui résulteraient de leur vécu et dont ils disposeraient¹⁶⁶. Mais surtout, il permet de mettre en évidence l'importance et les effets de Maurice Richard dans et sur la vie de ses contemporains pris en tant qu'individus, mais aussi en tant qu'ensemble d'individus qui se sont identifiés, reconnus et affirmés comme collectivité. Par exemple, dans *La Presse*, un admirateur de Maurice Richard relate comment, à la suite d'un grave accident, il avait reçu la visite du *Rocket* à l'hôpital, et avait été impressionné par cette attention et cette gentillesse. Surtout il se rappelle la promesse du *Rocket* de compter un but pour lui, et de revenir lui porter la rondelle de cette partie – ce qu'il fit -, et raconte comment cet événement l'a inspiré tout au long de sa vie :

¹⁶⁶ Je reviendrai plus en détail sur la notion d'expérience dans le prochain chapitre.

Avant de partir, Maurice Richard dit quelque chose que Robert Vanden Abeele n'a jamais oublié : « Il m'a dit qu'il avait dû travailler fort pour ce but, que ça n'avait pas été facile. » Robert Vanden Abeele comprend le message. S'il n'a jamais revu Maurice Richard, le Rocket restera à jamais une source d'inspiration, la « pierre angulaire » de ses succès.¹⁶⁷

Et dans *Le Journal de Montréal*, le coureur automobile Alexandre Tagliani témoignait lui aussi de l'importance du Rocket au Québec : « *J'ai eu la chance de rencontrer cette légende du hockey lors d'un souper-bénéfice. Ce qui m'avait surtout frappé, c'est l'immense respect que les gens lui portaient. Ses exploits ont été extraordinaires. C'était l'idole de tout un peuple.* »¹⁶⁸

Par le fait même, Maurice Richard est constitué comme sujet discursif au sein des récits qui sont produits autour de lui, mais la figure du héros à l'aulne de laquelle les mises en récit de ses exploits fait en sorte que ce sujet de discours est l'objet de la parole de ses contemporains plutôt que de lui-même. Plus encore, si des mises en récit présentent le *Rocket* comme un homme silencieux et réticent à se mettre de l'avant publiquement autrement que comme joueur de hockey, les témoignages de divers intervenants permettent de constituer sa représentation comme héros à travers ces évocations. En cela, le témoignage contribue à faire apparaître Maurice Richard comme un héros au-delà de lui-même et même envers lui-même – un héros malgré lui.

Qu'ils soient décrits ou racontés, selon Melançon (op.cit.), les récits des exploits sportifs du *Rocket* et des situations dans et par lesquelles il était possible de constater sa popularité abondent dans la multitude de produits médiatiques et culturels autour de lui. Melançon souligne toutefois que « [douze] événements reviennent continuellement sous la plume de ceux qui se souviennent de Maurice Richard » (Melançon, 2006, p.23-28; 2008, p.26-31). Tous ont trait aux manières par lesquelles le *Rocket* s'est distingué, soit par son jeu et ses

¹⁶⁷ Bérubé, Stéphanie (28 mai 2000). « Maurice Richard 1921-2000 : Robert Vanden Abeele n'oubliera jamais – Un tramway lui avait sectionné les deux jambes : hospitalisé, il reçoit, le 2 novembre 1955, la visite inopinée du Rocket », *La Presse*, p.A11.

¹⁶⁸ *Le Journal de Montréal* (29 mai 2000). Section « Témoignages », section spéciale « Maurice Richard – 1921-2000 » de la section Sports, p.113.

performances, soit par la reconnaissance publique et la popularité dont il a été l'objet¹⁶⁹. Mais à mon avis, ce qui est prégnant dans la représentation de ces événements et de Maurice Richard, c'est que ces événements sont mis en récit par des procédés qui articulent les figures de l'étoile du hockey et de la vedette populaire en les subordonnant à une figure de héros, et qui déclinent cette dernière sur des plans sportif, social et politique. Ce faisant, comme je le montrerai dans les prochaines sections, différentes collectivisations et temporalisations sont mises de l'avant de telles manières qu'elles font se conjuguer différentes collectivités dans une temporalité qui est présentée comme une « pré-évolution » sociale et politique.

¹⁶⁹ Ces douze événements sont présentés par une série de paragraphes qui récapitulent des parties au cours desquelles Maurice Richard s'est illustré, soit les suivantes : celles du (1) 23 mars 1944 [tour du chapeau qui procure aux Canadiens de Montréal une victoire de 5 à 1 contre les Maple Leafs de Toronto]; (2) 28 décembre 1944 [« *contre les Red Wings de Détroit, dans une victoire de 9 à 1, Richard marque cinq buts et récolte trois aides* » (Melançon, 2008, p.26) après avoir effectué un déménagement dans la même journée]; (3) 3 février 1945 [but de Richard compté « *en transportant sur son dos un défenseur des Red Wings de Detroit* » (idem)]; (4) 18 mars 1945 [Richard compte un 50^{ème} but en 50 parties jouées pendant la saison courante]; (5) 6 janvier 1951 [« *[en] marquant son 271^{ème} but, Richard devient le meilleur compteur de buts de l'histoire des Canadiens* » (ibid, p.29)]; (6) 27-29 mars 1951 [Richard marque les deux buts décisifs qui permettent aux Canadiens de Montréal d'emporter la première partie des séries d'après-saison contre les Red Wings, qui étaient considérés comme favoris]; (7) 8 avril 1952 [« *En troisième période, durant les séries éliminatoires, au Forum, Richard marque un but, qui deviendra le but gagnant du match et de la série, contre Jim «Sugar» Henry, des Bruins de Boston, après avoir été sérieusement blessé auparavant dans le match, au point de perdre conscience* » (idem)]; (8) 8 novembre 1952 [Richard marque son 325^{ème} but et devient le meilleur marqueur de l'histoire de la LNH]; (9) 16 avril 1953 [Richard passe la rondelle à son coéquipier Elmer Lach, ce qui permet à celui-ci de marquer le but gagnant de cette partie contre les Bruins de Boston mais, aussi, par le fait même, la Coupe Stanley. Un photographe sportif du journal *La Presse*, Roger Saint-Jean, « *rate le but, mais sa photo de Lach et Richard s'envolant pour s'étreindre et se féliciter deviendra célèbre* » (ibid, p.30)]; (10) 13-18 mars 1955 [le 13, Richard se bagarre avec un joueur des Bruins de Boston et frappe un des arbitres de la rencontre, ce qui lui vaut, le 16, d'être suspendu par le commissaire de la LNH, Clarence Campbell, pour les trois dernières parties de la saison régulière mais aussi pour les séries éliminatoires. Le 17, des admirateurs de Richard déclenchent une émeute à Montréal en réaction à cette décision, ce qui amène le *Rocket* à les appeler au calme, le 18]; (11) 13 juin 1961 [« *Richard est admis au Temple de la Renommée de la [LNH] un an après sa retraite, même si la règle stipulait qu'aucun joueur ne pouvait y être admis sans avoir attendu au moins cinq ans après l'annonce de celle-ci* » (ibid, p.31)]; (12) 11 mars 1996 [Richard reçoit une ovation sans précédent de la part de la foule présente à la cérémonie de fermeture du Forum de Montréal, après avoir été présenté comme « le coeur et l'âme » de cet édifice.

3.1 Un héros à la fois sportif et populaire

Il arrive très souvent que Maurice Richard soit présenté comme une étoile du hockey qui est aussi un héros sportif parce que lorsqu'il accomplit des exploits au hockey, c'est souvent parce qu'il triomphe d'obstacles - des adversaires déterminés à le contrer, par exemple, ou encore des blessures subies au cours de matchs. L'article que le journal *Le Devoir* a proposé à ses lecteurs, le 31 mai 2000, m'apparaît être un exemple probant d'une telle mise en récit, qui mobilise par ailleurs l'appareillage statistique. Cet article débute par un compte-rendu télégraphique de la partie du 28 décembre 1944, au cours de laquelle Maurice Richard compta cinq buts et enregistra trois aides, ce qui valu au *Canadien* de Montréal de gagner contre les *Red Wings* de Détroit par la marque de 9 à 1, et il est présenté comme étant exemplaire des manières par lesquelles la presse sportive décrivait les parties « à l'époque » :

*Le brillant ailier droit du Canadien compte cinq points et prend part à trois autres, pour accumuler huit points de pointage - Il tient la foule en haleine du commencement à la fin - Le Canadien en grande forme, contre un adversaire qui n'est pas de taille - Bouchard joue une grande partie sur la défense - Partie très rapide et enlevante.*¹⁷⁰

D'emblée, le compte-rendu télégraphique est constitué comme trace d'une manière de couvrir le hockey, d'une manière historiquement marquée de faire le métier de journaliste sportif, puisque le texte continue ensuite ainsi, avant d'entamer la description du match en tant que telle : « *Voici le compte-rendu de ce match enlevé. Comme c'était souvent le cas à l'époque, le texte ne portait pas de signature* » (idem). Par le fait même d'introduire l'article ainsi, une collectivité professionnelle est mise en valeur - celle des journalistes sportifs. Cette collectivité regroupe des journalistes qui, à la fois parmi les plus lus et

¹⁷⁰ *Le Devoir* (31 mai 2000). « Maurice Richard (1921-2000) : Le Canadien écrase le Détroit par 9 à 1 - Richard établit un nouveau record du monde entier », section *Horizons*, p.B1.

écoutés dans les médias et pourtant parmi les moins admirés de leurs confrères journalistes (Rowe, op.cit.), sont tributaires et participants d'une expertise singulière, qui les fait être très souvent considérés comme des témoins privilégiés du développement du sport. Par ailleurs, cela met l'accent sur le fait que l'art de raconter (le *storytelling*, en anglais) est partie prenante de l'exercice du métier de journaliste, et que cet art vaut d'être considéré comme une description valable de « ce qui s'est passé » pour être conservée pour la postérité.

Le récit de match qui suit le décrit presque minute par minute; d'ailleurs, des sections distinctes font état de chacune des trois périodes. Alors que les divers développements du match sont relatés, même si les apports de plusieurs coéquipiers à ce triomphe sont soulignés, les contributions de Maurice Richard – qui est aussi appelé « Richard » et « Maurice »¹⁷¹ - sont nettement mises en valeur. L'extrait suivant le montre :

Il fallait voir Maurice Richard sur la glace hier. Il était à son meilleur. D'une rapidité extraordinaire, maniant le bâton comme savait le faire le regretté Howie Morenz, sachant se défendre effectivement contre les coups et... même n'hésitant pas à les remettre à l'occasion, Richard avait tout pour plaire à l'immense foule... et pour établir un nouveau record moderne de pointage dans la Ligue de hockey nationale.

Maurice a compté cinq buts, dont deux absolument sensationnels. En plus de cela, il a pris part à trois autres des neuf points de son club, pour accumuler huit points de pointage, établir un nouveau record, s'emparer de la 2e place chez les compteurs et conduire les Canadiens à leur plus brillante victoire de la saison, contre le club soi-disant le plus redoutable de la ligue. (idem)

Ce compte-rendu mobilise des procédés et des stratégies de représentation qui permettent de produire le match en utilisant un registre épique, c'est-à-dire comme une suite d'exploits réalisés par un héros, en l'occurrence le *Rocket*. Selon Henri Bénac (1964), le style épique soutient une morale qui présente « [une] lutte entre le bien et le mal, de type manichéen »,

¹⁷¹ Ce qui participe à le produire comme un joueur qui jouit d'une proximité avec ses partisans, voire qui est l'objet de leur appropriation.

et qui exalte un idéal collectif¹⁷². Le récit qui est effectué dans ce registre vise non pas à analyser rationnellement mais plutôt à faire adhérer « *avec passion et enthousiasme* » un public à cette morale et aux valeurs dont elle fait la promotion, en présentant les exploits d'un héros, dont le caractère est souvent simplifié à un trait - la fougue - et qui est « *doué de forces exceptionnelles* » (idem). Si le récit de ce match met de l'avant la réalisation par le *Rocket* « *[d'un] nouveau record moderne de pointage dans la Ligue de hockey nationale* », sa production comme héros sportif n'est pas seulement le fait du compte-rendu de ses exploits (le record, les points accumulés) et de leurs résultats (la victoire). Une description détaillée du match et des buts marqués est aussi effectuée en entremêlant l'énumération des manœuvres et leur dramatisation, c'est-à-dire leur mise en récit en utilisant des techniques qui mettent l'emphase sur elles ou encore les exagèrent :

Clancy met la rondelle au jeu et immédiatement Lach lance dans le coin de la patinoire et s'élançe, en compagnie de Blake et de Richard, pour bombarder les buts de l'adversaire. Lamoureux et Bouchard s'avancent aussi et montent la garde à la ligne bleue du Détroit. Cette manoeuvre porte bientôt des fruits car Richard, une minute et 19 secondes après le début de la période, enregistre son deuxième point, le troisième de son équipe. (idem)

Cette dramatisation se réalise aussi par le recours à certaines figures de style, comme l'hyperbole et la métaphore, tout particulièrement. Utilisée à diverses fins, l'hyperbole – en tant que procédé qui « *[augmente quantitativement l'une] des propriétés d'un objet, [d'un] état* » (Ducrot & Todorov, 1972, p.354) - marque d'abord la supériorité et la maestria du Canadien (« *quatre joueurs "s'amuse" pendant plus d'une minute aux dépens des Ailes Rouges* »; « *le Canadien a affirmé de façon incontestable sa supériorité* »; « *les Canadiens [ont donné] une véritable leçon de hockey aux Red Wings de Détroit* »). Elle souligne aussi les faillites des Red Wings (« *Détroit est acculé à la catastrophe* »; « *Détroit a été complètement paralysé pendant les deux premières périodes* »). Elle met aussi en valeur

¹⁷² Voir page <http://lycees.ac-rouen.fr/jeanne-d-arc/recit/epopee.html> [en ligne], inspirée de Henri Bénac, Guide littéraire - Hachette, 1964. (Page vérifiée le 29 septembre 2009). Voir aussi Bénac, 2002, p. 169 : « *le récit d'une action mettant en jeu et symbolisant les grands intérêts d'un peuple ou de l'humanité, souvent sous la forme d'une lutte entre le bien et le mal* ».

l'appréciation et le support de la foule envers le *Rocket* et son équipe (« *les acclamations délirantes de la foule* »; « *la foule applaudit à tout rompre* »). Enfin, dire que le *Rocket* « *[manie] le bâton comme savait le faire le regretté Howie Morenz,* » participe à l'établir en un grand hockeyeur et à établir une continuité historique avec un autre joueur du Canadien qui est aussi considéré comme exceptionnel. Mais de telles comparaisons concourent également à (re)produire des équipes de hockey et une certaine époque à laquelle elles évoluaient, et à les instaurer respectivement comme des rivales et un âge d'or. Cela participe par le fait même à représenter, plus généralement, des joueurs et des équipes (et une foule qui supporte l'une d'entre elles) dans le cadre d'une histoire du hockey, de l'équipe des Canadiens et de Maurice Richard qui se réalise par le biais d'une certaine caractérisation figurative - celle de l'épopée.

Quant à la métaphore – en tant « *[qu']emploi d'un mot dans un sens ressemblant à, et cependant différent de son sens habituel* » (idem) -, celle de la guerre y est largement utilisée, comme dans de nombreux récits sportifs (Burstyn, 1999; Coakley & Donnelly, op. cit.), alors que la saison de hockey est constituée en une série de batailles que les équipes doivent gagner afin de remporter le butin ultime (la Coupe Stanley). Cela est aussi marqué par un certain vocabulaire : il est question d'« *assaut* » (du Canadien vers le filet de Détroit, mais aussi de « *12 200 personnes qui avaient pris les estrades d'assaut* »), de « *bombardement* », de la « *défaite humiliante* » de l'équipe de Détroit qui avait une réputation de « *club à battre* », de « *victoire* », de « *territoire* », et du gardien de but des Red Wings qui s'est avéré « *une proie facile* ».

Par ailleurs, une collectivité - celle des partisans des Canadiens et du *Rocket* - est établie (« *l'immense foule* », « *la plus grosse foule de toute la saison* »), ce qui concourt à souligner que le match en lui-même est un spectacle¹⁷³. De plus, cette collectivisation

¹⁷³ D'ailleurs, comme le soulignent les sociologues du sport Anouk Bélanger et Fannie Valois-Nadeau, les commentaires des parties par et dans les médias participent de la spectacularisation du sport. Par ces

permet de mettre en évidence une appropriation des joueurs du Canadien de Montréal et de Maurice Richard en particulier, par une collectivité qui est tellement présentée comme allant de soi qu'elle n'est même pas identifiée explicitement :

[Si le gérant des Maple Leafs de Toronto avait été présent au match, il] aurait vu, comme les 12 200 personnes qui avaient pris les estrades d'assaut, "notre" Maurice Richard compter cinq francs buts et accumuler trois assistances, alors que les Canadiens donnaient une véritable leçon de hockey aux Red Wings de Détroit. (idem)

Au sein de cette équipe, Maurice Richard est campé comme un meneur qui non seulement cumule les réussites à un niveau individuel, mais fait également triompher son équipe d'adversaires importants (« le club soi-disant le plus redoutable de la ligue »), en mettant à profit son style de jeu spectaculaire (son « lancer terrible »), devant des partisans qui le supportent de manière plus qu'enthousiaste. Le dernier paragraphe de l'extrait insiste d'ailleurs sur le spectacle offert par le *Rocket* lui-même :

Richard a un lancer terrible, mais il ne s'en est pas servi fréquemment hier soir. Il a préféré à trois reprises au moins se rendre jusqu'aux buts de Lumley, le faire sortir de sa cage et glisser tout simplement la rondelle derrière lui, aux acclamations délirantes de la foule, qui assistait à la partie la plus rapide et la plus sensationnelle de la saison. (idem)

Cette constitution de Maurice Richard comme héros sportif me semble par ailleurs souvent se réaliser de pair avec sa constitution comme héros populaire (tout comme ses représentations comme étoile du hockey et comme vedette populaire sont souvent produites en étroite association). L'un des récits les plus récurrents (qui est d'ailleurs identifié comme tel par Melançon (op.cit.)) et qui me semble être des plus exemplaires à cet égard, en est un qui « double », en quelque sorte, le récit du match dont je viens d'exposer certains procédés de production. Il est évoqué, dans cet article, entre la présentation télégraphique du compte-rendu du match et son récit détaillé, plus précisément dans une introduction qui établit le *Rocket* comme un héros sportif qui est également un homme « ordinaire » :

commentaires, « [ce] spectacle devient un récit, un spectacle qui nous est raconté à travers le regard du commentateur » (Bélanger et Valois-Nadeau, 2009, p.80).

L'anecdote est passée à l'histoire: le 28 décembre 1944, Maurice Richard réussit cinq buts en plus d'obtenir trois passes dans un match contre les Red Wings de Detroit. L'exploit est déjà remarquable, mais le public retiendra surtout que le Rocket avait passé la journée à déménager sa famille - d'un appartement du 3e étage à un autre au même palier.¹⁷⁴

Ce récit se retrouve aussi régulièrement dans une variété de produits culturels et médiatiques qui prennent Maurice Richard pour objet, comme par exemple l'une des capsules télévisuelles réalisées par la Fondation *Historica Canada*, qui visait à présenter une histoire du Canada par le biais de portraits de Canadiens et de Canadiennes réputés :

Après avoir déménagé toute la journée - piano compris -, il se présenta au Forum pour affronter les Red Wings de Détroit. Il établit un record dans la LNH ce soir-là : cinq buts et trois passes qui donnèrent aux Canadiens de Montréal une victoire de 9 contre 1. Au septième match de la finale de la coupe Stanley contre Boston en 1952, la vue gênée par le sang d'une blessure encore fraîche, le Rocket compta le but de la victoire. La foule l'ovationna pendant quatre minutes, du jamais vu dans l'histoire du Forum.¹⁷⁵

C'est aussi un récit qui est très souvent présenté dans de nombreux livres et articles de journaux qui traitent du *Rocket*, et il fait aussi partie de la télésérie *Maurice Richard : Histoire d'un Canadien* (en 1999), du film *Maurice Richard* (2005), de même que de l'exposition du Musée canadien des civilisations (op.cit.). Il a la particularité de souligner le talent sportif exceptionnel du *Rocket*, et de le situer dans une temporalité relative au hockey (une temporalité qui peut prendre la forme de la carrière du *Rocket*, d'une histoire du Forum et d'une histoire du Canadien de Montréal, par exemple), tout en dépeignant Maurice Richard comme un homme « ordinaire » qui serait confronté aux mêmes préoccupations que nombre de ses partisans et concitoyens. Or ce récit constitue ces derniers comme appartenant à une collectivité qui se reconnaît comme un peuple. Car alors que toutes sortes d'accents sont mis pour établir la représentation de Maurice Richard - sur le fait qu'il parle français et sur celui que les dirigeants de l'équipe des Canadiens et de la Ligue nationale de hockey parlent anglais; sur le fait que malgré ses performances

¹⁷⁴ *Le Devoir* (31 mai 2000). « Maurice Richard (1921-2000) : Le Canadien écrase le Détroit par 9 à 1 - Richard établit un nouveau record du monde entier », op.cit.

¹⁷⁵ Site de la Fondation *Historica Canada* [en ligne], *Les minutes d'histoire, Les Minutes Historica, Les sports*, <http://www.historica.ca/minutes/minute.do?id=10492>. (Page vérifiée le 29 septembre 2009).

sportives, son salaire soit si peu élevé qu'il doive gagner sa vie en dehors de la patinoire, notamment -, ils sont constamment réalisés de manière telle à souligner qu'une très grande partie de ses admirateurs se trouvaient dans une situation semblable. En contraste avec cette collectivisation particulière qui est faite par le biais de la représentation de Maurice Richard comme vedette populaire, il est possible de remarquer la concomitance d'une autre temporalisation . Celle-ci, d'une part, instaure comme un âge d'or les années de la carrière de Maurice Richard (et d'autres joueurs) en tant qu'ayant été marquées par des joueurs animés d'une passion du jeu et des valeurs considérées comme étant importantes pour leur équipe et leurs partisans – lesquels sont de plus aussi constitués comme un peuple - plutôt que d'un appât du gain. D'autre part, cette instauration se réalise en contraste avec l'établissement d'un présent dans lequel les joueurs de hockey apparaissent comme des hommes d'affaires pour qui les conditions salariales importeraient presque parfois plus que leur engagement dans le sport et envers les collectivités qui en participent.

3.2 Un héros national

Outre les récits qui s'articulent autour des performances de Maurice Richard au hockey et qui mettent en valeur sa popularité sur et en dehors de la glace, pendant et après sa carrière, le récit de l'émeute du 16 mars 1955 apparaît souvent comme étant à la fois incontournable et distinct. Contrairement à plusieurs autres récits qui mettent en évidence ses talents et ses exploits, ce récit présente plutôt Maurice Richard comme la victime d'une sanction, et ses partisans comme une collectivité qui considère celle-ci comme une injustice. Plus précisément, le récit des événements de mars 1955 met de l'avant une séquence d'événements qui culmine par l'émeute, comme l'illustre Melançon dans son ouvrage (op. cit.) :

13-18 mars 1955. Le 13, à Boston, Richard se bagarre avec Hal Laycoe des Bruins et il frappe un des officiels de la rencontre, le juge de ligne Cliff Thompson. Le 16, il est suspendu par [le commissaire de la LNH] Clarence Campbell pour les trois matchs éliminatoires. Le 17, à Montréal, éclate une émeute à cause de cette suspension. Le 18, Richard adresse un appel au calme à ses partisans. (Melançon, 2008, p.31).

Ainsi présenté, le récit, encore une fois, paraît « n'exposer que les faits ». Mais la plupart du temps, la production de ce récit s'effectue plutôt de manière à présenter cet événement comme un épisode d'une épopée qui dépasse le cadre d'un match ou d'une saison de hockey. Plus précisément, la mise en récit de cet événement m'apparaît être celle qui, généralement, opère une transformation cruciale dans la constitution de Maurice Richard en héros puisque le registre épique est utilisé pour raconter cet événement d'une manière qui le constitue en épopée dans le cadre d'une collectivisation et d'une temporalisation spécifiques.

J'ai souligné plus haut que dans le récit épique, le héros est mis de l'avant comme un personnage principal dont le caractère est ramené à un seul trait, et qui, avec ses talents exceptionnels, accomplit des exploits extraordinaires. Mais en même temps qu'il réalise ces derniers, la figure du héros le dépeint aussi comme « *remplissant (parfois sans le vouloir) un destin utile à la collectivité* » (Bénac, op. cit.). Ce faisant, il me semble que non seulement une collectivité est constituée en arrière-plan du récit épique des matchs au cours desquels le *Rocket* s'est illustré, mais elle l'est par le fait même de souligner et de mettre en récit ces exploits. Plus précisément, en tant que caractérisation figurative, le héros et le récit épique m'apparaissent contribuer à caractériser la collectivité des partisans et des admirateurs du *Rocket* en tant que constituant une nation comme « communauté politique imaginée » - selon les termes de l'anthropologue Benedict Anderson (« *an imagined political community – and imagined as both inherently limited and sovereign* », in Spencer and Wollman, 2005, p.49). En l'occurrence, au Québec, la nation est généralement considérée comme « *[regroupant] trois dimensions qui la constituent en tant que singularité institutionnelle et symbolique : une communauté d'histoire, un territoire et un*

État » (Beauchemin, 2004, p.167¹⁷⁶). Cela me semble en outre faire en sorte que l'ensemble des représentations de Maurice Richard sont souvent faites sous l'égide de cette forme de collectivisation, ce qui amène à le considérer comme un héros à la fois sur les plans sportif, social et politique.

L'article « *L'étoffe des héros* », paru dans une édition souvenir du magazine *L'Actualité* qui portait sur les « *100 Québécois qui ont fait le 20^{ème} siècle* », au tournant du millénaire, est un exemple probant de cette manière d'établir Maurice Richard comme personnalité publique¹⁷⁷. D'emblée, de nombreux records réalisés par Maurice Richard sont soulignés de façon telle qu'ils établissent la durée de sa carrière mais aussi leur caractère exceptionnel qui assure la postérité de Maurice Richard sur un plan sportif. Il est ainsi présenté comme une « *légende du hockey* ». Mais il est aussi présenté comme un héros populaire, alors qu'une collectivisation instaure ses partisans et admirateurs comme des individus qui se reconnaissent comme une communauté socio-linguistique (« *les Canadiens-français* ») :

*Mais Maurice Richard n'a pas été qu'une légende du hockey. Il a aussi porté les espoirs de tout un peuple à une époque de grande noirceur, comme l'explique le commentateur sportif Richard Garneau : « Maurice Richard était un héros. Il était comme un chevalier qui défendait les Canadiens français. Avec Maurice, on se sentait tous un peu plus forts. »*¹⁷⁸

¹⁷⁶ Plus précisément : « *La communauté d'histoire consitue le fondement mémoriel et culturel (sic) à partir duquel la communauté se reconnaît une certaine communauté de destin. Le territoire (...) constitue non seulement le substrat physique de l'existence de la communauté d'histoire, mais aussi, et surtout, il circonscrit l'espace à l'intérieur duquel l'agir commun peut être sanctionné juridiquement. L'état représente (...) le lieu à la fois politique, juridique et symbolique de la souveraineté populaire, laquelle correspond hypothétiquement à la poursuite d'un projet éthicopolitique qui traduit, sur un territoire donné, le vécu collectif national.* » (Beauchemin, 2004, p.167).

¹⁷⁷ *L'Actualité* (février 1999). Édition souvenir - *100 Québécois qui ont fait le 20^{ème} siècle*. Plus précisément, cette édition spéciale se voulait « *une façon vivante de connaître des gens et des événements qui nous ont transformés et de revisiter « l'histoire que l'on n'enseigne plus »* » (idem), en présentant des individus dont « *[la] vie et [l']action [sont réputées avoir] changé leur milieu, leur pensée, [parce que] leur influence a marqué la vie politique, sociale, intellectuelle ou économique du Québec et du Canada* » (idem) selon 11 catégories thématiques reliées à des qualités et des réalisations qui sont leurs sont reconnues et attribuées.

¹⁷⁸ Turenne, Martine (2000). « *L'étoffe des héros* », édition souvenir du magazine *L'Actualité*, section *Les inspireurs du 20ème siècle*, p.32.

La figure du héros permet ainsi d'opérer une forme de mise en récit par laquelle le hockey est présenté comme une métaphore de la vie sociale de la collectivité, dans laquelle un joueur exceptionnel dont l'appartenance à une communauté socio-linguistique est continuellement mise de l'avant, ce qui fait même en sorte qu'il semble aller de soi que ses partisans se reconnaissent par et dans cette appartenance. Par ailleurs, cet établissement de Maurice Richard en héros effectue cette collectivisation (les Canadiens-français) de concert avec une temporalisation qui établit les années pendant lesquelles sa carrière s'est déroulée comme étant « *une époque de grande noirceur* »¹⁷⁹. Cela permet par le fait même de souligner l'identification que les membres de cette collectivité effectuaient en même temps qu'ils le constituaient comme leur héros sportif, parvenant ainsi à se faire reconnaître, par héros interposé, comme communauté qui peut être associée à la réussite sociale et professionnelle, fut-elle symbolique et momentanément limitée au parcours professionnel et sportif d'un seul homme. Cette identification est renforcée du fait que le *Rocket* comme héros sportif est constamment produit comme un homme de la classe ouvrière (par opposition à l'élite et à la bourgeoisie), qui parvient à se distinguer et acquérir du prestige dans un sport dirigé par une élite d'affaires anglophone. Les victoires et les exploits de Maurice Richard contre les équipes adverses concourent ainsi à l'inscrire comme étoile du hockey, à instaurer une représentation d'un Canadien-français qui réussit envers et contre toute l'élite anglophone, et à mettre de l'avant une interprétation des victoires sportives comme des victoires sur des rapports de domination des anglophones sur les Canadiens français et des sentiments d'aliénation de ces derniers : « *Il était comme un chevalier qui défendait les Canadiens français.* » (idem).

¹⁷⁹ Par « grande noirceur », on entend généralement une période d'environ 25 ans pendant laquelle le premier ministre du Québec fut majoritairement Maurice Duplessis – qui fut élu de 1936 à 1939, puis de 1944 jusqu'à sa mort, en 1959 -, et qui aurait été « *[caractérisé] par sa bigoterie, son conservatisme, son arbitraire politique et contesté de toutes parts* », selon les mots du journaliste politique et ex-directeur de l'information au journal *Le Devoir* Pierre Godin (1991, p.7).

Le texte de cet article se termine en présentant un récit de l'émeute de 1955 qui m'apparaît exemplaire de la production conjointe de Maurice Richard comme héros et de son épopée déployée sur plusieurs plans. D'abord des épopées sportives sont mises de l'avant - celle d'un héros du hockey qui cherche à accomplir d'autres exploits, sur un plan individuel.

En mars 1955, quelques matchs avant la fin de la saison régulière, le président de la Ligue, Clarence Campbell, décide de suspendre Richard à la suite d'une bagarre, mettant fin à ses espoirs de remporter le championnat des marqueurs et, surtout, l'excluant des séries éliminatoires.¹⁸⁰

Ce faisant, une collectivité des meilleurs marqueurs est établie, de concert avec une temporalité qui constitue une histoire du hockey composée par un passé - par l'atteinte et l'enregistrement de ces records -, un présent - par l'actualisation continuelle de ces statistiques -, et un futur, par la postérité assurée par ces records, surtout tant qu'ils ne sont pas dépassés. De plus, une collectivisation s'effectue aussi sous la forme d'une équipe de hockey - celle dont Maurice Richard fait partie, les Canadiens de Montréal -, dans le cadre temporel de la saison de hockey 1954-1955. Mais par ailleurs, une autre collectivisation est réalisée : celle des partisans du *Rocket* et de son équipe. Mais cette collectivisation s'effectue en les constituant comme des sujets sur un plan socio-politique. En effet, très souvent, non seulement la mise en récit met-elle en scène un ensemble de partisans qui protestent, mais elle présente ces derniers tantôt comme des sujets sociaux, tantôt comme des sujets politiques :

C'est tout le peuple qui crie alors à l'injustice. Le 17 mars, lors de la première partie des séries du Canadien contre les Red Wings de Détroit, l'émeute éclate. Des vitrines sont brisées, des magasins, saccagés, des voitures, renversées. Une rébellion à saveur nationaliste, annonciatrice des grands bouleversements des années 60.¹⁸¹

¹⁸⁰ Turenne, op.cit.

¹⁸¹ Idem.

Il y a donc deux collectivisations qui sont opérées, mais la mise en récit - qui présente l'émeute comme l'illustration de la frustration d'une collectivité qui n'est pas que sportive et qui déborde sur un plan socio-politique (et économique, également) - concourt à présenter ces deux formes de collectivités qui se recoupent. Le regroupement qui préside à la première collectivité - le peuple - s'effectue généralement en identifiant les individus qui la composeraient comme partageant le français comme langue commune. La deuxième collectivité qui est constituée - la nation - est pour sa part généralement produite de concert avec une temporalisation qui établit une histoire, tantôt des Canadiens-français - dans le cadre d'une histoire du Canada -, tantôt des Québécois - dans le cadre d'une histoire du Québec, qui tend souvent, d'ailleurs, à présenter les Canadiens-français comme des pré-Québécois. De plus, la temporalisation qui est instaurée concourt à présenter l'émeute comme un événement qui constitue une rupture entre les années dites de la grande noirceur et les années 1960 en tant que période de grands bouleversements sociaux et politiques.

Ce récit peut paraître évident tant il est continuellement réitéré, dans des produits médiatiques (comme par exemple ceux que j'ai cités et évoqués dans ce chapitre), dans des pratiques institutionnelles sportives (comme celles qui ont cours dans la LNH), et dans des discours politiques¹⁸². Mais en fait, il produit, articule et stabilise constamment, de manière particulièrement efficace, des éléments qui sont constitués comme étant parties prenantes d'histoires – qui ont trait à un sport, le hockey, à une langue, le français, et à la politique telle qu'elle est particulièrement marquée, au Canada et au Québec, au sceau d'une

¹⁸² Par exemple, pendant la campagne électorale fédérale au début de l'année 2006, le député libéral de la circonscription de Bourassa, Denis Coderre, a demandé au Comité olympique canadien de retirer de l'équipe de hockey représentant le Canada aux Jeux de Turin le joueur de hockey Shane Doan, suite aux commentaires racistes que ce dernier aurait proférés à des arbitres de langue française (et provenant du Québec) pendant un match de la LHN, en décembre 2005. Plus précisément, « *Denis Coderre a évoqué au cours de sa conférence de presse la scène du film Maurice Richard dans laquelle on voit le hockeyeur signer à son corps défendant une lettre d'excuses à la Ligue nationale qu'il avait blâmée pour son laxisme face à la violence.* » (Leduc, Louise (18 janvier 2006). « Coderre compare sa lutte à celle du Rocket », *La Presse*, section *Élections 2006*, p.A9). Voir aussi, par exemple : Parent, Rollande [Presse canadienne] (18 janvier 2006). « Shane Doan inscrit une poursuite de 250 000 \$ - Coderre se pose en fier défenseur du fait français - Le député réclame le rapport de la LNH sur la conduite du joueur de hockey », *Le Devoir*, p. A2.

dimension linguistique -, ce qui fait justement qu'il semble aller de soi, lorsqu'il est question de Maurice Richard, qu'il soit aussi question de ces histoires. Ce ne sont ni l'une ni l'autre de ces représentations de Maurice Richard qui rendent les collectivisations et les temporalisations analysées très effectives, encore aujourd'hui : des procédés et des technologies permettent leur articulation dans un tout empêchant souvent de les distinguer.

Chapitre 3 - « JANETTE » OU L'ÉTABLISSEMENT D'UNE PIONNIÈRE

À l'automne 2004, Janette Bertrand publiait son autobiographie, *Ma vie en trois actes*, qui a rapidement connu un succès tel qu'il a valu à son auteure d'être l'une des plus grandes vedettes du Salon du livre de Montréal de 2004, la faisant d'ailleurs y récolter le Prix du grand public cette année-là¹⁸³. Plus encore, avant la fin de l'année 2004, ce livre était considéré comme l'« *un des événements de l'année littéraire*¹⁸⁴ », et même comme un phénomène, dans le monde de l'édition, au niveau des ventes¹⁸⁵. Mais la publication de ce livre a aussi donné l'occasion à Janette Bertrand d'être à l'avant-scène des médias d'une autre façon. Alors qu'elle était l'invitée de l'émission *Tout le monde en parle*¹⁸⁶ (le 24 octobre 2004), à Radio-Canada, pour parler de son autobiographie, elle a regretté le fait que depuis quelques années, aucun des projets d'émissions de télévision qu'elle avait soumis à différents radiodiffuseurs n'avait été considéré et ne s'était réalisé. À son avis, ces radiodiffuseurs faisaient preuve à son endroit d'une discrimination basée sur l'âge - ce qui est aussi appelé l'âgisme -, et plus généralement, elle remarquait que de nombreuses autres personnes âgées étaient aussi généralement victimes de cette forme de discrimination¹⁸⁷.

¹⁸³ Guilbert, Manon (22 novembre 2004), « Un salon du livre fort réussi », *Le Journal de Montréal*, section Arts et spectacles, p.65. Ce prix « *depuis 25 ans, permet au public de choisir son coup de coeur parmi les dix best-sellers de l'année* ».

¹⁸⁴ Fortin, Marie-Claude (27 décembre 2004). « L'année 2004 - Douces colères », section Lectures, *La Presse*, cahier *Lectures*, p.5.

¹⁸⁵ Nolin, N. (30 décembre 2004). « Janette Bertrand a vendu 160 000 exemplaires de son livre en trois mois », *Le Journal de Montréal*, section Arts et spectacles, p.65.

¹⁸⁶ Émission de style *talk show* (version québécoise d'un concept original français) diffusée les dimanches soirs à Radio-Canada depuis l'automne 2004, animée par Guy A. Lepage, qui reçoit chaque semaine des individus qui s'illustrent dans plusieurs domaines, et qui, souvent, sont présents dans l'actualité de la semaine. Voir le site de l'émission *Tout le monde en parle* [en ligne]: http://www.radio-canada.ca/emissions/tout_le_monde_en_parle/saison6/ (page vérifiée le 5 octobre 2009).

¹⁸⁷ Voir par exemple Dumas, Hugo (11 janvier 2005). « Janette Bertrand courtisée par TVA et Radio-Canada », *La Presse*, cahier *Arts et spectacles*, p.2; et *Presse canadienne* (11 janvier 2005). « On courtise Janette Bertrand », *Le Journal de Montréal*, section Télé & médias [en ligne], <http://www.canoe.com/divertissement/tele-medias/nouvelles/2005/01/11/1735601-pc.html> (page vérifiée le 5 octobre 2009).

Dès le lendemain de ce passage des plus remarquables à *Tout le monde en parle* - au cours duquel « *ses propos lui ont valu une ovation de la part de la foule présente et de nombreux commentaires du public* » et qui a d'ailleurs été rediffusé intégralement au tout début de janvier 2005¹⁸⁸ -, les propos de Janette Bertrand autour de l'âgisme ont été discutés dans plusieurs médias de langue française, notamment¹⁸⁹. Ces derniers – qui ont par ailleurs souligné la durée et les hauts faits de sa carrière¹⁹⁰ - ont aussi fait état d'un intérêt renouvelé de la part des radiodiffuseurs envers Janette Bertrand, et des offres qui lui ont été faites pour de l'animation, vraisemblablement à la suite de cette entrevue¹⁹¹. En effet, quelques semaines plus tard, pendant le temps des Fêtes, elle animait deux émissions spéciales à la Première Chaîne [radio] de Radio-Canada, pendant lesquelles elle rencontrait « *des artistes et des citoyens qui ont surmonté des épreuves difficiles* »¹⁹². Mais surtout, quelques mois plus tard, tout juste avant l'été, on annonçait, à la barre d'une série d'émissions ayant pour thème le bonheur le retour, l'automne suivant, de celle qui est couramment appelée

¹⁸⁸ Voir aussi Gauthier, Danièle L. (28 décembre 2004). « Cet hiver, Radio-Canada se fait ensorcelante et séductrice », *Presse canadienne*, section Arts et culture.

¹⁸⁹ Voir par exemple Boisvert, Yves. (12 janvier 2005). « L'âgisme », *La Presse*, p.A5.

¹⁹⁰ Par exemple, dans un article qui annonce le passage de Janette Bertrand à l'émission *Jeux de société*, au Canal Vie (une chaîne de télévision spécialisée), on la présente comme « *celle qui refait surface après toutes ces années consacrées à l'évolution de notre société à travers de multiples productions télévisuelles qui lui ont d'ailleurs valu un succès inégalé au Québec et l'amour inconditionnel du public.* » (Gauthier, Danièle L. (11 octobre 2005). « Janette Bertrand vaincra-t-elle l'âgisme ? », *La Presse canadienne*, section Arts et culture.

¹⁹¹ Voir notamment Dumas, Hugo (11 janvier 2005), op.cit. Soulignons par ailleurs que l'émission quotidienne d'information *Le 17 heures* a dévoilé, le 25 novembre 2004, les résultats d'un sondage réalisé par la firme Léger Léger pour savoir qui étaient les personnalités québécoises les plus admirées du public [de TVA]. Parmi les 10 personnalités désignées, Janette Bertrand a été consacrée « *comme la femme la plus admirée au Québec de tous les temps.* » (Voir le site internet de l'organisme Femmes du cinéma, de la télévision et des nouveaux médias (FCTNM) [en ligne], *Gala FCTNM, Archives, 7^{ème} Gala FCTNM, Lauréates du Gala FCTNM – Janette Bertrand*, http://www.fctnm.ca/spip.php?page=laureate&id_rubrique=3&lang=fr&id_article=92. Voir aussi le communiqué émis par le Réseau TVA (24 novembre 2004). « *Le 17 Heures veut savoir... Quelle est la personnalité québécoise que le public admire le plus ?* », <http://tva.canoe.ca/groupe TVA/communiqués/307.html>. (Pages vérifiées le 5 octobre 2009.)

¹⁹² Voir *Presse canadienne* (16 décembre 2004). « Janette Bertrand revient à la radio pendant les fêtes », *Le Journal de Montréal*, section Télé & médias [en ligne], <http://www.canoe.com/divertissement/tele-medias/nouvelles/2005/01/11/1735601-pc.html>; et *Le Devoir* (17 décembre 2004). « Radio-Canada - Janette Bertrand revient à la radio, le temps de deux émissions » [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2004/12/17/70919.html>. (Pages vérifiées le 5 octobre 2009.)

Janette¹⁹³. Elle qui s'était plainte d'avoir été longtemps éloignée de l'avant-scène médiatique l'occupait désormais largement, comme cela a d'ailleurs été souligné par exemple, dans les quotidiens *Le Soleil* et *La Presse*, respectivement au printemps et à l'automne 2005 :

Décidément, c'est l'année de Janette Bertrand. En plus du succès de la biographie, les reprises de Quelle famille ! à ARTV¹⁹⁴ et le lancement des épisodes en DVD ont créé un certain engouement chez le public. Sachez aussi qu'on mettra bientôt sur le marché la série Avec un grand A en DVD. Et ARTV étudie la possibilité d'ajouter à sa grille de l'année prochaine le téléroman Grand-Papa, écrit par Janette et joué par Jean Lajeunesse. En plus de son retour à la télé, Janette Bertrand a plein de projets : elle réédite cet automne son livre de recettes qui date de 1975, elle écrit un roman (une grande saga familiale) et pense même à porter au petit écran sa biographie, Ma vie en trois actes.¹⁹⁵

L'écriture d'un roman, des reprises de Quelle famille! (...); la nouvelle émission Janette, où des artistes livreront leurs réflexions sur le bonheur (...); la coanimation hebdomadaire de La Fosse aux lionnes; la réédition, à la mi-septembre, de son mégasuccès d'il y a une trentaine d'années, Les Recettes de Janette (et le grain de sel de Jean) (...) et la sortie, le 20 septembre, d'un coffret de cinq DVD comprenant 10 dramatiques d'Avec un grand A.¹⁹⁶

La notoriété de Janette Bertrand n'a toutefois pas été nouvellement acquise par ce passage remarqué. Au contraire, de nombreux honneurs et hommages ont été rendus à Janette Bertrand, notamment, ces dernières années, à titre de figure importante du monde des médias. Par exemple, lors du septième Gala annuel des Femmes de cinéma, télévision et des nouveaux médias (FCTNM), elle a reçu en 2005 le Prix Christal Films à titre de « [communicatrice] exceptionnelle [qui] a profondément marqué le paysage culturel

¹⁹³ Voir notamment : Presse canadienne (2 juin 2005). « Janette Bertrand revient à la télévision », section Arts et culture; Therrien, Richard (3 juin 2005). « Grand retour de Janette à Radio-Canada », *Le Soleil*, cahier Arts et vie, p.B4; Cloutier, Anne-Marie (10 septembre 2005). « Janette Bertrand - Le grand retour de Janette », *La Presse*, cahier Arts et spectacles, p.12; Coudé-Lord, Michelle (14 septembre 2005). « Janette – Le bonheur au quotidien », *Le Journal de Montréal*, section Télé & Médias [en ligne], <http://www.canoe.com/divertissement/tele-medias/nouvelles/2005/09/14/1735986-jdm.html>; et Cousineau, Louise (15 septembre 2005). « Janette vous amène chez les vedettes avec ses petits pets », *La Presse*, cahier Arts et spectacles, p.3. (Pages vérifiées le 5 octobre 2005)

¹⁹⁴ Pendant l'hiver 2005 - plus précisément, pendant la semaine de relâche scolaire, plusieurs épisodes de cette série ont été rediffusés sur cette chaîne spécialisée dans le domaine de la culture et des arts – voir le site d'ARTV [en ligne]: <http://artv.ca/> (page vérifiée le 5 octobre 2009).

¹⁹⁵ Therrien, Richard (3 juin 2005), op.cit.

¹⁹⁶ Cloutier, Anne-Marie (10 septembre 2005), op.cit.

québécois »¹⁹⁷. L'année suivante, en 2006, l'Institut national de l'image et du son (INIS) a aussi créé une bourse à son nom pour honorer sa carrière¹⁹⁸, et l'Université Laval lui a décerné un doctorat *honoris causa* en soulignant « *son indéniable contribution à l'évolution des mentalités et au changement social* »¹⁹⁹, et la prise en compte, dans le monde universitaire, de cette contribution à la télévision québécoise :

*À la Faculté des lettres, on étudie les manifestations de son action comme autant de fenêtres inédites sur les valeurs, les pratiques et les aspirations des Québécoises et des Québécois à des moments charnières de leur histoire.*²⁰⁰

À travers ces hommages et cette présence marquée dans les médias, il me semble que, le plus souvent, c'est à travers la figure d'individualité publique de la pionnière qu'est constituée Janette Bertrand comme une personnalité marquante au Québec. Plus précisément, si à travers plusieurs produits, articles et émissions télévisuelles et radiophoniques, certaines représentations de Janette Bertrand ont prévalu à certaines époques - celles de l'épouse et de la mère idéales, particulièrement, j'y reviendrai plus loin -, la figure d'individualité publique que constitue la pionnière contribue aujourd'hui à établir la reconnaissance médiatique et sociale dont jouit Janette Bertrand dans et par les nombreux articles et produits médiatiques dont elle est non seulement l'objet mais aussi l'auteure.

¹⁹⁷ *Le Devoir* (5 avril 2005). « En bref: Quatre femmes honorées » [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2005/04/05/78609.html>. Voir aussi le site internet de l'organisme Femmes du cinéma, de la télévision et des nouveaux médias (FCTNM) [en ligne], *Gala FCTNM, Archives, 7^{ème} Gala FCTNM, Lauréates du Gala FCTNM – Janette Bertrand*, op.cit. (Pages vérifiées le 5 octobre 2009.)

¹⁹⁸ Voir *Presse canadienne* (4 avril 2006). « Janette Bertrand crée une bourse pour la relève en écriture télévisuelle », section Arts et culture; et *Le Devoir* (4 avril 2006). « En Bref : Bourse Janette-Bertrand », *Le Devoir*, section Culture, p.B7. Cette bourse, prévue pour une période de 10 ans, soutient financièrement des étudiants/es du programme en télévision avec le profil Auteur.

¹⁹⁸ Université Laval, Département d'information et de communication [en ligne], *Le personnel, Doctorat honoris causa, Janette Bertrand* [présentation par la professeure Guylaine Martel], http://www.com.ulaval.ca/personnel/honoris_causa/janette_bertrand/index.php. (Page vérifiée le 5 octobre 2009).

¹⁹⁹ Idem.

²⁰⁰ Idem. Voir aussi : St-Jacques, Sylvie (24 août 2005). « Jean-Pierre Desaulniers, le sociologue du petit écran », *La Presse*, cahier *Actuel*, p.2.

Dans les prochaines sections, par et à travers un corpus médiatique qui concerne la promotion de différents produits dans les dernières années, mais qui comprend aussi des hommages qui lui ont été rendus ou des articles à propos de sa vie et de sa carrière, il s'agit pour moi de mettre en évidence les technologies de mise en récit, de même que des procédés d'énumération et de rappel, qui concourent à établir Janette Bertrand comme une personnalité publique influente sur un double plan professionnel et social. Par le fait même, je présente ces technologies et ces procédés en tant qu'ils contribuent à établir Janette Bertrand comme une personnalité qui articule, tout en l'incarnant, un projet d'éducation populaire qui s'inscrit plus largement dans un projet d'intervention sociale. Plus précisément, ce projet d'éducation populaire vise à faire discuter publiquement des thèmes que Janette Bertrand présente comme des « problèmes » qui sont souvent vécus dans l'intimité du foyer ou du domicile mais qu'elle envisage dans une perspective sociale, afin de les faire mieux connaître et ainsi permettre, éventuellement, une meilleure acceptation et intégration sociale des individus directement concernés et touchés par ces thèmes et ces « problèmes ». Cette double perspective - éducative et sociale - est régulièrement mise de l'avant dans les documents qui prennent pour objets les réalisations de Janette Bertrand, et elle participe d'ailleurs à octroyer à ces réalisations une marque distinctive propre à Janette Bertrand. Comme Janette Bertrand le souligne elle-même - remarquons non seulement son double statut de sujet-énonciateur et de pionnière discursivement produite, mais aussi l'évocation (par le « trop ») de l'excès, voire de l'exagération, qui participe de cette personnalité publique: « *Faire du Janette Bertrand (...), c'est être trop éducatif, c'est trop vouloir changer le monde !* »²⁰¹ Dans cette optique, le projet d'éducation populaire qui lui est attribué - et qui est reconnu pour s'être réalisé de différentes manières - participe à l'établir comme la pionnière de la discussion de l'intime dans et par les médias. L'illustre notamment l'extrait suivant, paru dans *La Presse* en janvier 2005, dans un article intitulé « *Janette ne regrette rien !* », écrit dans la foulée du succès de son autobiographie :

²⁰¹ Fugère, Jean (3 janvier 2005), « Le livre du mois – *Ma vie en trois actes* », *La Presse*, cahier Lectures, chronique *Le Club de lecture de La Presse*, p.3..

Dans un sondage récent de Léger Marketing sur les personnalités les plus marquantes aux yeux des Québécois, Janette figurait en deuxième place, tout de suite après René Lévesque. René Lévesque, qui a rêvé notre réalisation dans le collectif, et Janette, notre réalisation dans l'intime.²⁰²

Comme le suggère la citation précédente, certaines collectivisations sont réalisées, par et à travers différentes temporalités que je mettrai aussi en évidence. Si certaines d'entre elles apparaissent semblables à celles que j'ai dégagées dans l'analyse de la constitution de Maurice Richard comme personnalité publique, au chapitre précédent, d'autres en diffèrent significativement. Plus précisément, l'enjeu de cette démonstration réside, encore ici, non pas tant dans le déchiffrement de la représentation de Janette Bertrand, mais dans la mise en avant des manières par lesquelles cette représentation est rendue évidente. Dans cette optique, il s'agit pour moi de mettre de l'avant que la production de Janette Bertrand comme personnalité publique concourt à faire être certaines histoires - une histoire de la télévision au Québec, plus particulièrement, mais aussi une histoire des femmes - comme allant de soi, en effaçant le fait qu'elles soient racontées de manières particulières. Il s'agit aussi pour moi de montrer comme cela contribue à établir une continuité entre un passé, un présent et un futur, par et à travers l'instauration d'une collectivité présentée comme s'étant transformée à travers le temps de manière telle qu'elle serait devenue plus ouverte à la discussion publique et plus inclusive envers les différents individus et groupes qui sont partie prenante de ce qui est généralement appelé « la société ».

²⁰² Idem.

1. LA REPRÉSENTATION DE JANETTE BERTRAND COMME PIONNIÈRE

Les récits qui instaurent Janette Bertrand comme pionnière mettent régulièrement en relief qu'elle a oeuvré et oeuvre encore à différents titres dans le monde des médias, et que par certaines de ses réalisations, elle a fait montre d'audace et d'innovation, ce qui aurait eu des effets tangibles tant dans le monde des médias que plus largement, sur un plan social. Comme je le montrerai dans la prochaine section, le mémoriel permet d'envisager que des procédés d'énumération et de rappel sont particulièrement mis à contribution dans des mises en récit qui produisent Janette Bertrand comme pionnière. Plus précisément, ces deux procédés participent à produire des récits sans narrateur dans lesquels sont en quelque sorte présentées différentes Janette Bertrand, sous l'égide d'une même figure d'individualité publique, celle de la pionnière. Dans cette optique, la présente section montre comment Janette Bertrand est produite comme une pionnière à divers titres - tout particulièrement à titre de communicatrice qui a instauré et facilité la discussion publique de thèmes et de « problèmes » dits intimes ou encore tabous, et à titre d'auteure qui a créé un nouveau genre, en quelque sorte - la dramatique. En outre, comme je l'exposerai dans la section suivante, une autre Janette Bertrand est produite, à titre de sujet discursif qui est produit par la mise en récit - à titre de personne à qui on donne la parole et qui prend la parole, en s'exprimant sous l'égide du « Je ». Cette « autre » Janette Bertrand est produite de manière concomitante à la production de la figure de la pionnière, ce qui permet à la mise en récit de présenter Janette Bertrand comme un sujet-énonciateur qui a l'autorité d'intervenir dans la mise en récit qui la constitue comme sujet à ce titre. En d'autres mots, d'autant plus qu'elle est présentée comme une auteure-pionnière, Janette Bertrand est en même temps constituée comme un sujet à qui est conféré un statut lui permettant de participer à sa propre représentation, et cela n'apparaît pas être attribuable au seul fait qu'elle soit vivante. On le verra, la citation apparaît comme un procédé crucial qui réalise cette participation de

Janette Bertrand aux processus de représentation qui la constituent comme personnalité publique.

1.1 Des procédés d'énumération et de rappel

L'énumération - c'est-à-dire le fait de nommer les éléments d'un ensemble les uns à la suite des autres - constitue un procédé par lequel les réalisations de Janette Bertrand sont décrites et présentées de façon à résumer ou effectuer la récapitulation de sa carrière ou de sa vie. Considérons par exemple deux extraits de *La Presse*, parus pendant l'année 2005, dans des articles respectivement intitulés « *Le livre du mois / Ma vie en trois actes* » et « *Janette Bertrand revient à la télévision de Radio-Canada* » :

Jean et Janette, Toi et Moi, Quelle Famille!, Grand-papa, Parler pour parler et Avec un grand A sont quelques jalons parmi d'autres de sa longue carrière télévisuelle et radiophonique. Dans le monde des médias, son nom est lié à plus d'un demi-siècle de production, c'est une référence.²⁰³

Janette Bertrand est l'une des personnalités les plus polyvalentes et respectées de la télévision française au pays. En abordant des sujets contemporains, elle a contribué à démystifier des thèmes délicats, parfois tabous. Parmi ses réalisations, soulignons les séries Toi et Moi (1954-60), Quelle famille ! (1969-74), Grand-Papa (1976-79), les dramatiques Avec un grand A, l'émission Parler pour parler, et les pièces de théâtre Moi Tarzan, Toi Jane et Dis-le moi si j'dérange.²⁰⁴

Ces deux extraits montrent que l'énumération met en valeur certaines émissions - plus précisément, certaines d'entre elles sont évoquées (« *quelques jalons* », « *Parmi ses réalisations* ») -, mais qu'en plus, elle participe aussi à les camper comme des repères d'une carrière, ce qui contribue à souligner la longue durée de cette dernière. L'énumération contribue ainsi à présenter la carrière de Janette Bertrand comme une accumulation de réalisations dont des listes permettraient de rendre compte, et à constituer

²⁰³ Fugère, Jean (3 juin 2005), op.cit.

²⁰⁴ Presse canadienne (2 juin 2005), op.cit.

Janette Bertrand comme une « référence » dans le domaine des médias, c'est-à-dire comme quelqu'un qui est reconnu pour son savoir-faire et dont l'ampleur de l'oeuvre la rend importante.

Or bien que l'action d'énumérer semble souvent aller de soi, elle ne consiste pas qu'à énoncer des éléments les uns à la suite des autres. Comme le souligne le philosophe Michel Foucault, « *il n'y a, même pour l'expérience la plus naïve, aucune similitude, aucune distinction qui ne résulte d'une opération précise et de l'application d'un critère préalable.* » (Foucault, 1966, p.11). Si l'utilisation fréquente de l'énumération paraît attester de sa simplicité comme procédé, elle opère pourtant une mise en ordre qui ne peut être effectuée sans que des règles n'aient été d'abord élaborées pour rassembler ou distinguer, et sans que ces règles n'aient ensuite été systématisées. Énumérer, c'est donc aussi mettre en ordre :

Un « système des éléments » - une définition des segments sur lesquels pourront apparaître les ressemblances et les différences, les types de variation dont ces segments pourront être affectés, le seuil en-dessous duquel il y aura différence et au-dessous duquel il y aura similitude - est indispensable pour l'établissement de l'ordre le plus simple. (idem).

Dans cette optique, il est possible de remarquer que les énumérations ne sont pas effectuées aléatoirement. Dans les deux extraits présentés à la page précédente, des émissions de télévision sont mises en évidence en étant présentées dans un ordre chronologique - dans le deuxième extrait, cela est d'autant plus explicite que des périodes sont constituées, ce qui insiste, par le fait même, sur la durée de ces émissions. Mais si elles peuvent apparaître être effectuées « dans » un certain ordre qui leur préexiste, ces énumérations concourent en fait à produire cet ordre. D'emblée, surtout dans le premier extrait, elles « effacent », en quelque sorte, la catégorisation qui est mise de l'avant. En effet, en nommant des réalisations télévisuelles de Janette Bertrand, cela concourt à les faire paraître plus importantes que d'autres réalisations qu'elle a accomplies dans d'autres médias. De plus, elles instaurent aussi une mise en ordre temporelle qui semble aller de soi mais qui est en

fait établie comme celle qui doit prévaloir. Or comme le remarque aussi Foucault, l'établissement d'une liste par l'énumération crée aussi un espace dans lequel cet ordre se déploie - un espace qui constitue

[un] tableau qui permet à la pensée d'opérer sur les êtres une mise en ordre, un partage en classes, un groupement nominal par quoi sont désignées leurs similitudes et leurs différences (ibid, p.9).

En ordonnant des réalisations dans une chronologie, l'énumération contribue ici à établir un cheminement linéaire, unidirectionnel et irréversible. Mais elle produit aussi un espace temporel qui se traduit, lui, par une durée, qui se confond au parcours professionnel de Janette Bertrand. Ce faisant, cela participe à présenter celle-ci comme quelqu'un dont l'oeuvre persiste et continue à travers le temps. Mais parfois, la durée de cette carrière est mise en évidence autrement, comme l'illustre par exemple un article paru à l'automne 2004, lors de la publication de l'autobiographie *Ma vie en trois actes* :

*Journaliste, comédienne, animatrice, auteure, conceptrice, directrice d'acteurs, elle a été témoin des premiers jours de la radio, des premiers balbutiements de la télévision au Québec. Pour les plus jeunes d'entre nous, elle est l'auteure d'Avec un grand A, l'animatrice de Parler pour parler, la prof d'écriture dramatique à l'Institut national de l'image et du son (INIS). Pour les aînés, c'est une pionnière des médias écrits et électroniques.*²⁰⁵

Dans cet extrait, l'espace créé n'est ni nécessairement ni exclusivement temporel, puisqu'en énumérant les différents métiers que Janette Bertrand a exercés, un espace professionnel est aussi produit, dans lequel se déploie une catégorisation qui les fait ressortir. Cette énumération concourt ainsi à créer un espace professionnel dans et par lequel la polyvalence de Janette Bertrand est établie. Elle participe aussi à mettre de l'avant cette polyvalence comme une diversité de moyens par lesquels Janette Bertrand a rejoint différentes générations de lecteurs, d'auditeurs et de téléspectateurs (« *pour les plus jeunes d'entre nous* » et « *pour les aînés* »), ce qui contribue, en conjuguant ainsi l'espace

²⁰⁵ Fortin, Marie-Claude (17 octobre 2004). « Janette Bertrand, une femme qui vient de loin », *La Presse*, cahier Lectures, p.9.

professionnel à un espace temporel, à présenter le parcours professionnel de Janette Bertrand comme une action continue, qui traverse les années, voire des décennies.

Par ailleurs, ces trois exemples (ceux de la page 159 et celui de la page 161) montrent des énumérations qui établissent aussi les réalisations professionnelles de Janette Bertrand comme les éléments d'une chronologie par laquelle il semble aussi possible de retracer des histoires – celle de sa carrière mais aussi celle des médias et même celle de la société québécoise, par exemple – et de les articuler. Elles participent notamment à réitérer une histoire particulière des médias - une histoire de la télévision, plus particulièrement. L'article « *De Madame Bertrand à Janette* », publié dans *La Revue de la Cinémathèque québécoise* à l'automne 2001²⁰⁶, me semble particulièrement utile pour illustrer ce procédé qui y est manifeste et qui traverse le corpus de part en part. D'emblée, Janette Bertrand y est campée comme une figure publique dont la vie et la carrière sont exemplaires du développement des médias dits modernes :

*Enfant de son siècle, celui des communications, Janette Bertrand s'initie à l'action éducative populaire en signant pendant près de dix-sept ans le courrier du cœur du Petit Journal (...). Avant l'arrivée de la télévision, elle anime quelques émissions de radio, puis, en 1954, avec son mari Jean Lajeunesse, elle écrit et interprète l'une des premières comédies de situation de l'histoire de la télévision canadienne, Toi et Moi. Pendant six ans, à Radio-Canada, un public fidèle suit les aléas familiaux de Jean et Janette et de leurs enfants Dominique et Isabelle, dans ce qui s'avère être une répétition générale pour Quelle famille! Cette dernière émission – sorte d'équivalent québécois de Father Knows Best de la télévision américaine – est la première de l'histoire de la télévision québécoise à mettre en scène une famille explicitement de la classe moyenne.*²⁰⁷

Énumérer plusieurs réalisations de la carrière de Janette Bertrand selon un ordre chronologique concourt ainsi à donner l'impression qu'elles ont été faites au fur et à mesure d'un développement des « *médias dits traditionnels (presse, radio, télévision)* » (Rieffel, 2001, p.4) - en tant qu'ils constituent « *[des] supports permettant aux hommes (sic) de*

²⁰⁶ Cette institution invitait alors le public - en collaboration avec Radio-Canada Télévision, la Société des auteurs de radio, télévision et cinéma (SARTEC), Télé-Québec, TVA et l'Union des artistes (UDA) - à une rétrospective de la carrière télévisuelle de Janette Bertrand.

²⁰⁷ Dugas, D. (septembre-octobre 2001). « *De Madame Bertrand à Janette* », *La Revue de la Cinémathèque québécoise*, p.4-5.

communiquer entre eux, de transmettre des messages aux contenus les plus variés » (idem) - qui semble aller de soi. Cela réitère une histoire relativement standardisée des médias, régulièrement reconduite, dans laquelle ils paraissent ainsi avoir été développés d'une manière cumulative et linéaire, dans une optique où les acquis des premiers informent directement les développements des suivants, et les établissent en filiation directe les uns des autres (voir par exemple Raboy, 2000; Balle, 2007). Les énumérations des réalisations professionnelles de Janette Bertrand se font exactement dans ce cadre – et ils le reproduisent, d'ailleurs. Elles participent ainsi à l'établir à la fois comme quelqu'un qui a expérimenté tous ces médias et dont la quintessence de la carrière s'est réalisée par le biais du média longtemps considéré comme étant le plus « abouti » et le plus susceptible de rejoindre un maximum d'individus à la fois, la télévision²⁰⁸.

L'énumération concourt aussi à établir l'étendue de la reconnaissance de Janette Bertrand en dehors du domaine des médias. Ainsi, dans l'allocution prononcée lorsqu'un doctorat *honoris causa* lui a été décerné par l'Université Laval, en 2006, une énumération (ouverte) souligne que différentes organisations ont salué la contribution de Janette Bertrand sur un plan social :

*À ce jour, les milieux les plus divers ont reconnu l'extraordinaire talent de communicatrice de madame Bertrand et honoré son indéniable contribution à l'évolution des mentalités et au changement social : la Fédération professionnelle des journalistes du Québec, l'Association des radiodiffuseurs, la Centrale de l'enseignement du Québec, le Mouvement laïc québécois, le Gouverneur général du Canada, les gouvernements du Québec et du Canada...*²⁰⁹

²⁰⁸ Les « nouveaux médias » - une expression qui me semble d'ailleurs illustrer à la fois le statut d'ultime média dont a pendant longtemps joui la télévision et le fait que l'on considère ces nouvelles formes de médias comme une sorte de nouveau cycle - (aussi parfois appelés Technologies de l'Information et de la Communication (TIC)) sont pour leur part le plus souvent conçus comme intégrateurs de tous les éléments des médias traditionnels, ce qui leur adjoindrait de nouveaux défis par certaines de leurs caractéristiques (voir par exemple Raboy, op.cit.; Rieffel, op.cit.; Balle, op.cit.).

²⁰⁹ Université Laval, Département d'information et de communication [en ligne], *Le personnel, Doctorat honoris causa, Janette Bertrand* [présentation par la professeure Guylaine Martel], op.cit.

Cette énumération met en évidence que la reconnaissance et, présume-t-on, la pertinence de Janette Bertrand déborde son propre milieu professionnel et qu'elle se réalise au sein d'autres collectivités professionnelles, mais aussi dans d'autres types de collectivités (comme le Mouvement laïc québécois, par exemple), de même que dans des collectivités plus larges représentées par des autorités politiques et symboliques. Plus encore, la liste de ces différents milieux est ouverte, ce qui laisse supposer que d'autres milieux encore - d'autres groupes - ont rendu hommage à Janette Bertrand. Car si l'énumération participe à la production de listes, celles-ci ne sont pas toujours exhaustives, ce qui concourt d'ailleurs à mettre d'autant plus en valeur les éléments qu'elle met de l'avant.

Je considère le rappel - c'est-à-dire le fait d'évoquer un souvenir pour souligner les effets et, ce faisant, l'importance de quelque chose - comme un autre procédé qui contribue à produire Janette Bertrand comme pionnière. En l'occurrence, ce procédé permet d'insister sur certaines réalisations de Janette Bertrand et de mettre en évidence les effets qu'elles auraient eus dans des groupes, aux époques auxquelles elles ont été diffusées. Par exemple, l'extrait de l'article présenté à la page 162 expose l'émission *Toi et moi* comme « *l'une des premières comédies de situation de l'histoire de la télévision canadienne* »²¹⁰, et l'émission *Quelle famille !* y est à la fois comparée à une célèbre émission américaine et présentée comme « *la première de l'histoire de la télévision québécoise à mettre en scène une famille explicitement de la classe moyenne* »²¹¹. Ce faisant, ces émissions sont présentées - comme avec l'énumération, mais de manière plus accentuée - comme des points de repère cruciaux de la carrière de Janette Bertrand mais aussi d'une histoire des médias, d'une histoire de la télévision et d'une histoire du téléroman. D'ailleurs, les réalisations de Janette Bertrand qui sont régulièrement mises de l'avant en tant qu'ayant participé à faire se produire certains changements sociaux sont des émissions de télévision. Par exemple, la série *Quelle famille !* (écrite, tournée et diffusée à la fin des années 1960 et jusqu'au milieu des années

²¹⁰ Dugas, D. (septembre-octobre 2001), op.cit.

²¹¹ Idem.

1970) fait régulièrement l'objet de rappels, qui soulignent qu'à travers les histoires d'une famille - la famille Tremblay -, Janette Bertrand a dépeint et mis en scène des problèmes et des bouleversements qu'il aurait été possible de retrouver dans les familles des téléspectateurs d'alors – des problèmes et des bouleversements qui sont identifiés à une mutation sociale, comme l'illustre un autre article qui annonçait, en novembre 2005, la commercialisation d'un coffret DVD de 39 épisodes de la série :

Écrite par Janette Bertrand et Jean Lajeunesse, qui campaient également la mère et le père, l'émission a été parmi les premières à aborder des thèmes comme la drogue et la sexualité. La série a été diffusée de 1969 à 1974 à Radio-Canada (...) pour l'époque, on osait s'attaquer à des sujets bien tabous, comme la marijuana et les relations sexuelles, et l'apparition des sous-sols dans les maisons, ces endroits obscurs où les jeunes pouvaient enfin faire leurs mauvais coups à l'abri des regards des parents.²¹²

Les rappels de *Quelle famille !* permettent aussi parfois de faire apparaître Janette Bertrand comme l'initiatrice des téléromans montrant des familles aux prises avec des problèmes et des situations considérés comme étant délicats à aborder publiquement à l'époque (et dont l'extrait évoque qu'ils sont assez nombreux pour ne pas tous être énumérés). Parfois une comparaison est effectuée entre les problèmes abordés dans cette émission et ceux qui sont présentés dans des séries plus contemporaines : « *Aujourd'hui, bien évidemment, les thèmes abordés dans Quelle famille ! apparaissent bien inoffensifs. Le Monde de Charlotte a depuis abordé la masturbation et la fellation chez les jeunes ados* »²¹³. Cela participe à constituer les problèmes du présent comme étant plus difficiles que ceux du passé, mais cela contribue aussi à mettre de l'avant que discuter publiquement de sujets dits délicats est devenu plus courant - notamment avec le concours d'une telle émission, qui apparaît dès lors avoir initié non seulement un certain type de téléromans, mais aussi, plus généralement, la publicisation des problèmes sociaux.

²¹² Presse canadienne (25 novembre 2004). « Un coffret DVD de la série "Quelle famille" est maintenant disponible », section Arts et culture.

²¹³ Therrien, Richard (25 février 2005). « Quelle histoire ! », *Le Soleil*, cahier Arts et vie, chronique Télévision, p. B4.

La série d'émissions intitulée *L'amour avec un grand A* est aussi fréquemment l'objet de rappels. Écrites, tournées et diffusées du milieu des années 1980 jusqu'au début des années 1990, ces émissions présentaient, elles aussi, des problèmes et des situations vécus par des individus, mais avec ceci de particulier qu'ils étaient plutôt abordés en tant que problèmes de société - des problèmes présentés comme étant tabous ou méconnus : la violence conjugale, la différence d'âge en amour ou la perte d'un conjoint au 3^{ème} âge sont cités en exemple dans l'article de la Cinémathèque québécoise, dont j'ai parlé plus haut²¹⁴. Pour s'être ainsi intéressée à ses congénères sur un plan social, cette série d'émissions est souvent constituée comme le point culminant de la carrière de Janette Bertrand, comme il est possible de le constater aussi dans le même article (qui était publié dans la foulée d'une rétrospective consacrée à sa carrière). Elle y est présentée comme une oeuvre unique, « sans équivalent dans l'histoire de la télévision québécoise, sorte d'entreprise balzacienne qui voudrait rendre compte des « principes naturels » qui régissent les relations dans la société humaine »²¹⁵. Dans cette optique, la série *L'amour avec un grand A* est réputée avoir constitué un moyen choisi par Janette Bertrand pour rejoindre les téléspectateurs et leur faire discuter ces phénomènes, comme le souligne par exemple dans l'article « *Janette Bertrand – Insatiable* », publié à l'automne 2005 dans la revue *Dixhuit96*, un magazine culturel des magasins Archambault²¹⁶, à l'occasion de la commercialisation d'un coffret DVD de la série :

²¹⁴ Dugas, D. (septembre-octobre 2001), op.cit.

²¹⁵ Idem.

²¹⁶ Les magasins Archambault constituent un important réseau de disquaires au Québec qui est la propriété du Groupe Archambault, lui-même détenu par l'entreprise multimédiatique Quebecor Inc. Ces magasins vendent aussi au détail des livres, des logiciels, des DVD, des magazines, des instruments de musique et des partitions musicales. (Source : Quebecor, site de l'entreprise [en ligne], *Loisirs et divertissement, Musique, Groupe Archambault Inc. - Profil de l'entreprise*, <http://www.quebecor.com/LeisureEntertainment/ArchambaultProfile.aspx> (page vérifiée le 5 octobre 2009).

Ceux qui ont passé le cap de la mi-trentaine se souviendront sûrement des lundis matin animés au bureau, quand chacun y allait de son commentaire sur l'émission L'amour avec un grand A du vendredi précédent...²¹⁷

Plus encore, le rappel de cette série permet de présenter Janette Bertrand comme la créatrice d'un nouveau genre télévisuel en quelque sorte (la dramatique), comme cela est manifeste dans le même article, dans lequel cette série est identifiée comme le projet par lequel Janette Bertrand « [abandonne] le genre téléromanesque au profit de la dramatique »²¹⁸, et aussi comme l'aboutissement d'un cheminement qui aurait mené la communicatrice télévisuelle à tirer parti de l'animation et de l'écriture téléromanesque - qui sont par ailleurs établies comme les « deux grands axes » (idem) de sa carrière - pour discuter publiquement de phénomènes sociaux. En outre, en constituant ainsi *L'amour avec un grand A* comme une réalisation majeure qui s'est démarquée dans le domaine des médias mais aussi sur un plan social, les rappels participent aussi à présenter Janette Bertrand comme une communicatrice qui, si elle s'est démarquée dans des époques passées (les années 1950 et 1960), continuait à s'illustrer et à se démarquer encore quelques décennies plus tard, comme l'illustrent par exemple l'article « *Janette Bertrand courtisée par TVA et Radio-Canada* » et celui qui présente Janette Bertrand dans l'Encyclopédie canadienne :

« Qui ne se souvient pas des épisodes d'Avec un grand A sur la boulimie (avec Diane Lavallée), la violence conjugale (avec Ghislain Tremblay) et la schizophrénie (avec Mario Saint-Amant) ? »²¹⁹

Suivront des dramatiques poignantes dans lesquelles Janette Bertrand aborde des sujets jusque-là ignorés de la télévision. Brisant les tabous bien établis, n'ayant peur de se pencher sur des idées que l'on qualifiait à l'époque d'osées, Janette Bertrand développe des thèmes tels que la sexualité dans le couple, l'homosexualité, le sida, le suicide, le jeu, la violence faite aux femmes, la solitude, le vieillissement. Tout en dressant un portrait réaliste de la société québécoise et de son évolution, de même que de la condition féminine et de l'émancipation des femmes, les émissions Avec un grand A et Parler pour Parler auront été

²¹⁷ Richer, A. (automne 2005), « Janette Bertrand – Insatiable », *Dixhuit96, le magazine culturel d'Archambault*, p.31.

²¹⁸ Idem.

²¹⁹ Dumas, Hugo (11 janvier 2005), op.cit.

*le point de mire de la télévision, un pallier d'importance pour les comédiens et Janette Bertrand, une figure de proue et un mentor comme éducatrice populaire.*²²⁰

Ce faisant, elle est aussi établie comme quelqu'un qui sait renouveler les assises de son approche, et qui s'intéresse fondamentalement aux individus, qu'ils soient en couple, en famille, marginalisés, ou encore mal connus.

Mais par ailleurs, présenter de manière récurrente certaines émissions par le biais de rappels consacre par le fait même qu'en les créant, leur auteure - en l'occurrence, Janette Bertrand - a constitué une oeuvre qui lui survit, ou plus exactement, qui vit au-delà d'elle-même. Plus précisément, certains rappels s'effectuent métonymiquement dans la mise en récit, en quelque sorte, puisqu'ils substituent Janette Bertrand par ses émissions, ce qui fait en sorte de la consacrer par le fait de souligner l'importance de ces émissions. Celles-ci sont donc, par le fait même, autonomisées puisque leur auteure n'est pas nécessairement mise de l'avant - ce qui s'envisage, en contraste avec l'identification de l'auteur d'un record sportif par exemple, qui participe à sa production par l'appareillage statistique. Autrement dit, alors que l'identification de Maurice Richard est inhérente à la mécanique de l'appareillage sportif qui opère dans le sport, et participe à l'établir comme une étoile du hockey, le rappel de certaines émissions réalisées par Janette Bertrand fait en sorte qu'elles constituent parfois des objets de discours qui ne nécessitent pas que leur auteure soit explicitement nommée.

C'est dans cette optique que j'envisage notamment le rappel des séries *Toi et moi* et *Quelle famille !*, dans une exposition présentée au Musée de la civilisation, à Québec, au milieu des années 1990, et dans son corollaire, un livre intitulé *De la famille Plouffe à La petite vie – Les Québécois et leurs téléromans*, sous la direction du sociologue Jean-Pierre

²²⁰ Encyclopédie canadienne [en ligne], *Biographie, Acteurs, films et télévision, Janette Bertrand*, <http://www.thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=F1ARTF0009316> (page vérifiée le 5 octobre 2009).

Desaulniers, en 1996²²¹, par exemple. Cette exposition et ce livre contribuent à produire une histoire du téléroman à laquelle participe Janette Bertrand par le fait que certaines de ses émissions en sont parties prenantes. Structurée par les décennies de la seconde moitié du XX^{ème} siècle qui y sont établies comme des périodes marquées par des bouleversements sociaux significatifs²²², la périodisation par laquelle cette histoire est établie contribue par ailleurs à catégoriser des téléromans qui sont considérés comme ayant marqué ces décennies. Plus encore, cette périodisation et cette catégorisation constituent, par le biais de téléromans (et téléseries) qui sont mis de l'avant, une histoire du téléroman - lequel est considéré comme un genre littéraire, issu du développement successif de la presse écrite, de la radio et de la télévision, comme je l'ai exposé plus haut : « *Les premiers téléromans sont issus de romans ou encore de feuilletons radiophoniques. Viennent ensuite des œuvres écrites spécialement pour le médium télévisuel* » (ibid, p.21)²²³.

Mais si le développement du téléroman paraît subordonné à celui des médias - et celui de la télévision en particulier -, sa mise en récit participe à (re)présenter la télévision comme le point culminant du développement progressif et cumulatif des médias. Ceci d'autant plus qu'il est présenté comme s'étant effectué en concomitance avec des transformations sociales s'étant effectuées au sein d'une collectivité d'individus parlant français, et qui aurait été dominée, jusque dans les années 1950, par « *[un] clergé [catholique qui], appuyé*

²²¹ L'écrivain Victor-Lévy Beaulieu a par la suite récupéré plusieurs (sinon la totalité de ces) panneaux de l'exposition originale, dans le cadre de la Maison du téléroman (aussi appelée le Musée du téléroman), qui a constitué pendant un temps un point d'intérêt touristique dans la région de Trois-Pistoles jusqu'en 2007. Voir par exemple Radio-Canada (30 juin 2005), *Nouvelles, Régions, Est du Québec*, « La Maison du téléroman ouvre ses portes à Trois-Pistoles » [en ligne], <http://www.radio-canada.ca/regions/est-quebec/nouvelles/200506/30/007-vlb-maison-teleroman.asp>, et Presse canadienne (16 janvier 2007), « En bref - VLB lance la serviette dans le litige qui l'oppose à Trois-Pistoles », *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2007/01/16/127556.html>. (Pages vérifiées le 5 octobre 2009.)

²²² Les années 1950 sont mises de l'avant comme étant celles de 1) « *la contestation de l'autorité* »; 2) les années 1960, des « *désirs d'émancipation* »; 3) les années 1970, d'une recherche des bonheurs simples; 4) les années 1980, des « *grands affrontements* », et 5) les années 1990, de « *l'éclatement et [de] l'isolat culturel* » (Desaulniers, op.cit., p.104-113).

²²³ Le téléroman est aussi défini comme étant « *[une émission] de télévision qui [raconte une histoire fictive mais réaliste, livrée] sur un ton dramatique ou comique [et qui est diffusée] en soirée, à jour et à heure fixes* » (ibid, p.20).

par le régime politique en place, conserve sa mainmise sur l'éducation et la culture » (ibid, p.12). Par le fait même, cette histoire (re)constitue une collectivité des Canadiens-français de concert avec la (re)production d'une décennie, celle des années 1950, en tant que charnière entre deux époques qui sont elles aussi par le fait même produites : une époque avant les années 1950, pendant laquelle vivaient des collectivités rurales dominées par un régime politique autoritaire et un clergé étouffant, et une époque après les années 1950, à partir de laquelle sont introduites « *de nouvelles valeurs, plus urbaines, plus démocratiques, plus ouvertes sur le monde* » (idem) et un mode de vie plus axé sur la consommation. Plus précisément, cette histoire (re)constitue aussi cette époque en présentant une confrontation entre une « *jeune élite intellectuelle [qui] se réfugie au Devoir et à Radio-Canada* » (ibid, p.13) d'une part, qui s'approprie des médias pour promouvoir et réaliser une ouverture au monde, mais aussi un renouvellement de la représentation des Canadiens-français, et des politiciens et un clergé d'autre part, qui essaient de continuer à exercer le pouvoir tel qu'ils l'avaient fait jusqu'alors. La méfiance et la censure du clergé envers la littérature, le théâtre et le cinéma sont aussi mises en évidence, alors que le téléroman est pour sa part constitué comme un genre littéraire qui, d'abord considéré comme « *populaire et anodin* » (idem), devient un moteur de changement social (« *le porte-parole de gens désireux de faire bouger les choses* » (ibid, p.14-15)).

Dans cette optique, si le téléroman *Les Plouffe* fait l'objet d'un rappel à titre de premier téléroman qui présentait les vies de personnages fictifs dont les tribulations rejoignaient et parlaient des vies des téléspectateurs parlant français, vivant au Québec et étant issus des classes populaires pendant les années 1950 (idem; de la Garde, 2002), les séries *Toi et moi* et *Quelle famille !* sont les objets de rappels qui les mettent de l'avant comme des émissions qui sont partie prenante des changements sociaux contemporains à l'époque de leur réalisation et de leur diffusion. En effet, toutes deux sont situées dans la période « *autour des années 1960* » (Desaulniers, op.cit., p.107), dont « *l'humeur* » (ibid, p.104) aurait tourné autour de « *désirs d'émancipation* » (ibid., p.107): *Toi et moi* est identifiée comme étant dans la mouvance d'un « *discours féministe [qui] prend forme progressivement* »

(idem), tandis que *Quelle famille !* est pour sa part identifiée comme étant partie prenante de ce climat en tant qu'étant marqué par le fait que « *[tous] les rôles familiaux se réorganisent autrement* » (idem).

Ainsi, par et dans cette histoire du téléroman, des émissions réalisées par Janette Bertrand acquièrent une autonomie qui les fait exister en tant qu'elles-mêmes, en quelque sorte. Mais en étant constituées comme étant partie prenante de cette histoire, elles contribuent à inscrire Janette Bertrand dans cette histoire, au contraire d'autres histoires de la télévision, par exemple, où elle est plutôt mise de l'avant comme auteure (comme par exemple dans l'Encyclopédie canadienne (op.cit.)).

1.2 Un sujet de discours

Non seulement l'établissement de Janette Bertrand en personnalité publique s'effectue-t-il par le biais d'une mise en récit qui la produit sous l'égide d'une figure de la pionnière, mais de plus, la production de cette figure est co-constitutive de l'instauration de Janette Bertrand comme sujet de discours de cette mise en récit. Car en la mettant de l'avant comme un individu qui a nourri, cherché à mettre en oeuvre et initié un projet, tout au long de sa carrière et de sa vie, et encore maintenant, la figure de la pionnière concourt en effet à conférer à Janette Bertrand une capacité d'agir (*agency*) au sens mis de l'avant par la théoricienne et critique littéraire Gayatri Chakravorty Spivak (2005), c'est-à-dire une capacité d'agir au nom d'une collectivité. Plus précisément, une telle capacité d'agir est établie à la fois par une métonymisation du sujet du discours et par une synecdoque du groupe. La capacité d'agir du sujet apparaît ainsi comme étant indissociable de la collectivité au nom de laquelle il est mis de l'avant :

Agency presumes collectivity, which is where a group acts by synecdoche: the part that seems to agree is taken to stand for the whole. I put aside the surplus of my subjectivity and metonymise myself, count myself as the part by which I am connected to the particular predicament so that I can claim collectivity, and engage in action validated by that very collective. (Spivak, 2005, p. 480)

Dans cette optique, la mise en récit qui institue Janette Bertrand comme sujet de discours insiste fréquemment sur le fait que, plutôt que d'être « agie » par des événements, Janette Bertrand a mis (et met encore et toujours) en oeuvre des actions pour réaliser ses projets. Plus encore, cela fait en sorte de la présenter comme l'instigatrice de projets mais aussi de changements qu'elle réalise d'une manière singulière dans et par les médias. Cela me semble probant, par exemple, dans le numéro spécial du magazine *L'Actualité* paru au tournant du millénaire et dont j'ai parlé au chapitre précédent, qui présentait « 100 personnes qui ont fait le XX^{ème} siècle, [et] fait du Québec ce qu'il est aujourd'hui »²²⁴. Janette Bertrand y est présentée dans la section « *Les rebelles du 20^{ème} siècle* »²²⁵ :

*Au milieu des années [19]40, Janette Bertrand, jeune diplômée en lettres, cherche un moyen de protester contre les inégalités de la condition féminine et d'aider les Québécoises à s'affirmer. Mais elle ne choisit ni la voie du féminisme ni celle de la politique ou de la littérature. Elle se tourne vers l'information, convainquant d'abord Le Petit Journal de lui confier une chronique hebdomadaire intitulée « Opinions de femmes », où elle défie l'autorité des pères, des maris, des frères.*²²⁶

²²⁴ *L'Actualité* (février 1999), op.cit., p.66.

²²⁵ Godin, P. (2000). « Les enfants terribles », édition souvenir du magazine *L'Actualité - Les 100 Québécois qui ont fait le 20^{ème} siècle*, section « Les rebelles du 20^{ème} siècle », p.66. *Les 100 Québécois* ont aussi connu une version télévisuelle, diffusée à Télé-Québec, qui s'est étendue sur trois années (2003, 2006 et 2007) (et qui a été rediffusée quelques fois). Présentée comme une « série de documentaires à caractère biographique » (Eureka Productions [en ligne], *Français, Nos réalisations, 100 Québécois qui ont fait le X^{ème} siècle*, <http://www.eureka-tv.com/francais/Realisations/television/100quebecois/index.html> (page vérifiée le 5 octobre 2009)), chaque épisode regroupait « quatre personnalités qui ont marqué leur champ d'activité » (idem), avec pour projet de dévoiler les manières et les raisons qui ont motivé les actions qu'ils ont accomplies et qui sont réputées avoir influencé le développement du Québec moderne. Au sein de la catégorisation remaniée qui est mise de l'avant dans et par cette série d'émissions, Janette Bertrand figure, dans cette version télévisuelle, dans l'épisode présentant les « *enfants terribles* ».

²²⁶ Idem.

D'emblée, la mise en récit qui est effectuée dans cet article opère une double collectivisation (par le genre et par la nationalité), de pair avec une temporalisation qui présente les années 1940 comme une époque marquée par un certain mode de vie, à laquelle plusieurs femmes, principalement par le biais d'un mouvement (le féminisme) et de certains domaines (la politique et la littérature), prenaient conscience des inégalités qu'elles vivaient comparativement aux hommes. Notamment en mettant de l'avant son ambition de contribuer à améliorer la « *condition féminine* »²²⁷, ou encore en soulignant qu'elle a dû convaincre un journal de l'embaucher pour une chronique par laquelle elle a ensuite « [*défié*] *l'autorité des pères, des maris, des frères* »²²⁸, cette mise en récit présente aussi Janette Bertrand comme un sujet qui décide de participer, à sa manière, à ce mouvement de prise de conscience. Le début de sa carrière est ainsi mis en récit d'une manière qui met en valeur l'audace qu'elle est réputée avoir eu en traitant de la sexualité et de la vie conjugale, particulièrement, non pas de manière didactique mais plutôt en invitant (surtout) les femmes à se confier à elle et à lui poser les questions qui les préoccupaient, notamment par le biais d'un courrier du cœur qu'elle a tenu pendant de nombreuses années dans la presse écrite. Ce faisant, la mise en récit la fait apparaître comme un individu qui a pris la parole mais qui a aussi favorisé une prise de parole par les femmes, pour exprimer leurs préoccupations et s'affirmer socialement. Dans cette optique, Janette Bertrand apparaît comme une pionnière par son choix d'intervenir socialement par le biais du domaine de l'information, ce qui est présenté comme étant inhabituel pour l'époque. La suite (et la fin) de cette présentation de Janette Bertrand met ensuite l'accent sur le volume, en quelque sorte, et la diversité des thèmes et des problèmes qu'elle a abordés tout au long de sa carrière, dont la durée et l'ampleur sont par le fait même soulignées :

²²⁷ Idem.

²²⁸ Idem.

*Elle précise sa méthode toute personnelle à la radio, puis à la télé, avec Janette veut savoir, S.O.S. J'écoute, Parler pour Parler... Plus de 800 émissions qui tentent de montrer aux femmes - ainsi qu'aux hommes - comment exprimer leurs émotions, et qui désarment les préjugés en explorant les mondes jusque-là tabous de la violence conjugale, du viol, de l'inceste, de l'homosexualité, du suicide chez les personnes âgées...*²²⁹

Les différentes énumérations successives concourent à produire la figure de la pionnière-innovatrice. L'une d'entre elles participe à souligner la maîtrise par Janette Bertrand de différents médias. Une autre participe à mettre de l'avant que c'est dans et à travers des projets télévisuels que « *sa méthode toute personnelle* » s'est déployée avec le plus d'efficacité - plus encore, cela est renforcé par le nombre impressionnant des émissions de télévision réalisées par Janette Bertrand qui est mis de l'avant et des points de suspension qui soulignent que ce ne sont que quelques émissions qui sont nommées. La dernière énumération - ouverte elle aussi - contribue quant à elle à souligner la diversité des « problèmes » et des thèmes abordés, soulignant aussi que leur liste complète serait trop longue à faire. Par ailleurs, établir Janette comme celle qui a « *[exploré des] mondes jusque-là tabous* » participe aussi à la présenter comme une pionnière qui a été la précurseure de la publicisation de thèmes qui ont été, pendant longtemps, établis comme relevant de l'intimité des individus.

L'article intitulé « *Le livre du mois – Ma vie en trois actes* » - dont j'ai parlé plus haut et qui est paru dans *La Presse* en janvier 2005, dans la foulée du succès de son autobiographie - illustre aussi comment la mise en récit participe à établir la figure de la pionnière-innovatrice :

*Avec Janette, on a cessé de parler de « ça », de « ces affaires-là », pour dire notre vie sexuelle en mots, raconter ses joies, ses difficultés, ses entraves. On est sorti de notre noirceur, on a appris à s'affirmer dans nos intimités respectives. D'accord, pas d'accord? Dites-le-nous, dites-nous pourquoi...*²³⁰

²²⁹ Idem.

²³⁰ Fugère, J. (3 janvier 2005), op.cit.

Présenter le passé comme une « *noirceur* »²³¹ permet d'insister sur la continuité de l'action de Janette Bertrand, qui aurait consisté à faire apprendre aux individus hommes et femmes, à mieux se connaître et s'exprimer les uns face aux autres. De plus, l'emploi d'expressions comme « *ça* » et « *ces affaires-là* » permet de les constituer comme des expressions dépassées, et celui du « *depuis* » instaure la durée, mais aussi l'expression des individus comme quelque chose qui est désormais acquis dans le présent, grâce - ou plutôt « *avec* » l'accompagnement, en quelque sorte, de Janette Bertrand.

La constitution de Janette Bertrand comme pionnière d'un projet d'éducation populaire par et à travers les médias me semble ainsi continuellement réitérée par la mise en avant de ce projet et de ses effets sur différents types de collectivités - les femmes, les hommes, les familles, la société. Les énumérations, notamment, mais aussi les choix d'expressions - et surtout les manières de les mobiliser - contribuent à présenter la société québécoise par ses individus et à la mettre de l'avant comme une collectivité qui, à l'instigation de Janette Bertrand - ou du moins avec son apport -, serait graduellement devenue plus inclusive et se développerait même désormais, dans le présent, hors des tabous. Dans cette optique, Janette Bertrand apparaît consacrée à titre d'individu ayant amené cette collectivité à reconnaître les individus qui la composent, quels qu'ils soient.

Mais il arrive aussi que l'établissement de cette représentation participe à mettre en évidence une autre collectivisation, qui est identifiée au Québec et qui se dessine sous la forme particulière de la nation. Par exemple, dans l'article « *Le livre du mois – Ma vie en trois actes* », le projet de Janette Bertrand est comparé à celui d'une animatrice américaine très renommée, Oprah Winfrey : « *Avec Janette, le Québec a pu mesurer l'importance des médias comme facteur de changement. Avant Oprah Winfrey, il y a eu notre Janette nationale.* »²³² Ainsi présentée, Janette Bertrand paraît avoir été celle qui a initié une façon d'utiliser les médias. Ce caractère de précurseure est aussi établi par une comparaison entre

²³¹ En écho à la période historique de la Grande noirceur, comme je l'ai présentée au chapitre précédent.

²³² Fugère, J. (3 janvier 2005), op.cit.

les deux animatrices qui met en contraste les moyens financiers de l'une avec les résultats obtenus sans ces moyens par l'autre :

*Voilà deux femmes qui, par la télévision, ont contribué, contribuent toujours à changer le monde. Juste avant Noël, Oprah Winfrey a versé 40 millions aux déshérités d'Afrique du Sud. Pendant des décennies, Janette a versé des millions de mots aux Québécois. Changé leur vie. Donnée réponse dans ses émissions, dans son courrier du coeur, à leurs questions. Elle s'est indignée des injustices faites aux femmes, a contribué à l'acceptation des homosexuels, à l'égalité des hommes et des femmes. Et tellement plus encore.*²³³

En mettant en évidence le don astronomique effectué par Oprah Winfrey en dollars - mais sans aucun détail des manières par lesquelles cet argent participe à changer des choses dans un pays la plupart du temps dépeint en tant qu'étant défavorisé -, la parole est d'autant plus mise de l'avant en tant que principal moyen à travers lequel Janette Bertrand a réalisé une série de changements qui, en étant énumérés - d'une manière ouverte (« *Et tellement plus encore* ») -, produisent une récapitulation des transformations survenues dans la collectivité formée par les Québécois. Non seulement cette mise en récit me semble-t-elle réitérer la production de Janette Bertrand comme pionnière, mais elle me paraît aussi réitérer une collectivisation qui est par ailleurs fréquemment effectuée et qui présente le Québec comme une collectivité de créateurs et d'innovateurs qui se distinguent sur un plan mondial. Par exemple, les succès d'artistes à l'échelle internationale (comme le fondateur du Cirque du Soleil Guy Laliberté, la chanteuse Céline Dion, et le metteur en scène, comédien et cinéaste Robert Lepage, notamment) sont ainsi parfois mis de l'avant comme une collection d'accomplissements qui illustre la créativité non pas seulement d'eux-mêmes mais aussi du Québec tout entier²³⁴.

²³³ Idem.

²³⁴ L'illustre notamment cet extrait d'un article au sujet d'une allocution prononcée par le fondateur du Cirque du Soleil, Guy Laliberté, devant la Chambre de commerce du Montréal métropolitain, en 2002 : « *Je demeure convaincu que notre bassin de créateurs demeure notre plus grande richesse naturelle. Ajoutez bout à bout Céline Dion, Luc Plamondon, la gang à Gilbert Rozon, l'équipe d'Alain Simard, Robert Lepage, Édouard Lock. Regardez le dynamisme de l'industrie cinématographique, vous verrez que nous sommes en train de devenir Hollywood North. Pour couronner le tout, nous avons une industrie du multimédia et des nouvelles technologies qui est un incubateur incroyable pour les nouveaux créateurs.* » (Laliberté, Guy (10 avril 2002). « Il faut rêver », *La Presse*, section Forum, p.A23. Voir aussi : Turcotte, Claude (10 avril 2002). « Guy

1.3 Un sujet-énonciateur

En plus d’octroyer une capacité d’agir à Janette Bertrand - et ce faisant, une capacité d’agir aux femmes, par son intermédiaire -, la production de la figure de la pionnière permet de lui donner la parole. Plus précisément, la figure de la pionnière permet non seulement d’instaurer un sujet dans le discours, mais aussi de le constituer comme sujet-énonciateur. Ce faisant, la mise en récit met de l’avant un sujet qui non seulement dispose d’une capacité d’agir, mais est aussi à même de l’expliquer, de l’étayer. Plus encore, puisque la production de Janette Bertrand comme auteure est étroitement liée à sa production comme auteure d’un projet d’éducation populaire qui participe à effectuer du changement social, la mise en récit lui octroie ainsi l’autorité - qui lui permet de dire certaines choses - une « auteur-ité », en quelque sorte. Par exemple, plusieurs mises en récit qui présentent Janette Bertrand comme la pionnière d’un projet d’éducation populaire l’établissent comme un sujet apte à produire une évaluation des transformations qui se sont réalisées dans les relations sociales. L’illustre l’extrait suivant de l’article « *Janette Bertrand – Insatiable* » - dont j’ai parlé plus haut :

Quand on compare le Québec d’il y a 20 ans à celui d’aujourd’hui, on constate un monde de différences. Notre société a-t-elle changé trop vite? « Il est bien évident qu’il fallait qu’on change, car on venait de trop loin. Les filles ont évolué terriblement vite ici, pas ailleurs. Or, cette transformation rapide a créé un malaise. Et c’est normal. À la place d’un gars, je me serais posé des questions (...) Mais aujourd’hui, la guerre est finie : hommes et femmes sont en négociations, en période d’ajustements. C’est ce que je constate lorsque je vois mes petits-enfants avec leur chum et leur blonde, et cela me rend très optimiste. »²³⁵

Laliberté devant la Chambre de commerce du Montréal métropolitain : Montréal doit renouer avec sa jeunesse », *Le Devoir*, section Économie, p.B1.

²³⁵ Richer, A. (automne 2005), op.cit.

La mise en récit qui est réalisée dans cet extrait permet de souligner les transformations dans les relations entre les genres, notamment par la production d'un passé et d'un présent qui les présentent comme un « avant » et un « après » ces transformations, et par la mise en lumière d'une collectivisation plus large, sous l'égide du « Québec », qui est ainsi produit comme une collectivité d'individus qui vivent dans un territoire donné. L'intervention même de Janette Bertrand dans la mise en récit qui la produit permet, en l'occurrence, de la présenter en tant qu'étant partie prenante d'une collectivité - les femmes - qui aurait amené une autre collectivité - les hommes - à transformer l'exercice de l'établissement d'un ordre social en un exercice de négociation qui apparaît désormais aller de soi. Dans et par ces deux extraits (ce dernier et celui de la page 152), Janette Bertrand apparaît comme l'instigatrice d'un dialogue social qui s'effectue au sein de diverses collectivités - au sein des familles et des couples, plus particulièrement, mais aussi au sein d'une société, celle que désigne « le Québec ».

Par ailleurs, si le rappel participe à produire Janette Bertrand comme sujet de discours sans qu'il n'y ait besoin de la convoquer dans le récit, des mises en récit la convoquent parfois à titre de pionnière qui se souvient. Autrement dit, ces mises en récit font en sorte de produire un récit *avec le concours* de son sujet, en mobilisant un procédé de citation comme modalité de rappel. Or comme le souligne le professeur et historien de littérature française Antoine Compagnon, la citation

désigne tout à la fois deux opérations, l'une de prélèvement, l'autre de greffe, et encore l'objet de ces deux opérations, l'objet prélevé et l'objet greffé, comme s'il demeurerait le même dans différents états. (Compagnon, 1979, p.29)

Mais surtout :

L'amalgame, dans la citation, de [ces] deux manipulations et de l'objet manipulé a pour effet de rendre naturel un procédé tout culturel. Il subsume les manipulations sous l'objet, il les masque derrière lui. (ibid, p.30)

Cela fait en sorte de permettre que Janette Bertrand intervienne dans le récit de façon telle que la citation s’efface et que la citation apparaisse comme la voix de Janette Bertrand qui atteste et précise le propos du récit. Notamment, de telles mises en récit permettent de faire expliquer à Janette Bertrand les manières par lesquelles elle a procédé pour réaliser ses projets, comme si elle en était la seule responsable (la seule « agente »). Le choix des thèmes et des situations vécues par la famille Tremblay de *Quelle famille !* et surtout la manière de dépeindre les relations entre les membres de cette famille sont ainsi parfois mis de l’avant pour mettre Janette Bertrand comme une auteure qui a fait preuve d’audace dans l’écriture de *Quelle famille !* L’article paru dans *Le Soleil* qui annonce la rediffusion d’épisodes de cette série sur la chaîne ARTV, pendant la semaine de relâche scolaire de l’hiver 2005, me paraît un bon exemple de cet accent sur une volonté explicite de Janette Bertrand de mettre de l’avant certains comportements ayant été, dans le passé, considérés comme étant déplorable :

La scène se passe dans un party, à Outremont, au début des années 70. Janette Bertrand se fait dire par des mères qu’elles ne laissent jamais leurs enfants regarder Quelle famille ! à Radio-Canada. « Parce que là-dedans, les enfants “ répondent ” », disent-elles. « Moi, je n’appelais pas ça “ répondre ”, j’appelais ça dialoguer. Eux autres appelaient ça “répondre” », rétorque aujourd’hui Janette, [«] Imaginez donc, des enfants qui osent répliquer à leurs parents. Dans les faits, ça existait, mais il ne fallait surtout pas montrer ça à la télé. [»]²³⁶

Un autre article - intitulé « *La révolution du divorce* » paru dans *Le Journal de Montréal* en 2004 (dont je parlerai davantage un peu plus loin) - fait aussi exposer à Janette Bertrand comment elle procédait à l’époque où elle tenait sa chronique et son courrier du coeur dans la presse écrite :

« J’utilisais l’humour pour passer mes idées; les femmes appréciaient, les hommes me détestaient. Ils me regardaient avec des yeux de porc frais, comme disait mon père! », se souvient-elle en riant.²³⁷

²³⁶ Therrien, Richard. (25 février 2005), op.cit.

²³⁷ Maher, Isabelle (23 mai 2004). « La révolution du divorce », page *Vous souvenez-vous ? [1964-2004 - 40 ans - Le Journal de Montréal]*, *Le Journal de Montréal*, p.11.

Enfin, l'article « *Janette Bertrand – Insatiable* », dont j'ai parlé plus haut, procure un dernier exemple d'une mise en récit qui fait intervenir Janette Bertrand pour expliquer comment elle procédait alors qu'elle développait la série *L'amour avec un grand A* :

*Chacune des 54 dramatiques de la série est venue d'un malaise : « Chaque fois que je cherche un sujet, je pars de quelque chose qui me fatigue », répond celle qui a tenu un courrier du cœur pendant 17 ans. « Moi qui ai peu d'ambition, je me demandais s'il n'y avait pas un moyen, non pas de changer le monde, mais de faire un peu avancer les choses en provoquant une discussion, par exemple. Puis je plongeais. J'allais dans les milieux dont je parlais pour rencontrer des gens, pour tenter de comprendre ».*²³⁸

Dans ces trois exemples, Janette Bertrand est mise de l'avant comme un sujet qui dispose de souvenirs pour mettre en valeur l'efficacité de son action, pour expliquer le développement de ses projets. De plus, le procédé de citation, par lequel la mise en récit fait Janette Bertrand se remémorer des projets et des contextes dans lesquels ceux-ci se sont réalisés, permet aussi à la fois de constituer des collectivités et des temporalités, et de mettre Janette Bertrand de l'avant en tant qu'ayant participé aux transformations qui sont réputées s'être effectuées. Par exemple, souligner les réactions des femmes relativement à l'émission *Quelle famille !*, dans le premier des trois extraits présentés dans les deux pages précédentes, permet de présenter Janette Bertrand comme une auteure non-conformiste, qui persiste et signe dans son écriture, assumant le fait qu'elle provoque ainsi des réactions notamment chez des femmes qui sont par ailleurs instaurées comme reconduisant et validant un certain ordre social. Cela met aussi Janette Bertrand en évidence comme un individu qui, en dérangeant ces ordres établis, a contribué à les faire changer d'une manière telle que ces ordres du passé paraissent être révolus. Mais en outre, le fait de la faire se souvenir permet à la fois de la faire attester d'un passé et de lui faire mettre de l'avant sa volonté d'instaurer du changement dans cet ordre social. Dans le second extrait, un passé est établi en tant qu'ayant constitué une époque dans laquelle les femmes et les hommes formaient des collectivités bien distinctes et déterminées au sein d'une collectivité plus

²³⁸ Richer, A. (automne 2005), op.cit.

large qui les comprend mais dans laquelle les seconds exercent un contrôle social sur les premières. La remémoration contribue à renforcer la constitution de Janette Bertrand comme une femme qui, par le biais de ses chroniques et de son courrier, a ébranlé ce contrôle social, en utilisant l'humour. Enfin, dans le dernier extrait, Janette Bertrand apparaît comme la détentrice d'un savoir-faire longuement développé à travers sa carrière - un savoir-faire qui est présenté plus explicitement comme une méthode de travail qui participe d'un projet plus large d'intervention sociale dans lequel s'inscrivent ses différents projets, mais qui collectivise aussi des individus par rapport à des problèmes sociaux.

Or la remémoration est souvent mise de l'avant comme un acte qui consiste à rappeler des souvenirs qui seraient contenus dans la mémoire d'une personne - une mémoire qui contiendrait son passé et par laquelle celui-ci serait récupérable. Or comme le souligne l'historien John Frow (op.cit.), les souvenirs résultent de pratiques et de structures qui participent à les produire plutôt qu'ils ne constituent des reflets d'événements passés, et cette façon de présenter la remémoration participe de deux figures par et à travers lesquelles l'ordre et la mise en ordre de la mémoire sont généralement imaginées. L'archive - en tant que système d'entreposage de l'information (*information storage system*) - présente la mémoire comme un espace qui reçoit et garde la mémoire selon une logique d'inscription :

The logic of the archive is a logic of the inscription (or deposit) and the storage of information in systematically articulated space, and of ready retrieval on the basis of that articulation. (Frow, op.cit., p.225)

Plus précisément, cette figure - dont une version actualisée prédomine encore en psychologie cognitive contemporaine, comme le souligne Frow - incorpore deux métaphores qui participent de manière fondamentale de la conceptualisation de la mémoire dans la culture européenne et qui établissent une relation directe entre l'espace et les catégories mentales :

the metaphor of the surface of inscription, traditionally a wax writing-tablet (*tabula rasa*); and that of the *thesaurus* (the storehouse, and its metonyms: the aviary, the storage bin, and the box or cluster of boxes). (ibid, p.225-226)

Dans cette optique, la mémoire apparaît comme un espace vierge qui accueillerait, au fil du temps, des informations qui seraient systématiquement classées, ce qui permettrait de les récupérer à volonté. Mais comme le met en évidence Frow, cette tendance à réduire les informations qui constituent la mémoire à des traces physiques - son réalisme - fait en sorte que cette figure s'avère incapable d'envisager l'oubli autrement que comme un défaut dans les manoeuvres pour récupérer ces traces physiques. De plus, elle présuppose aussi que les significations qui sont attribuées à ces traces proviennent de la répétition. Autrement dit, plus un souvenir serait rappelé, par exemple, plus sa signification se consoliderait, en quelque sorte, et se présenterait comme étant celle qui est la plus valide - mais surtout, cette signification se présenterait comme un donné. En outre, cette conception de la mémoire - qui s'apparente à ce que j'ai appelé la mémoire-réservoir - est partie prenante d'une temporalisation linéaire et même causale, qui fait en sorte de mettre de l'avant le présent comme l'évidente suite du passé, et le futur comme celle du présent. Dans cette optique, le sujet qui se souvient disposerait de sa mémoire comme d'un entrepôt dans lequel seraient classés ses souvenirs, et la fréquence des rappels des souvenirs serait garante de la validité de leur signification. En l'occurrence, les mises en récit qui sont développées avec le concours de cette figure font en sorte de présenter les souvenirs de Janette Bertrand comme les traces d'un passé qui sont rendues accessibles par la parole qui lui est donnée à titre de pionnière. Les exemples présentés aux pages 179 et 180 sont probants à cet égard, puisqu'ils présentent Janette Bertrand comme une pionnière qui ressort de sa mémoire des anecdotes (comme celle des mères dans le salon d'Outremont, au sujet de l'émission *Quelle famille !*) et des souvenirs (les réactions provoquées par son courrier du coeur et la méthode de travail qu'elle a développée pour réaliser la série *Avec un grand A*).

La textualité est l'autre figure majeure de remémoration que Frow identifie en tant que partie prenante des manières par lesquelles la mémoire est couramment imaginée. Elle présuppose qu'un passé donné n'existe pas en tant que tel et que la mémoire ne résulte pas d'une répétition des traces physiques du passé, pour plutôt envisager la mémoire comme « *a construction of [the past] under certain conditions and constraints determined by the present* » (ibid, p.228), dont la logique implique « *an autonomous narrative order and necessity which takes the form of structural symmetry and the reversibility of time* » (idem). Par symétrie structurelle, Frow désigne des motifs qui participent à la structure des récits qui sont produits. Par exemple, chez l'écrivain Jorge Luis Borges, Frow identifie le motif de la symétrie entre certains personnages (le héros et le traître, notamment), celui du labyrinthe et celui de la destinée²³⁹. Quant à la réversibilité du temps, elle désigne le fait que, contrairement à la logique de l'archive - dans laquelle la linéarité et la causalité sont parties prenantes de la temporalisation -, celle de la textualité suppose une temporalisation qui, plutôt que de considérer le passé comme un événement qui, d'emblée, aurait une signification et une « vérité » donnée, constitue continuellement ces dernières, parfois à rebours, parfois à répétition, ce qui implique que le passé n'est pas considéré comme un point de départ nécessaire à la production de la temporalité. Dans cette optique, continue Frow, la mémoire est mise de l'avant comme un système « *where all moments of the system are co-present, and [where] the end is given at the same time as the beginning* » (ibid, p.229) - un système qui serait continuellement en train de produire l'information à tous les temps (« *[data] are not stored in already constituted places but are arranged and rearranged at every point in time* » (idem)). Ce système façonne donc la mémoire en mettant à plat, en quelque sorte, le passé, le présent et le futur, et en s'y nourrissant en même temps qu'il les établit. Le passé, plus particulièrement, n'est pas considéré comme un donné mais plutôt en tant qu'il est établi en regard de ce système. C'est en ce sens que le

²³⁹ Quant à l'oubli, loin d'être un défaut ou une dysfonction de ce système, il est partie prenante du système qui constitue la textualité, « *since the activity of compulsive interpretation that organizes it involves at once selection and rejection* » (idem).

temps de la textualité apparaît comme étant réversible plutôt que linéaire (« *[it is] the time of a continuous analeptic and proleptic shaping* » (idem)), et en tant qu'il permet la production de différentes histoires (« *if time is reversible then alternative stories are always possible* » (idem)²⁴⁰. Dans cette optique, la figure de la textualité présente la mémoire comme un système qui, loin d'être prédéterminé, obéit à une narrativité productive d'un ordre : « *memory has the orderliness and the teleological drive of narrative* » (idem).

Les récits qui produisent Janette Bertrand comme une pionnière peuvent aussi être envisagés par cette figure de la textualité. En effet, des motifs de symétrie sont souvent utilisés, contribuant à présenter Janette Bertrand comme un individu qui a fait en sorte que des collectivités souvent présentées comme étant opposées (les hommes et femmes, les enfants et les parents, et les « marginalisés » et « la société », par exemple) se sont mieux (re)connues grâce au projet d'éducation populaire qu'elle a mis en oeuvre. La réversibilité du temps participe aussi de plusieurs de ces récits, particulièrement lorsque Janette Bertrand est mise de l'avant en tant que sujet-énonciateur - un sujet-énonciateur qui tantôt mobilise ses souvenirs, tantôt anticipe le déroulement du récit. La mise en récit exemplaire, à cet égard, est l'autobiographie (à laquelle je reviendrai plus loin).

Mais en outre, la réversibilité du temps fait aussi en sorte de constituer Janette Bertrand comme une pionnière au sein de plusieurs histoires. Notamment, même si un accent est souvent mis sur le fait que plusieurs thèmes traités par Janette Bertrand sont en lien avec un mouvement d'affirmation des femmes - comme par exemple dans la fiche qui produit sa

²⁴⁰ « *In Borges's stories this logic is manifested in a number of recurrent motifs : that of symmetry (the reversibility) between duellists, between hero and traitor, between detective and criminal, and the spatial symmetries and mirror-images that organize the stories' mise-en-scène; the motif of the labyrinth, (spatial, textual, or conceptual - the concept of infinity, or that of the mise-en-abyme), a structure which is at once fully determined and yet, because of its complexity, necessarily indeterminates; and the motif of the destiny, the 'future as irrevocable as the past'*, the textual time which is always-already written but also, because it is endlessly repeated, always reversible* » (Frow, op. cit., p.228). (* : Borges, 'The Garden of Forking Paths, Fictions, 84 – voir aussi, en français, Borges, Jorge Luis (1983). « Le jardin aux sentiers qui bifurquent », Fictions, Paris : Gallimard, p.95.)

biographie dans le cadre de l'émission *Cabine C*²⁴¹ et qui souligne que dans les années 1950, « [elle] tient la chronique Opinions de femmes au Petit Journal, dans laquelle elle traite de sujets féministes, un mouvement encore embryonnaire à l'époque »²⁴² -, la constitution de Janette Bertrand comme pionnière ne contribue pas directement à une histoire des femmes. Cependant, la mise en récit qui donne la parole à Janette Bertrand participe parfois à la mettre de l'avant comme une pionnière à d'autres titres que relativement à un projet d'éducation populaire, comme l'illustre par exemple l'article intitulé « *La révolution du divorce* », dont j'ai parlé un peu dans les pages précédentes. Cet article fait partie d'une série présentée en 2004 dans des pages intitulées *Vous souvenez-vous ?* pour marquer, pendant une quarantaine de jours, le 40ème anniversaire de la fondation du *Journal de Montréal*. Plus précisément, cette série produit une revue des transformations et événements marquants au Québec dont *Le Journal de Montréal* avait fait état dans ses pages, et entrelace ainsi une histoire du *Journal de Montréal* avec une histoire du Québec, et la décennie 1960 y est (encore) produite comme celle des grands bouleversements sociaux et politiques au Québec - plus encore, comme celle qui a participé à fonder le Québec dit moderne. La mise en récit qui se réalise dans cet article en particulier participe à (re)produire le divorce comme l'un de ces grands bouleversements - plus exactement comme un phénomène de rupture d'un ordre social qui érigeait jusque-là les rôles sexuels traditionnels (composé d'un mari pourvoyeur et détenteur de l'autorité, et d'une épouse soumise et parfaite ménagère) en norme idéale. Elle contribue par le fait

²⁴¹ L'émission *Cabine C* est « un point de rencontre de gens animés par la créativité » et « une plate forme multifacette » (<http://cabinec.com/visiter>) qui comprend différents volets. Il y a une émission télévisuelle présentée sur ARTV en 2007, 2008 et 2009, dans laquelle des invités se livrent à l'animatrice Christiane Charrette sur le thème de la créativité, par le biais d'un dispositif technique comprenant deux modules dans lequel ils sont respectivement installés et communiquent par le biais d'un téléprompteur, ce qui favorise la mise à l'avant-plan des propos des invités; il y a aussi une cabine itinérante dans laquelle les gens du public sont invités à se présenter, un livre inspiré de la première série d'entrevues présentées à la télévision (qui a été lancé à l'automne 2008 (<http://cabinec.com/livre>), une exposition comprenant des photos du livre (également présentée à l'automne 2008 - <http://cabinec.com/exposition>), et un site internet de l'émission [en ligne] (<http://cabinec.com>). (Pages vérifiées le 5 octobre 2009).

²⁴² Voir *Cabine C*, site de l'émission [en ligne], *Invités, Janette Bertrand* [entrevue réalisée le 12 février 2008], <http://cabinec.com/invites/janette-bertrand> (page vérifiée le 5 octobre 2009).

même à reconduire le divorce comme une des victoires qui ont résulté des luttes menées par les femmes dans le cadre d'une conquête de droits qui établissaient leur égalité aux hommes.

D'emblée, le récit qui opère dans cet article souligne que « *[dans] les années soixante, Janette Bertrand incarnait la réussite conjugale* »²⁴³, et il présente le divorce comme un phénomène qui est devenu beaucoup plus courant, tout en demeurant néanmoins le symptôme, en quelque sorte, d'un problème qui perdure entre les hommes et les femmes : « *Quelques vagues de divorce plus tard et avec, aujourd'hui, la moitié des couples à la dérive, une question s'impose : que se passe-t-il? Sa réponse : il y a eu révolution!* »²⁴⁴ Le récit donne aussi la parole à Janette Bertrand afin qu'elle établisse un bilan des changements qui se sont opérés dans les relations entre hommes et femmes depuis que le divorce est possible :

« Les couples ont évolué, mais les femmes plus rapidement que les hommes. Dans cinquante ans ça va être réglé, mais on ne fait pas de révolution sans casser des oeufs », explique celle qui, pour plusieurs, formait le couple idéal dans les années soixante avec Jean Lajeunesse.²⁴⁵

Le fait de souligner que Janette Bertrand représentait publiquement un modèle traditionnel de féminité et de maternité (de perfection et de soumission conjugale et familiale) participe à la constituer comme l'incarnation de la rupture de ce modèle. Cette constitution s'effectue de concert avec une temporalisation qui, en présentant Janette Bertrand comme ayant été une figure symbolisant le couple idéal, présente les années 1960 comme une époque à laquelle le modèle du couple traditionnel était encore une norme sociale. En effet, le récit met de l'avant ses propos par lesquels elle insiste sur le fait que son couple a été promu comme couple idéal et a connu une popularité qui n'était pas de son ressort à proprement parler :

²⁴³ Maher, Isabelle (23 mai 2004), op.cit.

²⁴⁴ Idem.

²⁴⁵ Idem.

« C'était vrai et authentique, mais ce sont les gens qui ont fait de nous un couple idéal. Ce sont les gens qui ont besoin de modèle, la popularité ce n'est pas nous qui la faisons », martèle celle qu'on retrouvait au petit écran avec son mari dans *Toi et moi*,] (*l'ancêtre d'Un gars une fille* », dit-elle), puis dans *Adam et Ève*, entre 1961 et 1968.²⁴⁶

Quant aux années 1970, en soulignant que le couple Lajeunesse-Bertrand s'est brisé pendant cette période, le récit les présente comme une période pendant laquelle le divorce est devenu un phénomène de moins en moins exceptionnel :

*Lorsque, dans les années soixante-dix, comme pour de nombreux couples québécois, le divorce s'impose à elle, son image publique ne fait pas partie de la réflexion : « C'était ma vie, le divorce, c'est une question de survie », laisse-t-elle tomber.*²⁴⁷

Rappeler le fait que le couple Lajeunesse-Bertrand ait été très populaire et évoquer que son divorce a aussi été publicisé²⁴⁸ contribue à présenter Janette Bertrand comme une figure publique d'autant plus autorisée à évaluer les changements qui se sont opérés qu'elle en a vécu un. Cela contribue aussi à la mettre de l'avant comme un sujet qui transmet sa connaissance du passé - un passé qu'elle participe à établir en tant qu'ayant été opprimant socialement pour les femmes :

« Le seul pouvoir que les femmes avaient, c'était dans leur famille et on a dit que notre société était matriarcale. C'est faux. Les femmes ne pouvaient même pas se faire opérer sans la signature de leur mari », s'insurge-t-elle. *Ce n'est effectivement qu'en 1964 que les femmes ont pu poser des actes légaux avec le projet de loi 16. L'accès à l'instruction sera pour [Janette Bertrand] la plus grande victoire des femmes : « Plus important que la pilule ! », conclut-elle.*²⁴⁹

Faire raconter à Janette Bertrand « comment c'était » dans un passé que son souvenir installe et délimite, participe en outre à présenter le présent comme une époque à laquelle ces acquis paraissent gagnés alors qu'ils ne le seraient qu'en apparence. En effet, Janette

²⁴⁶ Idem.

²⁴⁷ Idem.

²⁴⁸ En effet, dans cet article, son divorce n'est pas relaté en tant que tel, il est plutôt évoqué, comme si cela suffisait à convoquer les souvenirs de ceux et celles qui ont vécu cette époque et qui ont probablement suivi ou connu des détails du divorce de ce couple très public.

²⁴⁹ Idem.

Bertrand est ainsi mise de l'avant comme une femme qui transmet aux femmes du présent la connaissance de ce passé considéré comme globalement aliénant afin qu'elles puissent réaliser que leur condition actuelle est relativement récente, qu'elle n'est pas définitive et qu'il importe qu'elles veillent à maintenir les gains qu'elles ont obtenus : « Mais savez-vous d'où l'on vient », demande *Janette Bertrand aux jeunes filles qu'elle croise aujourd'hui*. « Je me fais un devoir de le leur rappeler », dit-elle. »²⁵⁰ Le fait qu'elle ait vécu ce passé l'autoriserait à se mettre de l'avant comme une autorité qui lui permet d'évoquer ce passé pour que les femmes fassent preuve de vigilance dans le présent. Plus encore, cette constitution comme sujet-énonciateur participe de la mobilisation d'un registre de l'expérience auquel la prochaine section s'intéresse plus particulièrement.

2. LA MOBILISATION D'UN REGISTRE DE L'EXPÉRIENCE QUI PARTICIPE À CONSTITUER UNE « MÉMOIRE VIVANTE »

Qu'elles instaurent Janette Bertrand en sujet de discours, qu'elles la constituent en sujet-énonciateur ou encore qu'elles mettent de l'avant des produits qui l'incarnent, les mises en récit qui représentent Janette Bertrand comme une pionnière contribuent souvent à mettre en valeur un talent qu'elle détiendrait pour aborder et discuter publiquement les « problèmes délicats » que rencontrent certains individus - des problèmes qui concernent parfois leur vie privée mais qui ont aussi trait à leur reconnaissance et à leur intégration sociales. Ce talent paraît prendre racine dans les qualités personnelles de Janette Bertrand - un sens de l'empathie, de la complicité, de l'intimité et de la confiance, tout particulièrement - qui faciliteraient cette publicisation du privé et de vécus individuels, et la

²⁵⁰ Idem.

discussion de sujets à prime abord considérés comme difficiles. De plus, les expériences personnelles - les siennes et celles d'autres individus - sont souvent considérées comme étant au coeur des projets de Janette Bertrand. Or ce qui est reconnu comme le vécu ou les qualités de Janette Bertrand ne m'apparaissent pas être tant des acquis et des talents « naturels » qu'elle posséderait et qu'elle mobiliserait dans ses projets et réalisations, mais bien des conditions de possibilité de ces derniers. Plus précisément, plutôt que de considérer ce vécu et ces qualités - l'empathie et la complicité, par exemple - comme des traits objectifs de la personnalité de Janette Bertrand, je veux les examiner en tant qu'ils permettent de faire en sorte que des individus dévoilent, témoignent et publicisent leur vécu. En cela, la mise en avant de vécus et de qualités personnels de Janette Bertrand me semble être partie prenante d'un registre particulier qui préside à l'organisation de la représentation de Janette Bertrand comme pionnière. Je l'appelle un registre de l'expérience, c'est-à-dire un registre sur et par lequel cette représentation s'effectue et met de l'avant l'expérience comme mode privilégié de connaissance du monde. Plus exactement, par registre de l'expérience, je désigne une façon de présenter des discours par le biais de technologies qui mettent de l'avant des vécus individuels. En m'inspirant de la notion de style en littérature – qui désigne « *le choix que tout texte doit opérer parmi un certain nombre de disponibilités contenues dans la langue [-] le style ainsi entendu est équivalent aux registres de la langue, à ses sous-codes* » (Ducrot et Todorov, 1972, p.383 - les mots en italiques sont ainsi soulignés par les auteurs) -, j'identifie ce registre en tant qu'il implique que tout un éventail de notions qui sont généralement produites en lien avec l'expérience - l'empathie, la complicité, l'intimité, la confiance, la vulnérabilité, particulièrement - soient sélectionnées et utilisées de telles manières qu'elles apparaissent comme des qualités personnelles. Or ce sont plutôt des conditions de possibilité pour que soient publicisés des vécus qui sont régulièrement produits comme relevant d'une sphère du privé.

Le registre de l'expérience m'apparaît présider à l'organisation de la représentation de Janette Bertrand comme pionnière en ce qu'il permet le déploiement de telles notions dans et par des récits qui la constituent en sujet de discours, en sujet-énonciateur, ou encore qui la font être incarnée par les projets ou les produits qu'elle a réalisés. En l'occurrence, le projet d'éducation populaire de Janette Bertrand se réalise par et à travers ces notions qui rendent possible la mobilisation de vécus individuels de manière telle à présenter leur partage, leur dévoilement comme pouvant être un moyen direct d'appréhender l'expérience que posséderaient des individus - une expérience qui est continuellement mise de l'avant en tant que vraie, authentique.

Or ce statut continuellement reproduit de l'expérience comme vérité la plus authentique m'apparaît s'appuyer sur une subjectivité qu'il convient de prendre en compte. Car l'expérience telle qu'elle est ainsi régulièrement convoquée relève d'une conception particulière de la subjectivité, qui fait en sorte de la présenter - comme dans la conception de la mémoire-réservoir - comme un contenant dont il serait possible de connaître le contenu par le biais d'individus qui relateraient leurs vécus. Selon cette conception, dès lors qu'un individu aurait vécu quelque chose, il en posséderait l'expérience. Mais comme le souligne le critique culturel Raymond Williams, si l'expérience est souvent envisagée comme une possession, un attribut, en quelque sorte, dont disposent des individus, ce n'est pourtant qu'au cours du XIX^{ème} siècle que cette notion a acquis la valeur de vérité la plus authentique, alors qu'elle s'est développée en tant que témoignage subjectif nécessairement vrai (« *[it is] offered not only as truth, but as the most kind of authentic truth* » (Williams, 1983, p.128)) et en tant que pouvant constituer la base de raisonnements et d'analyses : « *[it] is offered as the necessary (immediate and authentic) ground for all (subsequent) reasoning and analysis* » (idem). Dans cette optique, l'expérience est souvent présentée comme permettant de tirer des leçons du passé - en cela, elle est souvent mobilisée comme un « passé présent » (*present past* – Allor, op.cit.).

De plus, comme le souligne l'historienne Joan W. Scott, une expérience - ou un vécu - n'est pas un donné mais plutôt un construit discursif. Plus précisément, l'expérience n'est pas un point de départ à partir duquel est traduit par le langage un vécu possédé par un individu. C'est plutôt le résultat de

historical processes that, through discourse [or language], position subjects and produce their experiences. It is not individuals who have experience, but subjects who are constituted through experience (Scott, 1991, p.779).

Scott souligne aussi que le statut de vérité la plus authentique de l'expérience est produit par des discours dont le cadre idéologique est souvent ignoré, alors même que ces discours contribuent à réifier les résultats des catégorisations qui en sont partie prenante, en les présentant comme des caractéristiques qui seraient propres à des individus :

It [experience] operates within an ideological construction that not only makes individuals the starting point of knowledge, but that also naturalizes categories such as man, woman, black, white, heterosexual, and homosexual by treating them as given characteristics of individuals. (Scott, 1991, p.782)

Dans cette optique, non seulement l'expérience a-t-elle un caractère processuel qui fait en sorte qu'elle est continuellement construite mais, comme le met en évidence la critique culturelle Teresa de Lauretis, ce processus participe aussi de la construction d'une subjectivité : « *Experience [is the] process by which, for all beings, subjectivity is constructed* » (De Lauretis, 1984, p.159). En effet, continue-t-elle, lorsque l'expérience d'un sujet social est considérée comme une source de connaissance ultime qui serait un donné rendu accessible par l'expression de ce sujet, cela se fait souvent aux dépens d'une prise en compte du fait que ce sujet social est historiquement situé, et que l'expérience qu'il fait valoir est un construit qui est affecté par des conditions socio-historiques qui le constituent :

Through that process one places oneself or is placed in social reality, and so perceives and comprehends as subjective (referring to, originating in, oneself) those relations – material, economic, and interpersonal – which are in fact social and, in a larger perspective, historical. (idem)

La valorisation de l'expérience fait ainsi en sorte que même si des situations que ce sujet vit relèvent de dimensions sociales qu'il ne peut contrôler, il paraît quand même revenir à l'individu de décider seul de sa destinée – notamment en se dévoilant et en témoignant publiquement.

Par ailleurs, si l'expérience constitue ainsi un processus qui participe à une subjectivation, il me semble approprié de remarquer que, particulièrement en regard de la production de Janette Bertrand comme pionnière, ce processus est particulièrement genré (*gendered*). En effet, non seulement les tonalités qui sont partie prenante du registre de l'expérience paraissent-elle être des qualités qui seraient celles d'un individu - Janette Bertrand, en l'occurrence -, mais elles font aussi en sorte qu'elles semblent par le fait même être celles d'un genre - le genre féminin. Or, bien entendu, des tonalités comme l'empathie, la complicité, la vulnérabilité ne sont pas en elles-mêmes féminines, mais elles sont continuellement produites comme telles. Plus précisément, cette production est partie prenante d'un processus qui « genrifie » - un processus de *gendering* - qui naturalise d'une part tout ce qui a trait à l'émotion en tant qu'étant féminin, et d'autre part, tout ce qui a trait à la raison en tant qu'étant masculin (voir Butler, 1990, par exemple). Plus encore, comme le soulignent les géographes Kay Anderson et Susan J. Smith en regard des politiques du genre en recherche - mais cela s'observe aussi souvent dans le discours social -, un tel processus fait en sorte de marginaliser tout ce qui a trait à l'émotion (et qui est continuellement féminisé), étant donné qu'il s'envisage dans le cadre de politiques de genre (*gender politics*) qui font en sorte que

detachment, objectivity and rationality have been valued, and implicitly masculinized, while engagement, subjectivity, passion and desire have been devalued, and frequently feminized. (Anderson & Smith, 2001, p.7)

Dans cette optique, parce qu'il fait apparaître plusieurs des tonalités qu'il convoque comme des qualités féminines, le registre de l'expérience contribue à faire apparaître les projets et réalisations de Janette Bertrand comme étant féminins par essence, d'autant plus qu'il met l'accent sur le fait que ces projets et réalisations s'articulent autour d'un dévoilement de l'intimité. Comme le souligne la critique culturelle Lauren Gail Berlant (2000), l'intimité désigne souvent un éventail de sentiments qui sont considérés en tant que relevant du privé, mais elle constitue en fait un discours qui est produit au travers des relations qui sont établies entre des espaces, le public et le privé (« *spaces traditionally associated with the gendered division of labor* » (Berlant, 2000, p.3)). - une division qui découle d'une conception victorienne qui a mis de l'avant que « *the world can be divided into a controllable space (the private-affective) and an uncontrollable one (the public-instrumental)* » (idem). Même si cette conception est généralement considérée comme n'étant plus contemporaine, elle n'en continue pas moins de participer à produire discursivement le monde, à favoriser des regroupements qui contribuent à l'organiser et à faire paraître ces regroupements comme allant de soi :

the discourse world described by the public and the private has, historically, organized and justified other legally and conventionally based forms of social division (male and female, work and family, colonizer and colonized, friend and lover, hetero and homo, "unmarked" personhood versus racial-, ethnic-, and class-marked identities). A simple boundary can reverberate and make the world intelligible; the taken-for-granted of spatial taxonomies like public and private makes this cluster of taxonomic associations into facts within ordinary subjectivity as well. (idem)

Cette organisation discursive du monde - qui associe le privé au féminin notamment mais aussi à certaines tonalités - m'apparaît constamment participer à la production de l'oeuvre de Janette Bertrand en tant qu'étant féminine parce qu'elle concerne notamment la mise en valeur de l'expérience de première main de Janette Bertrand elle-même et le dévoilement de l'intimité. Par exemple, l'article de la Cinémathèque québécoise, notamment, signale que pour « *l'écriture de Toi et moi et de Quelle famille !* », Janette Bertrand a « *d'abord*

puisé à même ses expériences personnelles et familiales »²⁵¹. De plus, il rappelle aussi les émissions *Comment ? Pourquoi ?*, *Janette veut savoir*, *Parler pour parler* et *Janette... tout court* en tant qu'elles auraient permis que « *se révèlent ses qualités d'intervieweuse, où se démarque son approche populaire, accueillante et sympathique de sujets délicats* »²⁵². En outre, l'animatrice Janette Bertrand y est présentée comme « *la « Madame Bertrand » du courrier du cœur [...] transposée à la télévision* »²⁵³. Pour sa part, l'article du *Journal de Montréal* sur « *La révolution du divorce* » souligne l'utilisation de l'humour par Janette Bertrand pour inviter les femmes à faire connaître leurs questionnements d'une manière qui la fait même apparaître comme une ruse qui déjoue, en quelque sorte, le contrôle social qu'exerçaient les hommes sur les femmes : « *« J'utilisais l'humour pour passer mes idées; les femmes appréciaient, les hommes me détestaient. Ils me regardaient avec des yeux de porc frais, comme disait mon père! », se souvient-elle en riant.* »²⁵⁴

Or le vécu, la sympathie et l'humour ne constituent pas des « choses », des dons ou des qualités possédés par Janette Bertrand en tant que femme, qui sont révélés par l'événement d'une confiance ou d'un dévoilement, ils constituent plutôt des conditions de possibilités pour que se réalise la publicisation du privé et de ce qui est présenté en tant qu'étant du vécu. En ce sens, l'empathie, la curiosité, la complicité et l'humour ont en effet constitué (et constituent encore) des conditions qui rendent possibles que se confient et s'interrogent publiquement des individus. Dans le courrier du cœur que Janette Bertrand a tenu, au début de sa carrière, dans *Le Petit Journal*, de telles tonalités favorisaient les confidences des femmes et les faisaient dépasser le tabou qui pesait sur tout ce qui avait trait à la sexualité. Elles formaient aussi des conditions permettant de mettre de l'avant et de valoriser des vécus individuels dans des émissions télévisuelles qui ont reposé sur la conversation, la discussion et la confiance entre Janette Bertrand et des invités choisis pour témoigner de

²⁵¹ Dugas, D. (septembre-octobre 2001)op.cit.

²⁵² Idem.

²⁵³ Idem.

²⁵⁴ Maher, Isabelle (23 mai 2004), op.cit.

certaines de leurs expériences (comme par exemple *Janette veut savoir, Parler pour parler* ou encore *Janette... tout court*). Dans cette mesure, il n'est pas innocent que ce registre fasse l'objet de rappels, ou plus exactement qu'il présentifie, selon l'expression des chercheurs en communication organisationnelle François Cooren et Daniel Robichaud, c'est-à-dire qu'il « [rend] le passé et l'ailleurs présent, ici et maintenant » (Cooren et Robichaud, 2006, p.115), qu'il « [mobilise] l'ailleurs et l'alors pour le réinvestir dans l'ici et le maintenant » (ibid, p.131). Tout particulièrement, de telles tonalités apparaissent renforcées par la manière dont est réalisée une émission comme *Parler pour parler*, par exemple, qui mettait à profit tout un dispositif mis en place pour favoriser non seulement la publicisation du témoignage mais aussi l'établissement d'un cadre qui favorise le dévoilement. Plus précisément, ce dispositif s'articulait principalement autour de l'idée d'un souper se tenant dans une ambiance feutrée. Le décor évoquait un chez-soi dans lequel Janette Bertrand recevait des convives choisis pour discuter et témoigner de leurs expériences en regard d'une thématique, ce qui permettait aux téléspectateurs d'avoir accès à des réalités méconnues, des situations difficiles et à la discussion de sujets tabous. Tout au long du repas, l'animatrice lançait des questions, recevait des confidences et discutait avec ses invités, parfois interrompue par le personnage de la bonne, Violette (interprétée par la comédienne Diane Jules), qui effectuait les services du repas mais venait aussi parfois mettre son grain de sel et parfois relancer la discussion, d'une manière plus impertinente que Janette Bertrand. Pour que les invités de ces émissions puissent se dévoiler et échanger confortablement, en quelque sorte, l'animatrice *devait* notamment faire preuve d'écoute et d'ouverture, être capable de poursuivre la discussion en reformulant les propos de ses invités, les assurant ainsi qu'ils étaient bien entendus. L'empathie de l'animatrice constitue donc une clé qui permet la confiance et l'entrée dans l'intimité. Elle se double, dans le cadre d'une telle émission, d'une complicité établie entre l'animatrice et celui ou celle qui se confie à elle, mais aussi entre cette dernière et le public, qui accède, par le biais de la télévision, à ces expériences et confidences.

Un tel dispositif peut être envisagé comme relevant, selon l'expression de la sociologue Dominique Mehl, de la télévision de l'intimité, dont les émissions ont la particularité de

[reposer] sur la parole des profanes au détriment de celle des experts. Sont invités à s'exprimer des citoyens ordinaires retenus pour l'expérience qu'ils ont vécue, non pour le savoir qu'ils détiennent. (Mehl, 1996, p.168)

Comme le souligne Mehl, cette forme de télévision fait en sorte que sont choisis des invités dans la mesure où leur vécu peut intéresser le public, mais surtout où ce vécu est considéré comme étant symptomatique ou emblématique de certains problèmes sociaux, ce qui le rendrait susceptible de toucher d'une manière ou d'une autre le public qui regarde. Si le vécu fonde l'échange ou la discussion à l'intérieur de ce type d'émissions, c'est en tant qu'il peut faire apprendre, ou révéler des aspects méconnus ou négligés, afin d'ultimement mieux faire comprendre des phénomènes, et peut-être même y apporter des éléments de solutions. Dans cette optique, continue Mehl, la télévision de l'intimité propose de faire partager des expériences, dans et par la télévision, de telle manière qu'elles puissent être généralisées au-delà des témoignages individuels. Cela conduit à poser comme conditions de réalisation de cette forme de télévision que

[la] capacité d'un cas particulier à alimenter un échange d'idées ou de conceptions réside dans son aptitude à la généralité. Que la personne évoque une situation partagée par d'autres; que l'individu soit investi d'une sorte de représentativité; que l'histoire singulière renvoie à une situation sociale : telles paraissent être les exigences du débat public. (ibid, p.185-186)

De plus, cette forme de télévision met de l'avant le vécu du témoin d'une manière telle que sa dimension affective paraît conditionner, le plus souvent, l'échange entre l'invité(e) et l'animateur ou l'animatrice :

Les relances de l'animatrice s'inscrivent dans le discours même de son interlocuteur. Le ton général de la conversation évoque la confiance plus que l'interrogatoire. Aucun jugement n'est jamais émis sur les propos entendus qui ont égale légitimité pour s'exprimer. La meneuse de jeu s'autorise tout juste à exprimer parfois son étonnement. Mais il ne vise pas à signaler une objection, plutôt à relancer l'interlocuteur. (ibid, p.26)

Par ailleurs, le témoignage et le récit de vie sont souvent mis de l'avant pour présenter la vie et la carrière de Janette Bertrand, comme s'ils étaient des canaux, en quelque sorte, par lesquels son vécu serait transmis. Cela advient par exemple alors qu'elle témoigne du passé, comme l'illustre l'article « *La révolution du divorce* » dont j'ai parlé plus haut, et dans lequel elle raconte les conditions de vie des femmes avant qu'elles ne commencent à s'affirmer socialement :

« Le seul pouvoir que les femmes avaient, c'était dans leur famille et on a dit que notre société était matriarcale. C'est faux. Les femmes ne pouvaient même pas se faire opérer sans la signature de leur mari », *s'insurge-t-elle*.²⁵⁵

Cela advient aussi lorsqu'elle raconte sa vie dans une autobiographie (*Ma vie en trois actes*), en se mettant de l'avant comme exemple d'une femme qui s'est progressivement affirmée - par exemple lorsqu'elle raconte comment sa décision de divorcer est informée des changements qui se produisent à la fin des années 1960 :

Les lois [sur le divorce] mettent fin [aux doubles standards] dont ont tant souffert les femmes. Je profite de cette évolution; je suis séparée, j'attends mon divorce, je gagne ma vie et je suis amoureuse. À vingt ans, je n'aurais jamais pensé être capable de tant changer en si peu de temps. La petite Yvette²⁵⁶ conciliante est devenue une Janette qui se bat pour elle d'abord, puis pour ses filles et pour toutes les filles à venir. (Bertrand, 2004, p.321)

²⁵⁵ Maher, Isabelle (23 mai 2004), op.cit.

²⁵⁶ Du prénom d'un personnage des livres scolaires de la première moitié du XX^{ème} siècle au Québec, ce prénom est devenu le symbole des femmes obéissantes et soumises lorsqu'il a été évoqué par Lise Payette, animatrice et auteure devenue ministre au sein du Gouvernement du Québec, alors que le Parti Québécois militait pour que le référendum de 1980 soit gagné en faveur de la souveraineté du Québec.

Et cela advient aussi en dehors de ses projets, lorsqu'elle dénonce la discrimination par l'âge - l'âgisme - qui affecte les personnes d'un certain âge comme elle l'a fait en 2004, par exemple, en mettant de l'avant son propre vécu à cet égard (tel que j'en ai parlé dans les premières pages de ce chapitre), ou encore, comme en 2008, lorsqu'elle raconte le combat qu'elle a mené contre un cancer du sein pour inviter les femmes à passer les tests de dépistage du cancer du sein, par exemple²⁵⁷.

Or le témoignage, la biographie et l'autobiographie ne résultent pas de retraits de souvenirs qui seraient effectués à partir d'une mémoire - comme dans la figure de l'archive dont j'ai parlé plus haut. Ils constituent plutôt des technologies de rappel et des dispositifs discursifs qui présentent l'expérience comme quelque chose qui précéderait le discours, ou du moins se situerait en dehors de lui. Ainsi, si les témoignages sont souvent mis de l'avant comme des moyens d'expliquer le présent par le passé, et comme si celui-ci pouvait être récupéré par le fait de se souvenir, comme le souligne Frow (op.cit.), un témoignage résulte plutôt d'un processus qui le forme beaucoup plus qu'il ne le restitue (« *[it] is always reconstructed rather than recalled* » (Frow, op.cit., p.234)). De plus, ce processus - qu'il identifie comme en étant un de reconstruction, alors que je l'envisage plutôt en tant qu'étant une (re)constitution - s'effectue dans et à partir du présent plutôt qu'à partir d'un passé qui serait la cause ou expliquerait le présent : « *that reconstruction takes place within the specific and formative circumstances of the present* » (idem). C'est dire que le témoignage ne réalise pas une temporalisation du passé vers le présent (et du présent vers le futur) comme si elle se réalisait à travers lui, mais qu'elle contribue plutôt à mettre de l'avant cette temporalisation comme étant celle qui prévaut. En cela, le témoignage consiste en un procédé qui produit une réorganisation du passé qui permet de le présenter comme

²⁵⁷ Voir par exemple Lavallée, Nicholas (5 octobre 2008). « Un message d'espoir », *Le Journal de Montréal* [en ligne], <http://www2.canoe.com/infos/quebeccanada/archives/2008/10/20081005-083602.html> (page vérifiée le 5 octobre 2009), et Allard, Sophie (5 octobre 2008). « Manque criant de participantes », *La Presse*, cahier Actuel, p.2. Janette Bertrand est aussi revenue en entrevue à l'émission *Tout le monde en parle*, avec sa fille Dominique, pendant l'automne 2008 également - voir Dumas, Hugo (2 octobre 2008). « Le Mouton noir : pas fort, mais pas mort », *La Presse*, cahier Arts et spectacles, p.2.

une cause ou une origine : « *its temporality is that of the reworking of earlier material rather than that of causality working as a line of force from the past to the present* » (idem). Autrement dit, « *causes are always attributed rather than known* » (idem). Il est possible de constater que cette temporalisation est aussi à l'œuvre dans l'autobiographie de Janette Bertrand, par exemple lorsqu'elle raconte que, lors de l'accouchement d'une de ses filles, alors qu'elle avait été appelée en renforts pour l'assister en remplacement temporaire de son conjoint fatigué, elle n'arrête pas de pleurer, et qu'un peu plus tard, elle « trouve » la raison de ces pleurs :

Quand j'aurai Félix dans les bras, je comprendrai que je pleurais les larmes que je n'avais pas pleurées quand j'ai moi-même accouché. Je pleurais parce que je me revoyais en train d'accoucher d'Isabelle, toute seule. J'aurais aimé avoir ma mère près de moi, mais elle était morte. Heureusement, Isabelle, si sensible, si humaine, a compris que je pleurais sur moi et non pas à cause d'elle. (Bertrand, 2004, p.352)

Le récit autobiographique participe d'autant plus de cette temporalisation que, comme le met en évidence le sociologue Pierre Bourdieu (1996 [1994]), il s'appuie généralement sur un sens commun qui tend à faire en sorte que l'histoire de vie s'appréhende en présupposant

que la vie est une histoire et qu'une vie est inséparablement l'ensemble des événements d'une existence individuelle conçue comme une histoire et le récit de cette histoire. (Bourdieu, 1996, p.81)

Plus précisément, cette façon de concevoir l'histoire de vie prend pour acquis qu'une vie constitue « *un ensemble cohérent et orienté* » (idem) d'événements, et que son récit permet de rendre compte du déroulement de ces événements et d'en dégager un projet, une finalité. Or une vie n'est pas tant en soi une histoire que la production d'une vie *comme* une histoire. Comme le souligne Bourdieu, la mise en récit qui établit cette représentation participe d'un ensemble d'opérations : d'abord la sélection de *certain*s événements considérés comme étant significatifs, ensuite « *[l'établissement] entre eux [de] connexions propres à les justifier d'avoir existé et à leur donner cohérence, comme celles qu'implique leur institution en tant que causes ou plus souvent, en tant que fins* » (ibid, p.82), et enfin leur

mise en ordre – par le biais de la chronologie, très souvent - d'une manière telle qu'ils peuvent être « *constitués en étapes d'un développement nécessaire* » (idem). C'est par cet ordre qu'une certaine temporalisation - passé, présent, futur – est mise de l'avant d'une manière telle qu'elle paraît aller de soi, en même temps qu'elle se présente comme un principe organisateur non pas seulement du récit, mais aussi de la vie que ce récit présente :

Cette vie organisée comme une histoire (au sens de récit) se déroule, selon un ordre chronologique qui est aussi un ordre logique, depuis un commencement, une origine, au double sens de point de départ, de début, mais aussi de principe, de raison d'être, de cause première jusqu'à son terme qui est aussi un but, un accomplissement (*telos*). (ibid, p.81-82)

En cela, la biographisation - selon l'expression de Grenier (2006) – comme mise en récit est un discours qui propose comme allant de soi la représentation ainsi que la constitution de la vie sous forme d'histoire. En ce sens, l'autobiographie de Janette Bertrand s'envisage comme un discours qui instaure l'ordre chronologique comme allant de soi. Cela met par le fait même de l'avant l'accent sur la durée de sa vie en même temps que cela la pose comme un sujet de discours dont l'expérience fait autorité (d'autant plus qu'elle est elle-même l'auteure de ce récit). Ce discours réalise donc une subjectivation particulière, qui fait en sorte de produire un sujet de discours qui est aussi le sujet d'une biographie, par le biais de techniques qui concourent à stabiliser cette biographie jusqu'à la faire paraître comme étant d'autant plus évidente qu'elle constitue en même temps un moyen de mise en ordre du monde, comme le met en évidence Nikolas Rose : « *human beings have come to imagine themselves as the subjects of a biography, to utilize certain 'arts of memory' in order to render this biography stable, to employ certain vocabularies and explanations to make this intelligible to themselves* » (Rose, p.323). Ainsi, si l'autobiographie paraît permettre de rendre compte, de manière évidente, immédiate et transparente, de la vie de Janette Bertrand, elle constitue en fait à la fois un discours et une technologie qui produit, articule et stabilise des éléments qui sont présentés comme participant de différentes histoires – qui ont trait à des médias (tout particulièrement la télévision), à des relations sociales entre des groupes (tout particulièrement les hommes et les femmes, mais aussi des homosexuels, des

personnes âgées, des familles, notamment), et à la société telle qu'elle est généralement présentée comme regroupant tous les individus vivant au Québec. Cela fait en sorte qu'il semble aller de soi que raconter la vie de Janette Bertrand aille de pair avec le fait de raconter ces histoires.

Chapitre 4 - DISCUSSION

Ce dernier chapitre se décline en trois temps. Le premier consiste en une récapitulation des analyses inspirées par l'approche du mémoriel élaborée au chapitre premier. Le second « continue la surface », en quelque sorte. Plus exactement, il continue l'analyse de surface par laquelle ces analyses ont été réalisées, en les comparant mais aussi en les faisant se rencontrer. Le troisième met de l'avant les contributions qu'une approche du mémoriel peut faire aux études sur la mémoire et leur disciplinarisation croissante, à une réflexion sur des enjeux conceptuels, épistémologiques, analytiques, sociaux et politiques qui les traversent et qu'elles mettent en jeu.

1. DES TECHNOLOGIES DE REPRÉSENTATION DE LA MÉMOIRE QUI COLLECTIVISENT ET TEMPORALISENT

Fondamentalement, deux questions de recherche ont guidé les analyses que j'ai effectuées dans les deux derniers chapitres :

- Quelles technologies et quels procédés de représentation participent à constituer l'ex-hockeyeur Maurice Richard et l'animatrice et auteure en télévision Janette Bertrand comme des personnalités publiques qui configurent de la mémoire en la personnifiant ?
- Comment ces technologies et ces procédés contribuent-ils par le fait même à instaurer des temporalités et à faire être des collectivités ?

Dans cette optique, l'examen de la constitution de Maurice Richard comme personnalité publique ne débute pas en prenant pour acquis qu'il est un joueur de hockey exceptionnel et extrêmement populaire, dont la carrière et le parcours sont emblématiques d'un réveil national qui aurait marqué les années 1950, pendant lesquelles se serait préparée la transformation éventuelle des Canadiens-français en Québécois - ce qui résume, en quelque sorte, la représentation la plus répandue qui circule à son endroit (voir Desaulniers (1996) et Melançon (2006, 2008) par exemple). Dans un premier temps, au lieu de présupposer que les records et les exploits du *Rocket* prouvent son exceptionnalité indiscutable, j'ai plutôt mis de l'avant l'appareillage statistique à travers lequel cette « évidence » est produite. Sans prétendre qu'il s'y résume, cet appareillage constitue un ensemble intégré de techniques de mémorialisation par lesquelles le sport moderne est produit. Il participe à instaurer le *Rocket* comme une étoile du hockey, en dénombant, en enregistrant et en comparant constamment ses « réalisations » avec celles d'autres joueurs. Plus précisément, j'ai adopté une approche selon laquelle l'appareillage statistique consiste en un système de comptabilisation des records qui traduit tout événement sportif par une constante quantification, et qui enregistre et compare continuellement les performances des sportifs ainsi constituées. Ce faisant, les records, qu'ils soient établis, égalés ou brisés, sont constamment mis de l'avant. En outre, j'envisage aussi cet appareillage statistique en tant que contribuant à l'établissement d'un système de valorisation par lequel certains sportifs viennent à « importer » – ils sont ainsi tributaires de ce qui est compté - et à être reconnus en tant que étant marquants pour l'histoire d'une collectivité - l'histoire d'une équipe de hockey ou l'histoire d'une ligue de hockey, par exemple.

Par ailleurs, mon analyse met en évidence que par le dénombrement généralisé, cet appareillage statistique participe aussi à faire être notamment des records en tous genres, de même que des caractérisations de styles de jeu et des pratiques de compilation des résultats sportifs, notamment. Plus exactement, l'irréfutabilité du dénombrement apparaît être continuellement *rendue* évidente par une mise en valeur de la mesure comme moyen

objectif et neutre de connaître le monde. Or cette irréfutabilité ne va pas de soi, au contraire, elle a d'ailleurs été au centre de nombreuses controverses et son développement est historiquement marqué. Ces considérations me permettent de mettre en évidence que l'appareillage statistique est constamment présenté comme permettant de traduire en statistiques une mémoire du hockey et de l'équipe des Canadiens de Montréal. Plus encore, elles me permettent de souligner que l'appareillage statistique ne fait pas qu'enregistrer des marques sportives, mais qu'il en met en valeur certaines (plutôt que d'autres) déjà établies dans le passé. Et ces marques, il les reproduit continuellement par une quête perpétuellement renouvelée dans et par le présent. Cette quête inscrit par ailleurs les records dans une histoire toujours en train de se faire, et programme perpétuellement pour le futur des marques à atteindre et à surpasser.

Dans un deuxième temps, plutôt que de déchiffrer des représentations visuelles de Maurice Richard comme permettant de mieux le connaître en tant que sportif, le recours à l'approche du mémoriel m'a incitée à envisager le photojournalisme sportif comme étant inséparable de la production de Maurice Richard comme étoile du hockey. Plus précisément, alors que les photos sont continuellement mises de l'avant comme des preuves attestant d'événements sportifs, l'analyse a mis l'accent sur l'idée que le réalisme dont elles sont réputées être garantes peut être mieux compris comme un discours qui, en occultant le fait que des procédés y participent, se présente comme évident. Tout particulièrement, la photographie de capture - qui prend pour objet des sportifs qui sont réputés avoir accompli des exploits ou été impliqués dans des controverses - paraît permettre d'accéder aux détails d'un événement qui ne pourraient être révélés par aucune autre forme de photographie, en mettant un accent sur des angles et des postures qui sont présentées comme n'étant accessibles que par un momentum, un instant privilégié qui constitue la quête de cette forme de photographie. Or, alors qu'elle semble ainsi révéler le courage ou la détermination de Maurice Richard à travers son regard ou des postures par exemple, la photographie de capture participe plutôt à naturaliser des représentations du courage et de détermination, en mettant continuellement de l'avant une telle interprétation de ces photographies.

Plus généralement, le photojournalisme participe à l'instauration de Maurice Richard comme une étoile du hockey qui est aussi une vedette populaire. En effet, en le représentant comme un joueur extraordinaire qui est aussi un homme « ordinaire », le photojournalisme participe à faire être des collectivités en montrant Maurice Richard dans toutes sortes de situations hors de la patinoire (entouré de sa famille, ou encore de partisans, d'admirateurs, par exemple). Ce faisant, il concourt aussi à l'identifier et à le rapprocher de ses admirateurs, et à ainsi nourrir sa représentation de vedette populaire. Autrement dit, alors que les photos le montrant avec sa famille semblent prouver son attachement envers elle, l'approche du mémoriel met l'accent sur la contribution du photojournalisme à collectiviser un ensemble d'individus qui partagent un même patronyme comme une famille et à instaurer de telles photos comme des représentations d'un homme engagé envers sa famille. Dans la même perspective, les nombreuses photos montrant le *Rocket* entouré de partisans et d'admirateurs ne démontrent pas tant sa popularité auprès des Canadiens-français qu'elles constituent le produit d'un procédé qui collectivise des individus comme membres d'une communauté linguistique et qui contribue à établir de telles photos comme des représentations d'un phénomène de popularité ayant une dimension linguistique importante. De plus, le photojournalisme ayant accompagné la figure publique à différentes époques de la vie et de la carrière du *Rocket*, il concourt aussi à mettre de l'avant la popularité de Maurice Richard en tant qu'elle traverse le temps. Il contribue aussi, par ailleurs, à la prolifération de sa représentation visuelle dans et à travers de nombreux produits médiatiques de grande consommation. Or plutôt que de mettre de l'avant ces produits comme des preuves de sa popularité chez les Canadiens-français, mon analyse du mémoriel met en évidence que montrer ce qui est identifié comme étant fréquenté, discuté et consommé par « le peuple » canadien-français concourt à délimiter et faire être ce dit peuple. En d'autres mots, j'ai montré que des produits qui sont constitués par et à travers la représentation visuelle n'attestent pas tant l'existence d'un groupe sociolinguistique qu'ils font exister, en les collectivisant comme un peuple, un ensemble d'individus qui parlent la même langue.

Dans un troisième temps, plutôt que d'analyser les nombreux récits mis de l'avant tantôt pour décrire des exploits sportifs du *Rocket*, tantôt pour dépeindre des événements auxquels il a pris part pendant sa carrière et sa vie, j'examine avec une approche du mémoriel comment des exploits et des événements sont *mis* en récit. En d'autres mots, plutôt que de considérer les récits sportifs comme des représentations du passé dans lesquelles Maurice Richard apparaît être un héros, il s'est agi pour moi d'examiner comment ces récits sont instaurés par et à travers des procédés qui le constituent en héros. Mon analyse souligne notamment l'utilisation de caractérisations figuratives telles qu'un registre épique, qui fait en sorte de mettre l'emphase sur les exploits du *Rocket* et de le présenter comme un héros, en l'occurrence sportif. Tout particulièrement, elle souligne qu'une dramatisation est partie prenante de la production de ces récits, se réalisant par des emphases sur des manoeuvres sportives, mais aussi par des métaphores - tout particulièrement celle de la guerre - et des hyperboles, qui soulignent l'habileté du *Rocket* et des joueurs du Canadien en même temps qu'elles déprécient celles de leurs adversaires, tout en mettant en valeur l'enthousiasme de la foule en faveur de l'équipe du *Rocket* et du Canadien. En outre, elle met aussi en évidence que ces procédés contribuent aussi à établir des collectivisations - notamment, en faisant être l'équipe des Canadiens (au sein desquels des joueurs comme Maurice Richard mais aussi d'autres joueurs se distinguent), et en mettant de l'avant la foule qui assiste à un match en tant qu'étant composée de partisans du Canadien et du *Rocket*. Par ailleurs, les mises en récit des exploits par lesquelles Maurice Richard est consacré comme héros se réalisent aussi par le biais de diverses temporalisations. Ces dernières établissent une histoire du hockey, une histoire des Canadiens de Montréal, une histoire de la vie et de la carrière de Maurice Richard, mais aussi une histoire des Canadiens-français des années 1950 – des histoires qui sans être subordonnées les unes aux autres sont néanmoins apparentées.

Enfin, cette analyse me permet aussi de montrer que la production de Maurice Richard comme héros se réalise à la conjonction d'un plan sportif, d'un plan populaire et d'un plan national, alors qu'il est présenté à la fois comme un hockeyeur exceptionnel et renommé qui est aussi un homme « ordinaire », et un symbole pour une collectivité qui est d'emblée mise de l'avant en tant que formant une nation. Plus exactement, ces productions se réalisent par différentes collectivisations et temporalisations, qui sont articulées et même cristallisées dans la constitution de Maurice Richard comme héros national. Les récits de l'émeute du Forum publiés dans les jours qui ont suivi sa mort apparaissent comme étant exemplaires à ce chapitre, puisque l'analyse de leur production permet de souligner que le hockey est mis de l'avant comme une métaphore qui opère différentes collectivisations. D'abord, elle effectue une collectivisation des joueurs considérés comme illustres par leurs exploits sportifs, qui se réalise de concert avec la production d'une histoire du hockey. De plus, elle réalise aussi une autre collectivisation qui regroupe les joueurs de l'équipe des Canadiens, tout en instaurant une histoire de cette équipe. Enfin, elle accomplit en outre une double collectivisation des partisans, qui s'effectue en les présentant comme des sujets sociaux qui à la fois parlent une même langue (le français) et se reconnaissent comme une nation, de pair avec l'instauration d'une histoire des Canadiens-français.

En regard de l'analyse de la constitution de Janette Bertrand comme personnalité publique, une représentation prépondérante la met de l'avant comme une auteure et animatrice marquante dans le domaine des médias et de la télévision en particulier. Sa carrière et son parcours sont aussi présentés comme étant exemplaires d'une affirmation croissante des femmes à compter des années 1960, et de la transformation de la société québécoise en une société libérée de tous les tabous et apte à discuter publiquement de n'importe quel sujet. Dans un premier temps, en évitant de présupposer que les récits qui présentent ces réalisations attestent des effets qu'elles auraient eus sur la société québécoise, le mémoriel me permet d'analyser les procédés de mise en récit par lesquels ces réalisations sont mises de l'avant de manière telle à produire Janette Bertrand comme une pionnière d'un projet

d'éducation populaire dans et par les médias. Dans cette optique, je mets en évidence que l'énumération se réalise par l'établissement systématique de règles par et à travers lesquelles des éléments du monde sont distingués ou rassemblés, puis mis en ordre, en même temps que s'effectue l'instauration d'un espace dans lequel l'énumération se déploie. Cela me permet par exemple de montrer qu'une liste des métiers que Janette Bertrand a exercés résulte d'une catégorisation et de la création d'un espace dans lequel elle s'appréhende, ce qui participe ainsi à établir la polyvalence de Janette Bertrand. Cela permet aussi de discuter comment une liste chronologique des émissions télévisuelles marquantes développées par Janette Bertrand s'établit par la distinction de la télévision par rapport aux autres médias et par l'instauration d'un espace temporel dans et par lequel la durée de sa carrière est mise de l'avant, ce qui la fait en outre apparaître comme une pionnière qui s'est particulièrement démarquée par la télévision à travers le temps.

Par ailleurs, l'analyse met de l'avant le rappel comme un procédé qui constitue certaines émissions télévisuelles élaborées par Janette Bertrand comme des repères de sa carrière, mais aussi d'une histoire du téléroman, d'une histoire de la télévision et d'une histoire de ce qui est présenté comme une évolution de la société québécoise, dès lors articulée d'une manière singulière. Plus précisément, plutôt que de décrire quels effets ces émissions ont eus sur la société québécoise aux époques auxquelles elles ont été diffusées, il s'agit pour moi de mettre en évidence que le procédé de rappel participe à constituer Janette Bertrand comme une pionnière sur un plan de l'écriture téléromanesque et télévisuelle. Il s'agit aussi de montrer que certaines émissions (plutôt que d'autres) sont mises de l'avant en tant qu'ayant eu une portée importante dans des collectivités qui sont par le fait même instaurées aux moments auxquelles elles ont été diffusées. Ce faisant, ces moments sont constitués en époques, particulièrement dans une histoire du téléroman. Dans cette optique, les rappels de la série *Quelle famille !* contribuent à établir Janette Bertrand comme une pionnière d'autant plus audacieuse que cette série montrait une famille vivant des situations et des « problèmes » réputés délicats pour leur époque mais aussi associés à des transformations sociales qui étaient susceptibles d'affecter les familles des téléspectateurs.

Ces rappels effectuent aussi des temporalisations, en constituant par exemple les années 1960 comme une période du passé pendant laquelle plusieurs phénomènes étaient considérés comme des problèmes et bouleversements dits délicats, et en mettant de l'avant un présent (les années 2000) comme une époque à laquelle plus aucun tabou ne peut être soustrait à une discussion publique. Ce faisant, Janette Bertrand apparaît non seulement comme la pionnière des télérromans prenant pour objet des familles aux prises avec des problèmes et des difficultés, mais aussi, plus généralement, comme la pionnière d'une publicisation des problèmes sociaux qui serait désormais courante sinon généralisée.

Les rappels de la série *L'amour avec un grand A*, quant à eux, contribuent à instaurer Janette Bertrand comme la pionnière d'une nouvelle forme d'écriture télévisuelle, celle de la dramatique. Ils participent aussi à produire sa carrière comme une série de réalisations qui aurait culminé avec cette série d'émissions qui la consacrerait comme une auteure qui aurait su renouveler les fondements de l'approche par laquelle elle a l'ambition d'effectuer du changement social, et qui porte une attention particulière aux individus en les considérant comme parties prenantes d'une collectivité large qu'ils composent par ailleurs, couramment appelée « société ». Par le fait même, les rappels de cette série contribuent donc particulièrement à faire être, en les collectivisant, un ensemble d'individus qui vivent sur un même territoire comme des auditeurs et des téléspectateurs, et comme les membres d'une société. Mais de plus, ils contribuent aussi à temporaliser les années auxquelles ces émissions ont été diffusées (la fin des années 1980 mais surtout la première moitié des années 1990) comme une période pendant laquelle cette société aurait de plus en plus discuté ouvertement et publiquement plusieurs thèmes et problèmes jusque-là encore considérés comme étant tabous, ou encore méconnus. Plus précisément, même si cette temporalisation s'opère peut-être d'une manière moins évidente que celle qui constitue les années 1960 (et 1970) comme des années de changement social, elle apparaît contribuer à constituer les années 1980 et 1990 comme une période pendant laquelle se sont effectuées d'autres transformations sociales. De telles temporalisations contribuent à mettre de l'avant la société (« autrefois » canadienne-française et « maintenant » québécoise) comme ayant

connu deux vagues de changement social : une première qui concernait l'affirmation des femmes, et une seconde qui concernait d'autres « types » d'individus qui restaient encore marginalisés ou encore méconnus, tels que les homosexuel(le)s, les anorexiques-boulimiques, les personnes âgées, par exemple. De plus, l'affirmation des femmes apparaît comme une transformation sociale fondatrice de l'affirmation d'autres collectivités, qui sont instaurées en même temps qu'elles sont nommées ou représentées par des individus qui publicisent leur vécu. Cela participe à la constitution d'histoires de minorités sexuelles et culturelles tout particulièrement²⁵⁸. Et les rappels des séries *Quelle famille !* et *L'amour avec un grand A*, tout particulièrement, contribuent à présenter Janette Bertrand comme une auteure dont les émissions auraient été partie prenante de ces transformations par le biais de ces émissions. Plus encore, étant constituées comme parties d'une oeuvre qui vit - et survit, même – indépendamment de Janette Bertrand, et même comme des incarnations de leur auteure, les séries deviennent parfois des objets de discours qui la consacrent comme auteure marquante sans pour autant toujours l'identifier explicitement en tant que telle.

Dans un deuxième temps, l'analyse met aussi en lumière que la figure de la pionnière préside à des mises en récit qui font aussi en sorte de constituer Janette Bertrand comme sujet de discours. Plus précisément, elle montre qu'en présentant Janette Bertrand comme un individu qui a alimenté et cherché à réaliser un projet d'éducation populaire par et à travers les médias, la figure de la pionnière fait en sorte que la mise en récit lui octroie une capacité d'agir qui s'acquiert (Spivak, 2005) et se réalise par des actions qu'elle met en oeuvre pour réaliser ses desseins. En ce sens, par exemple, des mises en récit font apparaître Janette Bertrand comme une pionnière ayant innové en utilisant le courrier du coeur, dans la presse écrite, pour donner une tribune publique aux femmes dans et à travers les médias, contribuant à les faire s'affirmer socialement. Surtout, d'autres mises en récit contribuent à la constituer comme la pionnière d'un projet d'éducation populaire qui s'inscrit dans un projet d'intervention sociale, lequel, en mettant de l'avant des individus

²⁵⁸ Bien que l'analyse n'ait pas été explicitée à cet égard, il y aurait certainement là matière à explorer.

marginalisés ou vivant des situations considérées comme étant tabous, aurait contribué à faire (se) reconnaître tous les individus composant la société et à faire disparaître tous les tabous. Par la mise en valeur d'une action socialement transformatrice effectuée par et à travers les médias et à travers le temps, Janette Bertrand est ainsi mise de l'avant comme une pionnière qui a accompagné l'ensemble d'une collectivité composée d'individus dans un processus qui fait en sorte que dans le présent, ces individus, quels qu'ils soient, s'expriment et se connaissent mieux les uns les autres, et que plus aucun tabou ne tient. Ce faisant, de telles mises en récit font être, en les collectivisant, un ensemble d'individus qui vivent sur un même territoire - le Québec - comme une société. Mais il arrive aussi parfois qu'une collectivisation d'une autre forme soit effectuée, faisant être cet ensemble d'individus vivant au Québec comme une nation, par exemple en mettant l'accent sur certaines caractéristiques (comme la créativité) qu'ils auraient en partage et dont plusieurs membres de cette collectivité feraient montre sur un plan international.

Dans un troisième temps, j'examine aussi comment, par le biais de la mise en récit, Janette Bertrand est non seulement (co-)instituée à la fois comme pionnière et comme sujet de discours, mais aussi comme sujet-énonciateur. En effet, non seulement la mise en récit qui instaure Janette Bertrand comme pionnière la constitue-t-elle comme un sujet qui a acquis et utilisé une capacité d'agir, mais aussi comme étant à même de réfléchir, de commenter, voire d'expliquer cette capacité d'agir. Plus encore, à titre de pionnière d'un projet d'éducation populaire par les médias qui est mis de l'avant comme étant partie prenante de changements sociaux, la mise en récit lui octroie une (double) autorité, celle de dire certaines choses (et pas d'autres). Par exemple, elle la convoque parfois pour évaluer les transformations survenues au Québec dans les relations entre hommes et femmes. Il arrive aussi que la mise en récit mobilise un procédé de citation qui concourt à la présenter comme une pionnière qui se souvient. En tant que modalité de rappel, la citation apparaît alors comme la voix Janette Bertrand qui se ferait entendre dans le cours d'un récit, pour valider ou spécifier un propos. Plus précisément, la citation fait en sorte de présenter Janette Bertrand comme un sujet qui se remémore et dispose de souvenirs qu'elle peut mettre à

profit pour attester les effets que ses réalisations suscitaient par exemple, ou encore expliquer le développements de ses projets, lesquels apparaissent dès lors d'autant plus comme étant les fruits de sa seule capacité d'agir. Or, dans la foulée de Frow (1997), selon mon approche du mémoriel, les souvenirs ne sont pas des traces d'événements qui résideraient dans la mémoire d'un individu à laquelle, en l'occurrence, celle-ci permettrait d'avoir accès, mais plutôt les résultats de pratiques et de structures qui participent de deux manières d'imaginer l'ordre et la mise en ordre de la mémoire. La première tend à présenter la mémoire comme un espace dans lequel seraient successivement déposées et classées des informations, qu'il serait possible, si ce classement est efficace, de recouvrer. Dans cette optique, l'oubli marquerait un échec du classement, la répétition du rappel d'un souvenir contribuerait à consolider et à valider sa signification, et la temporalisation qui est partie prenante de cette conception participe à présenter le passé, le présent et le futur dans une linéarité nécessaire et même causale. L'autre manière d'imaginer l'ordre et la mise en ordre de la mémoire tend plutôt à présenter celle-ci comme une construction continue d'un récit qui ne « débute » pas nécessairement dans le passé, mais produit plutôt celui-ci à partir du présent. Dans cette optique, la mémoire serait le produit d'une structuration narrative qui mobilise des motifs mais aussi des temps en tant qu'étant co-présents, ce qui permet par exemple de présenter Janette Bertrand comme un sujet qui tantôt se souvient par le biais de souvenirs qu'elle rappelle, tantôt anticipe le déroulement du récit auquel elle participe, comme l'autobiographie le permet. Cette structuration du temps permet en outre de constituer Janette Bertrand comme une pionnière au sein de plusieurs histoires (notamment une histoire des femmes).

Enfin, dans un quatrième temps, à travers la co-constitution de Janette Bertrand comme pionnière, sujet de discours et sujet-énonciateur, le mémoriel me permet aussi de constater qu'un registre de l'expérience préside à l'organisation de cette représentation, en présentant l'expérience comme un mode privilégié de connaissance du monde. Plus précisément, le registre de l'expérience met de l'avant cette dernière à travers un processus de subjectivation particulièrement genré (*gendered*), qui se déploie sur deux plans. D'une part,

ce processus rend évident que les individus seraient les dépositaires d'une subjectivité qu'il leur appartiendrait de faire connaître (ou non) – sans égard aux cadres idéologiques qui concourent à produire cette subjectivité – en publicisant leur(s) vécu(s). D'autre part, cette subjectivation rend aussi évident que des qualités dites féminines favoriseraient cette publicisation – des qualités qui sont continuellement produites par et à travers une organisation discursive binaire du monde, qui concourt à établir des chaînes conceptuelles par lesquelles le masculin est associé à la raison et au domaine public notamment, et le féminin est associé à l'émotion et au domaine privé. L'effectivité de ce registre fait en sorte que les technologies qui participent à la représentation de Janette Bertrand mobilisent les tonalités qu'il convoque. Cela fait en sorte, par exemple, que des mises en récit lui fassent raconter comment elle mettait à contribution des qualités qu'elle posséderait en tant qu'individu féminin pour permettre que des individus se confient à elles publiquement et ce faisant, fassent connaître leur intimité publiquement. Ou encore que d'autres mises en récit mettent de l'avant son propre vécu en tant que femme, ce qui fait en sorte de la présenter comme une dépositaire privilégiée de la subjectivité féminine.

2. CONTINUER LA SURFACE

D'emblée, ces analyses mettent de l'avant que la production de la mémoire constitue un travail de situation – c'est-à-dire une (re)configuration continue d'éléments par, dans et à travers leurs connexions - qui s'effectue par des collectivisations, des filiations et des temporalisations. Qui plus est, elles insistent sur la co-présence d'éléments hétérogènes qui participent de ce travail de situation. Enfin, elles soulignent aussi que le passé et le présent sont continuellement re-faits et que leur (co-)production n'est pas nécessairement linéaire. Plus précisément, dans le prolongement d'une analyse de surface par laquelle j'ai voulu réaliser ces analyses de la production de Maurice Richard et de Janette Bertrand comme personnalités publiques, je voudrais dans cette section continuer la surface, en quelque

sorte, c'est-à-dire appréhender ces analyses dans leurs rencontres, dans ce qu'elles mettent en évidence et dans les manières par lesquelles elles permettent de mettre en lumière les trois dimensions du mémoriel – nommément une pluralité des temps, des processus de représentation et des formes de collectivisation.

Premièrement, je constate les effectivités respectives des technologies et des procédés de représentation par lesquels des personnalités publiques sont instaurées. Alors que les représentations de Maurice Richard et de Janette Bertrand sont généralement envisagées comme des entités dont il s'agirait d'identifier et de déchiffrer les significations, les examiner par le biais des technologies qui participent de leur production permet de les apprécier comme des ensembles qui sont constitués d'éléments hétérogènes qui opèrent selon des dynamiques distinctes. Et si des technologies en viennent à aller ensemble de manière évidente, c'est par l'efficacité des manières par lesquelles ces dynamiques participent à faire opérer ces technologies ensemble. Deuxièmement, ces technologies et les éléments qu'elles produisent, traversent et mettent en relation, s'appréhendent à chaque fois dans la singularité de leurs rencontres, de leurs superpositions, de leurs saillies. En effet, ils se combinent parfois les uns aux autres, ou encore se réalisent les uns à travers les autres. Il arrive aussi que certains d'entre eux paraissent prendre le pas sur les autres mais en fait, leur effectivité ne domine pas tant la représentation qu'elle la marque d'une manière décuplée par l'effectivité des autres procédés.

Plus précisément, les formes d'individualité publique apparaissent produire des effets différents sur la constitution d'une personnalité publique. En l'occurrence, alors qu'il paraît cohérent et pertinent qu'une pionnière puisse parler elle-même de son projet et des conséquences et effets de celui-ci, cela ne va nécessairement pas de soi pour un héros. En effet, la figure de la pionnière implique un projet et une capacité d'agir qui ne vont pas nécessairement de pair avec la figure du héros. Car un héros peut accomplir des exploits sans nécessairement avoir leur réalisation comme projet – en l'occurrence, si Maurice Richard est reconnu comme ayant accompli des exploits sportifs, il est aussi réputé comme n'ayant eu aucun projet politique en les réalisant. Plus encore, son humilité, mais aussi ses réticences à parler en public concourent à produire sa représentation comme « homme du peuple », et les statistiques, les images et les témoignages sont d'autant plus mis de l'avant pour parler à sa place. Le projet d'éducation populaire s'accomplissant par le biais des médias de même qu'une capacité d'agir sont quant à eux présentés comme étant assumés par Janette Bertrand précisément parce qu'elle est établie par le biais de la figure de la pionnière. Plus encore, cette capacité d'agir est mise de l'avant comme quelque chose qui a été progressivement établi, par le biais des différentes réalisations de sa carrière. Ainsi donc, ce n'est pas parce que, par exemple, Maurice Richard est décédé et que Janette Bertrand ne l'est pas que cette dernière est convoquée, par des procédés de citation, à participer à sa représentation. C'est plutôt par l'effectivité de la figure d'individualité comme incarnation de la mémoire par laquelle elle est produite comme personnalité publique que cela se produit. D'ailleurs, l'effectivité de la figure de la pionnière et les procédés de mise en récit par laquelle celle-ci est configurée contribue à produire Janette Bertrand comme personnalité publique au-delà de ce qu'elle pourrait dire en tant qu'individu. Par exemple, les procédés d'énumération et de rappel participent à attribuer une telle autonomie à certaines de ses réalisations télévisuelles que sa contribution à titre de sujet de discours ou de sujet-énonciateur n'est pas nécessairement requise.

La production de Maurice Richard comme personnalité publique apparaît se réaliser par une itérativité des technologies qui participent à l’instaurer à travers trois figures d’individualité publique. En effet, si l’appareillage statistique instaure l’étoile du hockey, sa mobilisation de concert avec le photojournalisme participe à la consolider mais aussi à produire une autre figure, celle de la vedette populaire. Et par la rencontre de ces technologies avec la mise en récit épique est produite la représentation de Maurice Richard comme héros national – une représentation qui s’avère être non pas celle qui domine les deux autres, mais plutôt celle qui les recouvre et les incorpore parce que le procédé de mise en récit convoque et enrôle les deux autres types de technologies. Les figures d’individualité publique de Maurice Richard apparaissent alors se superposer les unes aux autres en même temps que les unes peuvent aussi être envisagées comme étant engendrées par les autres. Plus encore, les effectivités des technologies qui instaurent ces figures s’additionnent et s’augmentent de telles manières à faire apparaître, comme successivement mais surtout itérativement, Maurice Richard « d’abord » comme étoile de hockey, « puis » comme vedette populaire, et « finalement » comme héros national. Mais par ailleurs, la figure du héros national semble incorporer les deux autres figures d’individualité publique, de telle manière à ce qu’elles puissent lui paraître subordonnées. Plus précisément, les procédés de mise en récit épique font apparaître l’étoile du hockey comme un héros sportif, qui est aussi non pas seulement une vedette mais bien un héros populaire, et la production concomitante de ces deux « nouvelles » figures apparaissent elles-mêmes subordonnées à une figure du héros national qui est instaurée.

Mais de plus, ces technologies qui agissent les unes à travers les autres donnent aussi lieu à des collectivisations et des temporalisations qui sont non seulement instaurées mais aussi articulées de manières singulières. En l’occurrence, la production de la figure de l’étoile du hockey par un appareillage statistique instaure notamment l’équipe des Canadiens comme un ensemble de joueurs unis par une filiation qui les regroupe en tant qu’ils perpétuent – et transmettent, par le fait même – une tradition de performance et de victoire.

L'établissement de la vedette populaire par le biais du photojournalisme met quant à elle en évidence un ensemble d'individus qui admirent et sont partisans de Maurice Richard et de son équipe, les Canadiens. Mais de plus, ces individus sont continuellement identifiés comme parlant français et comme formant un peuple, celui des Canadiens-français. Enfin, les procédés de mise en récit épique font en sorte de faire apparaître l'étoile du hockey comme un héros sportif, qui est aussi non pas seulement une vedette mais bien un héros populaire, et la production concomitante de ces deux « nouvelles » figures apparaissent elles-mêmes subordonnées à une figure du héros national qui est instaurée. Plus encore, ces procédés participent à établir les partisans du *Rocket* et du Canadien et les membres du peuple canadien-français comme une nation. Ainsi donc, la tradition de performance et de victoires d'une équipe de hockey est incorporée à l'histoire d'un peuple dont les membres seraient les partisans de cette équipe, et toutes deux sont par ailleurs mobilisées de telles manières qu'elles contribuent à une histoire nationale qui paraît dès lors contenir à la fois cette tradition sportive et cette histoire populaire. Et d'autant plus que la mise en récit contribue à des régimes de vérité dont participent par ailleurs l'appareillage statistique et le photojournalisme – respectivement le dénombrement généralisé et le réalisme, le récit produit semblant ainsi permettre d'accéder à l'histoire et au passé d'un groupe actuel (les Québécois ou les Canadiens, selon les mises en récit).

En outre, le photojournalisme et la citation apparaissent tous deux comme des procédés qui contribuent à rendre évidents des représentations (respectivement visuelle et textuelle) comme des attestations d'un certain nombre d'aspects des deux personnalités publiques qu'elles participent à constituer. Plus précisément, le régime réaliste qui organise le photojournalisme contribue à instaurer la représentation visuelle comme une preuve tantôt de la fougue et de la passion du *Rocket* au jeu (par des photos de capture), tantôt de sa popularité auprès des Canadiens-français et de l'existence de cette collectivité (par des photos du *Rocket* et de produits à son effigie), tantôt de son attention envers sa famille et ses partisans et admirateurs (par des photos le montrant entouré d'individus qui sont mis de l'avant comme appartenant à ces collectivités). Quant à la citation, par la naturalisation de

la combinaison des deux procédés (le prélèvement d'un propos qui resterait inchangé à travers sa greffe dans une mise en récit), elle instaure la représentation textuelle comme un indice, sinon une preuve de l'auteur-ité/autorité de Janette Bertrand en regard du projet d'éducation populaire par les médias qui est réputé être le sien. Elle met aussi la représentation textuelle de l'avant comme une preuve de l'efficacité d'une méthode de travail constitutive qui participe d'une capacité d'agir se développant et se déployant par ce projet, et des effets de ce projet dans une collectivité qui englobe des individus et des collectivités. Plus encore, la mobilisation de l'autorité/auteur-ité de Janette Bertrand comme sujet de discours dans la production de sa représentation contribue à légitimer la mise en récit qui la constitue comme personnalité publique.

Par ailleurs, si l'appareillage statistique contribue à produire et à faire être une équipe de hockey en tant qu'elle (se) perpétue (par et à travers) une tradition de performances et de victoires, les procédés d'énumération et de rappel, dans leur production de Janette Bertrand comme personnalité publique, concourent pour leur part à instaurer sa polyvalence et la durée de sa carrière en concomitance avec une histoire des médias qui se développe, sans interruption ou rupture apparente, de la presse écrite « jusqu'à » la télévision. D'une part, une histoire du hockey est produite par la production continue de chiffres et de calculs via un appareillage statistique, d'autre part, une histoire des médias est instaurée par la constante énumération et la régulière mise en valeur de certaines émissions qui sont par le fait même établies comme marquantes. Dans l'un et l'autre cas, des technologies participent à établir des configurations qui semblent être les plus concrètes et les plus immédiates, en quelque sorte. Sans que je les considère littéralement comme des bases ou des fondements des représentations de ces deux individus comme personnalités publiques, elles me semblent néanmoins contribuer à rendre les autres configurations pleinement effectives, en quelque sorte. Plus exactement, elles m'apparaissent comme étant les plus « localisées », serais-je tentée de dire (en l'occurrence, elles concernent un plan professionnel et un domaine d'activité), susceptibles d'être envisagées comme étant parties prenantes d'histoires constituées sur des plans qui les englobent. Ainsi, l'histoire du Québec comme

nation paraît pouvoir contenir à la fois une histoire du hockey et une histoire des Canadiens-français, une histoire des médias, une histoire des femmes et une histoire des individus – de toutes sortes – qui vivent au Québec. En cela, l’itérativité par laquelle les deux personnalités publiques analysées sont produites me semble participer à les produire comme des mémoires qui paraissent pouvoir s’enchâsser les unes dans les autres, un peu comme des poupées gigognes. Autrement dit, les procédés qui concourent à instaurer des mémoires - et par le fait même des collectivités et des temporalités - contribuent à continuellement les configurer de telles manières à ce que non seulement elles se superposent, mais aussi se contiennent et s’imbriquent les unes dans les autres.

Mais si l’analyse de la production de Janette Bertrand comme personnalité publique m’amène à constater que les technologies et les procédés qui concourent à l’instaurer comme pionnière participent à établir une collectivisation semblable à l’une de celles qui est faite à travers l’établissement de Maurice Richard comme héros national – la nation, en l’occurrence -, je remarque toutefois que d’autres collectivisations sont réalisées – les hommes, les femmes, notamment. Surtout, les rencontres et les superpositions entre les éléments et les technologies qui participent de sa représentation s’effectuent d’une toute autre manière. Au lieu que des technologies de mise en récit contribuent à constituer des figures d’individualité publique qui, par et à travers leurs rencontres, se superposent et se reconfigurent pour produire une représentation qui semble comporter plusieurs plans, la représentation de Janette Bertrand semble être instaurée par des technologies de mise en récit qui établissent sa personnalité publique par le biais d’une forme d’individualité publique particulière – celle de la pionnière -, qui permet qu’elle soit par le fait même constituée à la fois comme sujet de discours et même comme sujet-énonciateur, qui est à même d’expliquer son projet d’éducation populaire par les médias. L’itérativité des technologies semble donc se réaliser par le biais de la mobilisation d’une figure d’individualité publique spécifique qui produit une représentation qui se déploie sur trois plan – ou du moins de trois manières à la fois.

Par ailleurs, alors que des mises en récit des matchs auxquels prennent part Maurice Richard et les Canadiens collectivisent les Canadiens-français comme un ensemble d'individus qui se reconnaît, à une époque « dans le passé », comme peuple notamment par la langue qu'ils parlent – et en opposition à un autre ensemble d'ensemble qui est ce faisant instaurée, les (Canadiens-) « anglais » -, celles qui produisent Janette Bertrand comme pionnière le font plutôt sous l'égide d'un ensemble d'individus qui sont réunis dans un même espace dans lequel ils traversent le temps. Cela se réalise notamment par le biais de périodisations qui mettent en évidence des décennies comme ayant été marquées par des modes de vie et des changements sociaux spécifiques, en contraste avec la production d'une époque comme partie prenante mais révolue du passé. Un autre exemple : alors que des mises en récit de l'émeute du Forum collectivisent les Canadiens-français sous l'égide de la nation en tant qu'ensemble d'individus qui aspirent à se reconnaître comme formant une communauté politique établie en fonction de la langue qu'ils parlent sur un territoire défini, celles qui établissent Janette Bertrand comme pionnière collectivisent plutôt les Québécois sous l'égide de la nation en tant qu'ensemble d'individus qui se reconnaît comme formant « de fait » une communauté politique en regard d'un territoire politique. En cela, ces deux façons de collectiviser sous l'égide de la nation diffèrent par les points de vue qu'elles mettent en évidence en regard du passé. En effet, la collectivisation qui participe de la production de Maurice Richard comme héros marque le fait qu'elle est effectuée en regard du passé - ou plutôt à partir d'un point de vue qui se situe dans le passé. Et celle qui se réalise alors que Janette Bertrand est produite comme pionnière apparaît plutôt ancrée dans le présent tout en effectuant une récapitulation du passé. En cela, et surtout quand on appréhende ces deux personnalités publiques ensemble, ce présent apparaît comme le futur d'un passé, et le bilan qu'il réalise ne semble plus être fait du point de vue de la survivance d'une communauté linguistique qui se conçoit comme étant dominée par une autre, mais plutôt comme une communauté politique qui se conçoit par ses succès et ses réussites.

À l'effectivité de cette figure d'individualité publique s'ajoute celle d'un registre de l'expérience qui traverse ce déploiement de la représentation de Janette Bertrand sur trois plans – un registre qui est informé par un discours instaurant l'expérience comme régime de vérité et colorant, en quelque sorte, chaque plan de la représentation de Janette Bertrand comme pionnière. Dans cette optique, notamment, les technologies qui la produisent comme une pionnière concourent à la présenter comme ayant fondé son projet d'éducation populaire par les médias à partir des expériences des individus – que ce soit les siennes propres ou encore celles d'individus qui sont subjectivés en relation avec l'instauration d'un groupe qu'ils permettraient de faire connaître, par la publicisation de ces expériences. De plus, des procédés tels que l'énumération et le rappel contribuent à présenter la durée de sa carrière et sa polyvalence comme les gages de sa capacité d'agir à partir de cette mise à profit de l'expérience individuelle. Enfin, la citation permet tout particulièrement de mettre de l'avant Janette Bertrand comme un individu qui utilise sa capacité d'agir dans le récit qu'elle concourt à produire, réalisant – et même plutôt continuant à réaliser – son projet d'éducation populaire à travers ce récit. En cela, la dynamique de ce registre apparaît d'autant plus efficace qu'elle participe à la production d'une figure d'individualité publique – celle de la pionnière. Elle concourt en effet à accentuer sa capacité d'agir, ce qui apparaît moins possible en regard de la figure du héros telle qu'elle est réalisée dans la production de Maurice Richard, ou du moins d'une façon toute différente. En l'occurrence, les exploits et les victoires du *Rocket* participent effectivement à le produire comme un héros sportif qui dispose d'une capacité d'agir pour gagner des parties et des Coupes Stanley et se défendre face aux agressions de ses adversaires sur la glace (en l'absence d'efforts des autorités de la LNH pour assurer sa protection)²⁵⁹. Mais cette capacité d'agir n'est pas mise en évidence

²⁵⁹ En cela, la constitution de Maurice Richard comme héros me semble évoquer l'argument du chercheur et critique en littérature Vladimir Propp, selon lequel « *the basic plot elements of the fairytale consists in the functions performed by the central protagonists - the hero, the villain, the princess - in developing the course of action within the story* » (Propp, 1968, p.23, dans Bennett et Woollacott, 1987, p.70). En effet, la mise en récit qui constitue Maurice Richard en héros établit souvent par le fait même les patrons et les arbitres anglophones de la LNH – et en particulier le commissaire Clarence Campbell - comme des agents qui l'empêchent de réaliser son potentiel.

quant à l'effectivité de ces succès sur des plans sociaux et politiques - les mises en récit soulignent plutôt que le *Rocket* n'avait pas d'intentions à ces chapitres, et qu'un destin s'accomplissait davantage à travers lui que lui n'avait de prise sur les événements sur ces plans.

En outre, si la mise en récit épique concourt à mettre de l'avant Maurice Richard comme un héros qui triomphe de ses adversaires par les manœuvres qu'il effectue sur la glace, la mise en récit qui établit Janette Bertrand comme une pionnière peut la faire apparaître comme une héroïne, dans une certaine mesure. En effet, les procédés stylistiques d'hyperbole et de métaphore qui concourent à mettre l'emphase sur les manœuvres que le *Rocket* réalise dans l'accomplissement de ses exploits sportifs, contribuent par le fait même à le faire apparaître comme le héros d'une collectivité – en l'occurrence, celle des Canadiens-français - qui est mise de l'avant en tant qu'étant tantôt un peuple tantôt une nation. Et les mises en récit qui instaurent Janette Bertrand à la fois comme pionnière, comme sujet du discours et comme sujet-énonciateur contribuent pour leur part à mettre l'emphase sur des changements sociaux auxquels elle aurait participé par le biais des tactiques – comme l'audace, l'humour et la mobilisation des vécus individuels, notamment – par lesquelles elle aurait accompli son projet d'éducation populaire par le biais des médias, tout en collectivisant et en temporalisant de telles manières à mettre en valeur l'efficacité de ces tactiques.

Cela m'amène à constater que les figures d'individualité du héros et de la pionnière partagent une dimension de mérite qui semble les constituer – l'un et l'autre réalisent des accomplissements en surmontant des obstacles. Mais ne constituent-elles pas plutôt des modes puissants par lesquelles des personnalités publiques sont établies en mettant de l'avant le mérite comme mode privilégié de distinction – le mérite consistant en une justification qui est garante de mémoire (English, 2005) ? En cela, elles m'apparaissent toutes deux être produites sur un autre registre – un registre du mérite. Ce registre me semble se déployer à travers les technologies qui instaurent les personnalités publiques examinées – un appareillage statistique qui établit notamment un système de valorisation

des sportifs, par exemple, et des rappels qui, en mettant en valeur l'importance des réalisations d'une auteure en télévision, la distingue parmi d'autres auteurs en télévision. Mais lui aussi mobilise un éventail de tonalités qui, pour leur part, mettent de l'avant ces réalisations comme des réussites qui auraient été réalisées par des individus qui, en les accomplissant et en surmontant des obstacles et en l'emportant sur des adversaires, auraient par le fait même eu des effets sur les groupes dont ils sont réputés être issus et sur l'avenir et le développement de ces groupes. Or ce faisant, ce registre tend à taire les cadres idéologiques qui participent des technologies – c'est-à-dire des façons de faire liées à des savoirs - qui présentent ces individus comme des figures d'exception et des modèles.

Ce faisant aussi, une collectivisation est effectuée en regroupant des individus qui sont reconnus pour des réalisations qui mettent en valeur leur créativité et en les constituant comme des représentations positives de la collectivité dont ils sont issus - soit-elle mise de l'avant comme une société ou comme une nation, et souvent de ces deux manières sans distinction particulière. Et par le fait même est instaurée une histoire qui paraît raconter les difficultés surmontées par des individus dans la réalisation d'accomplissements qui sont mis de l'avant comme étant partie prenante de changements sociaux qui auraient nécessairement contribué à améliorer les groupes en question.

3. UNE CONTRIBUTION À UN CHAMP DES ÉTUDES DE LA MÉMOIRE EN ÉMERGENCE

Depuis quelques années, il est possible de remarquer qu'un champ des études de la mémoire est en émergence. En même temps que lesdites « études sur la mémoire » sont en pleine expansion, elles tendent à être l'objet d'un processus de disciplinarisation croissant. En effet, plusieurs ouvrages autour de la mémoire ont été publiés et certains d'entre eux proposent des bilans critiques qui provoquent simultanément la légitimation de ce champ

d'études et une certaine délimitation des concepts et des questions de recherche qui devraient être traitées par ceux et celles qui veulent y contribuer. J'ai pu tirer profit d'un tel type d'ouvrage pour élaborer ma problématique, en utilisant (particulièrement pour l'élaboration de la problématique) le livre de Barbara A. Misztal, *Theories of Social Remembering* (2003). Mais je remarque que dans les trois dernières années, ce mouvement s'est accentué, notamment avec la publication d'une anthologie de textes théoriques autour de la mémoire ainsi que la fondation d'un périodique académique dédié aux études de la mémoire (j'y reviendrai un peu plus loin). Pour moi qui termine cette thèse en proposant mon approche du mémoriel comme une contribution poursuivie par les collaborateurs et les collaboratrices de ces ouvrages et de ces publications, et plus largement par cette émergence d'une nouvelle discipline académique dédiée à l'étude de la mémoire ou, à tout le moins, d'un champ de recherche interdisciplinaire, un tour d'horizon des questionnements engagés et des pistes de recherche s'avère nécessaire afin de positionner cette contribution, mais aussi la nourrir.

Publiée en 2007 par les professeurs de littérature anglaise Michael J. Rossington et Anne Whitehead, l'anthologie intitulée *Theories of Memory – A Reader* se veut pour sa part « *a comprehensive introduction to the rapidly expanding field of memory studies* » (Rossington and Whitehead (ed.), 2007, quatrième de couverture), structurée en trois parties – *Beginnings*, *Positionings* et *Identities* -, de manière à mettre en évidence « *the development of ideas about memory from the classical period to the present* » (idem). On y retrouve notamment, dans la deuxième partie, une section autour de la mémoire collective présentant des textes du sociologue Maurice Halbwachs et des historiens Pierre Nora et John Frow (que j'ai d'ailleurs utilisés dans le premier chapitre). La troisième partie comporte pour sa part trois sections qui soulignent que la mémoire est aussi examinée de plusieurs points de vue critiques : du point de vue du genre, de celui de la race/de la nation, et de celui de la diaspora. Ainsi, mettant en évidence que plusieurs des travaux qui sont généralement présentés comme étant incontournables quand il est question de mémoire sont largement produits par une subjectivité masculine qui est le plus souvent considérée comme

étant universelle et allant de soi, la section *Gender* présente des travaux féministes qui remettent en question cette subjectivité et mettent plutôt de l'avant un point de vue féminin dans la production de la mémoire, notamment en regard d'une expérience féminine. La section *Race/Nation* présente plutôt des textes qui sont considérés comme étant importants dans les études qui s'intéressent à la production des nationalismes et des passés, des mémoires dites nationales et des identités nationales. Enfin, la section *Diaspora* met quant à elle de l'avant des textes qui réfléchissent à la production de la mémoire en relation avec les notions de lieux (entendus en tant que *place*), d'espace et de diaspora, et qui soulignent les manières par lesquelles des pratiques d'écriture (particulièrement celles qui ont trait à l'autobiographie) sont partie prenante d'une (tentative de) mise en ordre de la mémoire en même temps qu'elles en soulignent le caractère fragmenté. Découvrant cet ouvrage à la fin de mon parcours, voilà des thèmes qui m'ont semblé particulièrement en phase avec certains des éléments de réflexion qui ont participé de cette thèse. Tout particulièrement, en regard du point de vue critique qui s'articule autour du genre, mes analyses mettent en évidence que celui-ci n'est peut-être pas une dimension qui contribue autant que j'aurais pu le croire à produire des personnalités publiques de manières fondamentalement différentes, ni à réaliser des collectivisations et des temporalisations différentes. De plus, en identifiant un registre de l'expérience qui participe à organiser la représentation de Janette Bertrand, je mets en évidence qu'un point de vue féminin n'existe pas a priori – un point de vue qui attendrait d'être exprimé -, mais plutôt qu'une subjectivité singulière est instaurée en tant qu'étant féminine et en tant qu'étant informée par des discours qui présentent l'expérience féminine comme un donné. Par ailleurs, le point de vue critique de la race et de la nation m'incitent, d'une part, à confirmer la prégnance de la nation comme forme de collectivisation, mais d'autre part, à envisager la race comme un point de vue susceptible d'identifier des éléments dont les effectivités produiraient des différences dans les manières par lesquelles le mémoriel se réalise.

Quant à elle, publiée depuis janvier 2008 à raison de trois publications par année, la nouvelle revue *Memory Studies* se veut pour sa part un espace de discussion, de débat et de définition autour des études de la mémoire. Parmi les débats qui sont parties prenantes du premier numéro fondant la revue, sont discutées l'utilité et la pertinence d'une délimitation, d'une définition et d'une mise de l'avant des études de la mémoire en tant que champ ou encore en tant que discipline. La transdisciplinarité dont se réclament souvent les études de la mémoire est aussi discutée à travers les différents numéros parus jusqu'à maintenant, engendrant des réflexions autour des concepts, des méthodologies et des stratégies empiriques de différents horizons qui sont mobilisés et qui traversent les études qui prennent pour objet la mémoire, que ce soit du point de la mémoire individuelle ou encore d'un point de vue qui envisage plutôt la mémoire sur le plan du discours social. Différents articles soulignent aussi, en regard d'une disciplinarisation éventuelle ou qui serait en cours, une difficulté de cerner et d'établir une définition de la mémoire - ce qui me semble rejoindre l'un des constats que j'ai faits dans le premier chapitre et qui a trait au caractère flou de la mémoire. La diversité des points de vue académiques, des méthodologies qui sont développées et mises en œuvre démontrent les possibilités et l'étendue de ce qui est présenté comme un champ d'études en émergence.

Je remarque par ailleurs que plusieurs des recherches présentées dans cette revue s'intéressent à différents objets, pratiques et lieux de mémoire en les appréhendant au niveau des relations sociales qui participent à les faire signifier de différentes manières. Par exemple, le premier numéro de l'année 2009 s'articule autour d'un thème, *Materializing Times : From Memory to Imagination*, et les articles sélectionnés proposent des réflexions notamment autour de la matérialité, en tant qu'elle participe de l'incarnation (à défaut d'un autre terme qui évoque mieux celui, en anglais, d'*embodiment*) de la mémoire à travers différents lieux, objets, monuments, mais aussi à travers la production de différentes temporalités. Notamment, un article examine comment le démantèlement d'un monument

participe à le constituer en tant que mémoire au fur et à mesure qu'il se dématérialise²⁶⁰. Un autre s'intéresse plutôt aux manières par lesquelles la reconstruction de *Ground Zero*, à New York, consacre la transformation des débris et du lieu d'une catastrophe d'un passé récent (les attentats perpétrés par le biais d'avions qui ont percuté les deux tours du *World Trade Center*, le 11 septembre 2001) en un musée qui mobilise des mémoires futures de concert avec une narration nationalisée des événements²⁶¹.

En parcourant ces publications - de même que d'autres parues au cours des dernières années -, je constate que le plus souvent, les analyses académiques s'articulent autour d'objets, de lieux, de monuments – on reconnaît là l'influence indiscutable des travaux de Nora, notamment, et plus largement, la prégnance des problématiques liées à la mémoire collective au sein des études de la mémoire. Mais je remarque aussi que ces analyses prennent rarement des personnages ou des personnalités comme terrain d'analyse de la production de la mémoire. Par exemple, même si la revue *Memory Studies* n'en est qu'à ses débuts, je n'ai constaté qu'un seul article autour de personnages ou de personnalités – lequel propose, à travers un examen de trois figures iconiques brésiliennes, « *a renowned bandit, a miracle-working priest and a famous singer* »²⁶², d'identifier et d'analyser « *the attributes that account for their status as regional heroes* » (idem). Par cette analyse, l'auteur montre comment ces attributs participent à produire « *a [regional] counter-narrative that cast them as champions of the powerless and victims of injustice* » (idem), en relation et comme représentations des expériences des populations du nord-est brésilien, en contraste avec une histoire nationale qui dévalorise et diminue cette région brésilienne. Par ailleurs, si des études s'intéressent à des processus et aux relations sociales de pouvoir qui informent cette production de la mémoire par le biais de personnalités ou de personnages,

²⁶⁰ Varvantakis, Christos (janvier 2009). « A monument to dismantlement », *Memory Studies*, Volume 2, Number 1, p.27-38.

²⁶¹ Gutman, Yifat (janvier 2009). « Where do we go from here : The pasts, presents and futures of Ground Zero », *Memory Studies*, Volume 2, Number 1, p.55-70.

²⁶² Greenfield, Gerald (septembre 2009). « Lampiao, Luiz and Padim Ciço : Three icons of the Brazilian Northeast », *Memory Studies*, Volume 2, Number 3, p.393-410.

elles m'apparaissent généralement procéder d'un examen des représentations qui a trait à leur construction et à leurs transformations à travers le temps – en les retraçant, par exemple -, ou encore aux luttes qui ont présidé aux significations qui leur sont attribuées. Enfin, je constate la prévalence continue d'un postulat de la pré-existence d'un groupe sur la mémoire qu'il posséderait, ou qu'il aurait la faculté de construire.

Or postuler l'idée qu'un groupe préexiste à la mémoire contribue à le faire paraître comme quelque chose qui, s'il peut changer et se transformer à travers le temps et l'espace, n'en garderait pas moins une essence sinon un fondement, lui procurant un certain nombre de traits qui programmeraient son développement et ses possibilités - certains diraient sa destinée. Plusieurs analyses de la mémoire identifient d'ailleurs des fondements que des groupes auraient - politiques, sociaux, économiques, culturels, par exemple - ou encore désignent des formes par lesquelles la transmission et la perpétuation de tels groupes s'effectueraient. Mais elles ne remettent pas en question les manières qui érigent des formes de collectivisation en fondements essentiels. De la même façon, les histoires des groupes qui sont mises en évidence – de même que les relations sociales de pouvoir qui en participent, notamment – sont généralement mises de l'avant comme allant de soi. Dès lors, cette forme de temporalisation est aussi instituée en tant qu'allant de soi, et ce même si, un peu étrangement, me semble-t-il, plusieurs enjeux entourant ce qui est présenté comme étant sa construction sont examinés. Dans cette optique, tout paraît alors déjà dessiné, et quelles que soient les manières par lesquelles la mémoire serait produite, les effets qu'elle pourrait avoir sur un ou des groupe(s) et sur leur(s) histoire(s) m'apparaissent somme toute limités. Surtout, ces effets ne mettent pas en lumière comment est délimité, comment est entretenu ce groupe, autrement que dans les termes mêmes qui conditionneraient son existence même.

L'un des enjeux de cette thèse réside dans la recherche d'une manière de penser autrement la production de la mémoire, ce que je propose par le biais d'une approche du mémoriel. De plus, cette approche permet de poser les termes d'une réflexion autour de l'effectivité de la

production de la mémoire sur des collectivisations - et par le fait même, des temporalisations -, tout en soulignant que des discours les informent de manières particulières. Plus précisément, avec le mémoriel, il s'agit de remettre en question ou de débattre de l'existence des groupes et des époques, ou encore de la prégnance de certaines formes de collectivisation et de temporalisation; mais surtout, il s'agit de mettre en évidence que ces dernières n'existent pas a priori, étant plutôt réalisées par le biais de la production de la mémoire.

Dans cette optique, mon analyse du mémoriel m'a permis de montrer à la fois la diversité des collectivités produites et que ce ne sont pas n'importe quelles collectivités qui sont instaurées. Tout particulièrement, eu égard à ce second point, j'ai montré que le fait que la collectivisation sous l'égide de la nation prévale et perdure a des effets structurants sur la production de la réalité²⁶³. En l'occurrence, la nation apparaît d'autant plus comme une façon fondamentale de regrouper des individus qu'elle est continuellement mise de l'avant comme ayant des effets sur l'organisation et la conception du monde, dans l'ensemble des dimensions qui le constitueraient - c'est ce que l'anthropologue Liisa H. Malkki (1992) appelle « *a national order of things* » pour désigner « *a class of phenomena that is deeply cultural and yet global in its significance* » (Malkki, 1992, p.37)²⁶⁴. Or la production de la mémoire dans un tel ordre semble souvent s'effectuer dans une reproduction du « même »,

²⁶³ Si certaines analyses ont été abandonnées – notamment, la constitution de l'ex-premier ministre Pierre Elliot Trudeau et de l'ex-journaliste et actuelle Gouverneure générale du Canada Michaëlle Jean -, c'est parce qu'il me semblait qu'elles favorisaient la mise en évidence que les collectivisations qui sont réalisées à l'aulne de la nation sont prépondérantes. Or je voulais justement remettre en question de telles évidences, ne pas tendre à ne voir que ces façons de collectiviser ni à les envisager a priori comme étant prépondérantes ni même nécessairement pertinentes. Force est d'admettre, cependant, qu'en regard des deux chapitres d'analyses qui ont précédé, la nation apparaît bel et bien comme une façon de collectiviser qui, si elle n'est pas la seule ni nécessairement toujours la plus importante, n'en organise pas moins de manière importante la production des personnalités publiques étudiées.

²⁶⁴ Dans une lettre d'opinion parue dans *Le Devoir*, l'étudiant en anthropologie David Moffette me semble énoncer en d'autres mots bien choisis ce que désigne cette expression : « *un monde imaginé comme ensemble divisé en unités nationales hors desquelles il ne peut rien avoir* ». Voir Moffette, David [anthropologue] (30 juin 2009). « Réinventer un espace public hors de la nation », section Opinions, *Le Devoir*, <http://www.ledevoir.com/2009/06/30/257202.html>. (page vérifiée le 13 novembre 2009).

qui se réalise constamment dans et par un mode binaire, dans une opposition à ce qui est « autre ». En cela, un autre des enjeux de l'analyse de discours qui est réalisée dans cette thèse me semble résider dans la discussion des implications éthiques et politiques de la production des personnalités publiques, tout particulièrement pour certains groupes qui cherchent à définir et à négocier leur positionnement sur la place publique : quelles sont les implications éthiques et politiques pour les individus désignés comme appartenant à un même ou comme étant « Autres » ? Quels sont les dispositifs d'action élaborés autour d'eux ? Quelles appartenances sont rendues possibles ou pas ? En cela, donc, le mémoriel ne consiste pas en une identification des mémoires qui sont parties prenantes de l'espace public, mais plutôt en une réflexion sur les implications de l'instauration d'une certaine forme de collectivisation. Il permet surtout de souligner que les collectivisations que ces implications éthiques et politiques ne sont pas qu'afférentes à l'instauration d'une certaine forme de collectivisation mais aussi aux possibles actualisations (passés-présents), projets (présents-futurs) et révisionnismes (passés-futurs) incarnés par les personnalités publiques comme vecteurs du mémoriel.

Par ailleurs, à l'évidence, Maurice Richard et Janette Bertrand ne sont pas les seuls individus produits comme des personnalités publiques qui sont parties prenantes de la mémoire au Québec, mais cette thèse n'a pas pour objectif de mettre de l'avant une liste de personnalités qui personnifient des configurations de la mémoire. Cependant, si montrer qu'un ensemble d'individus est mis de l'avant comme un ensemble d'incarnations de la mémoire n'était pas ce que je voulais montrer, cela permet néanmoins d'identifier un autre enjeu de l'analyse de discours qui est partie prenante de cette thèse : celui de la discussion autour de l'existence et de la performance d'une scène de la mémoire au Québec, en tant qu'elle est produite comme un moyen privilégié pour connaître un groupe. Or si cette thèse a permis de mettre en évidence des collectivisations et des temporalisations comme les corollaires qui apparaissent comme étant prégnants de la production de Maurice Richard et de Janette Bertrand comme personnalités publiques, n'y aurait-il pas d'autres célébrités qui brouilleraient certains aspects de ces collectivisations, en particulier ? Autrement dit,

comment serait-il possible d'envisager cette scène non pas tant en tant que telle – en tant que réservoir qui contiendraient un ensemble de personnalités publiques incarnant la mémoire – mais plutôt en tant qu'ayant des effets sur des collectivisations (et des temporalisations) qui sont régulièrement opérées ?

Ces considérations autour des questionnements que ces publications autour de la mémoire soulèvent et les enjeux que ma thèse met de l'avant m'amènent deux ouvertures pour la poursuite d'une problématisation du mémoriel – deux ouvertures qui se dessinent en regard des questions qui restent après les analyses de personnalités publiques présentées dans cette thèse²⁶⁵. La première d'entre elles me semble être de considérer les personnalités publiques

²⁶⁵ Je soulignerai par ailleurs qu'une chose me frappe : les analyses qui découlent de l'approche du mémoriel que je propose dans cette thèse examinent des technologies et des procédés de représentation qui constituent des conditions de possibilité de l'instauration singulière de certains individus (plutôt que d'autres) comme des personnalités publiques au Québec. Dans cette optique, ces technologies et ces procédés sont examinés comme des éléments historiquement et géographiquement marqués. Mais mes analyses n'examinent pas tous les éléments qui participent de telles conjonctures. Notamment, les processus de sanction professionnels et industriels qui participent à favoriser que certains individus plutôt que d'autres soient candidats à une telle constitution n'ont pas été analysés en profondeur. Ainsi, si j'ai souligné, dans le deuxième chapitre, que l'appareillage statistique participe de tels processus dans la constitution de Maurice Richard comme étoile du hockey et plus généralement des athlètes, je n'ai pas approfondi, dans le troisième chapitre, les mécanismes et les pratiques qui contribuent à présenter Janette Bertrand comme une pionnière dans le monde des médias ni, plus généralement les manières par lesquelles les journalistes et les artistes sont établis. Or les cotes d'écoute (pour la télévision et la radio), les entrées et les recettes (pour le cinéma), les ventes de pièces, d'albums et de billets de spectacle (en musique) font aussi l'objet de calculs qui participent à produire des journalistes et des artistes. De plus, d'autres modes de distinction et de qualification - qui apparaissent plus arbitraires, en comparaison avec ce qui est chiffré et calculé, et qui est régulièrement posé, en dehors du sport aussi, comme un régime de vérité - participent aussi de ces constitutions. Par exemple : les critères et les jugements qui sont institués et validés pour qu'un journaliste ou un comédien se distingue par rapport aux autres; les manières par lesquelles ces critères et jugements participent à instaurer des collectivités (des professions, « les pairs », des publics ou des industries par exemple) et à valoriser certaines par rapport à d'autres (notamment, alors que la remise de certains prix fait l'objet d'émissions télévisuelles, alors que d'autres sont remis dans des galas « hors ondes »); les manières par lesquelles cela contribue aussi à mettre en évidence certaines temporalisations (des histoires, des évolutions, des périodisations par exemple). Sans que cela ne remette en cause l'intégrité des analyses que j'ai produites ici, tels sont vraisemblablement au moins quelques-uns des éléments conjoncturels qu'il conviendrait probablement d'investiguer davantage. Leur prise en compte plus systématique pourrait aussi permettre d'examiner les aspects suivants de la constitution de personnalités publiques au Québec : comment l'institutionnalisation de certaines pratiques de mémorialisation - comme par exemple des hommages et des galas, dont plusieurs sont télédiffusés annuellement - participent-elles à mettre de l'avant certaines collectivités (par exemple des « milieux » artistiques) sur des durées qui sont par le fait même produites (par la production d'une carrière, plus particulièrement) ? Quels sont les critères et les processus qui concourent à déterminer les candidats et les candidates (comment établissent-ils ce qui est

comme une quatrième composante du mémoriel. Plus précisément, il me semble opportun d'envisager que non seulement les personnalités publiques peuvent constituer un terrain de l'analyse du mémoriel, mais qu'en tant que vecteurs médiatiques par lesquels une scène de la mémoire est continuellement produite, performée et mobilisée comme moyen de connaître un groupe donné, elles participent d'une manière privilégiée à constituer la mémoire. Par ailleurs, alors que mes analyses indiquent que le genre n'apparaît pas comme une dimension nécessairement déterminante dans la production des collectivisations et des temporalisations qui participent de la constitution de la mémoire, et alors que la nation apparaît comme une forme prégnante de collectivisation, une deuxième ouverture me paraît résider dans la considération que l'ethnicité pourrait être une dimension qui, elle, puisse les déstabiliser.

Dans cette optique, des célébrités qui convoquent une certaine communauté sur un plan ethnique (ou dit racial) m'apparaissent pouvoir être d'autres terrains d'analyse du mémoriel qui pourraient concourir à m'aider à le mieux comprendre. Plus précisément, il me semble pertinent d'examiner comment de telles célébrités troublent ou brouillent certains aspects de l'ethnicité et de la race qui sont stabilisés alors que se réalisent les collectivisations et les temporalisations qui sont prégnantes à travers la production de personnalités publiques telles que Maurice Richard et Janette Bertrand sont effectuées. Je pense tout particulièrement à des célébrités dont l'articulation comme figure d'individualité publique ne me semble pas encore claire, mais qui me semblent néanmoins brouiller les contours d'un « Nous » blanc et francophone qui est par ailleurs régulièrement mis de l'avant – comme c'est le cas pour les personnalités publiques telles que je les ai étudiées -, en même temps qu'elles participent à produire d'autres collectivisations. Par exemple, je pense à une célébrité comme le chanteur et musicien Luck Mervil qui a été désigné, en 2004, Patriote de l'année par la Société Saint-Jean-Baptiste, pour son engagement à la fois comme artiste

reconnu comme étant une contribution) ? Comment, par et à travers ces pratiques, des institutions sont-elles stabilisées comme des instances qui établissent et régulent la production de la mémoire ?

engagé envers son pays d'origine (Haïti) et envers la cause souverainiste au Québec. Je pense aussi à la journaliste d'origine haïtienne Michaëlle Jean qui, en 2005, a été nommée Gouverneure générale du Canada par le Premier ministre du Canada alors en titre, Paul Martin. Certes de telles sanctions ne suffisent pas nécessairement à faire de ces individus connus des personnalités incarnant des figures d'individualité publique aux pourtours précis. Mais elles ont suffisamment d'écho pour qu'en soient questionnés les effets sur les collectivisations et les temporalisations qui sont opérées en même temps que ces célébrités sont ainsi mises de l'avant. Quels effets de telles sanctions symboliques ont-elles sur les collectivisations et les temporalisations qui sont opérées en même temps que ces célébrités sont ainsi mises de l'avant ? Comment concourent-elles à délimiter et faire être de manières singulières des collectivités au Québec (en l'occurrence, « la communauté haïtienne ») ? Comment participent-elles à « donner » (ou non, ou dans une certaine mesure) droit à une pleine reconnaissance comme membres de collectivités qui sont régulièrement instaurées comme étant « celles qui importent » (en l'occurrence, celles qui sont généralement effectuées à l'aulne de « la société », du « peuple », de « la nation », du Québec, du Canada, tantôt en distinguant ces termes, tantôt de manières indifférenciées) ? Comment les plans (en l'occurrence, artistique et professionnel) sur lesquels ces individus sont généralement aussi reconnus apparaissent-ils être subordonnés à un plan national ?

Par ailleurs, la nomination de Michaëlle Jean comme Gouverneure générale – au contraire de celle de Luck Mervil comme Patriote de l'année – a provoqué des réactions contrastées et une vive controverse. Plus encore, elle a constitué un vortex d'une ampleur et d'une intensité peu communes, qui avait la particularité de se déployer sur plusieurs plans : communautaire (à la fois sur un plan local (la communauté haïtienne au Québec et au Canada) et international (en Haïti même, mais aussi à travers le monde, spécialement en Afrique)), et national (à la fois sur un plan québécois et sur un plan canadien). Nombre de ces plans demeurent orientés vers (sinon centrés sur) les différentes configurations de la nation (un plan international, par exemple). Tout particulièrement, d'une part, la

nomination de Michaëlle Jean a été annoncée à l'aulne d'une « première » - celle de la nomination d'une femme noire née à l'extérieur du Canada -, ce qui a notamment concouru à mettre de l'avant non seulement la communauté haïtienne, mais aussi les immigrants (en tant qu'étant « capables » d'atteindre les plus hautes sphères politiques et symboliques de leur pays d'accueil, ce qui contribuerait à « prouver » leur intégration), de même que l'Afrique (en tant qu'origine des peuples noirs existant à travers le monde, et plus particulièrement d'Haïti, première nation noire libre²⁶⁶), et une génération de femmes investissant et atteignant les plus hautes fonctions politiques et symboliques²⁶⁷. Mais d'autre part, outre les débats qui refont périodiquement surface autour de la pertinence d'une telle fonction qui symbolise la monarchie britannique, cette nomination a aussi donné lieu à un débat par et à travers lequel les allégeances politiques de la nouvelle Gouverneure générale, sur un plan constitutionnel canadien, étaient mises de l'avant. Michaëlle Jean avait-elle déjà eu des sympathies souverainistes ? Si oui, cela ne la disqualifiait-il pas en regard de cette fonction symbolisant la primauté à la fois de la monarchie britannique et de la (con)fédération canadienne ? Ne serait-il pas opportun qu'elle démissionne ?

Sur un plan national canadien et québécois, alors que la communauté haïtienne était mise de l'avant par et à travers cette nomination, et par et à travers des procédés de représentation qui permettaient de souligner la présence et les conditions de cette présence pour plusieurs membres de cette communauté, la controverse politique – qui ramenait à l'avant-plan des collectivisations faites sous l'égide de la nation, nommément « les fédéralistes » et « les souverainistes » - a paru révéler, en quelque sorte, une difficulté à envisager ensemble ces deux plans - « communautaire » et national. L'écrivain (d'origine haïtienne) Dany Laferrière a, pendant cet épisode, écrit une lettre publiée dans le quotidien *La Presse* pour en appeler de cette controverse et établir de la nomination de Michaëlle

²⁶⁶ Les premières visites à l'étranger que Michaëlle Jean a effectuées à titre de Gouverneure générale du Canada ont eu lieu en Haïti et en Afrique.

²⁶⁷ La rencontre de Michaëlle Jean dans ses nouvelles fonctions avec la Secrétaire d'État américaine d'alors, Condoleeza Rice, a été présentée par plusieurs médias à travers le monde sous l'angle d'une rencontre de pionnières à un double titre – en tant que femmes, et en tant que Noires.

Jean comme Gouverneure générale comme un corollaire de « l'émeute de Richard » pour la communauté haïtienne, c'est-à-dire en tant qu'étant partie prenante de la représentation du peuple haïtien (en tant qu'étant composé des Haïtiens à travers le monde) comme un peuple qui réussit par et à travers la réussite et la reconnaissance d'une célébrité qui peut être considérée comme étant des leurs. Cette lettre – qui a été commentée dans et par les médias – a retenu mon attention en ce qu'elle m'amenait à me poser un certain nombre de questions : comment la mobilisation d'une célébrité sur un plan politique permet-elle de faire être d'autres groupes que ceux qui sont continuellement produits (tout particulièrement un peuple canadien-français, une nation québécoise) ? Quelles sont les effectivités des technologies et des procédés de représentation sur l'orientation et la régulation de la production de la mémoire ? Plus précisément, alors qu'ils sont mobilisés dans des conjonctures particulières, comment des récits et des procédés concourent-ils à rendre visibles et à constituer certains éléments en tant qu'étant parties prenantes d'histoires de la communauté haïtienne, de la ou des communauté(s) noire(s), des communautés immigrantes ? Comment contribuent-ils à brouiller (en incluant, en traitant comme étant les mêmes, notamment) la composition de la collectivisation sous l'égide de la nation qui est généralement faite au Québec ? Comment ces éléments, ces histoires et ces collectivisations se rencontrent-ils, et comment affectent-ils la citoyenneté des individus qui en participent ? Quels groupes sont inclus, et en regard de quelles histoires, de quelles conjonctures ? Pour qu'une célébrité « autre » accède à la scène de la mémoire au Québec, faut-il que sa production intègre des éléments du « même » qui est par ailleurs continuellement instauré ? Plus généralement, même si elles brouillent des cartes qui sont relatives à l'ethnicité et à la race, de telles célébrités seraient-elles susceptibles de faire un travail mémoriel différent que celui qui se réalise par le biais de la constitution de Maurice Richard et de Janette Bertrand comme personnalités publiques ? Ou feraient-elles le même travail ? Quel genre de travail de mémoriel serait alors réalisé, quelles effectivités en termes de collectivisation et de temporalisation pourraient être mises en évidence ? Il me semble que ces pistes de réflexion s'avèrent d'autant plus pertinentes et actuelles alors que l'écrivain Dany

Laferrière - qui réalise continuellement du brouillage d'identité et dénie le nationalisme culturel – a été couronné à l'automne 2009 par un prix international de littérature – le Prix Médicis, pour son 19^{ème} roman, *L'énigme du retour*. Par le fait même, cette reconnaissance a contribué à le faire reconnaître comme auteur québécois majeur, qui « représente » toutefois aussi la communauté haïtienne.

Ces ouvertures et ces interrogations m'interpellent en ce qu'elles me font me rendre compte de mon positionnement singulier face aux personnalités publiques qui sont constituées, par la représentation, comme étant exemplaires et symboliques de collectivités auxquelles je suis susceptible de vouloir ou de pouvoir appartenir. Plus précisément, elles me font me rendre compte des manières par lesquelles ces mémoires et ces histoires m'interpellent à être membre d'une collectivité – laquelle, d'ailleurs ? Portant allégeance à la communauté québécoise mais aussi à la communauté haïtienne du Québec et à celle des femmes, je me rends compte – ou plutôt j'admets enfin – que comme chercheuse, j'ai constamment voulu éviter de surdéterminer mon approche du mémoriel et les analyses que j'ai effectuées avec elle par des associations effectuées a priori entre mémoire, culture et politique. Pour ce faire, j'ai même veillé à éviter de traiter de culture, de politique et d'identité en élaborant cette approche du mémoriel. Il en est néanmoins pourtant question. Surtout, j'ai essayé de mettre à profit la continuelle déstabilisation que j'éprouve devant et dans le discours social produit dans les médias québécois de langue française : à la fois une interpellation prégnante qui concourt à produire un profond sentiment d'appartenance et un constant décalage, des ambivalences et des désirs de participer de la collectivité québécoise.

En cela, j'ai voulu mettre en œuvre un brouillage des évidences, pour moi pour qui aucune mémoire, aucune identité et aucune culture ne va de soi, et qui pourtant constate à chaque jour les manières par lesquelles elles sont présentées comme étant certes toujours mouvantes et en transformation, mais néanmoins comme étant déjà constituées, déjà jouées d'avance. J'ai donc mis mon métissage à profit dans la constitution de cette approche du mémoriel, qui constitue pour moi une manière d'ouvrir une discussion sur les manières par

lesquelles le monde et la réalité - mais aussi les collectivités et leurs membres, et les temporalités qui en participent - sont façonnés, et sur les possibilités et les difficultés qui existent de s'y engager pour tous leurs « Autres ».

Bibliographie

- Allor, Martin (1997). « Locating Cultural Activity : The ‘Main’ as Chronotope and Heterotopia », *Topia*, Number One, Spring 1997, p.42-54.
- Anderson, Kay, & Susan J. SMITH (2001). « Emotional Geographies », *Transactions of the Institute of British Geographers*, Volume 26, Number 1, March 2001, p.7-10.
- Anderson, Benedict (1996 [1983]). *Imagined Communities – Reflections on the Origin and Spread of Nationalism, Revised Edition*, London and New York : Verso, 224p.
- Andrews, David L. & Steven J. Jackson (2001). *Sports Stars: The Cultural Politics of Sport Celebrity*, London : Routledge, 280p.
- Angenot, Marc (1989). *1889 - Un état du discours social*, Collection L’Univers des discours, Longueuil : Éditions Le Préambule, 1167p.
- Balle, Francis (2007). *Médias & sociétés : édition, presse, cinéma, radio, télévision, Internet, CD, DVD*, 13ème édition, Collection Domat politique, Paris : Montchrestien., 794p.
- Bardin, Laurence (2003). « L’analyse de contenu et de la forme des communications », dans *Les méthodes des sciences humaines*, sous la direction de Serge Moscovici et Fabrice Buschini (1^{ère} édition), Paris : Presses universitaires de France, 476p.
- Beauchemin, Jacques (2004). « De la nation à l’identité : la dénationalisation de la représentation politique au Canada français et au Québec », dans *Aspects de la nouvelle francophonie canadienne* (sous la direction de Simon Langlois et Jocelyn Létourneau), Saint-Nicolas : Les Presses de l’Université Laval, 322p.

- Bélangier, Anouk et Fannie Valois-Nadeau (2009). « Entre l'étang gelé et le Centre Bell ou comment retricoter le mythe de la Sainte-Flanelle », dans *La vraie dureté du mental. Hockey et philosophie* (sous la direction de Normand Baillargeon et Christian Boissinot), Québec : Presses de l'Université Laval, Collection Quand la philosophie fait pop!, 262p.
- Bénac, Henri (1964). *Guide littéraire*, Paris : Hachette, nombre de pages inconnu.
- Bénac, Henri (2002 [1988]). *Guide des idées littéraires*, édition revue et augmentée par Brigitte Réauté et Michèle Laskar, Collection Hachette Éducation, Paris : Hachette, 559p.
- Bennett, Tony, and Janet Woollacott (1987). *Bond and Beyond. The political Career of a Popular Hero*, New York : Methuen Inc., 315p.
- Berlant, Lauren Gail (2000). « Intimacy : A Special Issue », *Intimacy*, edited by Lauren Berlant, Chicago : University of Chicago Press, p.1-8.
- Bertrand, Janette (2004). *Ma vie en trois actes*, Montréal : Libre Expression, 413p.
- Blair, Carole (2006). « Collective memory », *Communication as... Perspectives on theory*, edited by Gregory J. Shepherd, Jeffrey St-John and Ted Striphas, Thousand Oaks, London & New Delhi, p.51-59.
- Bloor, David (1976). *Knowledge and social imagery*, London : Routledge & K. Paul, Boston, Collection TRoutledge direct editions, 156p.
- Borges, Jorge Luis (1965). « The Garden of Forking Paths », *Fictions*, London : John Calder, nombre de pages inconnu.

- Borges, Jorge Luis (1983 [nouvelle édition revue et augmentée]). « Le jardin aux sentiers qui bifurquent », *Fictions* [traduit de l'espagnol par P.Verdevoyem Ibarra et Roger Caillois], Collection Folio, Paris : Gallimard, 185p.
- Bourdieu, Pierre (1996 [1994]), « L'illusion biographique », dans *Raisons pratiques : sur la théorie de l'action*, Paris : Seuil, Volume 331 de la Collection Points, 247p.
- Burstyn, Varda (1999). *The rites of man. Manhood, politics and the culture of sport*, Toronto : University of Toronto Press, 388p.
- Buser, Pierre (1998). *Cerveau de soi, cerveau de l'autre. Neurobiologie, conscience et inconscient*, Paris : Odile Jacob, 432p.
- Butler, Judith (1990). *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*, New York : Routledge.
- Callon, Michel (1986). « Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques dans la Baie de Saint-Brieuc », dans *L'Année sociologique*, numéro 36, pp.169-208.
- Candau, Joël (1998). *Mémoire et identité*, Paris : Presses universitaires de France [PUF], 226p.
- Candau Joël (2005). *Anthropologie de la mémoire*, Paris : Armand Colin, VI + 198p.

- Clermont, Patricia (2001a). « *Le personnage public comme corps national, la mort publique comme lieu de mémoire nationale* », communication présentée dans le cadre du congrès de l'Association francophone pour le savoir (ACFAS), Trois-Rivières, Québec.
- Clermont, Patricia (2001b). « *Maurice Richard, corps national de mémoire* », communication présentée dans le cadre du congrès de l'Association canadienne de communication (ACC), Québec, Québec.
- Coakley, Jay, & Peter Donnelly (2004). *Sports in Society. Issues and Controversies* (1^{ère} édition canadienne), Toronto : McGraw-Hill Ryerson, 576p.
- Compagnon, Antoine (1979). *La seconde main ou le travail de la citation*, Paris : Seuil, 414p.
- Cooren, François, et Daniel Robichaud (2006). « Globaliser et disloquer en situation d'interaction : comment asymmetries-t-on une relation ? », *Les interactions asymétriques* (sous la direction de Marty Laforest et Diane Vincent), Québec : Éditions Nota Bene, Collection Langue et pratiques discursives, 228p.
- Couldry, Nick (2003). *Media Rituals – A Critical Approach*, London and New York : Routledge, 173p.
- Couldry, Nick (November 2001). « The hidden injuries of media power », in *Journal of Consumer Culture*, Volume 1, Number 2, p.155-177.
- Courville, Serge et Robert Garon (sous la direction de) (2001). *Québec – ville et capitale*, Québec : Presses de l'Université Laval, 457p.

- de Certeau, Michel (1990). *L'invention du quotidien - [tome] 1. Arts de faire*, nouvelle édition établie et présentée par Luce Giard (1990) [première édition : 1980], Paris : Gallimard, 345p.
- de la Garde, Roger (2002), « Le téléroman québécois : une aventure américaine » *Ciberlegenda*, no 10, <http://www.uff.br/mestcii/roger1.htm> (vérifié le 5 octobre 2009).
- de Lauretis, Teresa (1984). *Alice Doesn't : Feminism, Semiotics, Cinema*, Bloomington : Indiana University Press, 220p.
- Deleuze, Gilles, et Félix Guattari (1980). *Mille Plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*, Collection Critique, Paris : Éditions de Minuit, 645p.
- Desaulniers, Jean-Paul (1996). *De la famille Plouffe à La petite vie – Les Québécois et leurs téléromans*, Québec : Éditions Fides en collaboration avec le Musée de la Civilisation de Québec, 119p.
- Ducrot, Oswald, et Tzvetan Todorov (1972). *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris : Éditions du Seuil, 453p.
- Edelman, Gerald M., et Giulio Tononi (2000). *Comment la matière devient conscience* (traduction de l'anglais (États-Unis) par Jean-Luc Fidel), Paris : Odile Jacob, 316p.
- English, James E. (2005). *The economy of prestige : prizes, awards, and the circulation of cultural value*, Cambridge and London : Harvard University Press, 409p.
- Foucault, Michel (1966). *Les mots et les choses - Une archéologie des sciences humaines*, Collection Tel, Paris : Gallimard, 400p.

- Foucault, Michel (1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Collection Bibliothèque des histoires, Paris : Éditions Gallimard, Nouvelle revue française [NRF], 318p.
- Foucault, Michel (1976). *Histoire la sexualité. 1. La Volonté de savoir*, Collection Tel, Paris : Gallimard, 211p.
- Foucault, Michel (1984). *L'usage des plaisirs, Histoire de la sexualité, tome II*, Collection Bibliothèque des histoires, Paris : Éditions Gallimard, 296p.
- Foucault, Michel (1994). « Entretien avec Michel Foucault », *Dits et Écrits*, Volume III, Paris : Gallimard, p. 140-160.
- Frow, John (1997). « Toute la mémoire du monde : *Repetition and Forgetting* », *Time & Commodity Culture. Essays in Cultural Theory and Postmodernity*, Oxford : Clarendon Press; New York : Oxford University Press, 281p.
- Gagnon, François (1999). *Psychotropes et gouvernementalité : une analyse des pratiques de discours*, mémoire de maîtrise, Département de communication, Université de Montréal, iv + 129p.
- Godin, Pierre (1991). *La Fin de la grande noirceur. La Révolution tranquille*, Volume I, Montréal : Boréal, 502p.
- Goyens, Chrystian, and Frank Orr (2000). *Maurice Richard : héros malgré lui* [traduction de Jean-Luc Duguay], Toronto : Team Power Publishing, 160p.
- Greenfield, Gerald (septembre 2009). « Lampiao, Luiz and Padim Ciço : Three icons of the Brazilian Northeast », *Memory Studies*, Volume 2, Number 3, p.393-410.

- Grenier, Line (2001). «In Search of an Archive : Methodological Issues in the Genealogical Analysis of the Popular Music Industry in Québec », *Canadian Journal of Communication*, Volume 26, Number 2 (*Archival Documents and records*), p.277-283.
- Grenier, Line (2006). « Inoubliable Céline ! Archives populaires et mémoires publiques », *La chanson au fil du temps : histoire, mémoire et nostalgie*, Centre interuniversitaire de recherche sur la littérature et la cultrue québécoise (CRILCQ), Université du Québec à Montréal (UQAM), inédit, 17p.
- Grenier, Line (2008). *Cours d'introduction à la méthodologie de la recherche*, Département de communication, Université de Montréal, notes de cours (inédit).
- Grossberg, Lawrence (1992). *We gotta get out of this place : popular conservatism and postmodern culture*, New York & London : Routledge, 436p.
- Gutman, Yifat (janvier 2009). « Where do we go from here : The pasts, presents and futures of Ground Zero », *Memory Studies*, Volume 2, Number 1, p.55-70.
- Hacking, Ian (1990). *The Taming of Chance*, Cambridge : Cambridge University Press, 264p.
- Hacking, Ian. (1991). « How should we do the history of statistics », *The Foucault Effect - Studies in Governmentality*, edited by Graham Burchell, Colin Gordon and Peter Miller, Chicago : University of Chicago Press, pp.181-195.

Halbwachs, M. (1968 [1950]). *La mémoire collective*, Deuxième édition revue et augmentée, Bibliothèque de sociologie contemporaine, Paris : Presses universitaires de France. Voir aussi la version électronique, offerte sur le site de l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC), Collection des classiques des sciences sociales, http://classiques.uqac.ca/classiques/Halbwachs_maurice/memoire_collective/memoire_collective.html (vérifié le 5 octobre 2009).

Hall, Stuart (1997) - « The Work of Representation », *Representation : Cultural Representations and Signifying Practices* (volume 2 de *Culture, Media and Identities*), Ed. Stuart Hall London, Thousand Oaks and New Delhi : SAGE, p.13-74.

Hamilton, Peter (1997). « *Representing the Social : France and Frenchness in Post-War Humanist Photography* », in Hall, S. (edited by) (1997), *Representation – Cultural Representations and Signifying Practices*, Coll. Culture, Medias and Identities, London, Thousand Oaks and New Delhi : SAGE Publications in association with The Open University, 400p.

Hartley, John (1996). *Popular Reality – Journalism, Modernity, Popular Culture*, London, New York, Sydney and Auckland : Arnold (a member of the Hodder Headline Group), 268p.

Hobsbawn, Eric & Terence Ranger (1983). *The Invention of Tradition, Past and Present* Publications; Cambridge, New York, New Rochelle, Melbourne and Sydney : Cambridge University Press, 320p.

Kuhn, Annette (2000). « A Journey through Memory », in *Memory and Methodology*, (ed. Susannah Radstone), Oxford : Berg, 228p.

- Latour, Bruno (2001). *Pasteur: guerre et paix des microbes, suivi de Irréductions*, Paris: La Découverte, 363p.
- Latour, Bruno (2005). *Reassembling the Social - An Introduction to Actor-Network-Theory*, New York : Oxford University Press, 301p.
- Lavabre, Marie-Claire (avec Dominique Damamme (dir.)) (2001). « De la notion de mémoire à la production des mémoires collectives », Daniel Cefaï (dir.), *Cultures politiques*, Paris : Presses universitaires de France (PUF), p.233-247.
- Lavabre, Marie-Claire (2000). Usages et mésusages de la notion de mémoire, <http://www.ceri-sciencespo.com/publica/critique/article/ci07p48-57.pdf> (vérifié le 5 octobre 2009).
- Lenclud, Gérard (1987). « La tradition n'est plus ce qu'elle était... Sur les notions de tradition et de société traditionnelle en ethnologie », *Terrain* [En ligne - Revue d'ethnologie d'Europe] 9, : <http://terrain.revues.org/index3195.html> (vérifié le 5 octobre 2009).
- Malkki, Liisa H. (1992). «National Geographic : Rooting of Peoples and the Territorialization of National Identity among Scholars and Refugees », *Cultural Anthropology*, Volume 7, Number 1, p.24-44.
- Marshall, P.D. (1997). *Celebrity and Power: Fame in Contemporary Culture*, Minneapolis : University of Minnesota Press, 290p.
- Massey, Doreen (2005). *For Space*, London, Thousand Oaks, New Delhi: SAGE, 222p.
- Mehl, Dominique (1996). *La télévision de l'intimité*, Paris : Seuil, 253p.

- Melançon, Benoît (2008). *Les yeux de Maurice Richard - Une histoire culturelle - Nouvelle édition revue et augmentée*, Montréal : Fides, 312p.
- Melançon, Benoît (2006). *Les yeux de Maurice Richard - Une histoire culturelle*, Montréal : Fides, 279p.
- Miles, Matthew B., & A. Michael Huberman (2003 [1994]). *Analyse des données qualitatives* (2^{ème} édition) (traduction de la 2^{ème} édition américaine par Martine Hlady Rispal; révision scientifique de Jean-Jacques Bonniol), Paris : de Boeck Université, 632p.
- Miller, Toby (1998). *Technologies of truth : cultural citizenship and the popular media*, Minnesota : University of Minnesota Press, 304p.
- Mills, Josephine (1999). *Public occupations : art theory, cultural methodology and social change*, these de doctorat, Université Concordia, nombre de pages inconnu.
- Misztal, Barbara A (2003). *Theories of Social Remembering*, Maidenhead : Open University, 168p.
- Moffette, David [anthropologue] (30 juin 2009). « Réinventer un espace public hors de la nation », section Opinions, *Le Devoir*, <http://www.ledevoir.com/2009/06/30/257202.html> (page vérifiée le 13 novembre 2009).
- Morris, Meaghan (1990). « Banality in Cultural Studies », *Logics of Television* (edited by Patricia Mellencamp), Bloomington : Indiana University Press, p.14-43.

- Morris, Meaghan (2006). *Identity Anecdotes. Translation and Media Culture*, Londres : SAGE, 264p.
- Namer, Gérard (2000). *Halbwachs et la mémoire sociale*, Collection Logiques sociales, Paris : L'Harmattan, 244p.
- Namer, Gérard (1987). *Mémoire et société*, Collection Sociétés (Librairie des Méridiens), Paris : Méridiens Klincksieck, 242p.
- Nguyên-Duy, Véronique (1995). « Le téléroman québécois de 1980 à 1993 : vers un décloisonnement des univers de discours », note de recherche dans *Communication - information, médias, théories, pratiques* 14 (2), Sainte-Foy : Université Laval.
- Nguyên-Duy, Véronique, & Suzanne Cotte (2002). « Le journalisme culturel : un défi à l'interprétation paradigmatique des mutations journalistiques », dans *Les mutations du journalisme en France et au Québec*, (sous la direction de) Rémy Rieffel et Thierry Watine, Collection Information et communication, Paris : Éditions Panthéon-Assas, 318p.
- Nora, Pierre (sous la direction de) (1997). « Présentation », [1984] dans *Les lieux de mémoire [volume] 1 - La République – La Nation – Les France*, Paris : Gallimard, Édition Quarto, p.15-22.
- Nora, Pierre (sous la direction de) (1997). « Entre mémoire et Histoire – La problématique des lieux », [1984] dans *Les lieux de mémoire [volume] 1 - La République – La Nation – Les France*, Paris : Gallimard, Édition Quarto, p.23-43.
- Nora, Pierre (sous la direction de) (1997). « Comment écrire l'histoire de France ? », [1984] dans *Les lieux de mémoire [volume] 2 - La République – La Nation – Les France*, Paris : Gallimard, Édition Quarto, p.2219-2235.

- Pellerin, Jean-Marie (1998 [1976]). *Maurice Richard, l'idole d'un peuple*, Montréal : Éditions Tristar, 570p.
- Philo, Chris (1992). « Foucault's Geography », *Thinking Space* (ed. Mike Crang & Nigel Thrift), London, New York : Routledge, pp.205-237.
- Posen, Sheldon (2004). *626 par 9 – Une énumération chronologique des buts marqués par Maurice « Rocket » Richard – Une légende, un héritage*, Gatineau : Musée canadien des civilisations, 36p.
- Probyn, Elspeth (1996). *Outside Belongings*, New York & London : Routledge, 181p.
- Propp, Vladimir (1968). *Morphology of the Folk Tale*, Houston : University of Texas Press, 158p.
- Raboy, Marc (avec la collaboration de Geneviève Grimard) (2000). *Les médias québécois - Presse, radio, télévision, inforoute*, 2ème édition, Montréal et Paris : Gaëtan Morin Éditeur, 409p.
- Rieffel, Rémy (2001). *Sociologie des médias*, Collection Infocom, Paris : Ellipses, 176p.
- Roediger III, Henry L. & James V. Wertsch (janvier 2008). « Creating a new discipline of memory studies », *Memory Studies*, Volume 1, Number 1, p.9-22.
- Rojek, Chris (2007). *Cultural studies*, collection Short Introductions, Cambridge, Malden : Polity, 173p.

- Rose, Nikolas (2000). « Identity, Genealogy, History », *The Identity Reader* (Peter Redman ed.), London : Sage Publications, p.313-326 (repris de *Questions of Cultural Identity* (Stuart Hall and Paul du Gay ed.) (1996), London : Sage, p.128-150).
- Rossington, Michael, & Anne Whitehead (ed.) (2007). *Theories of Memory – A Reader*, Baltimore: The Johns Hopkins University Press, 310p.
- Rowe, David (1999). *Sport, Culture and the Media*, Coll. : Issues in Cultural and Media Studies, Buckingham and Philadelphia : Open University Press, 193p.
- Sabourin, Paul (automne 1997). Perspective sur la mémoire sociale de Maurice Halbwachs, *Sociologie et sociétés*, vol XXIX, no 2, Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, pp.139-161. Aussi disponible en version numérique, dans la Collection "Les classiques des sciences sociales", http://classiques.uqac.ca/contemporains/sabourin_paul/memoire_soc_Halbwachs/memoire_soc.html (vérifié le 5 octobre 2009)
- Scott, Joan W. (1991). « The Evidence of Experience », *Critical Inquiry* 17, p.773-797.
- Seton-Watson, Hugh (1977). *Nations and States : an inquiry into the origins of nations and the politics of nationalism*, London : Taylor & Francis, 563p.
- Spencer, Philip, and Howard Wollman (ed.) (2005). *Nation and nationalism : A Reader*, New Brunswick: Rutgers University Press , 364p.
- Spivak, Gayatri Chakravorty (2005). « Scattered speculations on the subaltern and the popular », *Postcolonial Studies*, Volume 8, Number 4, p.475-486.

- Stengers, Isabelle (1995). *L'invention des sciences modernes*, Paris : Flammarion, Collection Champs, 208p.
- Sturken, Marisa (1997). *Tangled Memories – The Vietnam War, the AIDS Epidemic and the Politics of Remembering*, Berkeley, Los Angeles and London : University of California Press, 358p.
- Varvantakis, Christos (janvier 2009). « A monument to dismantlement », *Memory Studies*, Volume 2, Number 1, p.27-38.
- Whannel, Gary (2002). *Media Sport Stars : Masculinities and Moralities*, New York & London : Routledge, 268p.
- White, Hayden (1978). *Tropics of Discourse - Essays in Cultural Criticism*, Baltimore & London : The Johns Hopkins University Press, 287p.
- Williams, Raymond (1983). *Keywords - A Vocabulary of Culture and Society*, revised and expanded edition, London : Fontana Press, 349p.

Médiagraphie

Allard, Marie (28 avril 2006). « Le programme d'histoire « moins politique » suscite un tollé », *La Presse*, p.A11.

Allard, Sophie (5 octobre 2008). « Manque criant de participantes », *La Presse*, cahier Actuel, p.2.

Allard, Marie (13 mai 2009). « Le nouveau cours d'histoire critiqué dans une étude », *La Presse*, p.A5.

ARTV, site internet de la chaîne de télévision spécialisée en arts et culture [en ligne], <http://artv.ca/> (page vérifiée le 5 octobre 2009).

ARTV, site internet de l'émission *Cabine C* [en ligne], <http://cabinec.com>. (Page vérifiée le 5 octobre 2009).

ARTV, site internet de l'émission *Cabine C* [en ligne], *Invités, Janette Bertrand* [entrevue réalisée le 12 février 2008], <http://cabinec.com/invites/janette-bertrand> (page vérifiée le 5 octobre 2009).

Astral Média, site du canal Historia [en ligne] <http://www.historiatv.com/> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

Aubin, Benoît (13 février 2009). «Fausse controverse autour du Canadien », *Le Journal de Montréal*, chronique [en ligne], <http://www.canoe.com/infos/chroniques/benoitaubin/archives/2009/02/20090213-065100.html>. (Page vérifiée le 7 septembre 2009).

- Baillargeon, Stéphane et Jeanne Corriveau (25 février 2009). « Le Spectrum a-t-il été démolé pour rien ? », *Le Devoir*, p.A1.
- Baillargeon, Stéphane (26 février 2009). « Les fantômes du Spectrum », *Le Devoir*, section Culture, p.B7.
- Baillargeon, Stéphane (5 septembre 2009). « Ils l'ont tant aimée, la Révolution tranquille... », *Le Devoir*, <http://www.ledevoir.com/culture/actualites-culturelles/265669/ils-l-ont-tant-aimee-la-revolution-tranquille>. (Page vérifiée le 27 novembre 2009.)
- Ballivy, Violaine (23 août 2008). « Faire bombance en Nouvelle-France », *La Presse*, section *Actuel gourmand*, cahier *Mon toit*, p.9.
- Bazzo, Marie-France (16 mai 2008). « La descendance de Champlain », *Journal de Montréal*, chronique [en ligne], <http://www.canoe.qc.ca/infos/chroniques/mariefrancebazzo/archives/2008/05/20080516-083801.html>. (Page vérifiée le 7 septembre 2009).
- Beauvais, André (1^{er} juin 2000). « Un dernier défilé, une dernière ovation », *Journal de Montréal*, p.4.
- Beauvais, André (22 novembre 2007). « Un méga-projet », *Le Journal de Montréal* [en ligne], <http://www2.canoe.com/cgi-bin/imprimer.cgi?id=328755>. (Page vérifiée le 25 septembre 2009.)
- Bélaïr-Cirino, Marco (8 septembre 2009). « Bernard Landry à la défense du Moulin à paroles », *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2009/09/08/266012.html?fe=7569&fp=182691&fr=166899>. (Page vérifiée le 8 septembre 2009.)

Bergeron, Ulysse (1er octobre 2005). « Historique - Au commencement, Montréal créa la “Main” », *Le Devoir*, cahier spécial, p.H2.

Bernard, Yves (18 juillet 2009). « Perpétuer la tradition en toute convivialité », *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledouvoir.com/2009/07/18/259486.html>. (Page vérifiée le 8 septembre 2009).

Bérubé, Stéphanie (28 mai 2000). « Maurice Richard 1921-2000 : Robert Vanden Abeele n’oubliera jamais – Un tramway lui avait sectionné les deux jambes : hospitalisé, il reçoit, le 2 novembre 1955, la visite inopinée du Rocket », *La Presse*, p.A11.

Bisaillon, Martin (14 juin 2006). « Une coalition aura l’histoire à l’oeil », *Le Journal de Montréal* [en ligne], <http://www2.canoe.com/infos/quebeccanada/archives/2006/06/20060614-080001.html>. (Page vérifiée le 7 septembre 2009).

Boisvert, Yves. (12 janvier 2005). « L’âgisme », *La Presse*, p.A5.

Boisvert, Yves (18 avril 2008). « Qui a peur de Griffintown ? », *La Presse*, chronique, p.A8.

Bouliane, Martine (23 juin 2009). « Visiter les lieux de notre histoire », *La Presse* [en ligne], <http://www.cyberpresse.ca/voyage/quebec/200906/23/01-878166-visiter-les-lieux-de-notre-histoire.php>. (Page vérifiée le 5 octobre 2009.)

Bourque, Olivier (28 avril 2006). « Une levée de boucliers », *Le Journal de Montréal* [en ligne], <http://www2.canoe.com/infos/quebeccanada/archives/2006/04/20060428-054800.html>. (Page vérifiée le 7 septembre 2009).

Brault, Bernard (photographe) (1er juin 2000). *La Presse*, p.A5.

Canadian Broadcasting Company (CBC) (2004), site de l'émission et du concours *The Greatest Canadian* [en ligne], *Wayne Gretzky*,
http://www.cbc.ca/grandscanadiens/top_ten/nominee/gretzky-wayne.html.
 (Page vérifiée le 29 septembre 2009.)

Canadien de Montréal, site Internet de l'équipe de hockey (2008-2009),
<http://canadiens.nhl.com>. (Page visitée en janvier 2009).

Canadien de Montréal, site Internet de l'équipe de hockey [en ligne],
<http://canadiens.nhl.com>. (Page vérifiée le 3 octobre 2009).

Canadien de Montréal, version française du site Internet de l'équipe de hockey [en ligne],
<http://canadiens.nhl.com/fr/index.html>. (Page vérifiée le 3 octobre 2009).

Canadien de Montréal, version française du site Internet du centenaire de l'équipe de hockey, *Notre histoire* [en ligne], <http://notrehistoire.canadiens.com/home>.
 (Page vérifiée le 3 octobre 2009).

Canadien de Montréal, site historique (sic) officiel [« *Notre histoire* »] [en ligne],
Joueurs, Joueurs notables, Chandails retirés, 9 - Maurice Richard,
<http://notrehistoire.canadiens.com/home#/dashboard/players/> (page vérifiée
 le 29 septembre 2009).

Canal Vox, *400 en grand*, site internet de l'émission [émission sur le Moulin à images (30 juin 2008) [en ligne]], <http://fr.video.canoe.tv/video/art-et-culture/400-ans-en-grand/1906868895/le-moulin-a-images/2683866001>. (Page vérifiée le 25 septembre 2009).

Canoë, Nouvelles, Télé et Médias, « *Chartrand et [Simonne]* reprennent l'antenne » [en ligne], <http://www.canoe.com/divertissement/tele-medias/nouvelles/2003/08/26/1744756-ca.html> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

Carpentier, J. (4 juillet 2003). « La croisière se souvient », *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2003/07/04/31073.html>. (Page vérifiée le 7 septembre 2009).

Cauchon, Paul (21 octobre 2003). « *Simonne et Chartrand*, l'Histoire en marche » [en ligne], *Le Devoir*, <http://www.ledevoir.com/2003/10/21/38724.html> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

Cauchon, Paul (3 mars 2005). « Radio-Canada fait son mea culpa », *Le Devoir*, p.A1.

Cauchon, Paul (10 juin 2006). « La route est longue jusqu'à Winnipeg », *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2006/06/10/111265.html> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

Cauchon, Paul (15 novembre 2006). « Un cadeau pour la génération Passe-Partout – Le coffret le plus attendu de l'année », *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2006/11/15/122889.html> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

Cauchon, Paul (15 mai 2007). « La série *Tout le monde en parlait* revient sur la crise linguistique des années 60 et 70 » [en ligne], *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2007/05/15/143581.html> (Page vérifiée le 3 octobre 2009.)

Cauchon, Paul (9 et 10 février 2008). « *[Nos Étés]* La saga d'un siècle », *L'Agenda Le Devoir*, p. 30.

- Cauchy, Clairandrée (22 novembre 2007). « L’histoire risque de disparaître du programme », *Le Devoir*, <http://www.ledevoir.com/2007/11/22/165424.html>. (Page vérifiée le 7 septembre 2009).
- CBC, *Television*, site de la série « *Trudeau II : Maverick on the Making* » [en ligne], <http://www.cbc.ca/trudeau/>. (Page vérifiée le 3 octobre 2009.)
- Champagne, Sara (10 août 2006). « ‘Five Roses’ s’illumine de nouveau », *La Presse*, p.A14.
- Champagne, Sara (7 février 2007). « Le maire Tremblay revient sur ses pas », *La Presse*, p.A1.
- Champagne, Sara (9 janvier 2008). « Le ‘Village Griffintown’ réprouvé », *La Presse*, p.A10.
- charlie kennedy [blogue] (18 octobre 2009). « October 18, 1968 [-] Two Olympians Suspended by IOC for Black Power Salute », <http://charliekennedy.wordpress.com/2009/10/18/october-18-1968-two-olympians-suspended-by-ioc-for-black-power-salute/> (page vérifiée le 27 novembre 2009).
- Chartrand, Yves (16 mai 2008). « À boulets rouges sur Harper et Charest », *Le Journal de Montréal* [en ligne], www.canoe.com/infos/dossiers/archives/2008/05/20080516-151308.html. (Page vérifiée le 7 septembre 2009).
- Chouinard, Marie-Andrée (19 juillet 2008). « Bienvenue, Sir Paul! », éditorial, *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2008/07/19/198380.html>. (Page vérifiée le 7 septembre 2009).

- Cloutier, Mario (9 novembre 2007). « Les rébellions de 1837-1838 revues et corrigées au Musée Pointe-à-Callières », *La Presse*, cahier Arts et spectacles, p.5.
- Cloutier, Anne-Marie (10 septembre 2005). « Janette Bertrand - Le grand retour de Janette », *La Presse*, cahier Arts et spectacles, p.12.
- Cole, S. (12 octobre 2006). « Homeland Insecurity - *October 1970* revisits the terror of Canada's FLQ crisis » [en ligne], <http://www.cbc.ca/arts/tv/oct1970.html>. (Page vérifiée le 3 octobre 2009.)
- Collard, Nathalie (19 octobre 2004). « L'architecture qui fait boum! », *La Presse*, cahier Actuel, p.5.
- Collard, Nathalie (11 février 2009). « Les Canadiens sont... là! », *La Presse*, éditorial [en ligne], <http://www.cyberpresse.ca/opinions/editorialistes/nathalie-collard/200902/11/01-826154-les-canadiens-sont-la.php>. (Page vérifiée le 7 septembre 2009).
- Colpron, Suzanne (31 mai 2000). « À la télé, du direct sur quatre chaînes : RC, TVA, TQS et CBC », *La Presse*, p. A2.
- Colpron, Suzanne (31 mai 2000). « Les spéciales à la radio », *La Presse*, p. A3.
- Communication Faucon, *Guide touristique 2007 Trois-Pistoles et Les Basques - L'Isle verte et l'Île Verte*, « Les lieux à visiter » [en ligne], <http://www.faucon.qc.ca/guide/places2go.php#03> (page vérifiée le 3 octobre 2009).
- Corbeil, Michel (24 septembre 2008). « Les opposants à Rabaska s'adressent à l'UNESCO », *Le Soleil*, p.14.

- Corriveau, Jeanne (16 avril 2008). « Griffintown : Phyllis Lambert demande à Montréal de refaire ses devoirs », *La Presse*, p.A6.
- Corriveau, Jeanne (29 avril 2008). « Feu vert de Montréal au projet de Griffintown », *Le Devoir*, p.A2.
- Coudé-Lord, Michelle (14 septembre 2005). « Janette – Le bonheur au quotidien », *Le Journal de Montréal*, section Télé & Médias [en ligne], <http://www.canoe.com/divertissement/tele-medias/nouvelles/2005/09/14/1735986-jdm.html> (page vérifiée le 5 octobre 2005).
- Cousineau, Louise (28 mai 2000). Le dernier samedi soir de Maurice Richard, *La Presse*, p.A2.
- Cousineau, Louise (1^{er} mars 2005). « Félix Leclerc – Comment la SRC a fait un bide de la téléserie », p.A1.
- Cousineau, Louise (15 septembre 2005). « Janette vous amène chez les vedettes avec ses petits pets », *La Presse*, cahier *Arts et spectacles*, p.3.
- Cousineau, Louise (3 juin 2006). « Voyage dans le passé en canot qui prend l'eau », *La Presse*, cahier *Arts et spectacles*, p.5.
- Cousineau, Louise (5 février 2008). « Le *Super Bowl* a compté dans les buts du *Banquier* », *La Presse*, chronique Télévision, section *Arts et spectacles*, p.2.
- Coutu, Simon (19 juillet 2008). « L' "affaire" McCartney fait le tour du monde », *La Presse*, section *Arts et spectacles*, p.A21.

- Daily Motion (en ligne), « NHL Hockey - Wayne Gretzky 50 buts in 39 parties (sic) » [en ligne], http://www.dailymotion.com/video/x37az8_nhl-hockey-wayne-gretzky-50-buts-in_events.) (Page vérifiée le 29 septembre 2009.)
- Deglise, Fabien (11 octobre 2006). « Le melon de Montréal ne fait plus le poids », *Le Devoir*, p.A1.
- Deglise, Fabien (7 septembre 2007). « La vache canadienne devant l'ONU », *Le Devoir*, <http://www.ledevoir.com/2007/09/07/155889.html>. (Page vérifiée le 25 septembre 2009.)
- Desrosiers, Éric (30 mai 2000). « Le bon vieux temps – Une malchance transformée en bénédiction », *Le Devoir*, p.A1.
- Dion, Jean (1^{er} juin 2000). « Une dernière manifestation d'amour – Des milliers d'admirateurs accompagnent le *Rocket* », *Le Devoir*, p.A1 et A8.
- Doyon, Frédérique (7 août 2006). « Une lumière s'éteint sur Montréal – Le néon géant *Farine Five Roses*, fleuron du paysage urbain, sera démantelé », p.A2.
- Duchesne, André (28 mai 2000). « Un leader, un ambassadeur pour les Québécois », *La Presse*, p.A12.
- Duchesne, André (29 mai 2000). « En couverture du prochain *Paris Match* », *La Presse*, p. A7.
- Duchesne, André (29 mai 2000). « Un site hollandais sur le *Rocket* », *La Presse*, p. A7.
- Dugas, D. (septembre-octobre 2001). « De Madame Bertrand à Janette », *La Revue de la Cinémathèque québécoise*, p.4-5.

Dumas, Hugo (11 janvier 2005). « Janette Bertrand courtisée par TVA et Radio-Canada », *La Presse*, cahier *Arts et spectacles*, p.2.

Dumas, Hugo (2 octobre 2008). « Le Mouton noir : pas fort, mais pas mort », *La Presse*, cahier Arts et spectacles, p.2.

Dumas, Hugo (8 avril 2009). « Un “*Survivor*” sauce Nouvelle-France », *La Presse*, cahier Arts et spectacles, p.1.

Dumas, Hugo (4 juin 2009). « Vous écoutez Dominique Poirier », chronique Télévision, cahier Arts et spectacles, *La Presse*, p.5.

Durocher, Pierre (28 mai 2000). « Cinq buts... le jour même du déménagement ! », cahier-souvenir *Maurice Richard*, *Journal de Montréal*, p.2.s

Elephant [Quebecor] (18 novembre 2008). « Quebecor annonce le lancement officiel de *Éléphant*: mémoire du cinéma québécois sur la vidéo sur demande et le Web » [en ligne], http://elephant.canoe.ca/nouvelles/quebecor-annonce-le-lancement-officiel-de-i-elephant-memoire-du-cinema-quebécois-i-sur-la-video-sur-demande-et-le-web_86/ (page vérifiée le 3 octobre 2009).

Encyclopédie canadienne [en ligne], *Biographie, Acteurs, films et télévision*, *Janette Bertrand*, http://www.thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=F1AR_TF0009316 (page vérifiée le 5 octobre 2009).

Eurêka Productions [en ligne], *Français, Nos réalisations, 100 Québécois qui ont fait le XX^{ème} siècle* [en ligne], <http://www.eureka-tv.com/francais/Realisations/television/100quebecois/index.html> (page vérifiée le 5 octobre 2009).

Femmes du cinéma, de la télévision et des nouveaux médias (FCTNM) [site internet de l'organisme [en ligne]], *Gala FCTNM, Archives, 7^{ème} Gala FCTNM, Lauréates du Gala FCTNM – Janette Bertrand*, http://www.fctnm.ca/spip.php?page=laureate&id_rubrique=3&lang=fr&id_article=92. (Page vérifiée le 5 octobre 2009).

Festival Mémoire et Racines, site du festival, <http://www.memoireracines.qc.ca>.

Fêtes de la Nouvelle France SAQ (Les), site Internet officiel [en ligne], <http://www.nouvellefrance.qc.ca/fr/programmation> (page vérifiée le 7 septembre 2009).

Filosa, Jeremy (16 octobre 2008). « Koivu à quelques points du top 10 chez le CH », [site de la station de radio] Corus Sports [en ligne], *Hockey, Nouvelles*, http://www.corussports.com/canadiens/koivu_quelques_points_top-20081016-1228253.html. (Page vérifiée le 29 septembre 2009).

Folie-Boivin, Émilie (22 août 2008). « L'histoire dans votre assiette - Le musée Pointe-à-Callière présente la 15^{ème} édition de son populaire Marché public à saveur du XVIII^{ème} siècle, dans le Vieux-Montréal », *Le Devoir*, cahier *Week-End*, p.B1.

Fortin, Marie-Claude (17 octobre 2004). « Janette Bertrand, une femme qui vient de loin », *La Presse*, cahier Lectures, p.9.

- Fortin, Marie-Claude (27 décembre 2004). « L'année 2004 - Douces colères », section Lectures, *La Presse*, cahier Lectures, p.5.
- Fugère, Jean (3 janvier 2005), « Le livre du mois – *Ma vie en trois actes* », *La Presse*, cahier Lectures, chronique *Le Club de lecture de La Presse*, p.3..
- Gagnon, Katia (21 février 2009). « Le baron est déçu de ne pas incarner Montcalm », *La Presse*, p.A18.
- Gauthier, Danièle L.(11 octobre 2005). « Janette Bertrand vaincra-t-elle l'âgisme ? », *La Presse canadienne*, section Arts et culture.
- Gauthier, Danièle L. (28 décembre 2004). « Cet hiver, Radio-Canada se fait ensorcelante et séductrice », *Presse canadienne*, section Arts et culture.
- Girard, Marie-Claude (1^{er} juin 2000). « Merci, Maurice – Des obsèques empreintes de dignité, d'émotion et de respect », *La Presse*, p.A1-2.
- Godin, P. (2000). « Les enfants terribles », édition souvenir du magazine *L'Actualité - Les 100 Québécois qui ont fait le 20^{ème} siècle*, section « Les rebelles du 20^{ème} siècle », p.66.
- Gouvernement du Canada, Parcs Canada. « Le Boulevard Saint-Laurent - La « Main » de Montréal » [en ligne], http://www.pc.gc.ca/canada/proj/Main/corridor2_f.asp (Page vérifiée le 7 septembre 2009).
- Gouvernement du Canada, Parcs Canada. « Sites du patrimoine mondial du Canada – L'Arrondissement historique du Vieux-Québec », « Québec » [en ligne], http://www.pc.gc.ca/progs/spm-whs/itm2-/site9_F.asp (Page vérifiée le 7 septembre 2009).

Gouvernement du Québec, Ministère de la culture, des communications et de la condition féminine [en ligne], *[Votre région] Montréal, Secteurs d'intervention régionaux, Patrimoine, Arrondissement historique de Montréal*,
<http://www.mcccf.gouv.qc.ca/index.php?id=1574> (page vérifiée le 5 octobre 2009).

Guilbert, Manon (22 novembre 2004), « Un salon du livre fort réussi », *Le Journal de Montréal*, section Arts et spectacles, p.65.

Harvey, Alexandre (27 août 2008). « Vers la 100^e saison : Saku Koivu », site officiel du Canadien de Montréal, section Nouvelles [en ligne],
http://canadiens.nhl.com/team/app/1_fr/?service=page&page=NewsPage&articleid=380018. (Page vérifiée le 29 septembre 2009.)

Harvey, Réginald (27-28 septembre 2008). « Le 400^{ème} de Québec et l'histoire - Une fête célébrée à la sauce Canada », *Le Devoir* [en ligne],
www.ledevoir.com/2008/09/27/207741.html. (Page vérifiée le 7 septembre 2009).

Harvey, Alexandre (18 octobre 2008). « Sur les traces du "Rocket" », site officiel du Canadien de Montréal, section Nouvelles [en ligne],
http://canadiens.nhl.com/team/app/1_fr/?service=page&page=NewsPage&articleid=387433. (Page vérifiée le 29 septembre 2009).

Hébert, Michel (16 février 2009). « La reconstitution abandonnée », *Le Journal de Québec* [en ligne],
<http://www2.canoe.com/infos/quebeccanada/archives/2009/02/20090217-151947.html>. (Page vérifiée le 7 septembre 2009).

Hellman, Michel (23 octobre 2004). « Le Montréal des années 60 », *Le Devoir*, section Culture, p.E1.

Héritage Montréal, « Notre mission » [en ligne],

<http://www.heritagemontreal.org/fr/category/heritage-montreal/mission-et-definition>. (Page vérifiée le 7 septembre 2009.)

Histoire de famille, site internet du film [en ligne],

<http://www.histoiresdefamillefilm.com/> (page consultée le 28 janvier 2009).

Historia, site de l'émission *J'ai la mémoire qui tourne* [en ligne],

<http://jailamemoirequitourne.historiatv.com/accueil> (page vérifiée le 3 octobre 2009). (Page vérifiée le 3 octobre 2009.)

Historia, site de l'émission *J'ai la mémoire qui tourne* [en ligne], section « Devenez

membre », <http://jailamemoirequitourne.historiatv.com/ma-page/connexion>.

(Page vérifiée le 3 octobre 2009.)

Historica Canada [Fondation] [en ligne], *Les minutes d'histoire*, *Les Minutes Historica*,

Les sports, <http://www.histori.ca/minutes/minute.do?id=10492>. (Page vérifiée le 29 septembre 2009).

Hockey Hall of Fame [HHOF] [en ligne], *Legendsofhockey.net*, *The Legends*, *Players*,

<http://www.legendsofhockey.net/html/legendsplayer.htm>, (page vérifiée

le 29 septembre 2009).

Hockey Hall of Fame [HHOF][en ligne], *Legendsofhockey.net*, *The Legends*, *Players*,

Joseph Henri Maurice (The Rocket) Richard

[http://www.legendsofhockey.net/LegendsOfHockey/jsp/LegendsMembersByName.j](http://www.legendsofhockey.net/LegendsOfHockey/jsp/LegendsMembersByName.jsp?type=Player#R)

[sp?type=Player#R](http://www.legendsofhockey.net/LegendsOfHockey/jsp/LegendsMembersByName.jsp?type=Player#R) (page vérifiée le 29 septembre 2009).

Hogue, Annie (date inconnue). « Céline : 25 ans de carrière », *TV Hebdo* [télé-horaire] [en ligne], http://www.tvhebdo.com/contenu_pub/reportage.html?i=178. (Page vérifiée le 3 octobre 2009).

Imavision [distributeur québécois de vidéocassettes et DVD de langue française],
fiche du coffret DVD *Une révolution tranquille*,
<http://www.imavision.com/fr/estore,wcicatalogue,type-p,id-3738,loadcat-1.html>
(page vérifiée le 27 novembre 2009).

Internet Movie DataBase [The] (IMDB) [en ligne], « Trudeau »,
<http://www.imdb.com/title/tt0299404/>. (Page vérifiée le 3 octobre 2009.)

Jean-Duceppe [compagnie de théâtre] [en ligne], *À propos, Le fondateur de la compagnie, Jean Duceppe*, <http://www.duceppe.com/apropos/fondateur.asp> (Page vérifiée le 3 octobre 2009.)

Journal de Montréal [Le] (17 mai 2000). « Sa santé se détériore – Le *Rocket* hospitalisé », p.1.

Journal de Montréal [Le] (22 mai 2000). « Nos lecteurs sont avec le *Rocket* », p.14.

Le Journal de Montréal [Le] (23 mai 2000). « Un héros, ça ne meurt jamais ! [Les témoignages d'affection Pour Maurice *Rocket* Richard] », section Sports, p.99.

Le Journal de Montréal (1^{er} juin 2000). « Adieu, *Rocket* ! [29 pages], p.1.

Laforest, K. (26 janvier 2006). « Crise familiale », hebdomadaire *Voir* [en ligne],
<http://www.voir.ca/publishing/article.aspx?article=40031§ion=7> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

Lagacé, Patrick (28 mai 2000). « Le *Rocket* nous a quittés – Il aura choisi un samedi, un « soir de hockey » pour tirer discrètement sa révérence », *Journal de Montréal*, p.3.

Laliberté, Guy (10 avril 2002). « Il faut rêver », *La Presse*, section Forum, p.A23.

Laporte, Isabelle (21 juillet 2006). « À l'ombre du moulin - l'île Perrot fait vivre aux visiteurs l'expérience de la vie paysanne d'antan », *Le Devoir* [en ligne], www.ledevoir.com/2006/07/21/114152.html. (Page vérifiée le 7 septembre 2009).

La Presse, (28 mai 2000). « Il détient toujours quatre records des éliminatoires », *La Presse*, cahier spécial sur la mort de Maurice Richard, p.4.

La Presse, (28 mai 2000). [Photo de Roger St-Jean montrant Maurice Richard et Elmer Lach après le but du 16 avril 1953, et photo des deux hommes regardant cette photo encadrée], *La Presse*, cahier spécial sur la mort de Maurice Richard, p.12-13.

La Presse (28 mai 2000). « Les victimes des 500 buts », cahier spécial sur la mort de Maurice Richard, p.14.

Laurence, Jean-Christophe (3 juin 2008). « Dix bâtiments menacés à Montréal », *La Presse*, cahier Arts et spectacles, p.6.

Lavallée, Nicholas (5 octobre 2008). « Un message d'espoir », *Le Journal de Montréal*, [en ligne], <http://www2.canoe.com/infos/quebeccanada/archives/2008/10/20081005-083602.html> (page vérifiée le 5 octobre 2009).

- Lavigne, Lucie (23 août 2008). « De retour du Moyen-Âge », *La Presse*, cahier Vacances/Voyage, p.11.
- LCN [Réseau] (21 juillet 2004). « En croisière sur le canal Lachine... » [en ligne], <http://www.cano.com/cgi-bin/imprimer.cgi?id=145890>. (Page vérifiée le 7 septembre 2009).
- LCN [Réseau] (18 octobre 2006). « L'avenue Robert-Bourassa ? » [en ligne], <http://www2.cano.com/cgi-bin/imprimer.cgi?id=258779>. (Page vérifiée le 8 septembre 2009.)
- Le Devoir* (31 mai 2000). « Maurice Richard (1921-2000) : Le Canadien écrase le Détroit par 9 à 1 - Richard établit un nouveau record du monde entier », section *Horizons*, p.B1.
- Le Devoir* (17 décembre 2004). « Radio-Canada - Janette Bertrand revient à la radio, le temps de deux émissions » [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2004/12/17/70919.html> (page vérifiée le 5 octobre 2009).
- Le Devoir* (5 avril 2005). « En bref: Quatre femmes honorées » [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2005/04/05/78609.html>. (Page vérifiée le 5 octobre 2009).
- Le Devoir* (4 avril 2006). « En Bref : Bourse Janette-Bertrand », *Le Devoir*, section Culture, p.B7.
- Le Devoir* (12 avril 2006). « En bref : Ici Louis José Houde revient l'an prochain à la SRC » [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2006/04/12/106576.html>. (Page vérifiée le 25 septembre 2009.)

Le Devoir (28 février 2008). « En bref - *Destination Nor'Ouest* jusqu'au Pacifique » [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2008/02/28/178060.html>. (Page vérifiée le 3 octobre 2009.)

Le Devoir (17 mars 2008). « En bref: Radio-Canada: refonte des archives » [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2008/03/17/180855.html>. (Page vérifiée le 25 septembre 2009.)

Le Devoir (25 juillet 2008). « En bref - Lancement de *Télétoon rétro* », *Le Devoir*, section Week-end - Culture, p.B2.

Leduc, Louise (29 mai 2000). « Pèlerinage à voix basse devant l'aréna », *Le Devoir*, p.A3.

Leduc, Louise (30 mai 2000). « La presse française parle du "saint de glace" », *Le Devoir*, p. A2.

Leduc, Louise (18 janvier 2006). « Coderre compare sa lutte à celle du *Rocket* », *La Presse*, section *Élections 2006*, p.A9).

Lemay, Daniel (2 septembre 2009). « Plaines d'Abraham : au lieu d'une bataille, un *Moulin à paroles* », *La Presse*, cahier Arts et spectacles, p.3.

Le Soleil (23 juin 2004). « 400 ans de québécoisité », cahier Arts et Vie, p.B1.

Lessard, Lucien [« *L'auteur a occupé différents portefeuilles de ministre sous René Lévesque, de 1976 à 1982.* »] (4 avril 2008). « Il faut arrêter la série - Comme elle l'a déjà fait avec la série sur Félix Leclerc, Radio-Canada doit cesser immédiatement la diffusion de celle sur René Lévesque] », *La Presse*, p.A19.

- Lévesque, Pascale (5 janvier 2008). « Pierre Verville gravit la montagne », *Le Journal de Montréal* [en ligne], www.canoe.com/divertissement/tele-medias/nouvelles/2008/01/03/4751275-jdm.html. (Page vérifiée le 3 octobre 2009.)
- Lévesque, Solange (26 février 2005). « Pêle reconstitution », *Le Devoir, L'Agenda* [guide culturel et télévision], p.30.
- Maher, Isabelle (23 mai 2004). « La révolution du divorce », page *Vous souvenez-vous ? [1964-2004 - 40 ans - Le Journal de Montréal]*, *Le Journal de Montréal*, p.11.
- Mathieu, Annie [Presse Canadienne] (5 septembre 2009). « Le manifeste du FLQ est là pour rester », *Le Journal de Montréal* [en ligne], <http://www.canoe.com/infos/quebeccanada/archives/2009/09/20090905-173102.html>.
- Meilleur, Philippe (29 mars 2005). « Une télésérie « ridicule et loufoque » », *Le Journal de Montréal* [en ligne], <http://www.canoe.com/divertissement/tele-medias/nouvelles/2008/03/29/5139536-jdm.html> (page vérifiée le 3 octobre 2009).
- Montpetit, Caroline (4 août 2009). « Programmation automnale – Une petite histoire de la faille québécoise à Historia » [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2009/08/04/261560.html>. (Page vérifiée le 3 octobre 2009.)
- Musée Pointe-à-Callières, Communiqué (21 juin 2007), « Le Marché public de Pointe-à-Callière dans l'ambiance du 18^{ème} siècle - 14e édition » [en ligne], http://www.pacmuseum.qc.ca/pages/media/2007/montreal_le_21_juin_2007.aspx?lang=FR-CA (Page vérifiée le 7 septembre 2009).
- Nadeau, Rémi [Presse Canadienne] (4 septembre 2009). « Québec accuse le *Moulin à paroles* de faire l'apologie du FLQ », *La Presse*, p.A10.

Nantel, Marie-Josée (5 septembre 2009). « *Moulin à paroles* : Luck Mervil lira le manifeste du FLQ », *Le Soleil*, p.5.

National Hockey League [en ligne], *Trophies*, Maurice Richard Trophy, <http://www.nhl.com/trophies/richard.html> (page vérifiée le 29 septembre 2009).

Nolin, N. (30 décembre 2004). « Janette Bertrand a vendu 160 000 exemplaires de son livre en trois mois », *Le Journal de Montréal*, section Arts et spectacles, p.65.

Olivier, Fannie (17 juillet). « Paul McCartney invite les Québécois à fumer le calumet de paix », *La Presse Canadienne*, section Actualités nationales.

Ouellet, Martin [Presse Canadienne] (11 janvier 2008). « Les paysages bientôt protégés par la loi », *La Presse*, cahier Arts et spectacles, section Actuel, p.10.

Parent, Rollande [Presse canadienne] (18 janvier 2006). « Shane Doan inscrit une poursuite de 250 000 \$ - Coderre se pose en fier défenseur du fait français - Le député réclame le rapport de la LNH sur la conduite du joueur de hockey », *Le Devoir*, p. A2.

Patry, David (5 août 2007). « Fin du Spectrum – Les lumières vont s'éteindre », *Le Journal de Montréal* [en ligne], <http://www.canoe.com/divertissement/musique/nouvelles/2007/08/05/4395960-jdm.html>. (Page vérifiée le 25 septembre 2009.)

Porter, Isabelle (3 juillet 2004). « Qui nous sommes », *Le Devoir*, section Agenda, p.3.

- Porter, Isabelle (29-30 décembre 2007). « 400^{ème} : la fête d'abord - L'histoire de Québec jouera le second rôle », *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2007/12/29/170269.html>. (Page vérifiée le 7 septembre 2009).
- Porter, Isabelle (16 mai 2008). « Pas de répit pour le 400^{ème} anniversaire de Québec », *Le Devoir* [en ligne], www.ledevoir.com/2008/05/16/189941.html#. (Page vérifiée le 7 septembre 2009).
- Porter, Isabelle (5 août 2009). « Appel aux marathoniens littéraires », *Le Devoir*, p.A1.
- Pratte, André (9 mai 2008). « Leçon d'histoire », *La Presse*, éditorial, p.A22.
- Presse canadienne (29 mai 2000). « L'émeute du Forum [Richard n'a jamais oublié] », *Le Devoir*, p.A3.
- Presse canadienne (29 mai 2000). « Une ovation permanente », *Le Devoir*, p.A3.
- Presse canadienne (29 mai 2000). « Une pluie de records », *Le Devoir*, p.A3.
- Presse canadienne (30 mai 2000). « Un hommage à l'unisson de la Chambre des communes », *La Presse*, p.A8.
- Presse canadienne (25 novembre 2004). « Un coffret DVD de la série "Quelle famille" est maintenant disponible », section Arts et culture.
- Presse canadienne (16 décembre 2004). « Janette Bertrand revient à la radio pendant les fêtes », *Le Journal de Montréal*, section Télé & médias [en ligne], <http://www.canoe.com/divertissement/tele-medias/nouvelles/2005/01/11/1735601-pc.html> [page vérifiée le 5 octobre 2009].

- Presse canadienne (11 janvier 2005). « On courtise Janette Bertrand », *Le Journal de Montréal*, section Télé & médias [en ligne],
<http://www.canoe.com/divertissement/tele-medias/nouvelles/2005/01/11/1735601-pc.html> (page vérifiée le 5 octobre 2009).
- Presse canadienne (3 mars 2005). « Radio-Canada reconnaît que la série sur Félix Leclerc est mauvaise », *Le Journal de Montréal* [en ligne],
<http://www.canoe.com/divertissement/tele-medias/nouvelles/2005/03/03/1735677-pc.html>. (Page vérifiée le 3 octobre 2009).
- Presse canadienne (2 juin 2005). « Janette Bertrand revient à la télévision », section Arts et culture.
- Presse canadienne (4 avril 2006). « Janette Bertrand crée une bourse pour la relève en écriture télévisuelle », section Arts et culture.
- Presse canadienne (6 août 2006). « Les Fêtes de la Nouvelle-France battent leur plein », *La Presse*, cahier Arts et spectacles, section *En bref*, p.6.
- Presse canadienne (16 janvier 2007). « En bref - VLB lance la serviette dans le litige qui l'oppose à Trois-Pistoles », *Le Devoir* [en ligne],
<http://www.ledevoir.com/2007/01/16/127556.html> . (Page vérifiée le 5 octobre 2009.)
- Presse Canadienne (6 mars 2007). « La coalition Sauvons le Spectrum déposera une pétition de 15 000 noms ».
- Presse canadienne (28 mars 2008). « Une ex-directrice de cabinet de René Lévesque démolit la télésérie », section Arts et Culture.

Presse Canadienne (11 novembre 2008). « Un projet immobilier dans le quartier Griffintown à Montréal est repoussé ».

Presse canadienne [Montréal] (3 novembre 2009). «TV5 : TV5 présentera *Apocalypse : la 2^{ème} Guerre mondiale* », *La Presse*, <http://www.cyberpresse.ca/arts/television-et-radio/200911/03/01-918017-tv5-presentera-apocalypse-la-2e-guerre-mondiale.php> (Page vérifiée le 4 novembre 2009).

Proulx, Steve (3 novembre 2005). « Duplessis, J'veux pas aller à Saint-Charles-Borromée, Les villes sont-elles vraiment conçues pour y vivre?, Branchez-Vous!, CinéPop » [en ligne], hebdomadaire *Voir*, http://www.voir.ca/blogs/steve_proulx/archive/2005/11/03/duplessis-j-veux-pas-aller-224-saint-charles-borrom-233-e-les-villes-sont-elles-vraiment-con-231-ues-pour-y-vivre-branchez-vous-cin-233-pop.aspx (page vérifiée le 3 octobre 2009).

Quebecor, site de l'entreprise, *Loisirs et divertissement, Musique, Groupe Archambault Inc.* - *Profil de l'entreprise* [en ligne], <http://www.quebecor.com/LeisureEntertainment/ArchambaultProfile.aspx> (page vérifiée le 5 octobre 2009).

Quebecor Média, site du canal *Prise 2* [en ligne], <http://prise2.canoe.com/infos.html> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

Quebecor Media (date inconnue). « Céline Dion : 25 ans d'amour » [en ligne], <http://www.canoe.com/celinedion/>. (Page vérifiée le 3 octobre 2009).

Quebecor Média, TVA, Émissions, site la télésérie *Nos étés* [en ligne], <http://tva.canoe.com/emissions/nosetes/>. (Page vérifiée le 3 octobre 2009.)

- Rakobowchuk, Peter (1er juillet 2009). « Les adeptes de reconstitution historique iront à New York plutôt qu'à Québec », *La Presse Canadienne*.
- Remax Avantages, Inc., Courtier immobilier agréé, Domaine Kamouraska [en ligne], www.domainekamouraska.com (page vérifiée le 3 octobre 2009).
- Richer, A. (automne 2005), « Janette Bertrand – Insatiable », *Dixhuit96, le magazine culturel d'Archambault*, p.31.
- Rioux Soucy, Louise-Maude (23 janvier 2007). « Plus de 7000 signatures pour sauver le Spectrum », *Le Devoir*, section Culture, p.B8.
- Robitaille, Antoine (16 juin 2006). « Cinquième secondaire - L'Histoire retrouvera toutes ses dates », *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2006/06/16/111769.html>. (Page vérifiée le 7 septembre 2009).
- Robitaille, Antoine (14 mai 2009). « Courchesne défend le cours d'histoire », *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2009/05/14/250271.html>. (Page vérifiée le 7 septembre 2009).
- Roux, M. (29 mai 2000). « Une attention spéciale au *Rocket* sur tous les grands réseaux de télé », *La Presse*, p. A5.
- Roy, Caroline (25 février 2008). « Les coureurs des bois se font rares », *Canoe* [en ligne], <http://www.canoe.com/divertissement/tele-medias/nouvelles/2008/02/25/4875245-jdm.html> (page vérifiée le 3 octobre 2009).
- Sansfaçon, Jean-Robert (1er juin 2000). « Un mouvement populaire », éditorial, *Le Devoir*, p.A6.

Saint-Jean, Roger (1953). Photographie montrant le *Rocket* et son coéquipier Elmer Lach se sautant dans les bras après le but compté par ce dernier, sur une passe du *Rocket*, dans *Le Devoir*, 30 mai 2000, p.1.

Séguin, Marc-André (29 août 2009). « Un Moulin à paroles sur les Plaines », *Le Journal de Québec* [en ligne], <http://lejournaldequebec.canoe.ca/journaldequebec/artsetspectacles/encoreplus/archives/2009/07/20090731-213757.html>. (Page vérifiée le 7 septembre 2009).

Shields, Alexandre (26 octobre 2006). « L'hommage à Robert Bourassa divise les Montréalais - L'opposition au changement de nom de l'avenue s'organise », *Le Devoir* [en ligne], www.ledevoir.com/2006/10/26/121342.html. (Page vérifiée le 8 septembre 2009.)

Shields, Alexandre (11 février 2009). « Le Canadien s'invite à l'école - Matériel pédagogique ou publicité cachée ? L'OPC enquêtera », *Le Devoir* [en ligne], <http://www.ledevoir.com/2009/02/11/233006.html>. (Page vérifiée le 7 septembre 2009).

Société GRICS, Catalogue, *24 heures pour l'histoire, Description* [en ligne], http://video.collectionvideo.qc.ca/catalogue/affiche_info_serie.asp?codeSerie=2416. (Page vérifiée le 25 septembre 2009).

Société Radio-Canada (SRC), communiqué (21 juillet 2005) [en ligne], http://www.radio-canada.ca/regions/greg/fichiers/20050721GrandeGuerre_juill05.pdf (page vérifiée le 3 octobre 2009).

Société Radio-Canada (SRC), communiqué (12 octobre 2007), « Lancement du DVD

Tout le monde en parlait - Les événements chocs qui ont changé la face du Québec » [en ligne]

<http://www.newswire.ca/fr/releases/archive/October2007/12/c3395.html>.

(Page vérifiée le 3 octobre 2009.)

Société Radio-Canada (SRC), site de la série radiophonique *L'époque des héros*,

http://www.radio-canada.ca/emissions/lepoque_des_heros/2009-2010/speciale.asp

(page vérifiée le 27 novembre 2009).

Société Radio-Canada (SRC), site de la série télévisuelle *Les Années Derome* [en ligne],

http://www.radio-canada.ca/emissions/les_annees_derome/2009-2010/ (page

vérifiée le 27 novembre 2009).

Société Radio-Canada (SRC), *Nouvelles*, site de l'émission *La Grande guerre* [en ligne],

<http://www.radio-canada.ca/nouvelles/special/grandeguerre/> (page vérifiée

le 3 octobre 2009).

Société Radio-Canada (SRC) (2 juin 2004), *Nouvelles*, « La Soirée du hockey disparaît »

[en ligne], www.radio-canada.ca/nouvelles/index/nouvelles/200406/02/009-SRC-Soiree-Hockey.shtml [page vérifiée le 29 septembre 2009].

Société Radio-Canada (SRC) (30 juin 2005), *Nouvelles, Régions, Est du Québec*,

« La Maison du téléroman ouvre ses portes à Trois-Pistoles » [en ligne],

[http://www.radio-canada.ca/regions/est-quebec/nouvelles/200506/30/007-vlb-](http://www.radio-canada.ca/regions/est-quebec/nouvelles/200506/30/007-vlb-maison-teleroman.asp)

[maison-teleroman.asp](http://www.radio-canada.ca/regions/est-quebec/nouvelles/200506/30/007-vlb-maison-teleroman.asp). (Page vérifiée le 5 octobre 2009.)

Société Radio-Canada (SRC) (6 août 2009), *Nouvelles*, « Hommage aux Colocs », section Arts et spectacles [en ligne], http://www.radio-canada.ca/nouvelles/arts_et_spectacles/2009/08/03/003-spectacle-colocs.shtml.

(Page vérifiée le 8 septembre 2009).

Société Radio-Canada (SRC), *Radio, Émissions* [en ligne] <http://www.radio-canada.ca/radio/emissions/emission.asp?numero=1825> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

Société Radio-Canada (SRC), *Radio, La radio en profondeur*, [en ligne], <http://www.radio-canada.ca/radio/profondeur.html> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

Société Radio-Canada (SRC), *Radio, La radio en profondeur*, site de l'émission *De remarquables oubliés*, [en ligne]. <http://www.radio-canada.ca/radio/profondeur/RemarquablesOublies/accueil.html> (Page vérifiée le 25 septembre 2009).

Société Radio-Canada (SRC), *Radio, La radio en profondeur*, site de l'émission *J'avais 20 ans* [en ligne], <http://www.radio-canada.ca/radio/profondeur/20ans.html> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

Société Radio-Canada (SRC), site de la série radiophonique *Révolution tranquille, 50 ans après* [en ligne], <http://www.radio-canada.ca/nouvelles/societe/2009/08/27/003-rev-tranq-accueil.shtml> (Page vérifiée le 27 novembre 2009.)

Société Radio-Canada (SRC), *Régions*, site de l'émission *400 fois Québec* [en ligne] <http://www.radio-canada.ca/regions/400foisquebec/> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

Société Radio-Canada (SRC) (10 janvier 2007), *Régions*, « La fin du Spectrum ? »

[en ligne], <http://www.radio-canada.ca/regions/Montreal/2007/01/10/006-Spectrum-Demolition.shtml>. (Page vérifiée le 25 septembre 2009.)

Société Radio-Canada (SRC) (15 mai 2008), *Régions*, « L'histoire en arrière-plan »

[en ligne], www.radio-canada.ca/regions/Quebec/2008/05/15/010-histoire_400e_n.shtml. (Page vérifiée le 7 septembre 2009).

Société Radio-Canada (SRC) (3 avril 2009), *Régions*, « Le Moulin à images revivra pendant cinq ans » [en ligne], [http://www.radio-](http://www.radio-canada.ca/regions/Quebec/2009/04/03/003-Moulin-images_retour.shtml)

[canada.ca/regions/Quebec/2009/04/03/003-Moulin-images_retour.shtml](http://www.radio-canada.ca/regions/Quebec/2009/04/03/003-Moulin-images_retour.shtml).
(Page vérifiée le 25 septembre 2009).

Société Radio-Canada (SRC), *Télévision, Émissions*, site de la série *Histoire de famille*

[en ligne], <http://www.radio-canada.ca/television/histoire%5Fde%5Ffamille/>
(page vérifiée le 3 octobre 2009).

Société Radio-Canada (SRC), *Télévision*, site Internet de l'émission *Ici Louis José Houde*

[en ligne] [http://www.radio-](http://www.radio-canada.ca/television/ici_louis_jose_houde/emission/index.asp)
[canada.ca/television/ici_louis_jose_houde/emission/index.asp](http://www.radio-canada.ca/television/ici_louis_jose_houde/emission/index.asp). (Page vérifiée le 25
septembre 2009.)

Société Radio-Canada (SRC), *Télévision*, site de la série *La vraie histoire des Laviguer*

[en ligne], [www.radio-](http://www.radio-canada.ca/television/les_lavigueur_la_vraie_histoire/emission/index.shtml)
[canada.ca/television/les_lavigueur_la_vraie_histoire/emission/index.shtml](http://www.radio-canada.ca/television/les_lavigueur_la_vraie_histoire/emission/index.shtml).
(Page vérifiée le 3 octobre 2009.)

Société Radio-Canada (SRC), *Zone Archives* [en ligne], <http://archives.radio-canada.ca/>.

(Page vérifiée le 25 septembre 2009.)

Société Radio-Canada (SRC), *Zones Archives, Sports, Olympisme*, « Mexico 1968, la tribune politique » [en ligne], <http://archives.radio-canada.ca/spotrs/olympisme/clips/7679> (page vérifiée le 27 novembre 2009).

Soumis, Laurent (1^{er} juin 2000). « Digne et simple comme le *Rocket* », *Journal de Montréal*, p.2.

St-Jacques, Sylvie (24 août 2005). « Jean-Pierre Desaulniers, le sociologue du petit écran », *La Presse*, cahier *Actuel*, p.2.

Téléfilm Canada, *Catalogue Télévision 2002, Documentaires* [en ligne], http://www.telefilm.gc.ca/data/production/prod_499.asp?cat=TV&g=DOC&y=2002 (Page vérifiée le 25 septembre 2009).

Téléfilm Canada, *Catalogue Télévision 2004, Documentaires, Boîte noire II (La)* [dans le tableau déroulant] [en ligne], <http://www.telefilm.gc.ca/06/621.asp?cat=TV&y=2004&g=DOC> (Page vérifiée le 25 septembre 2009).

Télé-Québec, site Internet de l'émission *Cinéma québécois* [en ligne], *À propos de l'émission*, <http://cinemaquebecois.telequebec.tv/#/a-propos-emission/9/Default.aspx> (page vérifiée le 3 octobre 2009).

Télé-Québec, *Émissions*, fiche de la série *Histoire de famille* [en ligne], <http://www.telequebec.tv/emissions/histoiredefamille/presentation.aspx> (page consultée le 28 janvier 2009).

Télé-Québec, *Émissions*, fiche de l'émission *Les p'tites vues*, [en ligne], <http://www.telequebec.tv/emissions/ptitesvues/episodes.aspx> (page consultée le 28 janvier 2009).

- Télé-Québec, publicité pour la série *Histoire de famille*, dans *La Presse* (11 janvier 2007), p.A14-A15.
- Therrien, Richard (28 février 2005). « Téléserie sur Félix Leclerc – « C'est une « horreur » », dit sa fille », *La Presse*, p.A1.
- Therrien, Richard (25 février 2005). « Quelle histoire ! », *Le Soleil*, cahier Arts et vie, chronique Télévision, p. B4.
- Therrien, Richard (3 juin 2005). « Grand retour de Janette à Radio-Canada », *Le Soleil*, cahier Arts et vie, p.B4.
- Therrien, Richard (17 novembre 2009). « *Les années Derome* : souvenirs d'un colosse de l'information », *Le Soleil*, <http://www.cyberpresse.ca/le-soleil/arts-et-spectacles/television-et-radio/200911/16/01-922279-les-annees-derome-souvenirs-dun-colosse-de-linformation.php>. (Pages vérifiées le 27 novembre 2009).
- Tourisme Montréal [en ligne], *Quoi faire, Attractions touristiques* [cocher *Édifices* dans *Architecture et patrimoine* et *Centre-ville* dans *Quartier, Centre Bell*, <http://www.tourisme-montreal.org/Accueil> (page vérifiée le 29 septembre 2009).
- Tremblay, Martine [ex-directrice de cabinet de René Lévesque] (28 mars 2008). « Un produit bas de gamme », *La Presse*, section Forum p.A19.
- Tremblay, Réjean (11 février 2009). « C'est indécent! », *La Presse* [en ligne], <http://www.cyberpresse.ca/opinions/chroniqueurs/rejean-tremblay/200902/11/01-826183-cest-indecent.php>. (Page vérifiée le 7 septembre 2009).

- Turbide, Mathieu (18 février 2009). « Le mégaprojet se dégonfle », *Le Journal de Montréal* [en ligne],
<http://www.canoe.com/archives/infos/quebeccanada/2009/02/20090218-075500.html> . (Page vérifiée le 25 septembre 2009.)
- Turcotte, Claude (10 avril 2002). « Guy Laliberté devant la Chambre de commerce du Montréal métropolitain : Montréal doit renouer avec sa jeunesse », *Le Devoir*, section Économie, p.B1.
- Turenne, Martine (2000). « L'étoffe des héros », édition souvenir du magazine *L'Actualité*, section *Les inspireurs du 20ème siècle*, p.32.
- TV5 Québec Canada [en ligne], <http://www.tv5.ca/tv5.html> (page vérifiée le 4 novembre 2009)).
- TV5 Québec Canada, site de la série *Apocalypse* [en ligne] :
http://tv5.ca/public_html/apocalypse-site (page vérifiée le 27 novembre 2009).
- TVA [Réseau], site de l'émission *Destination Nor'Ouest* [en ligne],
<http://tva.canoe.com/emissions/destinationorouest2009> . (Page consultée le 19 mai 2008.)
- TVA [Réseau] (24 novembre 2004). « *Le 17 Heures veut savoir... Quelle est la personnalité québécoise que le public admire le plus ?* », <http://tva.canoe.ca/groupe TVA/communiqués/307.html> . (Pages vérifiées le 5 octobre 2009.)

Université Laval, Département d'information et de communication [en ligne],
Le personnel, Doctorat honoris causa, Janette Bertrand [présentation
par la professeure Guylaine Martel],
http://www.com.ulaval.ca/personnel/honoris_causa/janette_bertrand/index.php.
(Page vérifiée le 5 octobre 2009).

Vigile.net, site internet [en ligne], <http://www.vigile.net/-October-70>. (Page vérifiée
le 3 octobre 2009.)